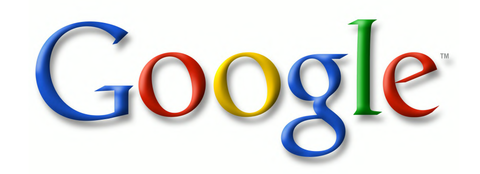





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME SEIZIEME.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

Les Dits notables des Lacécémoniens . . . page 3.
Sommaires des anciennes institutions Lacédémoniennes . . . . 108.
Les Dicts et Responses notables des Dames Lacédémoniennes . . . . 123.
Les vertueux faits des Femmes. . . . . 132.
Consolation envoyée à Apollonius sur la mort de son Fils . . . . 207.
Consolation envoyée à sa Femme sur la mort de sa Fille . . . . 276.
Pourquoi la justice Divine differe quelquefois la punition des malefices . . . . 293.
Que les Bestes brutes usent de la raison . . . 363.
Que l'on ne sçauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicure. . . . . 393.
Observations . . . . 469.

OEUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

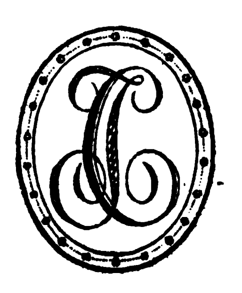
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE EDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

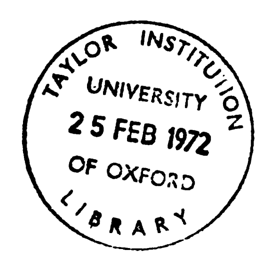
DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, nº. 33.

AN XI. (1802.)

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, fllet. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.



SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES

DES LACÉDÉMONIENS.

Apophthegmes d'Agasiclès. II. *D'Agésilas*. III. *D'Agésipolis, fils de Cléombrote*. IV. *D'Agésipolis, fils de Pausanias*. V. *D'Agis, fils d'Archidame*. VI. *d'Agis le jeune*. VII. *D'Agis le dernier*. VIII. *D'Acrotatus*. IX. *D'Alcamène*. X. *D'Alexandridas*. XI. *D'Anaxandre*. XII. *D'Anaxilas*. XIII. *D'Androclidas*. XIV. *D'Antaloidas*. XV. *D'Antiochus*. XVI. *D'Arigéus*. XVII. *D'Ariston*. XVIII. *D'Archidamidas*. XIX. *D'Archidame, fils de Zeuxidame*. XX. *D'Archidame, fils d'Agésilas*. XXI. *D'Astycratidas*. XXII. *De Bias*. XXIII. *De Brasidas*. XXIV. *De Damonidas*. XXV. *De Damis*. XXVI. *De Damindas*. XXVII. *De Dercyllidas*. XXVIII. *De Démaratus*. XXIX. *D'Émerépès*. XXX. *D'Epenétus*. XXXI. *D'Euboïdas*. XXXII. *D'Eudamidas, fils d'Archidame*. XXXIII. *D'Eurycratidas*. XXXIV. *De Zeuxidame*. XXXV. *D'Hérondas*. XXXVI. *De Théaridas*. XXXVII. *De Thémisteas*. XXXVIII. *De Théopompe*. XXXIX. *De Therycion*. XL. *De Thectamène*. XLI. *D'Hippodamus*. XLII. *D'Hippocratidas*. XLIII. *De Callicratidas*. XLIV. *De Cléombrote*. XLV. *De Cléomène, fils d'Anaxandride*.

XLVI. *De Cléomène, fils de Cléombrote.* XLVII. *De Labotas.* XLVIII. *De Léotychides l'ancien.* XLIX. *De Léotychides, fils d'Ariston.* L. *De Léon, fils d'Eurycratidas.* LI. *De Léonidas.* LII. *De Lochagus.* LIII. *De Lycurgue.* LIV. *De Lysandre.* LV. *De Namertès.* LVI. *De Nicandre.* LVII. *De Panthoidas.* LVIII. *De Pausanias, fils de Cléombrote.* LIXI. *De Pausanias, fils de Plistoanax.* LX. *De Pédarète.* LXI. *De Plistarque, fils de Léonidas.* LXII. *De Plistoanax, fils de Pausanias.* LXIII. *De Polydore, fils d'Alcamène.* LXIV. *De Polycratidas.* LXV. *De Phœbidas.* LXVI. *De Soüs.* LXVII. *De Teleclus.* LXVIII. *De Charilaüs.* LXIX. *Apophthemes divers, presque tous sans noms des personnes.*

OEUVRES MORALES

DE PLUTARQUE.

LES DICTS NOTABLES

DES LACEDÆMONIENS.

AGASICLES [1] roy des Lacedæmoniens estant de sa nature convoiteux d'ouïr et d'apprendre, il y eut quelqu'un de ses familiers qui lui dit : Je m'esbahis, sire, veu que tu prens si grand plaisir à ouïr bien dire, que tu n'approches de toy le retoricien Philophanes pour t'enseigner. Il respondit, « C'est « pourceque je veulx estre disciple de ceulx dont je « suis né ».

A un autre qui demandoit, Comment pourroit un prince regner seurement, sans avoir autour de soy des gardes, pour la seureté de sa personne : « S'il commande à ses subjects, comme un bon pere « fait à ses enfans ».

II. AGESILAUS [2] le grand, en un festin où il avoit esté convié, fut eleu par le sort maistre du convive,

[1] Voyez la suite des rois de Sparte, aux Observations sur le volume précédent.

[2] *Ibid.*

à qui il appartenoit de donner la loy, comment et combien chascun devoit boire : et comme celuy qui avoit la charge du vin luy eust demandé, combien il en verseroit à chascun, il respondit : « S'il y a « bonne provision de vin, tant que chacun en vou- « dra : s'il y en a peu, egalement à tous ».

Il y eut un malfaitteur qui estant prisonnier endura fort constamment devant luy le tourment de la geherme : « O que voilà un homme, ce dit-il, « extremement meschant, qui employe la patience et « constance à de si malheureux et si meschants actes « comme les siens » !

On louoit en sa presence un maistre de retorique, de ce qu'il pouvoit par son eloquence amplifier et rendre grandes les choses petites : et au contraire appetisser les grandes : « Je ne trouverois pas bon, « dit-il, un cordonnier, qui à un petit pied chaus- « seroit un grand soulier ».

Comme quelqu'un en debattant contre luy, luy dit, « Tu l'as ainsi promis » : et luy repetast par plusieurs fois cette mesme parole : « Si la chose est « juste, dit-il, je l'ay promise voirement : mais si « elle n'est juste, je ne l'ay pas promise, mais ditte « seulement ». Et comme l'autre luy repliquast, « Voire-mais il fault que les roys accomplissent tout « ce qu'ils ont accordé, fust ce d'un signe de la teste « seulement » : « Ils n'y sont pas plus tenus, respon- » dit-il, que ceulx qui s'addressent à eulx de de- « mander et dire toutes choses raisonnables et justes, « et d'observer l'opportunité et commodité des « roys ».

Quand il oyoit quelques uns qui en louoient ou blasmoient d'autres, il disoit, « qu'il ne falloit « pas moins cognoistre les meurs et le naturel de « ceulx qui parloient, que de ceulx de qui ils par- « loient ».

Comme il étoit encore jeune enfant, en une feste publique où les jeunes gens fils et filles dansoient tous nuds, le superintendant de la danse luy donna un lieu qui n'estoit pas fort honorable, duquel neantmoins il se contenta, combien qu'il fust ja declaré roy, et dit: « Voilà qui va bien, car je « monstreray que ce ne sont pas les lieux qui ho- « norent les hommes, mais les hommes les lieux ».

Le medecin lui avoit ordonné en quelque sienne maladie une maniere de medecine pour recouvrer sa santé, qui n'estoit point simple ne facile, mais fort laborieuse et difficile: « Par les dieux jumeaux, « dit-il, si ma destinée ne porte que je vive, je ne « vivray pas quand je prendray toutes les medecines « du monde ».

Estant un jour auprès de l'autel de Minerve surnommée *Chalceœcos*, qui vault autant à dire, comme au temple de bronze, où il faisoit sacrifice d'un bœuf, un pou le mordit: il n'eut point de honte de le prendre, et de le tuer publiquement devant tout le monde, en disant, « Par les dieux, jusques sur « l'autel mesme je tuerois volontiers celui qui en « trahison me viendroit assaillir ».

Une autrefois il apperceut, comme un petit garson tiroit d'une fenestre [1] une souris qu'il avoit prise,

[1] Une souriciere.

la souris se retourna qui le mordit à la main, tellement qu'elle luy feit lascher prise, et s'en fuit. Il le monstra aux assistans, et leur dit, « Veu qu'une « si petite bestiole a bien le cœur de se revenger « contre ceulx qui lui font tort, pensez ce qu'il est « raisonnable que les hommes facent ».

Voulant entreprendre la guerre contre le roy de Perse pour la delivrance des peuples Grecs habitans en l'Asie, il en alla demander conseil à l'oracle de Jupiter, qui est en la forest de Dodone: et comme l'oracle luy eust respondu ainsi qu'il desiroit, qu'il entreprist le voyage, il en communiqua la response aux ephores, qui sont les contrerolleurs, lesquels luy ordonnerent qu'en passant il en demandast aussi le conseil à celuy d'Apollo en la ville de Delphes. Il s'en alla au temple où se rendoient les oracles, et feit ainsi sa demande, « O Apollo, es tu pas de « même advis que ton pere » ? Et comme il luy eust respondu, « que ouy » : il fut eleu pour conducteur de ceste guerre, et s'y en alla.

Tissaphernes lieutenant du roy de Perse en Asie, estonné de son arrivée, du commancement feit appointement avec luy, par lequel il promeit de luy laisser toutes les villes et citez Grecques qui sont en l'Asie franches et libres pour se gouverner par leurs loix : et cependant depescha devers son maistre, qui luy envoya une grosse armée, sur la fiance de laquelle il luy envoya denoncer la guerre, si bientost il ne se partoit de l'Asie. Agesilaus estant bien aise de ceste rupture d'appointement, feit semblant de vouloir entrer premierement en la Carie,

parquoy Tissaphernes assembla là ses forces, et lors il tourna tout court en la Phrygie, là où ayant pris plusieurs villes et grande quantité de tout butin, il dit, « Que violer la foy promise à ses amis est im-« piété, mais abuser ses ennemis non seulement est « juste, mais aussi plaisant et profitable »: et se sentant foible de gens de cheval, il s'en retourna en la ville d'Ephese, là où il feit entendre aux riches qui se voudroient exempter d'aller en personne à la guerre, qu'ils eussent à fournir pour teste un homme et un cheval; tellement qu'en peu de jours il assembla bon nombre de chevaux et d'hommes idoines à la guerre, au lieu de riches et de couards. En quoy il disoit qu'il ensuivoit Agamemnon, « qui « pour une bonne jument dispensa un homme noble « et couard de venir à la guerre ».

Quand on vendoit les prisonniers de guerre pour esclaves, les commissaires qui en faisoient la vente, par son ordonnance vendoient à part leurs habillements et leurs hardes, et leurs corps à part tous nuds, et se trouvoient plusieurs qui achettoient leurs vestements, mais de leurs corps, il n'y avoit personne qui en voulust, pource qu'ils estoient blancs et mols, comme gens qui avoient esté nourris delicatement soubs le couvert des maisons, et s'en mocquoit on comme de corps inutiles, et qui n'estoient bons à rien. Agesilaus se tenant près de là: « Voilà doncques, dit-il, ce pourquoy vous com-« battez, monstrant les hardes: et ceux là contre qui, « monstrant les hommes ».

Ayant desfaict en battaille Tissaphernes au païs

de Lydie, et tué grand nombre de ses gens, il courut les provinces du roy, lequel luy envoya de l'or et de l'argent en don, le priant de faire appointement. Agesilaus luy feit response, que quant à traitter appointement de paix, c'estoit à faire à la cité de Lacedæmone : et au demourant qu'il prenoit plus de plaisir à enrichir ses gens, qu'à estre riche luy mesme : et que les Grecs reputoient honorable non recevoir des presens de leurs ennemis, mais leur oster des depouilles.

Megabates le fils de Spithridates, qui estoit beau de visage par excellence, s'approcha une fois de luy pour l'ambrasser et le baiser, pensant en estre fort aimé, mais Agesilaus destourna sa face, tellement que l'enfant desista de se presenter plus devant luy, dont il fut marry, et demanda pourquoy c'estoit : ses amis luy respondirent que luy mesme en estoit cause, ayant eu peur de se laisser baiser à un si bel enfant, et que là où il n'en auroit plus de crainte, l'enfant y retourneroit bien volontiers. Il demoura un espace de temps à penser en luy mesme sans mot dire, puis leur respondit : « Il n'est point de besoing que vous « luy en parliez, car quant à moy j'ay plus cher de « demourer superieur et vainqueur en telles choses, « que de prendre par force la plus forte et la plus « puissante ville de mes ennemis, pour ce qu'il me « semble meilleur de garder sa liberté que de l'oster « à autruy ».

Au demourant il estoit en toutes autres choses bien roide à observer de poinct en poinct tout ce

que les loix commandent : mais ès affaires de ses amis il disoit, que garder estroittement la rigueur de justice, estoit une couverture dont se couvroient ceulx qui ne vouloient point faire pour leurs amis. Auquel propos on trouve encore une petite lettre missive qu'il escrivoit à Idrieus prince de la Carie pour la delivrance d'un sien amy : « Si Nicias n'a point « failly, delivre le : s'il a failly, delivre le pour l'a- « mour de moy : mais comment que ce soit delivre le ». Tel estoit donc Agesilaus en la plus part des affaires de ses amis : toutefois il escheoit bien des occasions, qu'il regardoit plus tost à l'utilité publique : comme il monstra un jour à quelque partement qu'il fut contraint de faire à la haste et en trouble, tellement qu'il luy fut force d'abandonner un qu'il aimoit estant malade : et comme l'autre l'appellast par son nom ainsi comme il partoit, et le suppliast de ne le vouloir point abandonner, Agesilaus en se retournant dit, « O qu'il est malaisé d'aimer et « estre sage tout ensemble » !

Au reste quant à son vivre et au traittement de son corps, il ne vouloit rien avoir d'avantage ne de meilleur que ceulx qui estoient en sa compagnie. Jamais il ne mangea jusques à se saouler, ny ne beut jusques à s'enyvrer, le dormir ne luy commanda jamais, n'en usant sinon autant que luy permettoient ses affaires, et estoit tellement disposé contre le chaud et contre le froid, que par toute saison de l'année il n'avoit jamais qu'une sorte d'habillement, ayant sa tente tousjours au milieu de ses gens, il n'avoit lict qui fust meilleur que piece des autres ; et souloit dire, qu'il falloit que celuy

qui avoit charge de commander surmontast les privez qui estoient sous sa charge, non en mignardise ny delicatesse, mais en tolerance de labeur et en force de cœur.

Comme doncques quelqu'un demandast en sa presence, Qu'est-ce que les loix de Lycurgus ont apporté de bon à la ville de Sparte? Il respondit, « Ne faire compte des voluptez »: et à un autre qui s'esmerveilloit de veoir la simplicité grande, tant du vivre que du vestir de luy et des autres Lacedæmoniens: « Le fruit que nous recueillons « dit-il, de cette si estroitte maniere de vivre, est « la liberté ».

Un autre l'exhortoit de relascher un petit de ceste roide et austere maniere de vivre, quand ce ne seroit, dit-il, que pour l'incertitude de la fortune, et qu'il pourroit venir une occasion de temps qu'il le fauldroit faire ainsi: « Voire-mais je me vais ac- « coustumant, dit-il, à cela, qu'en nulle mutation « de fortune je ne cherche mutation de vie ». De faict quand il fut devenu vieil, il ne laissa pour l'aage la dureté de sa maniere de vivre: et pourtant respondit il à un qui lui demandoit pourquoy il ne portoit point de saye en une si grande rigueur d'hyver, en l'aage où il estoit: « A fin que les jeunes « apprennent à en faire autant, ayant pour exemple « les plus vieux de leur païs, et ceulx qui leur com- « mandent ». Auquel propos on treuve que quand il passa avec son armée à travers le païs des Thasiens, ils luy envoyerent des refreschissements de farines, d'oysons et autres volailles, de confitures,

de pastisserie, et de toutes autres sortes de viandes exquises, et de vins delicieux: il n'en prit que les farines seulement, et commanda à ceulx qui les avoient apportez, qu'ils les reportassent, comme choses dont ils n'avoient que faire: mais à la fin comme ils le suppliassent et luy feissent toute l'instance du monde de les prendre, il leur commanda qu'ils les departissent doncques entre les Ilots qui estoient leurs esclaves: et comme ils luy en demandassent la cause, il leur dit, que c'estoit pour ce qu'il n'estoit point convenable à ceulx qui faisoient profession de force virile et de prouësse, de recevoir ces friandises-là : et que, « Ce qui amorse et « alleche les hommes de servile nature, ne doit « point aggreer à ceulx qui sont de courage franc et « libre ».

Davantage les Thasiens ayant receu beaucoup de bienfaicts, et pour ce se sentans grandement tenus à luy, luy dedierent des temples, et luy decernerent les honneurs divins, comme s'il eust esté un dieu, et luy envoyerent des ambassadeurs pour luy faire entendre leur resolution. Ayant leu leurs lettres, et entendu les honneurs qu'ils luy faisoient, il leur demanda si leur païs et leur communauté pouvoit deïfier les hommes: ils luy respondirent que ouy. « Or sus doncques, dit-il, commancez à vous « mesmes, et si vous vous pouvez faire dieux vous « mesmes, alors je vous croiray que vous me le « puissiez faire aussi ».

Et comme les peuples de l'Asie, qui sont d'extraction Grecque, eussent ordonné, qu'en toutes

leurs principales citez ils luy feroient ériger des statues, il leur escrivit, « Je ne veulx que lon face « de moy aucune statue ny image, ne painte, ne « moulée, ny taillée ».

Et voyant en Asie en la maison de son hoste, le planché fait de bois quarré, il demanda au maistre de la maison, si les arbres naissoient aussi quarrez en leur païs : l'autre luy respondit que non, mais qu'ils croissoient ronds : « Et comment, dit-il, s'ils « naissoient quarrez, les feriez vous ronds » ?

On luy demanda une fois jusques où s'estendoient les confins de Lacedæmone : en branlant une javeline qu'il tenoit en la main il respondit, « Jusques là « où cecy peult arriver ».

Un autre luy demandant, pourquoy la ville de Sparte n'avoit point de murailles : en monstrant de ses citoyens armez, il respondit, « Voilà les mu- « railles des Lacedæmoniens ».

Et à un autre qui luy en demandoit autant, il respondit, « Qu'il ne fault pas que les villes soient for- « tifiées de pierres, ny de bois, mais de la prouësse « et vaillance des habitans » : et admonestoit ordinairement ses familiers de ne chercher pas à s'enrichir de deniers, mais de vaillance et de vertu : et quand il vouloit que quelque ouvrage fust bien tost parachevé par les soudards, il commanceoit luy mesme le premier à mettre la main à l'œuvre en la veuë de tout le monde.

Il se vantoit de travailler autant qu'homme qui fust en sa compagnie, et se glorifioit plus de ce,

qu'il se sçavoit commander à soy mesme, que d'estre roy.

A un autre qui s'esmerveilloit de veoir un Lacedæmonien boitteux aller à la guerre, et qui disoit, « Pour le moins je demanderois un cheval » : « Ne sais « tu pas, luy respondit il, que lon n'a point affaire « de fuyards à la guerre, mais de gens qui tiennent « ferme » ?

On luy demanda comment il avoit acquis si grande reputation, « En mesprisant la mort », dit-il.

Enquis aussi, pourquoy les Spartiates combattoient au son des flustes : « A fin, dit-il, que « marchants en battaille à la cadence et mesure « on cognoisse ceulx qui sont vaillans d'avec ceulx qui « sont couards ».

Quelqu'un reputoit heureux le roy de Perse[1], de ce qu'il estoit fort jenne à un si puissant estat : « Voire-mais, dit-il, Priam en tel aage ne fut pas « malheureux ».

Ayant ja conquis la plus grande partie de l'Asie, il delibera d'aller faire la guerre à la personne du roy mesme, pour luy rompre son long repos, et l'empescher ailleurs qu'à penser de corrompre par argent les orateurs et gouverneurs des citez de la Grece : mais comme il estoit en ceste deliberation, il fut rappelé par les ephores, à cause d'une grosse guerre des peuples Grecs, dont la ville de Sparte estoit environnée, par le moyen des deniers que le roy de Perse y avoit envoyez : à l'occasion de quoy il

[1] Lisez : « qui étoit encore très-jeune ».

fut contrainct de partir de l'Asie, disant, « Que « un bon prince se doit laisser commander par « les loix » : et en partant laissa un très grand regret de son partement aux Grecs habitans par-delà.

Et pour ce qu'en la monnoye Persienne estoit emprainte l'image d'un archer, il disoit, que le roy de Perse le chassoit de l'Asie avec trente mille archer : Car autant de dariques d'or avoient esté portez par un Timocrates à Thebes et à Athenes, qui avoient esté distribuez aux harengueurs et gouverneurs de ces deux citez par qui elles furent suscitées à commencer la guerre à la ville de Sparte. Si escrivit aux ephores une missive de telle teneur : Agesilaus aux ephores, salut.

« Nous avons conquis la plus grand'part de l'Asie, « et en avons chassé les Barbares, aussi avons nous « fait plusieurs armes aux païs d'Ionie : mais puis- « que vous me commandez de me trouver par delà à « jour nommé, je vous advise que je suivray de près « ceste lettre, ou par avanture la previendray : car « l'authorité que j'ay de commander, je ne l'ay pas « pour moy, mais pour mon païs, et pour ses alliez. « Et lors un magistrat commande à la verité selon « droict et justice, quand il obeït aux loix de son « païs, et aux ephores, ou autres tels magistrats qui « sont en son païs ».

Ayant traversé le destroit de l'Hellespont, il entra dedans le païs de la Thrace, là où il ne demanda jamais passage à aucun prince ne ville Barbare, ains envoyant devers eulx leur faisoit deman-

der, s'ils vouloient qu'il passast comme par païs d'amis, ou comme par païs d'ennemis : tous les autres princes et peuples le receurent amiablement, et l'accompagnerent par honneur en passant par leurs terres : mais ceulx que lon appelle les *Trochaliens*, ausquels, à ce que lon dit, Xerxes mesme donna des presens pour son passage, luy demanderent pour loyer de le laisser passer cent talents d'argent [1], qui sont soixante mille escus, et autant de femmes. Agesilaus en se mocquant d'eulx, respondit à ceulx qui luy portoient ceste parole, « Que « ne sont ils donc venus quant et vous pour les « recevoir »? et tira oultre : mais les trouvant en son chemin il leur donna la battaille, et les desfeit avec grande occision de leurs gens, puis passa oultre : autant en manda il au roy de Macedoine, lequel feit response qu'il s'en conseilleroit, « Qu'il « s'en conseille donc, dit-il, tant qu'il voudra : « mais cependant marchons ». Le roy s'esmerveilla de sa hardiesse, et la redoubtant, luy manda qu'il passast amiablement.

Les Thessaliens estoient alors alliez de leurs ennemis, parquoy en passant il pilla leur païs, et envoya en la ville de Larissa deux de ses amis, Xenocles et Scytha, pour veoir s'ils la pourroient pratiquer et attirer à faire ligue avec les Lacedæmoniens, mais ceulx de Larisse les arresterent et les reteindrent prisonniers : dont les autres estans indignez, vouloient à toute force qu'il y menast son camp tout de ce pas, et allast mettre le siege de-

[1] 466,875 liv. de notre monnoie.

vant, mais il leur respondit qu'il aimeroit mieulx faillir à gaigner toute la Thessalie entierement, que de perdre l'un de ces deux hommes là seulement, ainsi les retira il par appointement.

Entendant qu'il y avoit eu une battaille donnée auprès de Corinthe, en laquelle il estoit demouré bien peu des Lacedæmoniens, mais des Atheniens, des Argiens, des Corinthiens, et de leurs alliez un bien grand nombre : on ne le veit oncques faire bonne chere, ny s'elever de joie pour la nouvelle de ceste victoire, ains souspirant du profond du cœur, dit, « O malheureuse Grece, qui de ses « propres mains a desfaict tant de ses gens, qu'ils « seroient suffisans pour desfaire en un jour de bat-« taille tous les Barbares ensemble ».

Mais comme les Pharsaliens le vinssent harceler, et endommager la cueuë de son armée, il prit cinq cents chevaux, avec lesquels il les alla charger si vifvement, qu'il les rompit entierement : et pour ceste victoire feit dresser un trophée au dessoubs du mont qui s'appelle *Narthecium*, et luy fust ceste victoire autant ou plus agreable que nulle autre, pource qu'avec si petite trouppe de gens de cheval que luy mesme avoit mis sus, et qu'il avoit dressez, il se trouva avoir desfaict en battaille ceulx qui de tout temps se vantoient estre des meilleurs hommes d'armes du monde : là le vint trouver Diphridas l'un des ephores estant envoyé exprès de Sparte pour luy commander qu'il eust à entrer incontinent en armes dedans le païs de Bœoce : et luy, combien qu'il eust deliberé d'y entrer une autre fois avec

beaucoup

beaucoup plus grosse puissance, toutefois ne voulant en aucune chose desobeir aux seigneurs du conseil de Sparte, il envoya querir deux enseignes de ceulx qui estoient au camp près de Corinthe, et avec cela entrant dedans le païs de la Bœoce, il donna la battaille aux Thebains, Atheniens, Argiens, Corinthiens, les deux Locriens près la ville de Coronée, et la gaigna, qui fut la plus sanglante et plus grande battaille, ainsi que tesmoigne Xenophon, qui fut donnée de son temps : mais il est vray qu'il y fut fort blecé en plusieurs endroits de sa personne : et depuis estant de retour en sa maison, après tant de victoires, tant de grandeurs et de prosperitez, il ne changea rien qui soit du traittement de sa personne, ny de toute sa maniere de vivre.

Voyant qu'aucuns de ses citoyens se glorifioient et pensoient estre quelque chose de plus que les autres, pour autant qu'ils nourrissoient et entretenoient des chevaux pour courir aux jeux de prix, il persuada à sa sœur qui se nommoit *Cynisca*, de monter sur son chariot, et s'en aller à la feste des jeux Olympiques, pour essayer de gaigner le prix de la course avec les chevaux, voulant par là faire cognoistre aux Grecs, que tout cela n'estoit acte de vertu quelconque, mais seulement de richesse et de despense.

Il avoit autour de luy Xenophon le philosophe qu'il aimoit et estimoit beaucoup, il le pria d'envoyer querir ses enfans pour les faire nourrir en

Lacedæmone, et y apprendre la plus belle discipline du monde, de savoir obeïr et commander.

Une autre fois luy estant demandé, pourquoy il estimoit les Lacedæmoniens les plus heureuses gens du monde : « C'est, dit-il, pour ce qu'ils font pro« fession et exercice, plus que tous les hommes du « monde, d'apprendre à bien commander et à bien « obeïr ».

Après la mort de Lysander, il trouva en la ville de Sparte de grandes ligues et factions que Lysander incontinent qu'il fut retourné de l'Asie, avoit dressées et suscitées contre luy, si fut en propos et en volonté de monstrer et faire veoir à ceulx de Sparte quel citoyen il avoit esté : ayant leu une harengue, qui fut trouvée après sa mort entre ses papiers, laquelle Creon Halicarnassien avoit composée, et luy la devoit lire devant le peuple en l'assemblée de ville, pour introduire de grandes nouvelletez, et renverser tout l'estat et le gouvernement de Sparte. Il la voulut produire en public, mais après que l'un des senateurs l'eut leuë, et que redoubtant la force des raisons et vehemence d'eloquence qui estoit en icelle, il luy eust conseillé de ne deterrer point Lysander, ains plus tost enterrer sa harengue quand et luy, il creut son conseil et ne bougea rien : et quant à ceulx qui par ceste menée luy estoient adversaires, il ne les harassa point ouvertement, mais il trouva moyen d'en faire envoyer les uns capitaines en quelques voyages, et de faire commettre quelques offices publiques aux autres, ès quelles charges ils se portoient tellement

qu'ils estoient descouverts pour larrons et meschants : et depuis en estans appellez en justice, au contraire il leur aidoit et les secouroit en leurs affaires, tellement qu'il se les rendoit bienveuillans et amis, et n'y en demoura à la fin pas un qui luy fust adversaire.

Quelqu'un le pria d'escrire en sa faveur à ses hostes et amis qu'il avoit en Asie, qu'il luy gardassent son bon droict : « Mes amis, dit-il, font ce qui « est de droict, encore que je ne leur escrive « point ».

Un autre lui monstroit les murailles de sa ville fortes à merveilles et magnifiquement basties, en luy demandant si elles luy sembloient pas bien belles : « Ouy certes pour y loger des femmes, mais non « pas des hommes [1] ».

Un Megarien luy magnifioit et hault-louoit sa ville : auquel il respondit, « Jeune homme mon « amy, tes propos auroient besoing d'une grande « puissance ».

Ceulx que les autres hommes avoient en admiration, il ne monstroit pas de les cognoistre seulement : comme quelquefois un Callipides excellent joueur de tragædies, qui avoit fort grand nom et grande reputation parmy les Grecs, de maniere que toutes sortes de gens en faisoient cas, l'ayant rencontré en son chemin, il le salua premierement, puis s'ingera presumptueusement de se promener avec d'autres quand et luy, se presentant et se

[1] Cette réponse est attribuée à Lysandre dans les apophtegmes des rois et capitaines.

monstrant à luy, en esperance que le roy commanceroit le premier à luy user de caresse. A la fin voyant qu'il ne commanceoit point, luy mesme s'avancea de luy demander : « Comme, sire roy, « ne me cognois tu point, et n'as tu point ouy dire « qui je suis » ? Agesilaus le regardant au visage : « Et n'es tu pas, dit-il, le farceur Dercyllidas » ?

On le convia un jour à ouïr un qui contrefaisoit naïfvement bien le rossignol : il n'en voulut rien faire, disant, « J'ay ouy le rossignol luy mesme par « plusieurs fois ».

Le medecin Menecrates avoit esté heureux en la cure de quelques maladies desesperées, au moyen dequoy quelques-uns l'avoient surnommé *Jupiter :* et luy par trop arrogamment usurpoit ce surnom là, de sorte qu'il eut bien la presumption de mettre en la superscription d'une lettre qu'il lui escrivoit, « Menecrates le Jupiter au roy Agesilaus, salut ». Agesilaus luy rescrivit, « Agesilaus à Menecrates, « santé ».

Et comme Pharnabazus et Conon avec l'armée navale du roy de Perse estans sans contredit, seigneurs de la marine, pillassent toutes les costes de la Laconie, et d'avantage les murailles de la ville d'Athenes se rebastissent de l'argent que Pharnabazus fournissoit : les seigneurs du conseil de Lacedæmone furent d'advis qu'il valoit mieulx faire paix avec le roy de Perse, et pour cest effect envoyerent Antalcidas devers Tiribazus, abandonnant laschement et meschamment à ce roy Barbare les Grecs habitans en l'Asie, pour la liberté desquels Agesi-

laus luy avoit paravant fait la guerre : ainsi n'eut point Agesilaus de part à ceste honte et infamie, pource que Antalcidas qui estoit son ennemy mortel, chercha par tous les moyens de faire ceste paix, à cause qu'il voyoit que la guerre augmentoit tousjours l'authorité, l'honneur et le credit d'Agesilaus : lequel toutefois respondit lors à un qui luy reprochoit que les Lacedæmoniens Medisoient, c'est à dire, favorisoient aux Medois : « Non font, mais « ce sont les Medois qui Laconisent ».

On luy demanda quelquefois, laquelle des deux vertus estoit la meilleure à son jugement, la force, ou la justice : Il respondit, « que la force ne sert « de rien là où regne la justice : et que si nous es- « tions tous justes et gens de bien, il ne seroit point « besoing de la force ».

Les peuples Grecs habitans en Asie avoient accoustumé d'appeller le roy de Perse, le grand roy : « Pourquoy, dit-il, est il plus grand que moy, s'il « n'est plus temperant et plus juste » ? Aussi disoit-il, que les habitans de l'Asie estoient bons esclaves, et mauvais hommes libres.

Estant enquis, Comment un homme se pourroit bien faire valoir et acquerir très grande reputation, il respondit : « En disant tout bien, et faisant en- « core mieulx ».

Il souloit dire, que le capitaine doit avoir hardiesse à l'encontre des ennemis et amitié envers ses gens.

Quelque autre demandoit, Que doivent apprendre les enfans en leur jeunesse ? Il respondit,

« Ce qu'ils doivent faire quand ils sont devenus « grands ».

Il estoit juge en une cause où le demandeur avoit très bien dit, et le defendeur très mal, ne faisant que repeter à tous propos, « Sire Agesilaus, il fault « qu'un roy secoure les loix ». Agesilaus luy respondit, « Si quelqu'un t'avoit abbatu ta maison, ou que « lon t'eust osté ta robbe, aurois tu recours au ma« çon pour te faire raccoustrer ta maison, ou au « cousturier pour te faire rendre ta robbe »?

Le roy de Perse escrivit une lettre missive qu'apporta le gentilhomme Persien qui vint avec Callias pour faire jurer la paix, et estoit le subject de cette lettre, Que le roy vouloit particulierement avoir amitié et fraternité avec luy. Il ne la voulut point recevoir, et luy dit : « Tu diras au roy ton maistre « de ma part, qu'il n'est point de besoing qu'il « m'escrive de lettres particulieres, pource que s'il « estoit amy en general de Lacedæmone, et mons« troit aimer et desirer le bien de la Grece, que luy « aussi reciproquement luy seroit amy de tout son « pouvoir : s'il se trouvoit qu'il usast de male foy, « et attentast aucune chose au prejudice de la Grece, « qu'il luy pourroit escrire toutes les lettres du « monde, que jamais il ne luy seroit amy ».

Il aimoit fort tendrement ses petits enfans, de sorte qu'il jouoit avec eulx parmy la maison, se mettant une canne entre les jambes comme un cheval : et comme quelqu'un de ses amis l'eust veu et trouvé en cest estat, il le pria de n'en dire jamais

rien à personne jusques à ce que luy mesme eust des enfans aussi.

Mais en faisant continuellement la guerre aux Thebains, il y fut fort griefvement blecé en une battaille. Ce que voyant Antalcidas, luy dit : « Certainement tu reçois bien des Thebains le salaire « que tu merites, pour leur avoir enseigné malgré « eulx à combattre, ce qu'ils ne sçavoient ny ne « vouloient apprendre à faire ». Car à la vérité lon dit, que les Thebains devindrent alors plus belliqueux que jamais ils n'avoient esté au paravant, s'estans addressez et exercitez aux armes par les continuelles invasions des Lacedæmoniens ; aussi estoit-ce la raison pour laquelle l'ancien Lycurgus en ses loix que lon appelloit *Retres*, leur defendoit de faire souvent la guerre contre une mesme nation, de peur qu'ils ne la contraignissent en ce faisant d'apprendre à la faire. Si en estoit Agesilaus haï des alliez mesmes de Lacedæmone, qui se plaignoient qu'il falloit qu'ils eussent ordinairement le harnois sur le dos, et que eulx qui estoient en bien plus grand nombre suivissent les Lacedæmoniens qui n'estoient qu'une poignée de gens au pris d'eulx ; parquoy Agesilaus les voulant convaincre et leur monstrer quel nombre ils estoient, il commanda que tous les alliez et confederez s'asseissent ensemble pesle mesle, et les Lacedæmoniens d'un autre costé à part, puis feit crier par un herault, que les potiers de terre se levassent les premiers ; quand ceulx là furent levez il feit proclamer les serruriers, et puis après les charpentiers, et puis les maçons,

et ainsi de tous les autres mestiers les uns après les autres : parquoy tous leurs alliez et confederez presque se leverent, mais les Lacedæmoniens nul ne se leva, pource qu'il leur estoit defendu d'exercer ny d'apprendre aucun mestier mechanique : ainsi Agesilaus se prenant à rire, « Voyez vous, dit-il, mes « amis, combien plus de soudards nous envoyons à « la guerre que vous ne faittes » ?

Or à la desfaitte de Leuctres, il y eut plusieurs des Lacedæmoniens qui fuyrent, lesquels tous par les loix et ordonnances du païs estoient pour toute leur vie infames, toutefois les ephores voyans que la ville par ce moyen s'en alloit deserte et depeuplée de citoyens, en temps mesmement qu'elle avoit plus grand besoing de gens de guerre que jamais, vouloient trouver moyen de les absoudre de ceste infamie, et neantmoins conserver l'authorité de leurs loix. Parquoy pour ce faire, ils eleurent Agesilaus pour leur legislateur, lequel se tirant en avant devant tout le peuple, dit, « Seigneurs Lacedæmoniens, je ne voudrois « aucunement estre autheur ny inventeur de nou- « velles loix, et à celles que vous avez je ne vou- « drois ny adjouster, ny oster, ny changer aucune « chose : parquoy il me semble raisonnable, que « d'icy [1] en avant elles aient leur force, vigueur « et authorité accoustumée » : au demourant il ne laissa pas avec ce peu de gens de faict, qui estoient demourés en la ville, de repoulser Epaminondas, qui l'alla assaillir avec un si grand flot

[1] Grec, à compter de demain.

et si violente tempeste des Thebains et de leurs confederez, enorgueillis de la victoire qu'ils avoient obtenue en la plaine de Leuctres, et les feit retourner sans rien faire : mais en la bataille de Mantinée, il admonesta et conseilla les Lacedæmoniens de ne se point soucier des autres Thebains, ains de combattre tous et adresser tout leur effort contre Epaminondas seul, disant qu'il n'y avoit que les sages et prudens qui fussent vaillans et seuls cause de la victoire, et pourtant que s'ils pouvoient abbatre celuy là, que facilement ils viendroient au dessus des autres, pour ce que ce n'estoient que fols estourdis et gens de nulle valeur : comme veritablement il advint : car estant la victoire ja toute certaine du costé d'Epaminondas, et les Lacedæmoniens en roupte : ainsi comme il se retourna pour rappeller les siens, il y eut un Lacedæmonien qui en fuyant luy donna un coup mortel, duquel estant tombé par terre, les Lacedæmoniens qui estoient avec Agesilaus se rallierent, tournerent visage et remirent la victoire en balance, par ce que les Thebains diminuerent beaucoup de leur courage, et les Lacedæmoniens l'augmenterent.

Au reste, la ville de Sparte ayant necessité d'argent pour la guerre, et estant contraincte d'entretenir des soudards estrangers à sa soulde : Agesilaus s'en alla en AEgypte appointé du roy des AEgyptiens qui l'avoit envoyé querir, mais pour ce qu'il estoit ainsi petitement et simplement vestu, il en vint en mespris des habitans du païs, car

ils s'attendoient de voir le roy de Sparte accoustré de sa personne, et accompagné magnifiquement et superbement comme un roy de Perse, tant ils avoient mauvaise opinion des roys : mais Agesilaus en peu de temps leur donna bien à cognoistre, que la majesté et magnificence des roys se doit acquerir par bons sens et par vaillance.

Et voyant que ceulx qui devoient faire teste et combattre avec luy s'effroyoient pour l'eminent peril, à cause du grand nombre des ennemis qui estoient deux cents mille combattans, et le peu de gens qu'ils avoient de leur costé, il delibera devant que de venir au combat de leur remettre le cœur par le moyen d'une ruze, dont il ne voulut rien communiquer à personne, c'est que dedans sa main gauche il escrivit à l'envers ce mot, *Victoire* : et prenant le foye de la beste immolée des mains du devin, le meit dedans sa main senestre, qui estoit escritte par dedans, et le tenant longuement, il faisoit semblant de penser bien profondement à quelque doute, et monstroit apparence d'estre en perplexité de pensement, jusques à ce que les characteres et figures des lettres eurent loisir de se prendre et imprimer à la superficie du foye : et lors il le monstra à ceulx qui devoient combattre quand et luy, leur disant et donnant à entendre, que par ces lettres, les dieux leur promettoient la victoire : et eulx cuidans avoir en cela un certain signe et presage de victoire, prirent hardiment le hazard de la bataille.

Et comme les ennemis teinssent son camp as-

siégé tout à l'environ, tant ils estoient en grand nombre, et encore feissent une trenchée à l'entour, le roy Nectanebos [1], au secours duquel il estoit là venu, le prioit et sollicitoit de faire une saillie sur eulx, et de les combattre avant que la trenchée fust parachevée : Il respondit qu'il n'empescheroit jamais le desseing des ennemis qui tendoient à leur donner moyen d'estre egaux pour combattre tant contre tant, et attendit jusques à ce qu'il ne s'en falloit plus gueres que les deux bouts de la trenchée ne vinssent à s'entrerencontrer, puis dressant sa battaille en ceste intervalle là, et par ce moyen combattant de front pareil, tant contre tant, il meit les ennemis en roupte, et avec ce peu de gens qu'il avoit, en feit un bien grand meurtre, et du butin qu'il y gaigna, envoya bonne somme d'argent à Sparte.

Mais estant près à s'embarquer pour partir d'AEgypte et s'en retourner au païs, il mourut, et en mourant defendit très-expressement à ceulx qui estoient autour de luy, que lon ne feist figure ny image quelconque moulée ne painte de son corps ; « Pource, dit-il, que si j'ay faict aucun acte de « vertu en ma vie, cela sera le monument qui « perpetuera ma memoire : sinon, toutes les ima- « ges et statues du monde ne le sçauroient faire, « attendu que ce ne sont qu'ouvrages d'hommes « mechaniques de nulle valeur ».

[1] Ce n'étoit point au secours de Nectanebos qu'il étoit allé, mais bien de Tachos ou Tachon son cousin, et à qui Nectanebos lui-même fit la guerre. Voyez les Observations.

III. Agesipolis [1] fils de Cleombrotus, comme quelqu'un contast en sa presence, que Philippus roy de Macedoine avoit en peu de jours demoly la ville d'Olynthe : « Par les dieux, dit-il, en « plusieurs fois autant de temps il n'en bastira « pas une pareille ».

Un autre luy disoit comme par maniere de reproche, que luy, tout roy qu'il estoit, et d'autres de ses citoyens en aage d'hommes faitcs, avoient esté baillé pour ostages, non pas leurs enfans ny leurs femmes : « Ainsi falloit il faire par raison, « dit il, car il est juste que nous mesmes, et non « autres, portions la peine de noz faultes ».

Et comme il voulust faire venir des chiens de sa maison, quelqu'un luy dit, « Voire-mais on « ne les laissera pas sortir hors du païs » : « Aussi « ne faisoit on pas les hommes par cy devant, « dit-il, et maintenant on les laisse bien sortir ».

IV. Agesipolis [2] fils de Pausanias, comme les Atheniens luy dissent qu'ils estoient contens de se rapporter au jugement de ceulx de Megare, touchant quelques differents qu'ils avoient ensemble, et quelques plaintes qu'ils faisoient les uns des autres, leur dit, « C'est une honte, seigneurs Atheniens, « que ceulx qui sont les chefs et ducs de tous les « autres Grecs entendent moins ce qui est juste « que ne font les Megariens ».

[1] Voyez la suite des rois de Sparte aux Observations sur le volume précédent. Il n'a point vu Philippe.

[2] *Ibid.*

V. Agis [1] le fils d'Archidamus, comme les ephores luy dissent, « Pren les jeunes hommes de ceste « ville avec toy, et t'en va au païs de cestuycy « qui te conduira luy mesme jusques dedans le « chasteau de sa ville ». « Et comment est il rai-« sonnable, seigneurs ephores, de commettre le « salut et la vie de tant de vaillans jeunes hommes, « à un qui trahit son païs »?

On luy demanda quelle science on exerceoit principalement en la ville de Sparte : « A sçavoir, « dit il, obeïr et commander ». Aussi disoit il, « Que « les Lacedæmoniens ne demandoient jamais com-« bien estoient les ennemis, mais où ils es-« toient ».

On luy defendit de combattre les ennemis à Mantinée, pource qu'ils estoient en bien plus grand nombre. « Il est force, dit-il, que qui veult com-« mander à beaucoup de gens, en combatte aussi « beaucoup ».

A un autre qui demandoit combien estoient les Lacedæmoniens : « Ils sont, dit-il, autant qu'il « en fault pour chasser les meschants ».

En passant au long des murailles de Corinthe, les voyant ainsi haultes, bien basties, et si long estendues : « [2] Quelles femmes sont ce, dit-il qui « habitent là dedans »?

A un maistre de retorique qui louant son mes-

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

[2] Ceci confirme la conjecture que nous avons proposée sur une réponse semblable, si ce n'est pas la même, au chap. 57 des apophthemes des rois et capitaines.

tier disoit, « ([1] Quant tout est dit) il n'y a rien « si puissant que la parole de l'homme » : « Quand « tu ne parles point, dit-il, tu ne vaulx doncques « rien ».

Les Argiens ayens esté desjà une fois battus, retournoient néantmoins se représenter encore fort fierement en bataille, et voyans que la plus part de leurs alliez s'en troubloient de frayeur, il leur dit : « Asseurez-vous mes amis, car si nous « qui les avons desja battus avons peur, que pen- « sez vous qu'ils aient eulx » ?

Un ambassadeur de la ville d'Abdere estoit venu à Sparte, qui avoit fort longuement parlé, et après qu'il se fut teu, à la fin il luy demanda, « Sire, « quelle response veulx tu que je rapporte à noz « citoyens » ? « Tu leur diras, dit-il, que je t'ay « laissé dire tout ce que tu as voulu, et que je t'ay « tousjours escouté sans jamais dire mot ».

Quelques uns louoient les Eliens de ce qu'ils estoient très-justes en la solennité des jeux Olympiques. « Et est-ce, dit-il, chose si grande, ny « dont il faille faire tant de cas, si en cinq années « ils gardent un seul jour la justice ».

Aucuns luy rapportoient, que ceulx de l'autre maison royale luy portoient envie : « Ils en auront « doncques double peine, dit-il : car leurs « propres maulx d'eulx mesmes les fascheront,

[1] Ceci n'est pas dans le grec. Le mot grec qui signifie très-puissant, signifie aussi excellent; c'est sur ce second sens que porte la réponse d'Agis.

« et outre encore les biens qui seront en moy et « aux miens ».

Quelqu'un estoit d'advis, qu'il falloit donner passage aux ennemis qui se mettoient en fuitte : « Voire-mais, dit-il, si nous ne combattons contre ceulx qui s'enfuient par lascheté, comment « combattrons nous contre ceulx qui demoureront « par vaillance » ?

Un autre mettoit en avant le propos d'un moyen pour maintenir la liberté de la Grece [1], qui estoit bien genereux et magnanime, mais qui estoit bien mal-aisé à exécuter : Il luy respondit, « Estranger mon amy, tes paroles auroient besoing de « grande puissance et grand argent ».

Quelqu'autre luy disoit, que Philippus[2] les engarderoit bien de mettre le pied en tout le demourant de la Grece, « Nous nous contenterons, « dit-il, amy, de demourer en nostre païs ».

Un autre estoit venu de la ville de Perinthe en Lacedæmone, qui avoit fait une longue harengue, et à la fin demanda à Agis quelle response il porteroit aux Perinthiens : « Tu leur dir« ras [3], dit-il, que tu ne cuidas jamais achever « de dire, et moy de me taire ».

[1] Au tems de cet Agis la Grèce étoit fort libre.

[2] Quel est ce Philippe ? Car Agésilas, qui succéda à cet Agis, mourut la quatrième année de la cent quatrième olympiade, et Philippe ne monta sur le trône de Macédoine que la première ou la seconde année de l'olympiade suivante. Voyez les Observations sur Agis le jeune au chap. 6.

[3] C'est la réponse déjà faite à l'ambassadeur des Abdéritains :

Il alla une fois tout seul ambassadeur devers Philippus, qui luy dit, « Comment cela ? viens tu « seul » ? « Ouy, dit-il, devers un seul ».

Un des vieux citoyens de la ville de Sparte luy disoit un jour, à luy qui estoit desja viel aussi : que puisque les anciennes lois et coustumes s'alloient tous les jours abbastardissant, et que lon y en introduisoit d'autres qui estoient pires, que tout s'en alloit sans dessus dessoubs : Il luy respondit en riant, « Les affaires vont donq bien, s'il « est ainsi que tu dis, car il me souvient qu'es- « tant jeune garçon, j'entendois desja dire à mon « pere, que tout estoit aussi renversé : et ce qui « estoit dessus estoit venu dessoubs dès son temps, « et disoit encore que son pere luy en avoit au- « tant dit du sien ». Et pourtant ne se fault il pas esmerveiller, si les affaires vont après pis que devant : mais aussi s'ils vont quelquefois mieulx, et quelquefois sont presque tous semblables.

Quelqu'un luy demanda, comment il pourroit demourer franc et libre pour toute sa vie : « En « mesprisant la mort, dit-il ».

VI. Agis[1] le jeune, comme l'orateur Demades luy dist, que les espées laconiques estoient si courtes, que les triacleurs et charlatans les aval-

Ceci a fait dire à Xylander qu'il ne pouvoit croire ce Traité de Plutarque ; et cela ne me paroît pas étonnant. Mais ce qui m'étonne, c'est que ni lui, ni M. Reiske n'aient fait aucune remarque semblable sur ce qui précède et suit.

[1] Voyez les Observations.

loient

loient à tous coups : « Et toutefois, dit-il, les « Lacedæmoniens en assenent bien leurs ennne-« mis ».

Un autre importun et meschant homme luy rompoit la teste à force de demander souvent, « Qui est le plus homme de bien de Sparte » ? « Celuy, dit-il, qui te ressemble le moins ».

VII. Agis [1] le dernier roy de Lacedæmone, ayant esté surpris en trahison, et condemné par les ephores, ainsi qu'on le menoit sans forme de justice au lieu pour estre estranglé, apperceut [2] un de ses esclaves qui pleuroit, si luy dit, « Cesse de pleurer « pour ma mort, car en mourant ainsi iniquement et « meschamment, je vaulx mieulx et suis plus hom-« me de bien que ceulx qui me font mourir », et ayant dit ces paroles, il tendit volontairement son col au laqs de la corde.

VIII. Acrotatus [3] voyant que ses pere et mere vouloient qu'il leur teint la main à faire quelque chose qui estoit contraire à la raison et à la justice, il leur resista pour un temps : mais quand il veit qu'ils luy en faisoient trop grande instance, à la fin il leur dit : « Pendant que j'ay esté entre vos mains, « je n'ay jamais eu aucune cognoissance ny aucun « sentiment de la justice : mais depuis que vous « m'avez donné à la chose publique et à ses loix, « et par ce moyen m'avez instruit en justice et

[1] Voyez les Observations.

[2] Un des esclaves publics.

[3] Voyez la suite des rois de Sparte aux Observations sur le volume précédent.

« preud'hommie, comme vous avez peu, je m'ef-
« forceray de suivre ceste instruction-là, et non « pas vous : et pource que je sçay bien que vous « voulez que je fasse toutes choses bonnes, et que « celles là sont très bonnes et à un homme privé, « et encore plus à celuy qui est en authorité de ma-« gistrat, lesquelles sont justes, je feray celles que « vous voulez, et refuseray celles que vous me « dittes ».

IX. ALCAMENES [1] fils de Teleclus, comme quelqu'un demandast, par quel moyen on pourroit bien conserver un royaume : « En ne faisant, dit-il, point « de compte de gaigner ».

Un autre luy demandoit, pour quelle cause il n'avoit point voulu prendre ny recevoir de dons des Messeniens : « Pour ce, dit-il, que si j'en eusse pris, « je n'eusse jamais eu paix avec les loix ».

Quelque autre luy dit qu'il s'esmerveilloit, comment il vivoit si estroittement, veu qu'il avoit si bien dequoy, il respondit, « C'est chose honeste « quand on a des biens beaucoup, vivre neantmoins « selon la raison, et non pas selon l'appetit ».

X. ALEXANDRIDAS [2] fils de Leon, voyant un qui se tourmentoit et desesperoit, d'autant qu'il estoit banny de son païs : « O mon amy, dit-il, ne te « tourmente pas pour estre contrainct d'esloi-« gner ton païs, mais bien pour avoir esloigné la « justice ».

A un autre qui disoit aux ephores de bons pro-

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] Anaxandride. *Ibid.*

pos, mais plus qu'il n'en falloit : « Estranger mon « amy, dit-il, tu dis ce qu'il fault autrement qu'il « ne fault ».

Quelque autre luy demandoit, pourquoy ils donnoient la charge de leurs terres à leurs Ilotes, et qu'ils ne les prenoient à labourer et cultiver eulx-mesmes : « Pource, dit-il, que nous les avons ac« quises, non en les cultivant elles, mais en nous « cultivant nous mesmes ».

A un autre qui soustenoit, qu'il n'y avoit que l'ambition et la vaine gloire qui perdoit les hommes, et que ceulx qui s'en pouvoient deffaire estoient heureux : « Il fauldroit doncques confesser suivant « ton dire, que les meschans qui font tort à autruy « seroient bien-heureux : car comment pourroit on « soustenir que un sacrilege ou un voleur, qui « ravit le bien d'autruy, fust convoiteux de vaine « gloire » ?

Il respondit aussi à quelque autre qui luy demandoit, pourquoy les Lacedæmoniens estoient si hardis et si asseurez aux perils de la guerre : « Pource, dit-il, que nous apprenons à avoir « honte, et non pas peur de nostre vie, comme « les autres ».

On luy demanda aussi quelquefois, pourquoy c'estoit que les senateurs demouroient plusieurs jours à juger les causes criminelles : et qu'encore que l'accusé fust par eulx absouls, il demouroit neantmoins tousjours en estat de criminel : « Ils « demourent, dit-il, plusieurs jours à decider les « causes criminelles, où il est question de la vie

C 2

« des hommes, pour ce que ceulx qui ont commis « erreur en la mort d'un homme, ne peuvent plus « r'habiller leur sentence : et celuy qui est eslargy, « doit neantmoins tousjours demeurer subject à la « loy (¹ de l'homicide), pour ce que lon peult « tousjours de rechef mieulx enquerir et mieulx « juger de son faict ».

XI. Anaxander [2] le fils d'Eurycrates respondit à un qui luy demandoit, pourquoy ils n'amassoient point d'argent en public : « De peur, dit-il, que si « on nous en bailloit la garde, cela ne fust matiere « et moyen de nous corrompre ».

XII. Anaxilas [3] aussi dit à un qui s'esmerveilloit comment les ephores ne se levoient point au devant des roys, veu que c'estoient eulx qui les mettoient : « C'est, dit-il, pour la mesme cause qu'ils ont esté « creez ephores, ([4] c'est-à-dire, pour contreroller « et syndiquer les roys) ».

XIII. Androclidas Laconien estant affollé d'une cuisse, se fit neantmoins enroller au nombre de ceulx qui devoient aller à la guerre : et comme quelques uns s'y opposassent, d'autant qu'il estoit impotent d'une cuisse : « Voire-mais, dit-il, il ne « fault pas des gens qui fuyent, mais qui tiennent « ferme pour combattre les ennemis ».

XIV. Antalcidas [4] se faisant recevoir en la con-

[1] Cela n'est pas dans le grec.

[2] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

[3] *Ibid.*

[4] Cela n'est pas dans le grec.

[5] Qui fut ambassadeur auprès du roi Artaxerce, et conclut

frairie de la religion de Samothrace, comme le presbtre luy demandast, quel peché il avoit fait le plus grand en sa vie: « Si j'en auray faict aucun en « ma vie, les dieux, dit-il, le sçauront bien eulx « mesmes ».

Et à un Athenien, qui appelloit les Lacedæmoniens grossiers et ignorants: « Nous sommes voire-« ment seuls en toute la Grece qui n'avons appris de « vous rien de mal ».

Et à un autre Athenien aussi, qui luy disoit, « Nous vous avons souvent rechassez de la riviere de « Cephisus: mais nous, dit-il, ne vous rechassames « jamais de celle d'Eurotas ».

A un autre qui luy demandoit, comment il fauldroit faire pour estre très agreable aux hommes: « Il fauldroit, respondit-il, leur dire tousjours « chose qui leur plust, et faire chose qui leur pro-« fitast ».

Un maistre de rethorique luy vouloit un jour reciter une harengue qu'il avoit composée à la louange d'Hercules: « Et qui est-ce, dit-il, qui le « mesprise »?

Et à Agesilaus qui avoit esté fort grievement navré en une battaille par les Thebains: « Tu reçois, « dit-il, bien l'escholage et le loyer que tu merites « des Thebains, leur ayant enseigné malgré eulx ce « qu'ils ne sçavoient ny ne vouloient apprendre, « c'est à sçavoir à combattre »: car par les conti-

avec lui contre les Athéniens l'infâme traité, par lequel il lui vendit tous les Grecs d'Asie, l'an 387 avant J. C.

nuelles expeditions qu'Agesilaus faisoit contre eulx, ils estoient devenus vaillants et belliqueux.

Luy mesme disoit que les murailles de Sparte estoient les jeunes hommes, et ses confins estoient les fers de leurs picques.

Et à un autre qui demandoit, pourquoy les Lacedæmoniens combattoient avec de si courtes espées : « A fin, dit-il, que nous joignions nos ennemis de « plus près ».

XV. ANTIOCHUS [1] estant ephore ouït dire que Philippus avoit donné aux Messeniens leur territoire : « Mais leur a il aussi, demanda il, donné « quant et quant les forces de le pouvoir defendre » ?

XVI. ARIGEUS respondit à quelques uns qui louoient haultement des dames qui n'estoient point leurs femmes, ains mariées à d'autres : « Par les « dieux, dit-il, on ne doit jamais tenir propos en « vain, et que lon ne sçache bien comment, des « femmes de bien et d'honneur, pour ce qu'elles ne « doivent aucunement estre cogneuës sinon de ceulx « qui vivent ordinairement avec elles ».

Et en passant une fois par la ville de Selinunte en Sicile, il leut ceste epitaphe qui est engravé dessus une sepulture,

Après avoir la tyrannie estainte
De leur païs par martiale atteinte,
Ceulx cy jadis devant les haultes tours
De Selinunte acheverent leurs jours :

« Ils meritoient bien, dit-il, de mourir, pour avoir

[1] Voyez les apophthegmes des rois, ch. 70, au volume précédent.

« estaint une tyrannie, si elle brusloit : car ils la « devoient laisser toute brusler ».

XVII. Ariston [1] oyant quelqu'un qui en devisant louoit une sentence que souloit dire le roy Cleomenes, quand on luy demandoit, quel estoit l'office d'un bon roy : « Faire du bien à ses amis, disoit-« il, et du mal à ses ennemis : et de combien seroit-« il meilleur, respondit-il, de faire du bien à ses « amis, et de ses ennemis en faire de bons amis » ? mais ceste noble sentence est indubitablement de Socrates, et par tous se refere à luy.

Comme quelqu'un luy demandast combien en nombre estoient les Lacedæmoniens : « Autant dit-« il, qu'il en fault pour chasser leurs ennemis ».

Un Athenien recitoit l'oraison funebre, qu'il avoit composée à la louange de leurs citoyens qui avoient esté desfaicts par les Lacedæmoniens : « Si « les vostres ont été si vaillans que tu dis, quels « penses tu doncques, dit-il, que soient les nostres « qui les ont desfaicts » ?

XVIII. Archidamidas respondit à un qui louoit Charilaus de ce, qu'il se monstroit humain egalement à tous ; « Et comment, dit-il, merite d'estre « loué celuy, qui se monstre humain envers les « meschants » ?

Un autre reprenoit Hecateus, le maistre de rethorique, de ce qu'ayant esté convié à manger avec eux en leurs convives qu'ils appellent, il ne dit jamais mot tout le long du disner : il luy respondit, « Il semble que tu ignores, que celuy qui sçait bien

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

« parler, sçait aussi le temps quand il fault parler ».

XIX. Archidamus fils de Zeuxidamus dit à un qui luy demandoit, qui c'estoit qui gouvernoit la ville de Sparte, « Ce sont les loix, et puis les magis-« trats suivans les loix ».

Entendant un qui louoit grandement un joueur de cithre, et avoit en singuliere admiration l'excellence de son art: « O mon amy, quel loyer d'hon-« neur auront envers toy les preux et vaillans hom-« mes, puis que tu loués si haultement un joueur « de cithre »?

Quelque autre luy recommandoit fort un musicien en luy disant, il est bon chantre: « C'est « autant, dit-il, comme bon potager chez nous »: voulant dire qu'il n'y avoit point de difference entre donner du plaisir par le son de la voix ou des instruments, et par l'apprest des viandes ou des potages.

Quelqu'un luy promettoit de luy donner du vin qui seroit fort bon et souëf: « A que faire, dit-il, « cela ne servira qu'à en faire boire davantage, et à « devenir moins homme ».

Estant au siege devant la ville de Corinthe[1], il

[1] Ce mot est attribué, quoique sous une forme un peu différente, à Lysandre, dans sa Vie, ch. 40, T. IV; et il est de toute impossibilité qu'il ait été dit dans cette occasion par Archidame. Il étoit mort dès la sixieme année de la guerre du Péloponèse, puisqu'on voit dès-lors Agis son fils commandant en qualité de roi les troupes confédérées des Péloponésiens; or les Corinthiens en faisoient partie, loin d'être en guerre avec les Lacédémoniens. Ce fait ne peut donc avoir eû lieu que dans la guerre des alliés, où les Corinthiens

veit des lievres se lever tout joignant les murailles de la ville, si dit à ses compagnons, « Noz ennemis « nous seront aisez à prendre, puis qu'ils sont si « paresseux, que de laisser gister les lievres jusques « dedans les fossez de leur ville ».

Il avoit esté esleu pour arbitre du consentement de deux qui avoient procès l'un contre l'autre, lesquels il mena tous deux dedans le temple [1] de Diane surnommée *Chalciœcos*, et leur feit promettre et jurer sur l'autel de la deesse, qu'ils observeroient tous deux de poinct en poinct ce qui seroit par luy jugé. Ce qu'ils promirent et jurerent. « Je juge « doncques, dit-il, que vous ne partirez l'un de « l'autre de ce temple, que vous n'ayez premier pa- « cifié voz differents ».

Dionysius le tyran de la Sicile avoit envoyé à ses filles des robbes, il ne les voulut pas recevoir, disant, « J'aurois peur que quand elles les auroient « vestues, elles ne m'en semblassent plus laides [2] ».

Et voyant son fils encore jeune en une battaille combattre desespereement à l'encontre des Athe-

prirent parti avec les Athéniens, les Argiens et les Béotiens contre les Lacédémoniens, la seconde année de la quatre-vingt seizième olympiade, et par conséquent plus de trente ans après la mort d'Archidame.

[1] Lisez : *de Minerve*. C.

[2] Autre anachronisme, car Denys l'ancien ne s'empara de la tyrannie de Syracuse qu'à la fin de la quatre-vingt-treizième olympiade, et nous venons de voir qu'Archidame étoit mort la seconde année de la quatre-vingt-huitième olimpiade. Ce trait est aussi rapporté à Lysandre, dans plusieurs ouvrages de Plutarque, et en particulier dans la Vie de Lysandre, ch. 3.

niens, il luy dit, « Ou augmente ta force, ou di-« minue ton courage ».

XX. Archidamus le fils d'Agesilaus, comme le roy Philippus après la battaille qu'il gaigna contre les Grecs auprès de Cheronée [1], luy eust escrit une missive fort aspre et rigoureuse, il luy rescrivit, « Si tu mesures ton umbre, tu trouveras qu'elle ne « sera pas devenue plus grande depuis que tu as « vaincu ».

Estant un jour enquis, combien de terre possedoient les Lacedæmoniens, il respondit « Au-« tant comme ils en peuvent atteindre avec leurs « javelines ».

Periander estoit un medecin suffisant en son art, et bien estimé entre les plus excellents, mais qui escrivoit de mauvais vers: il luy dit un jour, « Je « m'esbahis de toy Periander, comment tu aimes « mieulx estre appellé mauvais poëte, que bon « medecin ».

En la guerre que les Lacedæmoniens eurent contre Philippus, quelques uns luy conseilloient, qu'il advisast bien à donner la battaille le plus loing qu'il pourroit de son païs : « Ce n'est pas cela, dit-il, à « quoy il fault adviser, mais bien à ce, comment « nous pourrons si bien combattre, que nous de-« mourions victorieux ».

Il feit aussi response à ceulx qui le louoient de ce

[1] Comment cela se peut-il, puisqu'il fut tué en Italie le même jour et à la même heure que la bataille de Chéronée fut gagnée par Philippe dans la Grèce. Voyez Diod. Sic. L. XVI, page 450 et la note suivante.

qu'il avoit gaigné la bataille contre les Arcadiens : « Il vaudroit mieulx, dit-il, que nous les eussions « vaincus de prudence que de force ».

Et environ le temps qu'il entre en armes dedans le païs d'Arcadie, estant adverty que les Eliens envoyoient du secours aux Arcadiens, il leur escrivit en ceste sorte ; « Archidamus aux Eliens, c'est belle « chose que le repos ».

Et comme les peuples alliez et confederez en la guerre Peloponesiaque [1] demandassent, combien d'argent suffisoit à mener ceste guerre, et qu'il taxast combien chascun auroit à contribuer : « La « guerre, dit-il, ne se fait pas à prix certain ». Et voyant un traict d'engin de batterie, qui lors avoit nouvellement esté apporté de la Sicile : ô Hercules, dit-il, la prouësse de l'homme est perdue.

Et pource que les Grecs ne le voulurent pas croire, ny rompre les traittez qu'ils avoient faicts avec Antigonus et Craterus [2] Macedoniens pour vivre en leur anciene liberté, allegans que les Lace-

[1] Il y a ici une confusion de noms. Ce trait ne peut regarder qu'Archidame, fils de Zeuxidame, qui commanda pendant les premieres années de la guerre du Péloponèse. Le fils d'Agésilas ne vit pas cette guerre, si ce n'est dans sa plus tendre enfance, puisqu'il fut tué dans un combat en Italie, la troisième année de la cent dixième olympiade, soixante-sept ans après la fin de cette guerre, terminée la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade par la prise d'Athènes.

[2] Comment ceci se peut-il encore; puisqu'Antigonus et Cratère n'ont sans doute traité avec les Grecs qu'en qualité de successeurs d'Alexandre ; et ce qu'on lit ici de la proposition de recouvrer leur liberté, annonce évidemment la mort d'A-

dæmoniens leur seroient plus insupportables que les Macedoniens : « Le mouton, dit-il, jette tousjours « dehors une mesme voix, mais l'homme en change « souvent en diverses sortes, jusques à ce qu'il soit « parvenu au dessus de ses desseings ».

XXI. Astycratidas respondit à quelqu'un qui disoit, après que le roy Agis [1] eut perdu la battaille contre Antigonus, « O pauvres Lacedæmoniens, « que ferez vous maintenant ? Serez vous serfs des « Macedoniens » ? « Comment Antigonus nous « pourroit il defendre de mourir en combattant pour « Sparte » ?

XXII. Bias aussi se trouvant surpris d'une embusche que luy avoit dressée Iphicrates [2] capitaine des Atheniens, comme ses soudards luy demandassent : « Et bien capitaine, qu'est il de faire » ? « Que sçauriez vous faire, dit-il, sinon adviser « à vous sauver, et moy à mourir en combattant » !

XXIII. Brasidas trouva une souris entre des figues seches qui le mordit, et il la laissa aller, disant à ceulx qui estoient presens : « Voyez com- « ment il n'y a si petit animal qui ne puisse sau-

lexandre, après laquelle ils firent des tentatives inutiles pour s'y rétablir ; ou tout au plus le moment dont il va être question au ch. 20. Voyez la note sur Agis.

[1] C'est le fils d'Archidame, fils lui-même d'Agésilas : mais cela ne se peut encore. 1°. Cette bataille fut gagnée par Antipatre, qui commandoit en Macédoine en l'absence d'Alexandre, et non pas par Antigonus. 2°. Agis fut tué dans le combat même. V. Diod. Sic. L. XVI, p. 208.

[2] Il commandoit les troupes des confédérés dans la guerre sociale dont nous avons parlé dans la note sur le ch. 20.

« ver sa vie, prouveu qu'il ait le cœur de se defen-
« dre contre ceulx qui l'assaillent ».

En une battaille il fut blecé d'un coup de javelot qui faulsa son bouclier : et luy l'arrachant de son corps en tua l'ennemy qui l'en avoit blecé. Et à ceulx qui luy demandoient, comment il avoit ainsi esté blecé : « Parce, dit-il, que mon bouclier m'a « trahy ».

Se partant pour aller à la guerre, il escrivit aux ephores, « Ce que vous m'escrivez touchant la « guerre, je le feray ou j'y mourray ».

Et après qu'il fut mort en delivrant de servitude les Grecs habitans au païs de Thrace, les ambassadeurs qui furent envoyez de la part du païs, pour rendre grace aux Lacedæmoniens allerent visiter sa mere Archileonide [1] : laquelle leur demanda premierement, si son fils Brasidas estoit mort vaillamment : et comme ces ambassadeurs Thraciens le louassent si haultement, qu'ils disoient qu'il n'avoit pas laissé son pareil : « Vous vous abusez, dit- « elle, mes amis, car Brasidas estoit bien homme « de bien, mais il y en a plusieurs en Sparte qui « sont encore meilleur que luy ».

XXIV. Damonidas avoit esté colloqué tout au dernier lieu de la danse par celuy qui en estoit le maistre : il ne s'en courroucea point autrement, ains luy dit : « Tu as bien faict, car tu as trouvé « moyen de rendre ceste place honorable, qui par « cy devant estoit infame ».

XXV. Damis feit response aux lettres qui leur

[1] Argiléonide.

avoient esté escriptes de la part d'Alexandre le grand qu'ils eussent à declarer par leurs suffrages, Alexandre estre dieu : « Nous concedons à Alexandre de « se faire appeller dieu s'il veult ».

XXVI. Damindas comme Philippus fust entré à main armée dedans le Peloponese, et que quelqu'un luy dist, les Lacedæmoniens sont en danger de souffrir beaucoup de maulx, s'ils ne treuvent moyen d'appointer avec luy : « O demy-femme « mon amy, que nous sçauroit il faire souffrir « de mal, veu que nous ne faisons compte de la « mort » ?

XXVII. Dercyllidas fut envoyé ambassadeur devers le roy Pyrrus, lorsqu'il avoit son armée sur les confins de Sparte. Pyrrus leur feit commandement qu'ils eussent à recevoir leur roy Cleonymus [1] qu'ils avoient banny, ou qu'il leur feroit cognoistre qu'ils n'estoient point plus vaillans que les autres. Dercylladas luy repliqua, « Si tu es un dieu, nous « ne te craignons point, pour ce que nous ne t'avons « point offensé : mais si tu es un homme, tu n'es « point meilleur que nous ».

XXVIII. Demaratus [2] devisoit un jour avec Orontes qui parla fort brusquement à luy : quelqu'un qui l'avoit ouy, luy dit puis après, Orontes s'est monstré bien audacieux en ton endroit : « Il n'a « point failly envers moy, dit-il : car ceulx qui flat-

[1] Voyez l'Observation sur Agis le jeune au ch. 7.

[2] Il fut chassé de Sparte par Cléomène, fils d'Anaxandride, et se retira auprès du roi de Perse Xerxès. Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

« tent et qui complaisent en tous leurs propos, ce « sont ceulx qui portent dommage, non pas ceulx « qui parlent avec malveuillance ».

Quelqu'un luy demandoit pour quelle cause à Sparte ils notoient d'infamie ceulx qui ([1] en une desconfiture) jettoient leurs boucliers, et non pas ceulx qui jettoient ou leurs corps de cuirasses, ou leurs habillements de teste : « Pour ce, dit-il, que « c'est pour eulx seuls qu'ils portent ces armures là, « mais les boucliers c'est pour toute l'ordonnance « de la battaille ».

Ayant ouy chanter un chantre, « Il me semble, « dit-il, qu'il ne follastre pas mal ».

Il estoit en une grande compagnie, où il demoura bien longuement sans dire un seul mot : à l'occasion dequoy quelqu'un luy dit : « Est-ce par folie ou par « faulte de propos que tu gardes un si grand silence »? « Et comment, dit-il, seroit-ce par folie, car un « fol ne se peult jamais taire ».

Quelqu'un luy demandoit pourquoy il estoit banny de Sparte, veu qu'il en estoit roy : « C'est, dit-il, « pource que les loix y sont maistresses ».

Un Persien à force de donner luy suborna à la fin [2] une jeune garse qu'il aimoit, et puis s'en mocquant luy disoit : « J'ay si bien chassé, qu'à la fin j'ay pris « tes amours » : « Non as pas par les dieux, dit-il, « mais bien les as tu achetez ».

Quelque gentilhomme s'estoit rebellé contre le roy de Perse : mais Demaratus avoit tant faict par

[1] Ceci n'est pas dans le grec.

[2] Lisez : *un jeune garçon*. C.

remonstrance envers luy, qu'il luy avoit persuadé de retourner. Le roy luy feit incontinent mettre la main sur le collet, et estoit prest à le faire executer : mais Demaratus l'en divertit en luy remonstrant, « Ce te seroit honte, sire, de n'avoir sçeu le punir « de sa rebellion quand il estoit ton ennemy, et puis « maintenant qu'il est redevenu ton serviteur et « amy, le faire mourir ».

Il y avoit un boufon qui plaisantoit à la table du roy, lequel luy donnoit souvent des attaintes et des traicts picquants de mocquerie, en luy reprochant son exil : il luy respondit : « Estranger mon amy, « je ne te combattray point, car j'ay perdu le reng [1] « de ma vie ».

XXIX. Emerepes [2] estant ephore couppa avec une hachette deux chordes des neuf que le musicien Phrynis avoit en sa lyre, disant [3], « Ne viole point « la musique ».

XXX. Epaenetus souloit dire, « Que les men- « teurs estoient cause de tous les pechez et de tous « les crimes du monde ».

XXXI. Euboidas oyant quelques uns qui louoient la femme d'un autre, les en reprit, disant, « Que les « estrangers qui ne sont pas de la maison, ne doi- « vent aucunement parler des meurs d'une dame ».

[1] La grace de la rencontre ne se peut trouver en français, qui consiste en l'équivoque de ce mot, τάξις signifiant armée et reng. *Amyot.*

[2] Lisez : *Ecprepes.* c.

[3] Lisez : *ne corromps point la musique.* c.

XXXII.

XXXII. Eudamidas [1] fils d'Archidamus, ét frere d'Agis, ayant veu Xenocrates [2] qui estoit desja fort avant sur son aage en l'Academie estudiant en la philosophie avec ses familiers, demanda qui estoit ce vieillard là : quelqu'un des assistans luy respondit, que c'estoit un sage homme, et du nombre de ceulx qui cherchoient la vertu : « Et quand « en usera il, dit-il, s'il la cherche encore »?

Et ayant ouy un philosophe disputer et discourir sur ceste proposition, « Qu'il n'y a bon capi- « taine que celuy seul qui est sage » : « Ce propos « là, dit-il, est merveilleux, mais celuy qui le dit « n'en est pas croyable ; car il n'a pas les aureilles « accoustumées au son de la trompette ».

Il alla un jour à l'auditoire pour ouïr Xenocrates discourant sur une question, mais il y arriva comme il achevoit : et quelqu'un de ceulx qui estoient en sa compagnie commencea à dire, « Il s'est teu tout « aussi tost que nous sommes arrivez » : « Il a bien « faict, dit-il, s'il avoit achevé de dire ce qu'il vou- « loit dire ». Et comme l'autre repliquast, Il seroit bon que nous l'ouïssions dire une autre fois : « Et « si nous estions, dit-il, venus visiter un homme « qui eust desja souppé, le prierions nous qu'il « souppast encore une autre fois pour l'amour de « nous » ?

[1] Voyez les Observations sur Agis le jeune, ch. 7.

[2] Xénocrate succéda dans l'école de Platon à Speusippe, la seconde année de la cent dixième olympiade. Il la tint 25 ans, et la laissa en mourant à Polémon, la troisième année de la cent seizième.

Quelqu'un luy demanda un jour, pourquoy il vouloit seul demourer en paix, veu que tous ses citoyens unanimement estoient d'advis d'entreprendre la guerre contre les Macedoniens : « C'est pour « ce, dit-il, que je ne les veulx pas convaincre de « mensonge ».

Un autre pour l'animer à ceste guerre, luy alleguoit les prouësses et beaux faicts d'armes qu'ils avoient autrefois faicts contre les Perses : « Il me « semble, dit-il, que tu ignores que c'est autant, « comme après avoir vaincu mille moutons vouloir « combatre contre cinquante loups ».

Il fut quelquefois present à ouïr chanter un musicien, qui feit fort bien : on luy demanda ce qu'il luy en sembloit : il respondit, « Il me semble « que c'est un grand amuseur de gens à peu de « chose ».

Et comme un autre louast haultement la ville d'Athenes devant luy : « Et qui pourroit, dit-il, assez « louer ceste ville, que jamais homme n'aima pour « y estre devenu meilleur » ?

Et comme Alexandre le grand eust fait proclamer publiquement en l'assemblée des jeux Olympiques, que tous bannis peussent retourner en leurs païs exceptez les Thebains : « Voilà, dit-il, une « proclamation calamiteuse pour vous, ô The« bains, mais elle vous est honorable, car c'est « signe qu'Alexandre ne craint que vous seuls en la « Grece ».

Un citoyen de la ville d'Argos disoit un jour en a presence, que les Lacedæmoniens sortans de

leur païs, et de l'obeissance de leurs loix, devenoient pires en voyageant par le monde : « Mais « au contraire, vous autres Argiens venans en nostre « ville de Sparte n'en empirez pas, ains en devenez « plus gens de bien ».

On luy demanda pour quelle occasion devant que d'entrer en battaille ils avoient accoustumé de sacrifier aux Muses : « A fin, dit-il, que noz gestes « soient bien et dignement escripts ».

XXXIII. EURICRATIDAS [1] fils d'Anaxandrides à quelqu'un qui luy demandoit pourquoy les ephores jugeoient par chascun jour des contracts, respondit, « A fin que mesme entre les ennemis nous apprenions à nous garder foy l'un à l'autre ».

XXXIV. ZEUXIDAMUS [2] respondit aussi à un qui luy demandoit, pourquoy ils ne redigeoient par escript les statuts et ordonnances de la prouësse, et qu'ils ne les bailloient escripts à lire à leurs jeunes gens : « Pour ce, dit-il, que nous voulons « qu'ils s'accoustument aux faicts, et non pas aux « escriptures ».

Un Ætolien disoit, que la guerre estoit meilleure que la paix à ceulx qui se vouloient monstrer gens de bien : « Non pas cela seulement, dit-il, « par les dieux, mais meilleure est la mort que la « vie ».

XXXV. HERONDAS se trouva d'adventure à Athenes, quand il y eut un des citoyens qui fut con-

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent. C'est Anaxandre.

[2] *Ibid.*

demné d'oisiveté : et en entendant le bruit, il pria qu'on luy monstrast celuy qui avoit esté condemné en cause de gentillesse.

XXXVI. Thearidas aiguisoit la pointe de son espée, quelqu'un luy demanda si elle estoit bien aigue ; « Plus aigue, dit-il, que n'est une ca-« lomnie ».

XXXVII. Themisteas estant devin predit au roy Leonidas la desconfiture qui devoit advenir dedans le pas de Thermopyles, tant de luy que de ceulx qui combattroient avec luy : Leonidas le voulut envoyer à Lacedæmone soubs couleur de porter les nouvelles de ce qui devoit advenir, mais à la verité, de peur qu'il n'y mourust avec les autres : il ne voulut pas faire, ains dit au roy Leonidas qui l'y vouloit depescher : « J'ay esté icy envoyé pour « combattre, et non pas pour porter des nou-« velles ».

XXXVIII. Theopompus[1] dit à un qui luy demandoit, « Comment un roy pourroit bien seure-« ment conserver son royaume » : « En donnant à « ses amis liberté de luy dire franchement la ve-« rité, et engardant d'oppression ses subjects de « toute sa puissance ».

A un estranger qui luy disoit qu'en son païs on le surnommoit *Philolacon*, c'est à dire, aimant les Lacedæmoniens : « Il vauldroit mieux, dit-il, que « lon te surnommast aimant tes citoyens, qu'aimant « les Lacedæmoniens ».

Un autre ambassadeur venu de la ville d'Elide,

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

disoit que ses citoyens l'avoient envoyé, pour autant qu'il estoit seul en leur ville qui suivoit la façon de vivre Laconique. Il luy demanda, « Et laquelle « maniere de vivre est la meilleure, la tiene ou celle « des autres »? « C'est la miene, respondit-il ». « Comment doncques est il possible, dit-il adonc, « que une cité se conserve, en laquelle y ayant grand « nombre d'habitans, il n'y en a qu'un seul qui soit « homme de bien »?

Quelqu'un disoit devant luy, « Que la ville de « Sparte se maintenoit en son entier, pource que « les roys y sçavoient bien commander » : Non pas « tant, dit-il, que pour ce que les citoyens y sçavent « bien obeïr ».

Les habitans de la ville de Pyle luy decernerent en leur conseil de très grands honneurs : « Il leur « rescrivit, que le temps avoit accoustumé d'ac« croistre les honneurs moderez, et d'effacer les « immoderez ».

XXXIX. Therycion retournant de la ville de Delphes trouva le camp de Philippus dedans le destroict du Peloponese, où il avoit gaigné le passage, auquel est assise la ville de Corinthe : si dit aux Corinthiens, « Le Peloponese a de mauvais portiers « en vous ».

XL. Thectamenes ayant esté condemné à mourir par les ephores, s'en alloit riant : et quelqu'un luy demanda, s'il mesprisoit les loix et jugements de Sparte : « Non pas, dit-il, mais je me resjouis de « ce qu'ils m'ont condemné à payer une amende « que je puis payer, sans l'emprunter d'un autre ».

XLI. Hippodamus estoit en battaille joignant le roy Archidamus, qui le vouloit envoyer avec Agis à Sparte pour la prouvoir aux affaires, mais il ne voulut pas y aller, ains luy respondit, « Ne mour-« ray-je pas plus honorablement icy en combattant « vaillamment pour Sparte » ? Or avoit il ja vescu « plus de quatre vingts ans, et prit ses armes, et se rengeant à la main droicte du roy, il y mourût en combattant.

XLII. Le gouverneur de la Carie escrivit à Hippocratidas qu'il tenoit entre ses mains un Lacedæmonien, lequel ayant sçeu une trahison et conspiration qui s'estoit machinée à l'encontre de luy, ne luy en avoit rien revelé, et luy demandoit quant et quant conseil de ce qu'il en devoit faire. Il luy rescrivit, « Si tu luy as par cy devant fait quelque « grand bien, fais le mourir : si non, chasse le « hors de ton païs, attendu qu'il restive à la « vertu ».

Il rencontra quelquefois en son chemin un jeune garson, après lequel venoit un qui l'aimoit : le jeune garson en eut honte : et lors il luy dit : « Il « te fault aller en compagnie de ceulx, avec les-« quels quant on te verra, tu n'en changes point de « couleur ».

XLIII. Callicratidas capitaine general de l'armée de mer, comme des amis de Lysander le requissent de leur ottroyer, qu'ils pussent sans punition tuer un de leurs ennemis, et qu'ils luy donneroient cinquante talents[1], qui sont trente mille

[1] 233, 437 livres 10 s. de notre monnoie.

escus, combien qu'il eust grandement affaire d'argent pour nourrir ses mariniers, il ne leur voulut pas neantmoins permettre.

Et comme Cleander, qui estoit l'un de ses conseillers, luy dit, « Je les prendrois quant à moy, si « j'estois en ta place »: « Et moy aussi, dit-il, si « j'estois en la tiene ».

Estant allé à Sardis devers Cyrus le jeune, qui estoit allié des Lacedæmoniens, pour veoir s'il pourroit tirer de l'argent de luy, pour entretenir ses gens de marine : la premiere journée il luy feit dire, qu'il estoit là venu pour parler à luy : on luy feit response, qu'il estoit à table : et bien, dit-il, j'attendray qu'il ait achevé : et après avoir longuement attendu, quand il veit qu'il estoit impossible de parler pour ce jour là à luy, encore fut il trouvé incivil [1] et importun : le lendemain quand on luy dit qu'il beuvoit encore, et que pour ce jour là il ne sortiroit point dehors: il s'en retourna en Ephese, dont il estoit party, disant, « Qu'il ne « falloit pas tant avoir soing de recouvrer deniers, « comme de ne faire chose qui fust indigne de « Sparte », en maudissant ceulx qui s'estoient les premiers si indignement assubjectis à l'insolence des Barbares, et leur avoient enseigné d'abuser ainsi superbement et insolentement de leurs richesses : et jura en presence de ceulx qui estoient en la compagnie, que si tost qu'il seroit de retour à Sparte, il feroit tout ce qui luy seroit possible,

[1] Regardé comme un lourdaut. V. la Vie de Lysandre, ch. 10.

pour concilier les Grecs les uns avec les autres, à fin qu'ils en fussent plus redoutables aux Barbares, quand ils n'auroient plus besoing de leurs forces pour s'entrefaire la guerre les uns aux autres.

On luy demanda, quels hommes estoient les Ioniens : « Ce sont, dit-il, bons esclaves, mais mau-« vais hommes libres ».

Cyrus à la fin luy ayant envoyé de l'argent pour la soulde des gens de guerre, et d'autre en don pour luy, il prit bien celuy de la soulde des soudards, mais l'autre il le renvoya, disant, « qu'il n'estoit « point de besoing qu'il eust amitié particuliere « avec luy, pour ce que la commune qu'il avoit « avec tous les Lacedæmoniens estoit encore avec « luy ».

Un peu devant qu'il donnast la battaille des Arginuses, son pilote nommé *Hermon* luy remonstra, qu'il seroit bon de s'oster de là, et faire voile, pour ce que les galeres des Atheniens estoient bien en plus grand nombre que eulx : « Et puis, dit-il, « qu'est-ce que cela? le fuir n'est-il pas infame et « dommageable à Sparte? Il vault beaucoup mieulx, « en demourant, ou vaincre, ou mourir ».

Devant la battaille ayant fait sacrifice aux dieux, le devin luy predit que les signes des entrailles promettoient bien la victoire à l'exercite, mais la mort au capitaine : il ne s'en effroya point, ains dit, « Sparte n'est pas à un homme près : car quand je « seray mort, mon païs n'en sera de rien moindre, « mais si je recule maintenant, il en sera diminué « de reputation ». Ainsi ayant substitué en son lieu

pour capitaine Cleander, s'il luy advenoit quelque chose, il alla donner la battaille en laquelle il mourut en combattant.

XLIV. Cleombrotus [1] fils de Pausanias comme un estranger debattist avec son pere de la vertu, il luy dit: « Pour le moins [2] mon pere a cela devant « toy, qu'il a ja engendré un fils, et tu n'en as en- « core point ».

XLV. Cleomenes [3] fils d'Anaxandrides souloit dire qu'Homere estoit le poëte des Lacedæmoniens, pour ce qu'il enseigne comme il fault faire la guerre: et Hesiode celuy des Ilotes, pour ce qu'il escrit de l'agriculture.

Il avoit fait trefves pour sept jours avec les Argiens: la troisieme nuict après, ayant observé que les Argiens s'estoient très bien endormis sur la fiance de ces trefves, il les alla charger, et en tua les uns, et en prit les autres prisonniers: et comme on luy reprochast, qu'il avoit faulsé la foy jurée, il respondit, « Qu'il n'avoit pas juré de garder les trefves « la nuict: au demourant, que quelque mal que lon « peust faire à ses ennemis, en quelque sorte que ce « fust, cela estoit par dessus la justice, et non sub- « ject à icelle, tant envers les dieux qu'envers les « hommes ». Mais il advint que pour son parjurement et son crime de foy violée, il fut frustré de son intention, qui estoit de cuider surprendre la ville d'Argos, parce que les femmes allerent pren-

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

[2] Lisez: *ton père*. C.

[3] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

dre les armes, qui pour marque de leurs victoires anciennes estoient attachées et pendues en leurs temples, avec lesquelles elles le repoulserent des murailles : et depuis estant devenu furieux et hors du sens, il prit un cousteau, et se fendit luy mesme tout le corps, depuis les talons jusques aux parties nobles, et mourut ainsi en riant.

Son devin mesme le divertissoit de mener son armée devant Argos, pour ce qu'il disoit, que le retour luy seroit infame : et quand il fut arrivé devant, il trouva les portes fermées, et les femmes en armes dessus les murailles : Si luy dit adonc[1], « Ne te semble il pas maintenant que ce departe« ment te soit infame, que les hommes estants tuez, « les femmes aient bien eu le cœur de te fermer les « portes » ?

Et à ceulx des Argiens qui l'outragerent, en l'appellant faulseur de sa foy et parjure : « Il est, dit-il, « bien en vous de mesdire de moy, mais il est en « moy de vous mesfaire ».

Et aux ambassadeurs de Samos qui estoient venus devers luy, pour luy persuader d'entreprendre la guerre contre le tyran Polycrates, et pour ce faire usoient de longues persuasions, il respondit, « Quant à ce que vous avez dit au com« mancement, il ne m'en souvient plus, et pour « ceste cause je n'ay point entendu le milieu : « et quant à ce que vous avez dit à la fin, je « ne le trouve pas bon ».

[1] Te semble t-il que ce retour soit infâme, lorsque les hommes étant tués, les femmes ont fermé les portes ?

Il y eut de son temps un coursaire qui courut et pilla toute la coste de la Laconie : il fut pris à la fin : et comme on luy demanda pourquoy il faisoit ces courses là, « Je n'avois, dit-il, de-« quoy nourrir mes gens, et pour ce je suis venu « à ceulx qui en avoient, pour en prendre par force, « d'autant que je sçavois bien qu'ils ne m'en eu-« sent pas donné de gré ». « Meschanceté, dit-il « abbrege bien chemin ».

Il y avoit un homme de neant, qui ne faisoit jamais que mesdire de luy : « Vas tu, dit-il ainsi « mesdisant de tout le monde, à fin qu'estant « empeschez à respondre à tes injures et mesdi-« sances, nous n'ayons pas temps ne loisir de par-« ler de ta malice »?

Et comme l'un de ses citoyens luy dist, « Il fault qu'un roy en tout et par tout soit bening : « Non pas dit-il, jusques à se faire mespriser ».

Estant travaillé d'une longue maladie, et ne sçachant que y faire, il se meit à la fin entre les mains des devins, charmeurs et sacrificateurs, auxquels ils ne souloit point adjouster de foy auparavant : dequoy quelqu'un de ses familiers s'esmerveillant, il luy dit, « Dequoy t'esmerveillles « tu, car je ne suis plus celuy que je soulois « estre, et n'étant pas le mesme, aussi ne trouve « je pas maintenant les choses bonnes que je trou-« vois alors ».

Il y avoit un retoricien maistre d'eloquence qui se meit à discourir en sa presence, de la prouësse et vaillance, dequoy il se prit bien fort

à rire : l'autre luy demanda, « Dea Cleómenes « pourquoy te ris tu quand tu oys parler de la « vaillance, toy mesmement qui est roy » ? « Pour « ce dit-il, estranger mon amy, que si une aron- « delle en parloit comme toy, je ferois le mesme « que je fais : mais si c'estoit une aigle, je me « tairois tout coy ».

Les Argiens se vantoient qu'en recombattant de rechef, ils recouvreroient la perte qu'ils avoient soufferte à la première desfaicte : « Je m'esba- « hirois bien, dit-il, si pour addition d'une syl- « labe [1] vous deveniez plus gens de bien mainte- « nant, que vous n'estiez par cy devant ».

Quelqu'un luy disoit outrage, l'appellant despensier et voluptueux : « Encore vault-il mieulx, « dit-il, estre cela, que injuste, comme toy qui « brusles d'avarice, et acquiers des biens par « toutes voyes induës ».

Quelqu'un luy vouloit recommander un musisien, et de faict le louoit de plusieurs choses, et entre autres disoit, que c'estoit le meilleur chantre qui fust en toute la Grèce. Cleomenes luy monstra du doigt un qui estoit auprès de luy, et dit : « Par les dieux voylà un mien cuysinier, « qui est des meilleurs potagers du monde ».

Mæander le tyran de Samos, pour la descente des Perses s'en fuyt en la ville de Sparte : là où il monstra à Cleomenes tout l'or et l'argent qu'il avoit apporté quand et luy, si le pria d'en pren-

[1] De deux syllabes. μαχεῖσθαι signifie combattre, ἀναμαχεῖσθαι réparer sa défaite par un second combat.

dre tant qu'il luy plairoit. Il n'en voulut rien prendre : mais craignant qu'il n'en donnast à d'autres de la ville, il s'en alla devers les ephores, et leur dit, « Il vauldra mieux pour le bien « de Sparte que lon face sortir du Peloponese « nostre hoste Samien, de peur qu'il n'induise « quelqu'un des Spariates à estre meschant ». Les ephores ayant ouy son advertissement, le bannirent dès le mesme jour.

Quelqu'un luy demanda un jour, pour quelle cause ayant tant de fois vaincu les Argiens, ils ne les avoient de tout point exterminez : « Encore « ne le ferions nous, dit-il, jamais : car nous vou- « lons que noz jeunes gens aient tousjours à quoy « s'exerciter ».

Et comme quelque autre luy demandast, pourquoy les Spartiates ne consacroient jamais aux dieux les armes dont ils avoient despouillé leurs ennemis : « Pource, dit-il, que ce sont des- « pouilles de couards : et les armes que l'on a « ostées à ceux qui les possédoient par leur las- « cheté, il n'est honneste ny de les monstrer aux « jeunes, ny de les consacrer aux dieux ».

XLVI. Cleomenes [1] fils de Cleombrotus respondit à un qui luy donnoit des cocqs fort aspres au combat, et luy disoit que d'aspreté ils mouroient sur la place en combattant pour la victoire : « Donne m'en doncques de ceulx-là qui les « tuent, car ils doivent estre meilleurs que ceulx « cy ».

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

XLVII. LABOTUS [1] à un qui luy faisoit de longs discours dit, « A quel propos me vas tu usant de « si longs prologues pour peu de chose ? car « quelle est la chose, telle doit estre la parole ».

XLVIII. LEOTYCHIDAS [2] le premier respondit à un qui luy reprochoit, qu'il estoit variable et muable : « Si je change, dit-il, c'est pour la di- « versité des temps, non pas comme vous qui « changez pour votre malice et meschanceté ».

Il respondit aussi à un autre qui luy deman- doit, comment on pourroit mieulx conserver les biens que lon a presens, « En ne commettant pas « tout à un coup à la fortune ».

On luy demanda quelquefois que c'estoit que les jeunes enfanss de noble maison devoient ap- prendre : « Ce qui leur doit profiter, dit-il, quand « ils seront grands ».

Et à un autre qui l'enqueroit, pour quelle raison les Spartiates buvoient si peu : « A fin, dit- « il, que les autres ne deliberent de nous, mais « nous des autres ».

XLIX. LEOTYCHIDAS fils [3] d'Ariston respondit à un qui luy rapportoit, que les enfants de Demaratus disoient mal de luy : « Par les dieux, « dit-il, je ne m'en esbahis pas, car il n'y a « piece d'eux qui sceust bien dire ».

Il se trouva d'adventure à l'entour de la clef

[1] Labotas. *Ibid.*

[2] Voyez les Observations.

[3] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent, et les Observations sur ce chapitre.

de la prochaine porte, un serpent entortillé : les devins disoient que celà estoit un grand monstre et grand prodige : « Cela ne me semble pas mons- « tre ny estrange, dit-il, qu'un serpent soit en- « tortillé à l'entour d'une clef, mais bien seroit « ce un monstre, si une clef estoit entortillée à « l'entour d'un serpent ».

Il y avoit un sacrificateur nommé Philippus, qui recevoit les hommes ès cerimonies de la religion d'Orpheus, et estoit si extremement pauvre, qu'il mendioit sa vie, et neantmoins alloit disant que ceulx qui estoient reçeus de sa main en ces cerimonies estoient bien-heureux après leur mort : « Et fol que tu es, dit-il, que ne te « laisses-tu doncques vistement mourir, à fin que « tu cesses de lamenter ta misere et ta pau- « vreté » ?

L. Leon, fils d'Eucratidas [1] estant enquis, en quelle ville on pourroit habiter surement : « En « celle là, dit-il, dont les habitans ne seroient « ne plus riches ne plus pauvres les uns que les « autres ; et là où la justice ait vigueur, l'injus- « tice n'ait point de force ».

Voyant les coureurs qui se preparoient pour courir, à qui gaigneroit le prix de la course en la feste des jeux Olympiques, et qui espioient tous les moyens comment ils pourroient en quelque sorte que ce fust, gaigner quelque avantage sur leurs compagnons quand on les lascheroit :

[1] C'est, je crois, celui que Pausanias appelle Eurycrate. V. la suite des rois de Sparte au vol. précédent.

« O combien, dit-il, ces coureurs estudient plus « à la vistesse, qu'il ne font à la justice »?

A un autre qui hors de temps et de lieu devisoit de choses non inutiles : « Estranger mon « amy, dit-il, tu dis ce qu'il fault ailleurs qu'il « ne fault ».

LI. Leonidas [1] fils d'Anaxandridas et frere de Cleomenes respondit à un qui luy disoit, « Il n'y « a difference de toy à nous, sinon d'autant que « tu es roy ». « Voire mais si je n'eusse eu quel« que chose de plus que toy, je n'eusse pas esté « roy ».

Et comme sa femme nommée *Gorgo* luy demandast, ainsi qu'il partoit pour s'en aller combattre au pas des Thermopyles contre les Perses, s'il luy vouloit point commander autre chose : « Non, dit-il, sinon que tu te remaries à un « homme de bien, et luy portes de bons en« fans ».

Et comme les ephores luy dissent, qu'il menoit bien peu de gens avec luy à ce pas des Thermopyles : « Mais beaucoup, dit-il, pour cela « que nous y allons faire ». Et comme de rechef ils luy demandassent, s'il avoit point en pensement de faire quelque autre entreprise : « En ap« parence, dit-il, c'est pour empescher le passage « des Barbares, mais en effect pour mourir pour « le salut des Grecs ».

Quand il fut arrivé au destroict des Thermopyles, il dit à ses soudards : « On dit que le Bar-

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

bare

« bare est près de nous, il ne nous fault plus « perdre temps : car c'est à ceste heure qu'il fault, « ou que nous desfaisions les Barbares, ou que nous « y mourions tous ».

Et comme quelqu'un eust dit, pour la multitude grande des flesches de ces Barbares, nous ne pourrons pas veoir le soleil : « Tant mieulx, « dit-il, nous en combattrons doncques à l'ombre ».

Et à un autre qui disoit, Les voicy près de nous : « Et nous doncques, dit-il, près d'eulx ».

Et comme un autre luy dist, Tu viens en bien petite trouppe, Leonidas, pour te hazarder contre une si grande multitude : « Si vous le prenez « au nombre, dit-il, toute la Grece ensemble n'y « fourniroit pas, car elle ne feroit qu'une partie « de leur multitude, mais si vous le prenez à la « valeur des hommes, ce nombre cy est suffi- « sant ».

Et à un autre qui luy en disoit autant, « Mais « j'en amene beaucoup, dit-il, attendu que c'est « pour y mourir ».

Xerxes luy escrivit : Tu peus, en ne t'opiniastrant point à vouloir combattre contre les dieux, et te rengeant de mon costé, te faire monarque de toute la Grece. Il luy feit response : « Si tu « cognoissois en quoy consiste le bien de la vie « hnmaine, tu ne convoyterois pas ce qui est à « autruy : mais quand à moy, j'aime plus cher « mourir pour le salut de la Grece, que de com- « mander à tous ceulx de ma nation ». Une autre-



fois Xerxes luy manda : Envoye moy tes armes. Il luy rescrivit, « Vien les querir ».

Sur le poinct qu'il vouloit aller charger les ennemis, les mareschaux du camp luy vindrent protester qu'il falloit attendre que les autres alliez et confederez fussent arrivez : « Ne pensez vous pas, « dit-il, que tous ceulx qui ont envié de com- « battre soient venus ? et qu'il n'y a que ceulx « qui reverent et craignent leurs roys qui com- « battent contre les ennemis » ? cela dit, il denoncea à ses gens qu'ils disnassent, et qu'ils soupperoient en l'autre monde.

Estant enquis pourquoy les gens de bien preferoient une mort honorable à une vie honteuse : « Pource, dit-il, qu'ils estiment le mourir commun « à la nature : mais le bien mourir propre à « eulx ».

Il avoit envie de sauver les jeunes hommes de sa trouppe qui n'estoient pas mariez, et sçachant bien que s'il y alloit ouvertement, ils n'en voudroient rien faire : il leur donna à chascun d'eulx des brevets à porter aux ephores : et en voulut aussi sauver trois de ceulx qui estoient mariez, mais eulx s'en estans apperceus ne voulurent pas recevoir ces brevets : car l'un dit, « Je t'ay icy sui- « vy pour combattre, non pas pour porter nou- « velles ». Le second dit, « Demourant icy, je « seray plus homme de bien » Le troisieme respondit, « Je ne seray pas le dernier, ains le « premier de ceulx cy au combat ».

LII. Lochagus pere de Polyænides et de Siron,

quand on luy vint dire, que l'un de ses enfans estoit mort : « Il y a long temps, respondit-il que « je sçavois bien qu'il devoit mourir ».

LIII. Lycurgus le legislateur voulant reduire ses citoyens de leur ancienne maniere de vivre en une qui fust plus honeste, et les rendre plus vertueux, car au paravant ils estoient dissolus et par trop delicats en leurs meurs : il nourrit deux chiens nez de mesme pere et de mesme mere, et en accoustuma l'un à toutes friandises, le tenant en la maison, et l'autre le menant aux champs l'exercita à la chasse : puis les amena tous deux en pleine assemblée de ville, où estoit tout le peuple, et meit devant eulx des friandises, et feit aussi lascher un lievre : l'un et l'autre se rua incontinent sur ce à quoy il avoit esté nourry : car l'un alla à la souppe, et l'autre prit le lievre : et lors il leur dit, « Vous voyez ci-« toyens mes amis, comme ces deux chiens estants « nez de mesme pere et mere sont devenus fort dif-« ferents l'un de l'autre pour leur diverse education : « et combien peult plus, à rendre les hommes ver-« tueux, la nourriture que non pas la nature ».

Les autres disent plus, que les deux chiens n'estoient pas nez de mesme pere et de mesme mere, ains que l'un estoit né de ceulx dont on se sert à garder la maison, et l'autre de ceulx dont on use à la chasse : et qu'il exercita celuy qui estoit de la pire race à chasser, et celuy qui estoit de la meilleure à gourmander seulement : et puis que l'un et l'autre estant couru à ce à quoy il avoit esté accoustumé de jeunesse, après leur avoir faict veoir à

l'œil, de combien sert la nourriture à prendre de bonnes ou de mauvaises conditions, il leur dit adonc : « Par là cognoissez vous, mes amis, que « rien ne sert la noblesse qui est tant estimée du « vulgaire, ny l'estre descendu de la race d'Her- « cules, si nous ne faisons les œuvres par lesquelles « il s'est en son vivant rendu le plus illustre et le « plus glorieux homme du monde, apprenans et « exerceans toute nostre vie, choses honestes et « vertueuses ».

Et ayant faict le departement de tout le territoire, et en ayant donné à chaque citoyen egale portion, lon dit que quelque temps après retournant d'un voyage, et voyant les bleds de nagueres moissonnez, et les moulons et tas de gerbes situez de reng tous egaulx et semblables les uns aux autres, il en fut fort joyeux en son cœur, et dit en riant à ceulx qui estoient autour de luy, que tout le païs de la Laconie luy sembloit un heritage de plusieurs freres qui de nagueres eussent faict leurs partages ensemble.

Ayant aussi introduit abolition de toutes debtes, il fut en volonté de faire encore le repartement de tous les ustensiles et meubles qui estoient ès maisons pour les distribuer egalement, à celle fin qu'il otast toute imparité et toute inegalité d'entre ses citoyens : mais voyant que mal-aiseement ils supporteroient qu'on les leur ostast ouvertement, il descria premierement toute sorte de monnoye d'or et d'argent, commandant que lon n'usast que de celle de fer, et taxa jusques à quelle somme on pouvoit

avoir tout son vaillant à l'estimation de ceste monnoye-là. Cela faict, il chassa tout crime et toute injustice hors de Lacedæmone : car on ne pouvoit plus ny derober, ny ravir par force, ny prendre par corruptions, ny defrauder en contractant une chose que lon ne pouvoit cacher, qui n'estoit point desirable à posseder, dont on ne pouvoit user sans peril, ny amener ens ou emmener hors à seureté : et quant et quant, par ce mesme moyen il bannit de Lacedæmone toute superfluité, pour ce qu'il n'y avoit plus ny marchand, ny plaideur, ny devin ou diseur de bonne aventure, ny questeur, ny ingenieur et deviseur de nouveaux bastiments qui hantast à Sparte, à cause qu'il n'y laissa sorte quelconque de monnoye qui peust servir ailleurs, et y donna cours seulement à celle de fer, qui quant au pois pesoit une livre AEginetique, et de prix ne valoit qu'environ six deniers [1].

Et deliberant de courir sus encore plus aux delices, et du tout retrencher la convoitise des richesses, il introduisit ce qu'ils appelloient *les convives* [2] : et à quelques uns qui luy demandoient, pour quelle cause il les avoit instituez, et pourquoy il avoit ainsi divisé ses citoyens en petites tablées avec leurs armes : « A fin, dit-il, qu'ils soient plus « prompts à recevoir les commandemens de leurs

[1] Le grec dit six chalques ou pièces de cuivre. La drachme grecque et le denier romain valoient, suivant l'estimation de Pline que nous suivons, six oboles, et l'obole dix chalques.

[2] Dans Amyot ce mot signifie repas. Le grec porte les Syssities, c'est-à-dire, les repas en commun.

« superieurs, et que si d'adventure il se mene quel- « que prattique de nouvelleté parmy eulx, la faulte « en soit entre petit nombre : et oultre ce, à fin « qu'il y ait egalité entre eulx en leur manger et en « leur boire : et que ny en leur viande, ny en leur « boisson, ny mesme en leur coucher ou vestir, ny « en leurs utensiles domestiques, ny en autre chose « quelle qu'elle fust, le riche n'eust aucun avan- « tage sur le pauvre ». Et par ce moyen ayant rendu la richesse non desirable, attendu qu'il n'y avoit ordre de s'en pouvoir valoir ny seulement la mons- trer, il disoit à ses familiers, « O mes amis, la belle « chose que c'est de faire cognoistre par effect que « Pluton [1], c'est à dire la richesse, est à la verité « aveugle, comme il est » ! Car il faisoit mesme prendre garde, qu'ils ne peussent premierement disner en leurs maisons, et puis s'en aller tous saouls ès salles de leurs convives remplis d'autres viandes et d'autres bruvages : car les autres disoient injures à celuy qui ne buvoit et ne mangeoit pas de bon appetit avec eulx, comme estant homme gour- mand ou friand, et qui par delicatesse dedaignoit la commnne maniere de vivre : mais si d'adventure il se trouvoit que quelqu'un l'eust faict, il en estoit très bien condemné à l'amende. Delà vint que long temps après le roy Agis à son retour du voyage de la guerre, auquel il avoit subjugué les Atheniens, voulant soupper en son privé avec sa femme, en- voya à la cuisine de son convive demander sa por- tion : les mareschaux du camp, superintendans de

[1] Grec, Plutus.

la guerre, ne la luy voulurent pas envoyer : et le lendemain la chose estant venue à la cognoissance des ephores, il en fut par eulx condemné à l'amende.

Parquoy les riches [1] de la ville indignez de ces nouvelles ordonnances, se leverent à l'encontre de luy, et luy disans oultrages luy jetterent des pierres le voulant assommer : mais se voyant ainsi furieusement poursuivy, il se sauva de vistesse à travers la place, et se jetta en franchise dedans le temple de Minerve Chalceœcos, avant que les autres le peussent attaindre, excepté Alcander, lequel ainsi qu'il se cuida retourner pour veoir qui le poursuivoit, d'un coup de baston luy jetta l'œil hors de la teste. Mais celuy là depuis, par commune sentence de toute la ville, luy fut mis entre ses mains pour en faire une punition exemplaire, telle comme bon luy sembleroit : toutefois il ne luy feit mal ne desplaisir quelconque : et qui plus est, ne se plaignit jamais à luy du tort qu'il luy avoit faict : ains l'ayant domestiquement vivant avec luy, le rendit tel, qu'il ne faisoit autre chose que prescher par tout ses louanges, et la façon de vivre qu'il avoit apprise avec luy, se monstrant grand zelateur de la discipline qu'il avoit mise sus : mais au reste pour memoire de l'accident qui luy estoit advenu, il feit bastir dedans le temple de Minerve une chapelle, qu'il nomma de *Minerve Optiletide*, pource que

[1] Le grec porte les éphores; mais je ne crois pas qu'il y eût alors d'éphores à Sparte. Ils sont, je pense, de l'institution de Lycurgue. Les anciens varient fort sur cet objet.

les Doriens de celle marche appellent les yeux optiles.

On luy demanda quelquefois, pourquoy il n'avoit point estably de loix escriptes : « Pource, dit-« il, que ceulx qui sont bien nourris et instituez en « telle discipline qu'il appartient, sçavent bien ju-« ger ce que le temps requiert ».

Et à ceulx qui l'interroguoient pourquoy il avoit odonné, que lon feist les couvertures des maisons avec la coignée, et les portes avec la scie seulement, sans y employer autre util ny instrument quelconque : il respondit, « A fin que noz citoyens soient « moderez et non superflus en toutes choses que lon « apporte à la maison, et qu'ils n'aient rien chez « eulx de ce qui est tant estimé et tant requis ail-« leurs ». De ceste accoustumance proceda, comme lon dit, que le roy[1] Leotychides premier de ce nom, souppans en la maison d'un sien hoste, et considerant le planché de la salle, qui estoit sumptueusement enrichi et lambricé magnifiquement, demanda à son hoste si les arbres en leurs païs naissoient quarrez.

Estant aussi enquis pourquoy il avoit defendu que lon ne feist souvent la guerre contre de mesmes ennemis : « De peur, dit-il, qu'estant souvent « contraints par ce moyen de se mettre en defense, « ils n'en deviennent à la fin bien experimentez à la « guerre ». Et pourtant depuis blasma lon grandement Agesilaus d'avoir esté cause par ses continuelles

[1] Voyez les Observations sur le ch. 48.

expeditions et invasions en la Beœce, de rendre les Thebains egaux en armes aux Lacedæmoniens.

Quelque autre luy demanda aussi pourquoy il faisoit exerciter les corps des filles à marier, à courir, à luicter et jetter la barre, et à lancer le dard, « A fin dit-il, que l'enracinement des enfans qui « viendroient à estre engendrez d'elles, venant à « prendre son pied en des corps robustes et dispos, « en germast mieulx, et qu'elles en estant plus for- « tes et plus robustes en supportassent mieulx leurs « enfantemens, et en resistassent plus vigoureuse- « ment et plus facilement aux douleurs de leurs tra- « vaux, et oultre, que si besoing estoit elles peus- « sent aussi combattre pour la defense d'elles, de « leurs enfants, et de leurs païs ».

Quelques-uns reprenoient la coustume qu'il avoit introduitte, que les filles à certains jours de festes allassent ballans par la ville[1] toutes nues, et luy en demandoient la cause : « A fin, respondit-il, que « faisans les mesmes exercices que font les hommes, « elles n'eussent rien moins qu'eulx, ny quand « à la force et santé du corps, ny quant à la « vertu et generosité de l'ame, et qu'elles s'accous- « tumassent à mespriser l'opinion du vulgaire ». D'où vint que la femme de Leonidas nommée *Gorgo*, ainsi que lon trouve par escript, respondit à quelques dames estrangeres qui luy disoient : « Il n'y a

[1] Il n'y a point, par la ville, dans le grec. Cela n'avoit lieu que sur le théâtre. J'ai parlé de cette institution de Lycurgue dans mon Examen de sa Législation. Il y a encore des hommes célèbres qui prétendent que cette loi étoit de très-bonnes mœurs. Je persiste à croire qué non.

« que vous autres femmes Laconienes qui comman-
« diez à voz marits ». « Aussi n'y a il que nous qui
« portions des hommes ».

Il priva aussi et bannit ceulx qui n'estoient point mariez [1] de la veuë des danses où les jeunes filles dansoient à nud, et qui plus est leur imposa encore note d'infamie, en les privant notamment de l'honneur et du service que les jeunes estoient tenus de porter et de faire aux vieux : en quoy faisant, il eut grande prevoyance à inciter ses citoyens à se marier pour engendrer des enfants : à l'occasion de quoy il n'y eut oncques personne qui trouvast mauvais, ne qui blasmast ce qui fut dit à Dercillidas, combien qu'il fust au demourant bon et vaillant capitaine : car luy entrant en quelque lieu, il y eut un des jeunes hommes qui ne se daigna lever de son siege par honneur au devant de luy : « Pource, luy « dit-il, que tu n'as point engendré qui se levast au « devant de moy ».

Un autre l'enqueroit pourquoy il avoit institué que les filles fussent mariées sans dot : « A fin, dit- « il, que ny à faulte de dot, il n'y en eust qui de- « mourassent à marier, ne qui pour les biens fus- « sent requises, ains qu'en regardant aux meurs et « conditions de la fille, chascun feist election de la « vertu en celle qu'il vouldroit espouser » : et c'est aussi la cause, pour laquelle il chassa toute sorte de fard et d'embellissement artificiel hors la ville de Sparte.

Ayant aussi prefix un certain temps, dedans le-

[1] Voyez les Observations.

quel tant les filles que les jeunes hommes se pourroient marier, quelqu'un luy demanda pourquoy il leur avoit ainsi prefiny le temps : il respondit, « A « fin que ce qu'ils engendreront soit fort et puis-« sant, comme estant engendré de personnes en-« tieres et toutes faittes ».

Et à ceulx qui s'esbaïssoient, pourquoy il n'avoit pas voulu que le nouveau marié couchast avec son espousée, ains avoit expresseement ordonné qu'il fust la plus part du jour avec ses compagnons, et les nuicts toutes entieres, et qu'il allast veoir sa femme à la desrobée, ayant crainte et honte d'estre surpris avec elle : « C'est à fin, dit-il, qu'ils en « soient tousjours plus forts et dispos de leurs « corps, et qu'en ne jouissant pas du plaisir à cœur « saoul, leur amour en demeure tousjours frais, « et que leurs enfants en viennent plus robustes ».

Il bannit aussi toutes huiles de senteurs precieuses, disant que ce n'estoit que toute corruption et peste du naturel de l'huile, et l'art de la tainture, comme estant toute flatterie des sens. Brief il rendit la ville de Sparte inaccessible à tous ouvriers de joyaux, d'affiquets, et de tous ornements dont on use pour parer le corps, disant que la corruptelle de tels arts avoit esté cause de gaster et abbastardir les bons mestiers : et estoit en ce temps là l'honesteté et la pudicité des dames si grande et si esloignée de la facilité que lon dict avoir esté depuis parmy elles, que lon tenoit l'adultere pour une chose impossible et incroyable. Auquel propos on recite d'un fort ancien Spartiate nommé *Gera-*

datas, à qui un estranger demanda quelle punition on faisoit souffrir aux adulteres en la ville de Sparte, pource qu'il voyoit que Lyçurgus n'en avoit faict aucune ordonnance : et qu'il luy respondit, « Il « n'y a point d'adultere parmy nous » : l'autre luy repliqua, « Voirement, s'il y en avoit » : Il respondit tousjours de mesme : « Car comment, dit-il, y « auroit il des adulteres à Sparte, veu que toutes « richesses, toutes delices, tous fars, et tous em- « bellissemens exterieurs y sont desprisez et desho- « norez ? et veu que honte de mal faire, honesteté « et reverence et obeïssance envers ses superieurs « y ont toute authorité ».

Quelqu'un s'advança un jour de luy dire, qu'il establist le gouvernement de l'estat populaire à Sparte : il luy respondit, « Commence toy mesme « le premier à le mettre en ta maison ».

A un autre qui luy demandoit, pourquoy il avoit ordonné des sacrifices si simples et de si peu de valeur en Lacedæmone : « A fin que nous ne « cessions jamais de reverer et honorer les dieux ».

Et ayant permis à ses citoyens de jouër et exerciter seulement les exercices du corps, ès quels on n'estend point la main [1], on luy en demanda la raison : « A fin, dit-il, que nul des nostres ne s'ac- « coustume à se lasser ny à se rendre jamais ».

Enquis aussi, pourquoy il avoit institué que lon changeast souvent de camp, et que lon ne campast point long temps en un mesme lieu : « A fin,

[1] Pour s'avouer vaincu, comme dans les combats gymnastiques.

« dit-il, que lon face plus de dommage aux en-
« nemis ».

Et à un autre qui demandoit, ponrquoy il avoit defendu d'assaillir des murailles : « De peur, res-
« pondit-il, que un homme de bien ne fust tué
« par une femme, ou par un enfant, ou personne
« semblable ».

Quelques Thebains luy demandoient son advis, touchant le sacrifice et le deuil qu'ils font à l'honneur de Leucothoé, il leur respondit, « Si vous
« pensez que ce soit une deesse, ne la plorez point
« comme une femme : et si vous pensez que ce soit
« une femme, ne luy sacrifiez point comme à une
« deesse ».

A ses citoyens qui luy demandoient comment ils pourroient repoulser les invasions de leurs ennemis,
« Si vous demourez pauvres, et que l'un ne convoite
« point d'avoir plus que l'autre ».

Et de rechef comme ils luy demandassent, pourquoy il ne vouloit point que leur ville fust murée : il leur respondit, « Que la ville n'estoit pas sans
« muraille, qui estoit environnée de vaillans hom-
« mes, et non pas de brique ».

Les Spartiates aussi estoient curieux de bien accoustrer leurs cheveux, rememorans un certain propos de Lycurgus touchant cela, qui souloit dire,
« Que les cheveux rendoient ceulx qui sont beaux
« encore plus beaux, et ceulx qui sont laids hydeux
« et espouvantables ». Il leur commanda aussi qu'en leurs guerres, quand ils auroient vaincu et rompu leurs ennemis, qu'ils les chassassent jusques à asseu-

rer leur victoire toute certaine, et puis qu'ils se retirassent tout court, disant que cela n'estoit acte ny de gentil cœur ny de nation genereuse comme la Grecque, de tuer ceulx qui leur quittoient la place : et cela encore leur estoit utile, pource que ceulx qui sçavoient leur coustume, qui estoit de mettre à mort ceulx qui s'opiniastroient à leur faire teste, et laissoient aller ceulx qui fuyoient devant eulx, trouvoient le fuir plus utile que l'attendre.

Quelqu'un luy demandoit pour quelle cause il leur avoit defendu de despouiller les corps de leurs ennemis morts : « De peur, dit-il, que s'amusant « la teste basse à recueillir ses depouilles, ils ne se « souciassent point de combattre ce pendant, ains « qu'ils entendissent seulement à garder leur pau- « vreté et leur reng ».

LIV. Le tyran de Sicile Dionysius avoit envoyé deux robbes de femme à Lysander, à fin qu'il en choisit laquelle il aimeroit mieulx pour porter à sa fille : il dit, qu'elle mesme sçauroit mieulx choisir celle qui luy seroit plus à propos, et les emporta toutes deux.

Cestuy Lysander fut homme fort ruzé et grand trompeur, qui conduisoit la plus part de ses affaires par finesses et par ruzes, estimant qu'il n'y eust point d'autre justice que l'utilité, ny autre honesteté que le profit : confessant bien que la verité estoit meilleure que la faulseté, mais que la dignité et le prix de l'une et de l'autre se devoit mesurer et terminer à la commodité.

Et à ceulx qui le reprenoient et blasmoient de

ce qu'il conduisoit ainsi la plus part de ses entreprises par tromperies et par fallace, et non pas par vive force, qui estoit chose indigne de la magnanimité d'Hercules, il respondit en riant, « Que là où « il ne pouvoit advenir avec la peau de lion, il y « falloit couldre un peu de celle du regnard ».

Et comme d'autres l'accusassent grandement de ce qu'il avoit faulsé et violé ses serments qu'il avoit faicts en la ville de Milet : « Il fault, dit-il, trom- « per les enfants avec les osselets et les hommes avec « des jurements ».

Ayant desfaict les Atheniens par surprise en bataille navale, à l'endroit qui se nommoit le fleuve [1] de *la Chevre*, et depuis les ayant pressez de famine si estroittement qui les contraignit de rendre leur ville à sa mercy, il escrivit aux ephores, « Athenes « est prise ».

Les Lacedæmoniens eurent de son temps quelque different avec les Argiens touchant leurs confins, et sembloit que ceulx d'Argos alleguassent de meilleures raisons pour eulx : il desgaina son espée et leur dit, « Ceulx qui seront les plus forts avec « ceste cy, seront ceulx qui plaideront le mieulx pour « leurs confins ».

Et voyant que les Bœotiens balanceoient n'estans pas bien resolus ne certains de quel costé ils se devoient renger, en passant à travers leur païs, il leur envoya demander lequel ils aimoient mieulx, qu'il passast parmy leurs terres à picques dressées, ou à picques baissées.

[1] AEgos-Potamos.

En une assemblée des estats de la Grece, il y eut un Megarien qui parl[a] bravement et audacieusement à luy : il luy dit, « Tes propos, mon amy, « auroient besoing d'une cité » : ([1] voulant dire, qu'il estoit d'une trop petite et foible ville pour parler si hardiment).

Les Corinthiens s'estoient rebellez contre eulx, et luy avoit amené son armée tout contre leurs murailles, que les Lacedæmoniens assailloient assez froidement : mais à l'instant il se leva un lievre de dedans, qui traversa le fossé, et adonc il leur dit, « N'avez vous point de honte, Spartiates, de doub« ter de tels ennemis, qui sont si paresseux que les « lievres dorment dedans l'enceintes de leurs mu« railles » ?

Estant allé à l'oracle de Samothrace pour en avoir response, le presbtre luy dit qu'il luy confessast ce qu'il avoit faict de plus meschant cas en toute sa vie : il luy demanda, « Si c'estoit luy ou les dieux « qui luy commandassent de ce faire » : le presbtre luy respondit, « Que c'estoient les dieux qui « luy commandoient » : « Retire toy doncques un « peu arriere, et je le diray aux dieux, s'ils le me « demandent ».

Un Persien luy demandoit, quelle sorte de gouvernement il prisoit le plus : « Celle, dit-il, qui or« donne aux lasches et aux vaillans tels loyers comme « il leur appartient ».

Un autre luy disoit, que par tout il le louoit et le defendoit en toutes compagnies : « J'ay dit-il,

[1] Cela n'est pas dans le texte. C.

deux

« deux bœufs en ma mestairie qui ne parlent point « ny l'un ny l'autre, mais je ne laisse pas de sçavoir « pourtant lequel besongne bien, et lequel ne fait « rien qui vaille ».

A un autre qui luy disoit plusieurs paroles injurieuses, « Vomy hardiment, estranger mon amy, « vomy hardiment et souvent, ne t'y espargne pas, « pour veoir si tu pourrois vuider ton ame des maulx « et meschancetez dont elle est pleine ».

Depuis estant venu à mourir, il sourdit quelque different entre les alliez de Lacedæmone touchant quelques affaires, et pour en sçavoir la verité, Agesilaus alla en la maison de Lysander visiter les papiers qui en faisoient mention, là où entre autres il trouva une harengue, par laquelle il suadoit à ceulx de Sparte, d'oster la royauté aux familles des Euryprotides [1] et des Agides, et la remettre librement à l'election des citoyens pour elire de toute la ville ceulx qui seroient trouvez les plus gens de bien, à fin que lon ne fust plus obligé d'elire quelqu'un de la race d'Hercules, ains que ce fust un loyer que lon peust deferer à celuy qui en vertu ressembleroit plus à Hercules, attendu mesmement que c'estoit par le moyen d'icelle, que lon luy avoit attribué honneurs tels qu'aux dieux. Agesilaus fut entre deux de publier ceste raison là, pour faire cognoistre à ceulx de Sparte que Lysander avoit esté autre que lon ne l'estimoit, et quant et quant aussi pour mettre en souspeçon ceulx qui estoient demourez de

[1] C'est sans doute une faute de copiste. Ils s'appeloient Eurypontides ou Eurytionides.

ses amis : mais lon dit que Cratidas, qui estoit lors le premier des ephores, craignant que si ceste harengue venoit à estre leuë et publiée, elle ne persuadast ce qu'elle pretendoit, reteint Agesilaus, et le garda de ce faire, luy disant, qu'il ne falloit point deterrer Lysander, mais plus tost enterrer quant et luy son oraison, tant elle estoit ingenieusement et artificiellement composée pour persuader.

Il y avoit des gentilshommes de la ville qui durant sa vie avoient poursuivy ses filles en mariage, et puis après sa mort quand on trouva qu'il estoit demouré pauvre s'en estoient desdits : les ephores les condemnerent en grosses amendes, pour ce qu'ils luy avoient faict la court pendant qu'ils l'avoient estimé riche, et puis quand ils l'avoient trouvé juste et homme de bien par sa pauvreté, ils n'en avoient plus tenu compte.

LV. Namertès estant envoyé ambassadeur quelque part, il y eut un de ceulx où il estoit envoyé qui luy dit, qu'il le tenoit et reputoit pour homme bien-heureux, d'autant qu'il avoit beaucoup d'amis : et luy demanda, s'il sçavoit bien la preuve, à laquelle on cognoissoit si lon avoit beaucoup d'amis : l'autre luy dit que non, mais qu'il le prioit de la luy enseigner : « C'est, dit-il, adversité ».

LVI. Nicander respondit à quelqu'un qui luy rapportoit, que les Argiens medisoient de luy : « Aussi en sont ils chastiez et punis de mesdire des « gens de bien ».

Et à celuy qui l'interroguoit, pourquoy les Lacedæmoniens portoient longs cheveux, et laissoient

croistre leurs barbes : « Pource, dit-il, que c'est « le plus beau parement que sçauroit porter l'hom- « me, et qui couste le moins, et si luy est propre ».

Un Athenien luy dit quelquefois en devisant ensemble, « Vous autres Lacedæmoniens, Nicander, « aymez trop l'oisiveté » : « Tu dis la verité, res- « pondit-il, mais nous ne travaillons pas à choses « de neant comme vous ».

LVII. Panthoidas estant envoyé ambassadeur en Asie, ceulx du païs luy monstroient par singularité une ville fermée de fortes et haultes murailles : « Par les dieux, dit-il, mes amis, c'est un beau ser- « rail à tenir des femmes ».

En l'eschole de l'academie des philosophes devisoient et discouroient de plusieurs beaux et bons propos, et après avoir achevé luy demanderent, Et bien seigneur Panthoidas, que vous semble il de ces discours là? « Que m'en sçauroit il sembler, dit- « il, autre chose, sinon qu'ils sont beaux et bons, « mais au demourant inutiles, pource que vous n'en « faittes rien ».

LVIII. Pausanias le fils de Cleombrotus[1] res-

[1] C'est celui qui remporta la fameuse victoire de Platée; et dont tout le monde connoît la trahison et la mort. Mais ce propos tenu aux Déliens, ne peut être de lui. La défense dont il s'agit ici ne fut faite par les Athéniens qu'après la purification de l'île, la sixième année de la guerre du Péloponèse, que ce Pausanias n'a pas vue, puisqu'elle ne commença qu'à la fin de la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, selon Thucydide; et que Pausanias étoit mort, selon le même historien, plusieurs années auparavant, à la fin de la 77e. olympiade ou au commencement de la 78e. selon Dodwell.

pondit aux habitans de l'isle de Delos, qui querelloient et plaidoient de la proprieté de l'isle à l'encontre des Atheniens, alleguans, que par une ancienne loy, de tout temps observée en leur païs, ny les femmes n'enfantent dedans l'isle, ny les morts n'y sont ensepvelis, « Comment donques est « elle vostre païs, si piece de vous n'y nasquit oncques, ne n'y fut jamais ensepvely »?

Les bannis d'Athenes [1] le sollicitoient de mener son armée contre les Atheniens, et pour plus l'irriter à ce faire, luy disoient qu'ils n'y avoit eu que les Atheniens seuls qui l'eussent sifflé, lors qu'il fut declaré vainqueur en la feste des jeux olympiques. « Or que pensez vous, dit-il, qu'ils feront, quand « nous leur aurons faict mal, puis qu'ils nous ont « sifflez quand nous leur avons faict du bien »?

Un autre luy demanda pourquoy ils avoient faict le poëte Tyrtæus [2] leur citoyen: « A fin, dit-il, « qu'il ne fust point trouvé qu'un estranger eust « jamais esté nostre capitaine ».

Il y avoit un fort debile et flouët de corps qui neantmoins mettoit en avant qu'il falloit faire la guerre aux ennemis, et les combattre par mer et par

[1] Voyez les Observations.

[2] Poëte Athénien. Dans la seconde guerre de Messène, les Lacédémoniens, par l'ordre d'un oracle, demandèrent aux Athéniens un général. Ils leur envoyèrent par dérision Tyrtée; mais ses vers animèrent le courage des Spartiates, et la guerre finit la première année de la vingt-septième olympiade, par la prise d'Ira, où les Messéniens s'étoient retirés. Ils allèrent en Sicile, où ils s'établirent la troisième année de cette olympiade, et l'appellèrent Messine.

terre : « Veux tu point, dit-il, te despouiller, à fin « que l'assistance voye, quel estant, tu nous con-« seilles de combattre » !

Quelques uns s'esmerveilloient en voyant les despouilles des corps Barbares, après qu'ils avoient esté tuez, de la sumptuosité et grande valeur d'iceulx. « Il eust esté meilleur, dit-il, que eulx eus-« sent beaucoup valu, que non pas leurs habille-« ments ».

Après la victoire que les Grecs gaignerent contre les Perses devant la ville de Platées, il commanda que lon le servist du soupper que les Perses avoient faict apprester pour eulx, lequel estant plantureux et sumptueux à merveilles : « Par les dieux, « dit-il, il fault bien dire que les Perses sont bien « gourmands, veu qu'ayant tant de vivres, ils « venoient encore pour nous manger nostre gros « pain ».

LIX. Pausanias [1] fils de Plistoanax à un qui l'interroguoit, pourquoy il n'estoit pas loisible en leur païs de remuer aucune des loix ancienes : « C'est « dit-il, pource qu'il fault que les loix soient mais-« tresses des hommes, et non pas les hommes mais-« tres des loix ».

Et comme estant en la ville de Tegée fugitif de Sparte, il louast les Lacedæmoniens : quelqu'un

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précèdent. Celui-ci étoit petit-fils du fameux Pausanias, qui avoit commandé l'armée des Lacédémoniens et des Grecs confédérés contre les Perses dans la guerre de Xerxès, en qualité de tuteur du jeune roi Plistarque, fils de Léonidas.

des assistans luy dit, pourquoy doncques n'es tu demouré à Sparte, puis qu'ils sont si gens de bien? et pourquoy t'en es tu fuy? « Pource, dit-il, que « les medecins n'ont pas accoustumé de se tenir là « où les hommes sont sains, mais là où ils sont « malades ».

Quelqu'un luy demanda, comment pourront nous venir à bout de desfaire les Thraciens? « Si nous « choisissons le plus vaillant homme pour nostre « capitaine ».

Un medecin le regardoit et consideroit, et après l'avoir bien regardé luy dit, « Tu n'as point de « mal » : « C'est, dit-il, pource que je n'use point « de toy ».

Ses amis le reprenoient de ce qu'il disoit mal d'un medecin, duquel il n'avoit jamais faict preuve aucune, et n'en avoit jamais receu desplaisir : « Si j'en « avois fait preuve, dit-il, je ne serois pas ores vi- « vant ». Et comme le medecin luy dist, « Tu es « devenu vieil ». « Ouy, dit-il, pource que je ne « me suis pas servy de toy pour medecin ».

Il souloit aussi dire, Que le meilleur medecin es- « toit celuy, qui ne laissoit point pourrir ses pa- « tiens, ains les mettoit bien tost en terre ».

LX. Paedaretus [1] respondit à l'un de ses compagnons qui luy disoit, « Nos ennemis sont en grand « nombre » : « Nous en acquerrons tant plus d'hon- « neur, car nous en tuerons davantage ».

[1] Il y avoit un Spartiate de ce nom qui commanda les troupes envoyées par les Lacédémoniens à Chio, pendant la guerre du Péloponèse.

Voyant un qui de sa nature estoit lasche et couard, mais qui au demourant estoit loué de ses citoyens d'autant qu'il estoit homme modeste : « Il ne fault, « dit-il, louër ny les hommes pour estre semblables « aux femmes, ny les femmes pour ressembler aux « hommes, si d'adventure la femme par quelque « occasion n'y est contraincte ».

Ayant failly à estre receu au conseil des trois cents, qui estoit le degré le plus honorable de toute la chose publique, il se partit de l'assemblée tout riant et tout gay. Les ephores le renvoyerent querir, et luy demanderent pourquoy il rioit : « Pour« ce, dit-il, que je m'esjouis avec nostre ville, de « ce qu'elle a trois cents hommes plus gens de bien « que moy ».

LXI. Plistarchus [1] fils de Leonidas respondit à un qui l'enqueroit pourquoy ils n'avoient pris la denomination de leur famille du nom de leurs premiers roys, ([2] ains des derniers) : « Pource, dit-il, « que ces premiers là ont mieulx aimé estre chefs que « roys, mais leurs successeurs non ».

Il y avoit un advocat qui en plaidant, ne cessoit jamais de dire quelques gaudisseries, et quelques traicts de risée. « Mon amy, luy dit-il, tu ne te « donneras garde, qu'en voulant ainsi faire rire les « autres à tout propos, tu te trouveras ridicule et « mocqué toy mesme, ne plus ne moins que ceulx « qui luictent souvent deviennent à la fin bon luic« teurs ».

[1] V. la suite des rois de Sparte.

[2] Ceci n'est point dans le grec.

On luy rapporta un jour que un certain mesdisant qui detractoit de tout le monde, disoit bien de luy : « Je m'en esbahy, dit-il, si ce n'est que « quelqu'un luy ait rapporté que je suis mort : car « quant à luy, il ne sceut oncques dire bien de per« sonne vivante ».

LXII. Plistoanax[1] fils de Pausanias, comme un certain orateur Athenien appellast les Lacedæmoniens ignorans : « Tu dis vray, luy respondit-il, « car nous sommes seuls entre tous les Grecs, qui « n'avons rien appris de mal de vous ».

LXIII. Polydorus[2] fils d'Alcamenes dit à un qui ordinairement ne faisoit que menacer les ennemis, « Ne t'apperçois tu pas que tu consumes la « plus part de ta vengeance en ces menasses ».

Il menoit une fois l'armée de Lacedæmone contre la ville de Messene, quelqu'un luy demanda s'il auroit bien le cœur de faire la guerre à leurs freres : « Non, dit-il, mais je vais en la terre qui n'a pas « encore esté partagée aux lots ».

Les Argiens après la desconfiture de leurs trois cents hommes, qui combattirent contre autres tant de Lacedæmoniens, furent encore tous desfaits en battaille rengée : au moyen dequoy les alliez et confederez sollicitoient Polydorus de ne laisser pas eschapper une si belle occasion, ains d'aller tout de ce pas donner l'assault à la muraille de leur ville et la prendre, ce qui luy seroit lors très facile, attendu que les hommes avoient esté tuez, et n'y estoit de-

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.
[2] *Ibid.*

mouré que les femmes dedans : il leur respondit, « Il m'est tourné à grande gloire d'avoir vaincu et « desfait en battaille mes ennemis : en combattant « de pair à pair : mais estant venu combattre seule- « ment pour noz confins, et puis convoiter de « prendre encore et gaigner leur ville, je ne trouve « pas que ce soit chose juste : car je suis venu pour « recouvrer ce qu'ils occupoient de nostre terre, « non pas pour leur oster et saisir leur ville ».

Estant enquis pourquoy les Lacedæmoniens s'ex- posoient aussi hardiment aux perils de la guerre : « Pource, dit-il, qu'ils ont appris à avoir honte et « non pas crainte de leurs superieurs ».

XLIV. Polycratidas ayant esté envoyé avec d'autres en ambassade devers les lieutenans du roy de Perse, comme eulx leur demandassent s'ils venoient de leur propre mouvement, ou s'ils estoient envoyez du public : « Si nous obtenons ce que nous « demandons, dit-il, c'est de la part du public que « nous venons : si non, c'est de nostre propre mou- « vement ».

LXV. Phœbidas un peu devant la battaille Leuctrique, comme quelques uns dissent, ce jour icy monstrera qui sera homme de bien : « C'est donc- « ques, dit-il, un jour qui vault beaucoup, s'il a la « puissance de monstrer qui est homme de bien, « ou non ».

LXVI. Soüs [1], à ce que lon dit, estant un jour assiegé fort à destroit par les Clitoriens, en un lieu

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

aspre où il n'y avoit point d'eau, leur feit offre de leur rendre toutes les terres qu'il avoit conquises sur eulx, moyennant qu'il beust luy et toute sa compagnie en une fontaine qui estoit assez près de là. Les Clitoriens le luy accorderent, et fut l'appointement ainsi juré entre eulx. Si feit donc assembler ses gens, et leur declara s'il y avoit aucun d'eulx qui se voulust abstenir de boire, qu'il luy cederoit et donneroit sa royauté : il n'y eut pas un en toute la trouppe qui s'en peust garder, tant ils estoient pressez de la soif, ains beurent tous à bon esciant, excepté luy, qui descendant tout le dernier, ne feit autre chose que seulement se refreschir et arroser un petit par dehors en presence des ennemis mesmes, sans boire une seule goutte : au moyen dequoy il ne voulut point rendre les terres depuis, comme il avoit promis, alleguant qu'ils n'avoient pas tous beu.

LXVII. Teleclus [1] respondit à quelqu'un qui se plaignoit à luy de ce que son pere mesdisoit tousjours de luy, « S'il n'en falloit mesdire, il ne le fe« roit pas ».

Son frere aussi se mescontentoit de ce que les citoyens ne se deportoient pas en son endroit comme ils faisoient envers luy, combien qu'ils fussent nez de mesme pere et de mesme mere, ains le traictoient plus iniquement : « C'est, dit« il, pour ce que tu ne sais pas comporter un « tort comme je fais ».

[1] Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

Estant enquis pourquoy la coustume estoit en leur païs, que les jeunes se levassent de leurs sieges au devant des vieux : « C'est, dit-il, à fin « qu'en faisant cest honneur à ceulx qui ne leur « appartiennent point, ils apprennent à en ho- « norer davantage leurs peres et meres ».

A un autre qui luy demandoit combien il avoit de biens : « Je n'en ay, dit-il, pas plus qu'il « m'en fault ».

LXVIII. CHARILLUS [1] enquis pourquoy Lycurgus leur avoit fait si peu de loix : « Pource, dit- « il, qu'il ne fault pas beaucoup de loix à ceulx « qui ne parlent gueres ».

Un autre luy demandoit, pourquoy ils faisoient sortir les filles en public à visage descouvert, et les femmes voilées : Pour ce, dit-il, qu'il fault « que les filles trouvent mary, et que les femmes « gardent celuy qu'elles ont ».

Un des Ilotes se portant quelquefois par trop audacieusement envers luy, il luy dit, « Si je « n'estois courroucé je te tuerois toute à ceste « heure ».

On luy demanda quelle sorte de gouvernement il estimoit la meilleure : « Celle, dit-il, où plu- « sieurs s'entremettans des affaires de la chose « publique, sans querelle ne sedition, font à « l'envy à qui sera plus vertueux ».

A un autre qui l'interrogeoit pourquoy l'on faisoit à Sparte les images de tous les dieux armées :

[1] Charilaus. Voyez la suite des rois de Sparte au volume précédent.

« A fin, dit-il, que ce que lon reproche aux hommes couards ne leur puisse convenir, et que « les jeunes hommes ne facent jamais prieres aux « dieux sans leurs armes ».

LXIX. Les Samiens avoient envoyé des ambassadeurs à Sparte, lesquels furent un peu longs en leurs harengues : après qu'ils eurent achevé de dire, les seigneurs Spartiates leur respondirent, « Nous avons oublié le commancement, et n'a- « vons pas entendu la fin, pour ce que nous « avons oublié le commancement ».

Ceulx de Thebes leur contredisoient bravement en quelque dispute : ils leur respondirent, « Il « fault que vous ayez ou moins de cœur, ou plus « de puissance ».

On demanda quelquefois à un Laconien, pourquoy il laissoit croistre sa barbe si longue : « A « fin, dit-il, que voyant mon poil blanc, je ne « face rien indigne de ceste blancheur chenue ».

Un autre entendoit que lon louoit des hommes comme de très vaillans combattans : devant Troye ([1] la grande) dit-il.

Un autre oyant dire qu'en quelques villes on contraignoit les hommes de boire après qu'ils avoient souppé : « Les contrainct on point aussi, « dit-il, de manger » ?

Le poëte Pindare en l'un de ses cantiques appelle la ville d'Athenes le soustenement de la Grece : « Elle tombera doncques bien tost, dit un Laco- « nien, si elle est soustenue d'un tel pillier ».

[1] La grande, n'est point dans le grec, et n'est bon à rien.

Un autre regardoit un tableau paint, où il y avoit des Atheniens qui tuoient des Lacedæmoniens : et comme quelqu'un des assistans eust dit, « Ils sont vaillants hommes ces Atheniens icy » : « Oui, dit-il, en painture ».

Quelqu'un sembloit prendre plaisir et adjouster foy à des injures que lon disoit calomnieusement et faulsement contre un Laconien : il luy dit, « Cesse de prester tes oreilles contre moy ».

Un autre que lon punissoit, alloit criant, « Helas si j'ay failly, ce a esté malgré moy » : un Laconien luy respondit, « Aussi est-ce malgré toy « que lon te punit ».

Un autre voyant des hommes qui s'en alloient aux champs assis dedans des coches : « J'a dieu « ne plaise, dit-il, que je me seie jamais en siege, « dont je ne me puisse lever au devant d'un plus « aagé que moy ».

Quelques passants de la ville de Chios estans venus veoir la ville de Sparte s'enyvrerent très bien : et après soupper estans allez veoir l'auditoire des ephores, rendirent leurs gorges dedans, et qui plus est, feirent leurs affaires sur les chaires mesmes où se seoient les ephores : le lendemain les Spartiates feirent du commencement un extreme diligence d'enquerir qui l'avoit fait, pour sçavoir si c'estoient point quelques uns de la ville : mais quand ils entendirent que c'estoient ces passants de Chios, ils feirent alors proclamer à son de trompe : « Qu'ils permettoient à ceulx de Chios « d'estre villains ».

Un autre Laconien voyant que lon vendoit au double [1] les amendes seiches : Comment, dit-il, « y a il icy faulte de pierres » ?

Un autre ayant plumé un rossignol, et l'ayant trouvé fort menu de corps : « Certainement, dit-« il, tu es une voix, et non autre chose ».

Un autre Laconien regardant Diogenes le philosophe cynique au cœur d'hyver qu'il geloit à pierres fendant, embrassant tout nud une statue de bronze, luy demanda, s'il avoit pas grand froid, l'autre luy dit que non : « Quelle grande « merveille fais tu donc » ?

Un Laconien reprochoit quelquefois à un natif de la ville de Metaponte [2] : qu'ils estoient lasches et couards comme femmes : « Si est-ce, dit le « Metapontois, que nous tenons beaucoup de « terres d'autruy » ; « Comment, luy repliqua le « Laconien, vous n'estes donc pas couards seu-« lement, mais injustes aussi ».

Un passant estant venu à Sparte pour veoir la ville, se tenoit debout sur un pied bien longuement, et disoit à un Laconien, « Tu ne te sçau-« rois ainsi tenir debout sur un pied aussi lon-« guement que moy » : « Non pas moy, dit-il, « mais il ny a oyson qui n'en feist autant ».

Quelqu'un se glorifioit d'estre bon retoricien, pour faire à croire ce qu'il vouloit : « Par les dieux

[1] Lisez : *les amendes dures*. C.

[2] Ville située dans la partie de l'Italie, appellée la grande Grèce, sur le golfe de Tarente.

« jumeaux, dit-il, ne fust jamais art ny ne sera « aussi, qui ne soit conjointe avec verité ».

Un Argien se vantoit qu'il y avoit en leur ville beaucoup de sepultures des Lacedæmoniens. « Au « contraire, respondit le Laconien, nous n'en « avons chez nous pas une des Argiens », voulant dire que les Lacedæmoniens estoient par plusieurs fois entrez à main armée dedans le païs d'Argos, et les Argiens jamais en celuy de Sparte.

Un Laconien ayant esté pris prisonnier de guerre, ainsi qu'on le vendoit à l'encan, le crieur dit à haulte voix, « A vendre un Laconien » : il luy meist la main au devant de la bouche, luy disant : « Crie, un prisonnier ».

Quelqu'un des soudards qui estoit à la soude de Lysimachus, comme Lysimachus luy demandast, « Es tu point un des Ilotes de Lacedæmone » ? « Et pense tu, respondit-il, qu'un Laconien dai« gnast venir à la soude de quatre oboles par jour » ?

Après que les Thebains eurent desfaict les Lacedæmoniens en la journée de Leuctres, ils entrerent dedans le païs de Lacedæmone jusques à la riviere mesme d'Eurotas : et quelqu'un d'entre eulx se glorifiant commancea à dire, « Où sont ils « maintenant ces braves Laconiens, où sont ils » ? un Laconien luy respondit, « Ils ny sont pas, car « s'ils y fussent, vous ne seriez pas venus jus« qu'icy ».

Lors que les Atheniens rendirent leur ville propre à la discretion des Lacedæmoniens, ils requirent qu'au moins on leur laissast l'isle de Sa-

mos : et les Laconiens leur respondirent, « Lors-« que vous n'estes pas à vous mesmes, vous de-« mandez à avoir les autres » : dont est venu le proverbe commun, duquel on use par la Grece.

Celuy, qui n'est à soy, demande
Que de Samos l'isle on luy rende.

Les Lacedæmoniens prirent quelquefois une ville d'assault à vive force, quoy entendu les ephores, dirent : « Voylà l'exercice de noz jeunes « gens perdu, ils n'auront plus d'adversaires de-« sormais, contre lesquels il s'exercitent ».

Un de leur roys leur envoya promettre qu'il ruineroit de fond en comble, s'ils vouloient, une autre certaine ville, qui par plusieurs fois avoit donné beaucoup d'affaires à ceulx de Lacedæmone : ils ne le voulurent pas permettre, ains luy manderent : « N'oste pas la queuë [1] qui aguise « les cœurs de nos jeunes gens ». Ils ne voulurent jamais qu'il y eust des maistres qui enseignassent aux jeunes gens à luicter : à fin, disoient ils, que ce soit une jalousie, non d'artifice, mais de force et de vertu parmy eulx.

Et pourtant quand on demanda à Lysander, comment Charon l'avoit terrassé et vaincu à la luicte : « à force de ruze et d'artifice, dit-il ».

Philippus, roy de Macedoine, avant que d'entrer en leur païs leur escrivit, lequel ils aimoient

[1] Pierre à aiguiser, qu'on nommoit autrefois queux.

le

le mieulx, qu'il y entrast comme amy, ou comme ennemy : ils luy respondirent, « Ne l'un ne « l'autre ».

Ayants envoyé un ambassadeur devers Demetrius le fils d'Antigonus, et estans advetis qu'il l'avoit appellé roy en parlant à luy, ils le condemnerent en l'amende à son retour, encore qu'il leur apportast en don de luy, en temps d'extreme famine, une mine de bled pour chaque teste de leur ville.

Il advint à un meschant homme de mettre en avant un très bon conseil : ils approuverent bien son advis, mais ils ne le voulurent pas recevoir comme venant de sa bouche, ains le feirent proposer par un autre homme de bonne vie.

Deux freres avoient querelle et debattoient ensemble : les ephores condemnerent leur pere à l'amende, de ce qu'il enduroit que ses enfans eussent querelle ensemble.

Un musicien estranger passant par là fut aussi par eulx condemné en une amende, pource qu'il touchoit des chordes de sa cithre avec les doigts.

Deux garçons se battoient l'un contre l'autre, l'un d'eulx donna à son compagnon un coup mortel d'une faucille, et comme il estoit bien près de rendre l'esprit, ses autres compagnons luy promettoient qu'ils vengeroient sa mort, et qu'ils feroient mourir celuy qui l'avoit ainsi blecé : « Non « faittes, leur dit-il, je vous en prie au nom des « dieux, pour ce qu'il n'est pas juste : car je luy

« en eusse autant fait si j'eusse frappé le pre-
« mier, et que j'eusse esté gentil compagnon ».

Un autre jeune enfant, estant la saison, en laquelle il estoit permis aux jeunes garsons libres de derobber tout ce qu'ils pouvoient, mais estoit reputé à chose bien infame et laide d'estre surpris sur le faict: ses compagnons ayans derobbé un petit regnardeau vif, le luy baillerent à garder: ceulx qui l'avoient perdu vindrent pour le chercher, et luy l'avoit caché dessoubs sa robbe: la beste s'irrita, et luy rongea le costé jusques aux intestins, ce qu'il endura patiemment sans se bouger, de peur qu'il ne fust descouvert: mais après que les autres s'en furent allez, et que ses compagnons veirent l'outrage que le regnardeau luy avoit faict, ils l'en tenserent, disant, qu'il valoit beaucoup mieulx produire et monstrer le regnardeau, que de le cacher ainsi jusques à la mort: « Non fai-
« soit, dit-il, car il valoit mieulx mourir en toutes
« les douleurs du monde, que d'estre descouvert
« par lascheté de cœur, pour sauver honteusement
« sa vie ».

Quelques uns rencontrerent sur le chemin par les champs des Laconiens, ausquels ils dirent, Vous estes bien heureux d'estre arrivez à ceste heure, car les voleurs ne font que de partir d'icy: « Par le
« dieu Mars, respondirent ils, nous ne sommes
« point plus heureux pour cela: mais bien eulx, de
« n'estre point tombez en nos mains ».

On demanda quelquefois à un Laconien, ce qu'il sçavoit faire: il respondit: « Estre libre ».

Un jeune enfant Spartiate ayant esté pris prisonnier par le roy Antigonus, et vendu parmy les autres, obeïssoit à celuy qui l'avoit achetté en toutes choses qu'il estimoit estre convenables à un homme libre : mais quand il luy commanda de luy apporter le pot à pisser, il ne le peut endurer, ains dist, « Je « ne te serviray point de cela » ; et comme son maistre l'en pressast, il s'en alla monter sur la couverture du logis, en disant, « Tu sentiras ce que « tu avois achetté » : et se jettant du hault en bas, il se tua.

Un autre que lon vendoit, comme celuy qui l'achettoit luy dit : « Seras tu homme de bien si je t'a« chette » : « Ouy, dit-il, encore que tu ne m'a« chettes point ».

Un autre que lon vendoit, comme le crieur proclamast, à vendre l'esclave : « Malheureux que tu « es, dit-il, diras tu, le prisonnier » ?

Un Laconien avoit sur sa rondelle pour son enseigne une mouche painte, non point plus grande que le naturel, et quelques uns s'en mocquans de luy, disoient qu'il avoit pris ceste enseigne là, à fin de n'estre point cogneu : « Mais au contraire, « dit-il, c'est à fin d'estre mieulx remarqué : car je « m'approche si près des ennemis, qu'ils peuvent « bien veoir combien ma marque est grande ».

Un autre, comme on luy eust presenté à la fin d'un bancquet une lyre pour en sonner, selon la coustume de toute la Grece : « Les Laconiens, dit« il, n'ont point appris de folastrer ».

On demanda quelquefois à un Spartiate, si le

chemin pour aller à Sparte estoit bien seur : il respondit : « Selon que lon y va : car ceulx qui viennent comme lions y sont mal traittez : mais « les lievres, nous les gardons à l'ombre de la « feuillée ».

En une prise de luicte un Laconien estant saisy au collet faisoit en vain tout ce qu'il pouvoit pour s'en despestrer, car l'autre le tiroit en terre : le Laconien se sentant plus foible de reins, et tout prest à donner du nez en terre, mordit bien estroist le bras de celuy qui le pressoit : l'autre se prit à crier, « Hô Laconien tu mords comme les « femmes » : « Non fais, dis-il, mais comme les « lions ».

Un Laconien boitteux alloit à la guerre, dont quelques uns se mocquoient, mais il leur dit, « Il « ne fault point de gens qui fuyent à la guerre, « mais qui tiennent bon, et gardent bien leur « reng ».

Un autre estant blecé d'un coup de flesche à travers le corps, sur le poinct qu'il rendoit son ame, « Il ne me fasche point de mourir, dit-il, mais « bien de ce que je meurs par la main d'un archer « effeminé, avant que d'avoir rien faict de ma « main ».

Un autre arrivant en une hostellerie pour loger, bailla à l'hostellier une piece de chair pour accoustrer à son soupper : l'hostellier luy demanda encore du fromage et de l'huyle : « A quel propos, dit-il, « si j'avois du fromage, je n'aurois que faire d'autre « viande ».

Un autre entendant louër et reputer grandement heureux le marchand nommé *Lampis* natif de la ville d'AEgine, pource qu'il estoit fort riche, et avoit plusieurs grands vaisseaux sur la mer : « Je ne « fais point compte, dit-il, d'une telle felicité, qui « est attachée à des cordes ».

Un autre respondit à quelqu'un qui luy disoit, « Tu mens Laconien », « Nous sommes libres aussi « dit-il : les autres, s'ils faillent à dire verité, sont « bien chastiez ».

Un autre se travailloit à faire tenir un corps mort de bout sur ses pieds : mais il n'y avoit ordre : et voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, « Par « Jupiter, dit-il, il fault qu'il y ait quelque chose « dedans ».

Tynnichus Laconien, son fils Thrasybulus luy ayant été tué à la guerre, supporta sa mort vertueusement, et en fut faict un tel epigramme :

On rapporta, Thrasybulus, ton corps
Dans ton pavois estant l'ame dehors,
Que ceulx d'Argos en avoient dechassée
Avec sept coups de mortelle faulsée,
Tous par devant : Et ton pere constant
Vieillard nommé *Tynnichus*, le mettant
Dedans le feu, plein de sang, le visage
Tout sec, usa de ce male langage :
C'est des couards qu'il fault plorer la mort,
Non pas de toy, mon enfant, qui es mort
Comme mon fils, en vray homme de bien,
Et comme vray Lacedæmonien.

Le maistre des estuves où Alcibiades s'estuvoit

et lavoit, luy versoit dessus beaucoup d'eau plus que aux autres : et comme il demandast, « Que « veult dire cela »? un Laconien qui là estoit, luy dit, « Il voit bien que tu n'es pas net, mais bien « ord et sale, voilà pourquoy il te donne plus « d'eau ».

Quand Philippus de Macedoine entra à main armée dedans la Laconie, on pensoit que tous les Lacedæmoniens fussent perdus, et y eut quelque Grec qui dit à l'un des Spartiates : « O pauvres La« niens, que ferez vous maintenant »? « Que fe« rions nous, dit le Laconien, autre chose, que « mourir vaillamment? car nous sommes seuls entre « les Grecs qui avons appris de demourer libres, et « ne servir jamais à personne ».

Après la desfaicte du roy Agis, Antipater leur demandoit pour ostages cinquante enfans. Eteocles qui lors estoit l'un des ephores luy respondit, qu'il ne luy bailleroit point d'enfans, de peur qu'ils ne devinssent mal conditionnez, pour n'avoir pas esté nourris en la discipline de leur païs, sans laquelle ils ne seroient pas mesme citoyens, mais qu'il luy bailleroit des femmes, ou des vieillards s'il vouloit deux fois autant : et comme il les menassast qu'il leur feroit du pis qu'il pourroit, ils respondirent unanimement, « Si tu nous commandes choses « plus griefves que la mort, nous en mourrons tant « plus facilement ».

Un vieillard desirant veoir l'esbattement des jeux Olympiques ne pouvoit trouver place à s'asseoir, et passant par devant beaucoup de lieux, on se gau-

dissoit et se mocquoit de luy, sans que personne le voulust recevoir, jusques à ce qu'il arriva à l'endroit où estoient les Lacedæmoniens assis, là où tous les enfans et beaucoup des hommes se leverent au devant de luy, et luy cederent leur place. Toute l'assemblée des Grecs remarqua bien ceste honeste façon de faire, et avec battements de mains declarerent qu'ils la louoient grandement : adonc le pauvre vieillard

Croulant sa teste et sa barbe chenue,

en plorant : « Hé dieux, dit-il, que de maulx ! On « voit bien que tous les Grecs entendent bien ce « qui est honeste, mais il n'y a que les Lacedæmo« niens seuls qui le facent ».

Aucuns escrivent que le mesme advint à Athenes à la feste et solennité que lon appelle *Panathenées*, là où ceulx d'Attique feirent honte à un pauvre vieillard qu'ils avoient eulx mesmes appellé, comme pour luy donner place, et puis quand il fut venu, ils ne luy en baillerent point, ains se mocquerent de luy : mais après que ayant passé par devant presque tous les autres, il fut arrivé à l'endroit où estoient assis les ambassadeurs de Lacedæmone, ils se leverent tous de leurs sieges au devant de luy, et luy donnerent place entre eulx. Le peuple ayant pris grand plaisir à leur veoir faire cest acte, leur applaudit des mains bien clairement avec grande demonstration de l'avoir fort approuvé : et adonc quelqu'un des Spartiates qui là estoient, « Par les dieux « jumeaux, les Atheniens, dit-il, entendent bien

« ce qui est bon et honeste, mais ils ne le font « pas ».

Un belistre demanda quelquefois l'ausmone à un Laconien, qui luy dit, « Voire-mais si je la te donne, « tu mendieras encore plus : et le premier qui la « te donna a esté cause de ceste villaine vie que tu « menes maintenant, t'ayant rendu paresseux et « truant ».

Un autre voyant un questeur qui alloit questant pour les dieux, comme il disoit, « Je n'ay, dit-il, « que faire de dieux qui soient plus pauvres que « moy ».

Un Laconien ayant surpris un adultere avec une laide femme : « Malheureux, dit-il, qui te con- « traignoit » ?

Un autre ayant ouy un orateur qui tiroit de longues trainnées de paroles : « Par les dieux jumeaux, « dit-il, voilà un vaillant homme, il tourne-vire « bien sa langue sans aucun propos ».

Un qui passoit par Lacedæmone y remarqua entre autres choses le grand honneur que y portoient les jeunes aux vieux, et dit, « Il n'y a que Sparte « où il soit expedient de vieillir ».

On demanda quelquefois à un Spartiate, quel poëte estoit Tirtæus : « Bon, dit-il, pour aguiser « les courages des jeunes gens ».

Un autre ayant grand mal aux yeux s'en alla à la guerre : et comme les autres luy dissent, où veux tu aller en l'estat que tu es ? que penses tu faire ? « Quand je ne feray autre chose, dit-il, pour le

« moins je reboucheray d'autant l'espée de l'en-« nemy ».

Buris et Spertis [1] deux Lacedæmoniens se partirent volontairement du païs, et s'en allerent devers Xerxes le roy de Perse, s'offrir à endurer la peine que les Lacedæmoniens avoient meritée par sentence de l'oracle des dieux, pour avoir occis les heraults que le roy leur avoit envoyez, et estans arrivez devers luy, luy dirent, « Qu'il les feist mourir « de telle sorte de supplice que bon luy sembleroit « en acquit des Lacedæmoniens ». Le roy esmerveillé de leur vertu, non seulement leur pardonna la faulte, mais encore les pria de demourer avec luy, leur promettant de leur faire bon traictement, « Et comment, dirent-ils, pourrions nous vivre « icy, en abandonnant nostre païs, noz loix, et de « tels hommes, que pour mourir pour eulx nous « avons volontairement entrepris un si loingtain « voyage » ? Et comme l'un des capitaines du roy, nommé *Indarnes*, les en priast davantage, en leur disant qu'ils seroient en mesme degré de credit et d'honneur qu'estoient les plus favorisez et les plus avancez au près du roy : ils luy dirent, « Il nous « semble que tu ne sçais pas, que c'est de liberté : « car qui sçait bien que c'est, s'il a bon jugement, ne « l'eschangeroit pas avec le royaume de Perse ».

Un Laconien allant par païs arriva en un lieu où il avoit un hoste ancien, qui le premier jour se destourna de luy, pour ne le loger point ; d'autant

[1] Voyez les Observations sur le Banquet des Sept Sages, ch. 61, au vol. précédent.

qu'il n'avoit point de licts en sa maison, mais le lendemain en ayant loué ou emprunté, il le reçeut magnifiquement : le Laconien monta dessus ses licts, et les foula aux pieds en disant, « Ces « meschants licts furent cause hier que je n'ay pas « eu seulement de la natte à coucher et dormir la « nuict passée ».

Un autre estant arrivé en la ville d'Athenes, et là ayant veu que les uns des citoyens alloient par la ville crians des poissons sallez à vendre, les autres de la chair, les autres tenoient les gabelles, les autres faisoient mestier de tenir des bordeaux, et d'exercer plusieurs autres choses villaines et deshonestes, et de n'estimer rien sale ny laid, quand il fut de retour en son païs, et que ses citoyens luy demanderent, comment se portoit tout à Athenes : « Le mieulx du monde, dit-il, en se mocquant, « tout y est honeste ». Voulant leur donner à entendre, que tous moyens de gaigner estoient tenus pour honestes à Athenes, et rien villain ny deshoneste.

Un autre estant interrogué de quelque chose, respondit, « Non » : et comme celuy qui l'avoit interrogué luy dist, « Tu mens » : le Laconien luy repliqua, « Vois tu donc, comme tu es un fol, de me « demander ce que tu sçais bien » ?

Quelques Laconiens furent une fois envoyez ambassadeurs devers le tyran Lygdamis, lequel remettoit de jour à autre, et reculoit à leur donner audience : et à la fin on leur dit qu'il se trouvoit un peu mal disposé : les ambassadeurs dirent à celuy

qui leur faisoit ce rapport, « Dittes luy, de par « les dieux, que nous ne sommes pas venus pour « luicter, mais pour parler seulement avec luy ».

Quelque sacrificateur recevoit un Laconien ès cerimonies de quelque religion : et avant que de l'y recevoir luy demandoit, « Quel peché il avoit sur « sa conscience le plus grief qu'il eust jamais com- « mis » : « Les dieux le sçavent bien, respondit le « Laconien » : et comme le sacrificateur le pressast de plus en plus, en luy protestant qu'il estoit force qu'il le dist : le Laconien luy demanda, « A qui « fault il que je le die, à toy, ou à dieu » ? « A dieu », dit l'autre. « Retire toy doncques arriere de moy », dit le Laconien.

Un autre passant de nuict [1] à travers un cimetiere, pensa veoir quelque fantasme d'esprit devant luy, il court droict là, comme pour l'enferrer avec sa javeline, et en poulsant, dist : « Où me fuis tu ame que je feray mourir deux « fois » ?

Un autre avoit voué qu'il se jetteroit du hault de la roche de Leucate en la mer, il y monta, et s'en retourna après qu'il eut veu la grande haulteur : et comme on le luy reprochast, « Je ne sçavois, dit- « il, pas que ce veu là avoit besoing d'un autre plus « grand veu ».

Un autre en la battaille ayant desja haulsé l'espée pour donner le coup de la mort à son ennemy, qu'il tenoit soubs luy : quand il ouit la trompette qui sonnoit la retraitte ne ramena point son coup :

[1] Lisez : *auprès d'un tombeau*. C.

et comme quelque autre luy demandast, pourquoy il n'avoit tué l'ennemy qu'il avoit entre ses mains : « Pourçe qu'il vault mieulx obeïr à son capitaine « que de tuer son ennemy ».

Un Laconien ayant esté vaincu à la luicte en la feste des jeux Olympiques, quelqu'un luy cria, « O « Laconien, ton adversaire estoit meilleur que toy » : « Meilleur, non, dit-il, mais mieulx terrassant, « ouy ».

SOMMAIRE

Des anciennes Institutions Lacedæmonienes.

Quand ils entroient ès salles de leurs convives, la coustume estoit que le plus vieil de la chambrée monstroit la porte à chascun des autres, et leur disoit, « Il ne sort pas une seule parole par ceste « porte ». La plus exquise viande qu'ils eussent, estoit un potage lié qu'ils appelloient *le brouët noir*, tellement que quand il y en avoit, les vieillards ne mangeoient point de chair, ains la laissoient toute aux jeunes gens. Et dit on que Dionysius [1] le tyran de la Sicile pour ceste cause achetta un cuysinier de Lacedæmone, et luy commanda de luy apprester de ce brouët sans y rien espargner : mais quand il

[1] Suivant Cicéron, Denys, ayant mangé au repas public de Lacédémone, dit qu'il n'avoit pas trouvé grand goût à leur sauce noire. Je le crois bien, répondit le cuisinier, l'assaisonnement y manquoit. — Le quel ? — La fatigue, la sueur, la course, la faim, la soif. Voilà les assaisonnemens des repas des Lacédémoniens. Tuscul. 5, p. 192.

en eut un peu tasté, il le trouva si mauvais, qu'il rejetta tout ce qu'il en avoit pris : et le cuysinier luy dit, « O sire, pour trouver bon ce brouët il se « fault premierement estre exercité à la Laconique « tout nud, et bien baigné dedans la riviere d'Eu- « rotas ».

Après avoir sobrement beu et mangé en ces convives, ils se retiroient en leurs maisons sans torche ny lumiere, car il ne leur estoit pas permis d'aller ny là ny ailleurs la nuict avec de la lumiere, à fin qu'ils s'accoustumassent à cheminer asseureement, sans rien craindre, par tout, la nuict et en tenebres sans aucune clarté.

Des lettres ils en prenoient pour la necessité seulement, et au demourant bannissoient de leur païs toutes autres sciences aussi bien que tous hommes estrangers : et au reste toute leur estude estoit d'apprendre à bien obeïr à leurs superieurs, endurer patiemment tous travaux, et vaincre en combattant, ou mourir sur la place.

Ils demouroient tout le long de l'année avec une simple robbe seulement sans sayes par dessoubs, sales et crasseux ordinairement, comme ceulx qui ne s'estuvoient ny ne s'oignoient presque jamais, sinon bien peu souvent.

Les jeunes garçons et jeunes hommes dormoient ensemble par bandes et par trouppes sur des paillasses qu'ils amassoient eulx mesmes, rompans avec les mains sans aucun ferrement, les cymes des cannes et roseaux qui croissoient au long des rives de la riviere d'Eurotas, et l'hyver ils mesloient

parmy de la bourre d'une espece de chardons qu'ils appelloient *Lycophanes* [1], pour ce que lon estime que ceste matiere là ait en soy je ne sçay quoy qui eschauffe. Il leur estoit permis d'aimer les enfans de bonne et gentille nature, mais abuser de leurs personnes estoit tenu pour chose très-infame, comme de gens qui en aimoient le corps et non pas l'ame : de sorte que qui en estoit accusé, en demouroit noté d'infamie pour toute sa vie.

La coustume estoit que les vieux demandoient aux jeunes quand ils les rencontroient, où ils alloient, et quoy faire, et les tensoient s'ils failloient à respondre, ou s'ils alloient bastissant des excuses : et qui ne tensoit celuy qui commettoit quelque faulte en sa presence, estoit subject à la mesme reprehension que celuy qui avoit failly, mesme celuy qui se courrouceoit ou monstroit de prendre à mal quand on le reprenoit, en estoit reproché et desestimé.

Si d'adventure quelqu'un estoit surpris en commettant une faulte, il falloit qu'il environnast un certain autel de la ville tout à l'entour, chantant une chanson faitte en son blasme et vitupere, qui n'estoit autre chose que de tenser et arguer soy mesme.

Et falloit que les jeunes hommes reverassent non seulement leurs propres peres, et se rendissent subjects à eulx, mais aussi qu'ils portassent reve-

[1] Lycophone, mais d'autres l'appellent Lycophane, et Hésichius nous apprend que les Messéniens nommoient ainsi une sorte de chardon.

rence à tous autres vieilles gens, en leur cedant le dessus, et se destournant d'eulx par les chemins, en se levant de leurs sieges au devant d'eulx : et s'arrestant quand ils passoient : et pourtant un chascun commandoit non seulement comme aux autres villes à ses propres enfans, à ses propres serviteurs, et disposoit de ses propres biens, ains aussi à ceulx de son voysin, ne plus ne moins qu'aux siens propres, et s'en servoient comme de choses communes entre eulx, à fin qu'ils en eussent soing chascun comme de leurs propres. Et pourtant si un enfant ayant esté chastié par un autre l'alloit rapporter à son pere, c'estoit honte au pere s'il ne luy donnoit encore d'autres coups : par la commune discipline de leur païs ils s'assuroient, que un autre n'avoit rien commandé qui ne fust honeste à leurs enfans.

Les jeunes enfans derobboient tout ce qu'ils pouvoient de bon à manger, apprenans de jeunesse à dresser embusche dextrement pour surprendre ceulx qui dormoient, ou qui ne se tenoient pas bien sur leurs gardes : mais la punition de celuy qui estoit surpris en derobbant[1], c'estoit, qu'il étoit bien fouëtté, et le faisoit on jeuner : car on leur donnoit expresseement bien fort peu à manger, à fin que d'eulx mesmes combattans la necessité, ils fussent contraincts de s'exposer hardiment à tous dangers, et d'inventer tousjours quelque ruze et finesse pour en derobber.

[1] Lisez : « étoit d'être fouetté, et d'endurer la faim, « car, etc ». C.

Mais generalement l'effect pour lequel leur vivre de tous estoit fort estroict, c'estoit à fin que de longue main ils s'accoustumassent à n'estre jamais pleins, et à pouvoir endurer la faim, pour ce qu'ils avoient opinion qu'ils en seroient plus utiles à la guerre, s'ils apprenoient à pouvoir porter la peine et travailler sans manger, et qu'ils en seroient plus continents, plus sobres, et plus simples, s'ils apprenoient à durer long temps à peu de despense. Brief ils avoient opinion que s'abstenir de manger chair ou poisson apresté en cuysine, et se passer ou de pain ou de la viande la premiere venue, rendoit les corps des hommes plus sains et plus grands, pour ce que les esprits naturels n'estans point pressez par trop grande quantité de vivres, ny rebatus contre bas, ny estendus en large, elevoient les corps contremont, et si les faisoient plus beaux, d'autant que les habitudes et complexions gresles et vuides obeïssent mieulx à la vertu de nature qui forme les membres : là où celles qui sont grasses, pleines et subjectes à beaucoup manger, pour leur pesanteur y resistent.

Ils estudioient aussi à composer de belles chansons, et non pas moins à les chanter, et y avoir tousjours en leurs compositions ne scay quel aiguillon qui excitoit le courage, et inspiroit aux cœurs des escoutans un propos deliberé et une ardente volonté de faire quelque belle chose.

Le langage estoit simple, sans fard ny affetterie quelconque, qui ne contenoit autre chose que les louanges de ceulx qui avoient vescu vertueusement, et

et qui estoient morts en la guerre pour la deffense de Sparte, comme estant bien-heureux, et le blasme de ceulx qui par lascheté de cœur avoient restivé à mourir, comme vivans une vie miserable et malheureuse : ou bien c'estoient promesses d'estre à l'advenir, ou bien vanteries d'estre presentement gents de bien, selon la diversité des aages de ceulx qui les chantoient : car y ayant ès festes solennelles et publiques tousjours trois danses, celle des vieillards commanceant disoit,

> Nous avons esté jadis
> Jeunes, vaillants, et hardis.

Celle des hommes suivoit après, qui disoit,

> Nous le sommes maintenant,
> A l'espreuve à tout venant.

La troisieme des enfans venoit après, qui disoit,

> Et nous un jour le serons,
> Qui bien vous surpasserons.

Les chants mesmes, à la cadence desquels ils balloient, et marchoient en battaille au son des flustes quand ils alloient chocquer l'ennemy, estoient appropriez à inciter les cœurs à vaillance, à asseurance, et mespris de la mort : car Lycurgus s'estudia à conjoindre l'exercice de la discipline militaire avec le plaisir de la musique : à fin que ceste vehemence belliqueuse meslée avec la doulceur de la musique, en fust temperée de bon accord et harmonie : et pourtant ès battailles, avant le choc de la charge, le roy avoit accoustumé de

sacrifier aux Muses, à fin que les combattans eussent la grace de faire choses glorieuses et dignes de memoire.

Mais si quelqu'un vouloit oultrepasser un seul poinct de la musique anciene, ils ne le supportoient pas : tellement que les ephores condemnerent à l'amende Terpander [1] assez grossier à l'antique, mais le meilleur jouëur de cithre de son temps : et qui plus prenoit de plaisir à louër les faicts heroïques : et qui plus est, pendirent sa cithre à un pau, pource qu'il y avoit adjousté une seule chorde pour passager et varier la voix un peu davantage : car ils n'approuvoient les chants et chansons, que les plus simples.

Et comme Timotheus à la feste Carniene [2] chantast sur sa cithre pour gagner le prix, l'un des ephores prenant un cousteau en sa main, luy demanda de quel costé, du haut ou du bas, il aimoit mieulx qu'il coupast les chordes qui estoient de plus que les sept ordinaires.

Au demourant Lycurgus leur osta toute superstition et vaine crainte des sepultures, leur permettant d'inhumer les morts dedans la ville, et

[1] Lisez : « Très-ancien joueur de cithare et le meilleur « de son temps. C.

[2] Elle se célébroit à Sparte en l'honneur d'Apollon Carnien, et le mois en portoit le nom. Elle duroit neuf jours, commençant le sept du mois, et se terminant à la pleine lune. Elle fut instituée dans la vingt-sixième olympiade, et Terpandre fut le premier qui y remporta le prix. Le mois Carnien répondoit au mois attique Métagitnion, qui concourt avec notre mois d'août.

d'avoir les monuments et sepultures à l'entour des temples des dieux : et leur osta et retrencha toutes pollutions de mortuaires : et ne leur permeit d'enterrer aucune chose avec les corps, si non de les envelopper dedans un drap rouge avec des feuilles d'olive, et non point plus à l'un qu'à l'autre : aussi leur osta il tous epitaphes et inscriptions de sepultures, sinon de ceulx qui seroient morts en battaille, et deffendit tout deuil et toutes lamentations.

Aussi leur interdit-il de voyager en païs estranger, de peur qu'ils n'y apprissent des meurs estranges et façons de vivre incorrectes : et par mesme raison bannit il tous estrangers de sa ville, de peur que s'ils venoient à s'y couler et habituer, ils ne montrassent et enseignassent quelque vice à ses citoyens : et s'il y avoit aucun qui ne voulust souffrir la discipline et institution des enfans, ne jouissoit point des droits et privileges de bourgeoisie.

Et disent aucuns que Lycurgus avoit institué, qu'un estranger mesme qui se vouloit soubmettre à l'observation de sa discipline, eust une des portions qu'ils avoient dès le commancement ordonnées, mais il ne la pouvoit vendre.

Leur coustume estoit de se servir et user des serviteurs de leurs voisins, ne plus ne moins que des leurs propres, quand ils en avoient affaire, et autant de leurs chevaux ou de leurs chiens, si les proprietaires n'en avoient eux-mesmes affaire.

Aux champs pareillement s'ils se trouvoient avoir

besoing d'aucune chose qui fust au logis de leurs voisins, ils alloient librement ouvrir les coffres et les lieux où elle estoit, et la prenoient, puis refermoient les lieux où ils l'avoient prise.

A la guerre, ils portoient robbes rouges, pource qu'il leur sembloit que ceste couleur estoit mieulx seante à un homme, et puis pour ce qu'elle ressemble au sang elle faisoit plus de frayeur à ceulx qui ne l'avoient pas accoustumée : joint qu'elle estoit encore utile, parce que s'il advenoit qu'ils fussent blecez l'ennemy ne le pouvoit pas appercevoir, pour la semblance de la tainture au sang. Quand ils avoient vaincu leurs ennemis par quelque ruze et habileté de leur capitaine, ils sacrifioient à Mars un bœuf : mais quand c'estoit par vive force à la descouverte, ils immoloient alors un cocq, accoustumans par cela leurs capitaines à estre non seulement belliqueux, mais aussi rusez.

En leurs prieres qu'ils faisoient aux dieux, ils y adjoustoient, qu'ils peussent supporter une injure : et la somme de leurs prieres estoit, que les dieux leur donnassent honneur pour bien faire, et rien plus.

Ils honoroient Venus armée, et faisoient toutes les images des dieux tant masles que femelles avec des lances et javelines en leurs mains, comme ayans tous la vertu militaire et guerriere : aussi disoient ils en commun proverbe, « qu'il fault invoquer la fortune en estendant la main » : voulant dire qu'il fault invoquer les dieux en entreprenant quelque chose, et mettant la main à l'œuvre, non pas autrement.

Ils monstroient à leurs enfans les Ilotes yvres, à fin de les destourner de boire beaucoup de vin.

Ils ne frappoient jamais à la porte des maisons, ains appelloient de dehors.

Les estrilles dont ils usoient estoient non de fer mais de roseau.

Ils n'oyoient jamais jouër ny comædies ny tragædies, à fin qu'ils n'entendissent jamais ny par jeu ny à bon esciant contredire aux loix. Le poëte Archilochus estant venu à Sparte, ils l'en chasserent à la mesme heure, pour autant qu'ils sçeurent qu'il avoit faict des vers, ès quels il disoit qu'il valoit mieulx quitter et jetter ses armes, que de mourir,

Fol est qui tant pour un bouclier s'esmaye [1],
J'ay bien jetté le mien dans une haye,
Quoy qu'il fust bon: mais pour me le garder
Je n'ay voulu ma vie hazarder:
Perdu qu'il soit, j'en pourray bien eslire
Un autre après qui ne sera ja pire.

Toutes leurs sacrées cerimonies estoient communes autant aux filles comme aux fils.

Les ephores condemnerent Sciraphidas à l'amende, pour autant que plusieurs luy faisoient tort.

Ils feirent mourir un qui faisoit le penitent [2] public, portant une haire comme un sac sur sa

[1] Voyez les Observations.

[2] Je ne connois point cet ordre de pénitens publiçs qu'Amyot suppose à Lacédémone. Le grec dit seulement un porteur de sac, et ne parle point de pourfileure de pourpre, mais d'une bordure sans autre désignation.

chair, d'autant qu'il y avoit de la pourfileure de pourpre en sa haire.

Ils tenserent un jeune garçon qui alloit encore aux exercices de la jeunesse d'autant qu'il sçavoit le chemin de Pyles [1], où se tenoit l'assemblée des estats de la Crece.

Ils chasserent de leur ville un retoricien nommé *Cephisophon*, d'autant qu'il se vantoit de pouvoir parler tout un jour entier sur quelque subject que ce fust, disant qu'un bon parleur doit avoir la parole égale à ce dont il parle.

Les enfans enduroient d'estre deschirez à coups de fouët tout au long d'un jour, jusques à la mort bien souvent, sur l'autel de Diane surnommée *Orthie*, c'est à dire droitte et roide, tous gays et joyeux, faisant à l'envy les uns des autres à qui plus et plus long temps endureroit d'estre battu : et celuy qui en demouroit vainqueur, en estoit entre les plus estimez et mieulx prisez : et ceste æmulation de combat s'appelle *la fouëttade*, et se recommance tous les ans.

Mais l'une des plus belles et des plus heureuses choses dont Lycurgus ait faict provision à ses citoyens, c'est abondance de loisir : car il ne leur est aucunement permis de se mesler d'aucun art meçanique : et de traffiquer laborieusement et peniblement pour amasser des biens, il n'en estoit point de nouvelle, par ce qu'il avoit tant faict, qu'il leur avoit rendu la richesse ny honorable ny desirable : et les Ilotes leur labouroient leurs

[1] Voyez les Observations.

terres, leur en rendant ce qui estoit d'ancienneté estably et ordonné : et leur estoit defendu d'en exiger plus de louage, à fin que les Ilotes pour le gain qu'ils y faisoient en servissent plus volontiers, et qu'eulx ne convoitassent point à en avoir davantage.

Il leur estoit aussi defendu d'estre mariniers, d'aller sur mer, ny d'y combattre : mais depuis pourtant ils combattirent par mer, et se rendirent seigneurs de la marine : toutefois ils s'en deporterent bientost, d'autant qu'ils voyoient que les meurs de leurs citoyens s'en gastoient et corrompoient : mais depuis encore se changerent ils en cela comme en toutes autres choses. Car les premiers qui amasserent de l'argent aux Lacedæmoniens, furent condemnez à mort, d'autant qu'un ancien oracle avoit esté respondu aux roys Alcamenes et Theopompus,

Avarice sera la ruine de Sparte.

Et neantmoins après que Lysander eust pris la ville d'Athenes, il en emmena à Sparte grande quantité d'or et d'argent qu'ils receurent, et en honorerent le personnage qui la leur avoit apportée.

Mais tant que la cité de Sparte a gardé les loix de Lycurgus, et observé le serment qu'elle avoit juré, elle a esté tousjours la premiere de toute la Grece en gloire et en bonté de gouvernement, l'espace de plus de cinq cents ans : et venants à les trangresser, l'avarice et la convoi-

tise d'avoir se coula petit à petit parmy eulx, et aussi en diminua leur authorité et leur puissance : car leurs alliez et confederez commancerent à leur en mal vouloir.

Mais toutefois encore qu'ils fussent en tel estat, après que Philippus eut gaigné la battaille contre les Grecs, auprès de Chæronée, et que toutes les autres villes de la Grece l'eussent de commun consentement eleu pour capitaine general de toute la Grece, tant par mer comme par terre, et depuis Alexandre son fils après la destruction de la ville de Thebes, les Lacedæmoniens seuls, encore qu'ils eussent leur ville toute onverte, sans aucunes murailles, et qu'ils fussent en bien petit nombre pour les continuelles guerres qu'ils avoient euës, et qu'ils fussent beaucoup plus foibles et par consequent plus aisez à prendre et à desfaire, (* qu'ils n'avoient appris d'estre), neantmoins pour avoir retenu encore quelques petites reliques du gouvernement estably par Lycurgus, ils ne voulurent jamais se soubmettre à aller à la guerre soubs ces deux (** grands) roys là, ny aux autres rois de Macédoine qui vindrent après, ny ne se voulurent trouver ès communes assemblées avec eulx, ny ne contribuerent aucun argent, jusqu'à ce qu'ayants de tout poinct mis à nonchaloir les loix de Lycurgus, ils furent reduits en tyrannie par leurs propres

* Ceci n'est point dans le Grec.

** Ni le mot, grands, non plus.

citoyens, quand ils ne reteindrent du tout plus rien de leur ancienne institution et discipline, et qu'estant devenus tous semblables aux autres peuples, ils perdirent entierement toute leur ancienne reputation et gloire, et leur franchise de parler : et furent finablement redigez en servitude, comme ils sont encore de present subjects aux Romains, aussi bien comme tous les autres peuples et villes de la Grece.

SOMMAIRE

DES APOPHTHEGMES

DES LACEDEMONIENES.

Apophthegmes d'Argiléonide. II. *De Gorgo.* III. *De Girtias.* IV. *De Demetria.* V. *De diverses Lacédémoniènes qui ne sont pas connues.*

LES DICTS NOTABLES

DES LACEDÆMONIENES.

ARGILEONIDE la mere de Brasidas, son fils ayant esté tué, quelques ambassadeurs de la ville d'Amphipolis vindrent à Sparte qui la visiterent, ausquels elle demanda si son fils estoit mort en homme de bien et digne de Sparte : et comme ils le louassent extremement, et luy dissent que c'estoit en faict d'armes le plus grand homme qui eust oncques esté en Lacedæmone, elle leur respondit : « Estran-
« gers mes amis, mon fils estoit bien voirement
« homme de bien et d'honneur, mais Lacedæmone
« en a plusieurs autres qui sont encore plus vaillans
« que luy.

II. GORGO, la fille du roy Cleomenes, comme Aristagoras Milesien fust venu à Sparte pour solliciter Cleomenes d'entreprendre la guerre contre le roy de Perse, pour affranchir les Ioniens, et pour ce faire luy promeist grosse somme d'argent : et d'autant que plus il y contredisoit, d'autant plus il luy augmentast la quantité de deniers qu'il luy promettoit : « Mon pere, dit-elle, cest estranger icy te
« corrompra, si tu ne le jettes promptement dehors
« de nostre maison ». Et comme son pere luy eust un jour commandé de bailler du bled à quelqu'un pour son salaire, y ajoustant, cest luy qui m'a enseigné à faire de bon vin : « Comment, mon pere,

« on en beura du vin davantage, et ceulx qui en « beuront en deviendront plus delicats et moins « vertueux ». Et voyant comme un des serviteurs d'Aristagoras luy chaussoit ses souliers : « Pere, « dit-elle, cest estranger icy n'a point de mains ». Et comme un autre estranger marchant mollement et delicatement se fust approché d'elle, elle le repoulsa rudement, en luy disant : « Te retireras tu « arriere d'icy homme lasche [1], qui ne vaulx pas une « femme » ?

III. Girtias comme son nepveu Acrotatus eust esté rapporté à la maison, d'une querelle qu'il avoit euë contre d'autres jeunes garsons ses compagnons, fort blecé en plusieurs lieux, de maniere que lon pensoit qu'il fust mort, et ses domestiques et familiers en pleurassent et menassent grand deuil : « Ne vous tairez vous pas, dit-elle, car il a mons- « tré de quel sang il estoit. Il ne fault pas à haults « cris plorer les vaillants hommes, mais les medeci- « ner et penser, pour essayer de les sauver ». Et quand la nouvelle fut venue certaine de Candie, où il estoit allé à la guerre, qu'il y avoit esté tué : « Ne « falloit il pas, dit-elle, puis qu'il alloit contre les « ennemis, qu'il y mourust, ou qu'il le feist mou- « rir eulx ? J'ay plus cher d'ouïr dire qu'il soit mort « digne de moy, de son païs, et de ses predecesseurs, « que s'il eust vescu autant que l'homme sçauroit, « estant lasche de cœur ».

[1] Lisez : « qui ne peux pas même faire ce que fait une « femme ». C.

IV. Demetria entendant que son fils couard et indigne d'elle estoit retourné de la guerre, elle mesme le tua, dont on en feist ceste epigramme,

Demetria tua Demetrien
Son propre fils Lacedæmonien,
Quand elle sçeust que son ame surprise
Avoit esté de lasche couardise.

V. Une autre ayant entendu que son fils avoit abandonné son reng, le tua, comme estant indigne de son païs, en disant, « Ce n'est point ma « geniture » : sur laquelle on composa ceste epigramme,

Va meschant germe aux enfers tenebreux
Va, qu'en despit de ton forfaict paoureux,
Eurotas mesme aux serfs couards ne laisse
Boire son eau. Meurs cannaille traistresse,
Entierement inutile à tout bien,
De Sparte indigne, oncques tu ne fus mien.

Un autre ayant entendu que son fils s'estoit sauvé et enfuy des mains des ennemis, luy escrivit, « Il « court un mauvais bruit de toy, efface le, ou ne « sois point ».

Une autre de qui les enfans s'en estoient fuis de la battaille, arrivez qu'ils furent vers elle, leur dit, « Où allez vous meschants fuyards esclaves, voulez « vous rentrer icy dont vous estes sortis » ? en re- « boursant sa robbe par devant, et leur monstrant « son ventre ».

Une autre voyant son fils revenant du camp, luy

demanda, « Hé bien, comment se porte la chose « publique »? Il luy respondit, « Tous noz gens « sont morts ». Et elle prenant un pot de terre luy jetta sur la teste [1], en luy disant: « T'ont ils doncques envoyé pour nous en porter des nouvelles »?

Un frere racontoit à sa mere la genereuse mort d'un autre sien frere: sa mere luy respondit, « Et « n'as tu point de honte de ne l'avoir accompagné à « un si beau voyage »?

Une autre mere avoit envoyé ses enfans, qui estoient cinq, au camp, et attendoit aux faulxbourgs de la ville quelle issue prendroit la battaille: Au premier qui en retourna, elle demanda des nouvelles, il luy respondit, que ses enfans y avoient esté tuez tous cinq. Ce n'est pas cela que je te demande, meschant esclave que tu es, dit-elle, mais comment se portent les affaires de la chose publique»? La victoire est nostre », respondit-il: « Je suis doncques, dit-elle, maintenant contente « de la perte de mes enfans «.

Une autre, ainsi comme elle ensepvelissoit son fils, survint une pauvre vieillotte qui se prit à luy dire: « O femme, quelle fortune»! « Bonne par les « dieux jumeaux, respondit-elle: car le but, auquel « je l'avois enfanté m'est advenu, à fin qu'il mou- « rust pour Sparte ».

Une dame du païs d'Ionie se glorifioit d'un sien ouvrage de tapisserie qu'elle avoit faict au mestier fort sumptueux: mais une Laconiene luy monstrant quatre siens enfans fort honestes et bien moriginez,

[1] Ajoutez : *et le tua*. c.

« Tels, dit-elle, doivent estre les ouvrages d'une « dame de bien et d'honneur, et voilà dequoy elle « se doit vanter et glorifier ».

Une autre mere ayant eu nouvelles que son fils se gouvernoit mal en païs estranger où il estoit, luy escrivit, « Il court un mauvais bruit de toy par deçà, « efface le, ou te meurs ».

Estans quelques ambassadeurs de Chio venus à Sparte, qui accusoient et donnoient de grandes charges à Pædaretus, sa mere Teleutia en ayant senty le vent les envoya querir : et ayant entendu d'eulx les charges dont ils l'accusoient, après qu'elle eut jugé en elle mesme qu'il avoit tort, elle luy rescrivit, « Teleutia mere à Pædaretus son fils : Ou « fais mieulx, ou demeure là, n'esperant pas te « sauver par deçà ».

Une autre semblablement escrivit à son fils que l'on accusoit de quelque crime : « Mon fils, delivre « toy ou de ceste charge, ou de la vie ».

Un autre accompagnant son fils boitteux qui s'en alloit à la battaille, luy disoit, « Mon fils à chasque « pas souviene toy de bien faire ».

Une autre de qui le fils estoit retourné de la battaille blecé au pied, et se plaignoit fort de la grande douleur qu'il sentoit : « Mon fils, dit-elle, si tu te « veux souvenir de la vertu, tu t'appaiseras, et ne « sentiras plus de douleur ».

Un Lacedæmonien avoit tellement esté blecé en une battaille, qu'il ne se pouvoit pas bien soustenir sur ses jambes, et falloit qu'il cheminast à quatre pieds : et comme il eust honte de veoir les gens qui

se rioient, sa mere luy dit : « Et combien est-il plus « raisonnable, mon fils, de te resjouir pour le tes- « moignage de ta prouësse, que d'avoir honte pour « un rire insensé » ?

Un autre baillant à son fils un bouclier, en l'admonestant de faire son devoir : « Mon fils, dit-elle, « ou rapporte ce bouclier, ou qu'on te rapporte « dedans ».

Une autre baillant aussi le bouclier à son fils, partant pour s'en aller à la guerre, luy dit : « Ton « pere t'a tousjours conservé ce bouclier, advise de « le conserver aussi, ou de mourir ».

Une autre respondit à son fils qui se plaignoit d'avoir courte espée, « Approche toy d'un pas ».

Une autre entendant que son fils estoit mort très vaillamment en la battaille : « Aussi estoit il mon « fils, dit-elle ».

Au contraire, un autre entendant que son fils s'estoit sauvé de vistesse : « Aussi n'est il pas à moy, « dit-elle ».

Une autre entendant que son fils estoit mort en battaille, au mesme lieu où lon l'avoit mis : « Ostez « le donc, dit-elle, de là, et mettez son frere en sa « place ».

Une autre estant en procession solennelle et publique avec un chappeau de fleurs sur sa teste, entendit que son fils avoit gaigné la battaille, mais qu'il estoit si griefvement blecé, qu'il estoit prest à rendre l'ame : sans oster son chappeau de fleurs de dessus sa teste, ains comme se glorifiant de ceste nouvelle : « O combien, dit-elle, mes amies, il est « plus

« plus honorable mourir victorieux en bataille, « que non pas survivre après avoir emporté le prix « en la feste des jeux Olympiques ».

Un frere racontoit à sa sœur, comme son fils estoit mort vaillamment à la guerre : et elle luy respondit, « Autant comme j'ay de plaisir de luy, « tout autant j'ay de desplaisir de toy, mon frere, « que tu ne l'as accompagné en un si vertueux « voyage ».

Quelqu'un envoyoit solliciter une Lacedæmoniene, si elle vouldroit s'entendre avec luy : elle feit response, « Quand j'estois fille, j'apprenois à « obeïr à mon pere, et l'ay tousjours faict : et de« puis que j'ay esté femme, à mon mary, si donc ce « que celuy là me demande est honeste et juste, « qu'il le declare premierement à mon mary ».

Une fille pauvre estant enquise quel douaire elle apporteroit à celuy qui l'espouseroit : « La pudicité, « respondit-elle, de mon païs ».

Une autre estant interroguée, si elle estoit allée au mary : « Non, dit-elle, mais le mary à moy ».

Une autre ayant esté occultement despucellée, et fait avorter son fruict, porta si patiemment les douleurs de son avortement, sans jetter un seul cry, que jamais son pere ny ceulx qui estoient autour d'elle ne s'apperceurent aucunement qu'elle eust avorté : car le deshonneur combattant avec l'honesteté vainquit la vehemence des douleurs.

Une Lacedæmoniene que lon vendoit, interroguée, qu'elle sçavoit faire, respondit, « Estre « fidele ».

Une autre ayant esté prise prisonniere, et semblablement estant interroguée, qu'elle sçavoit faire, respondit, « Bien garder la maison ».

Une autre estant enquise par quelqu'un, si elle seroit bonne s'il l'achettoit : « Ouy, respondit-elle, « encore que tu ne m'achettes pas ».

Une autre que lon vendoit à l'encan, respondit au crieur qui luy demandoit ce qu'elle sçavoit faire, « Estre libre » : et comme celuy qui l'avoit achettée luy commandast quelque service indigne de personne libre : « Tu te repentiras, dit-elle, de t'avoir « envié un si noble acquest : et se feit elle mesme « mourir ».

SOMMAIRE

DES VERTUEUX FAITS DES FEMMES.

Plutarque blâme l'opinion de Thucydide qui prescrit l'obscurité aux femmes. II. *Il a écrit cet ouvrage pour montrer que la vertu est la même dans les hommes et dans les femmes.* III. *La comparaison de leurs actions respectives est le plus sûr moyen d'en reconnoître la similitude ou la différence.* IV. *Il ne fera entrer dans son récit que les traits les moins connus ou les plus frappans.* V. *Des dames Troiennes.* VI. *Des dames de la Phocide.* VII. *Des dames de Chio.* VIII. *Des Argiennes.* XI. *Des Persiennes.* X. *Des Gauloises.* XI. *Des Méliennes.* XII. *Des Toscanes.* XIII. *Des Lyciennes.* XIV. *Des Salmatides.* XV. *Des Milésiennes.* XVI. *Des Ciennes.* XVII. *Des Phocéennes.* XVIII. *De Valérie et de Clélie.* XIX. *De Micca et de Mégisto.* XX. *De Piérie.* XXI. *De Polycrite.* XXII. *De Lampsace.* XXIII. *D'Aretaphile.* XXIV. *De Camma.* XXV. *De Stratonice.* XXVI. *De Chiomara et d'une Pergamienne.* XXVII. *De Timoclée.* XXVIII. *D'Eryxo.* XXIX. *De Xénocrite.* XXX. *De la femme de Pythes.*

LES VERTUEUX FAITS DES FEMMES.

Je n'ay pas mesme opinion que Thucydides, dame Clea, touchant la vertu des femmes : pour ce que luy estime [1], que celle là soit la plus vertueuse, et la meilleure, de qui on parle moins, autant en bien qu'en mal : pensant que le nom de la femme d'honneur doive estre tenu renfermé comme le corps, et ne jamais sortir dehors. Et me semble que Gorgias estoit plus raisonnable, qui vouloit, que la renommée, non pas le visage, de la femme fust cogneuë de plusieurs : et m'est advis, que la loy ou coustume des Romains estoit très bonne, qui portoit, que les femmes, aussi bien que les hommes, après leur mort fussent publiquement honorées à leurs funerailles des louanges qu'elles auroient meritées.

II. Et pourtant incontinent après le trespas de la très vertueuse dame Leontide, je discouru dès lors assez longuement sur ceste matiere avec toy, lequel discours ne fut point à mon advis sans quelque consolation fondée en raison philosophique : et maintenant suivant ce que tu me requis alors, je t'envoye le reste du propos, pour monstrer que c'est une mesme vertu celle de l'homme, et celle de la femme, par la preuve de plusieurs exemples tirez

[1] Ce passage termine le discours de Périclès, connu sous le nom d'oraison funèbre, au second livre de la guerre du Péloponèse.

des ancienes histoires, qui n'ont pas esté par moy recueillies en intention de donner plaisir à l'ouye : mais si la nature de l'exemple est telle, que tousjours à la force de persuader est conjoincte aussi la vertu de delecter, mon propos ne rejettera point la grace du plaisir qui seconde et favorise l'efficace de la preuve, ny n'aura point de honte de conjoindre les Graces avec les Muses, qui est la plus belle assemblée du monde, comme dit Euripides, induisant l'ame à croire facilement les belles raisons par la delectation qu'elle y prend : car si pour prouver que c'est un mesme art de peindre les femmes que les hommes ; comme Apelles, ou Xeuxis, ou Nicomachus [1] en ont laissées, y auroit il homme qui m'en sceust avec raison reprendre, en me mettant sus que j'aurois plus tost visé à resjouir et delecter les yeux, que non pas à prouver mon intention ? Je crois à mon advis, que non. Et quoy, si d'ailleurs pour monstrer que la science poëtique de representer en vers toutes choses, n'est point differente ès femmes d'avec celle qui est aux hommes, ains tout une mesme, je venois à conferer les vers de Sappho avec ceulx d'Anacreon, ou les oracles des Sibylles avec les responses de Bacchis [2], y auroit il homme qui peust justement blasmer celle demonstration, pource qu'elle attireroit l'auditeur à la croire avec plaisir et delectation ? Jamais homme ne le diroit.

III. Et neantmoins il n'y a moyen de cognoistre

[1] Voyez les Observations.

[2] Voyez les Observations.

mieulx d'ailleurs la similitude ou difference de la vertu de la femme et de l'homme, qu'en conferant les vies aux vies, et les faicts aux faicts, comme en mettant l'un devant l'autre les ouvrages de quelque grande science, et considerant si la magnificence de la royne Semiramis a un mesme air et mesme forme, que celle du roy Sesostris; et la prudence de Tanaquil[1], que celle du roy Servius[2]; ou la magnanimité de Porcia[3], que celle de Brutus, ou celle de Timoclea que celle de Pelopidas, en ce qui est principalement commun entre eulx, et en quoy gist leur principale valeur: pource que les vertus prennent quelques autres differences, comme couleurs propres et particulieres, selon la diversité des natures, et se conforment aucunement aux moeurs et conditions des subjects en qui elles sont, et aux temperatures des corps, aux aliments mesmes, et aux façons de vivre: car Achilles estoit vaillant d'une sorte, et Ajax d'une autre; et la prudence d'Ulysse n'estoit pas semblable à celle de Nestor, ny n'estoit pas Caton juste de mesme qu'Agesilaus, ny Irene n'aimoit pas son mary de la mesme façon que faisoit Alcestis; ny Cornelia n'estoit magnanime comme l'estoit Olympiade, mais pour cela

[1] Femme de Tarquin l'ancien, qui commença à régner à Rome l'an 139 de sa fondation.

[2] Il succéda à Tarquin l'ancien l'an de Rome 177.

[3] Fille de Caton d'Utique, et femme de Marcus Brutus, qui se tua en avalant des charbons ardens, lorsqu'elle apprit la défaite et la mort de son mari à la bataille de Philippes, l'an de Rome 712.

nous ne dirons pas qu'il y ait plusieurs diverses vertus de vaillance, ne plusieurs prudences, ne plusieurs justices, pour les similitudes de la façon de faire particuliere qui est à un chascun, lesquelles ne forcent point d'avouër que la vertu soit diverse.

IV. Or quant aux exemples qui sont plus vulgaires et plus communs, et dont je presume que tu aies toute intelligence et cognoissance, pour les avoir leus ès livres des anciens, je les passeray pour le present, si ce ne sont d'adventure quelques faicts bien dignes de memoire qu'aient ignoré ceulx qui par avant nous ont escrit les communes chroniques et vulgaires histoires. Mais pource que les femmes par le passé, tant en commun qu'en particulier ont fait plusieurs actes dignes d'estre rememorez et couchez par escript: il ne sera pas mauvais d'en mettre devant les autres quelques uns de ceulx qu'elles ont faicts en communauté.

DES DAMES TROIENNES.

V. La plus part [1] de ceulx qui eschapperent de la prise et destruction de Troie (la grande [2]), coururent fortune, et furent jettez par la tourmente, avec ce qu'ils n'entendoient pas l'art de naviguer, ny ne cognoissoient pas la mer, en la coste de l'Italie : et s'estans garrez ès abris, bayes et ports au

[1] Le grec dit : parmi les Troiens échappés du sac d'Ilion, ceux qui furent le plus maltraités par les tempêtes.

[2] La grande, n'est pas dans le grec.

dedans de la terre, à l'endroict où la riviere du Tybre se desgorge en la mer, les hommes descendirent en terre, et allerent errans çà et là par le païs pour trouver langue, et ce pendant leurs femmes adviserent entre elles, que quand bien ils seroient les mieulx fortunez et plus heureuses gents du monde [1], encore seroit il meilleur de s'arrester en quelque lieu, que d'aller tousjours ainsi vagans et errans par la mer, et faire là leur païs, puis qu'ils ne pouvoient recouvrer celuy qu'ils avoient perdu. A quoy s'estans toutes accordées, elles brusleront leurs vaisseaux, ayant commencé l'une d'entre elles qui s'appelloit *Rome* [2], l'ayants executé, elles s'en allerent au devant de leurs maris, qui accouroient vers la mer pour cuider secourir leurs vaisseaux, et craignans la fureur de leur courroux, les ambrasserent et baiserent affectueusement, les unes leurs marits, les autres leurs parents, et par ceste caresse les appaiserent. De là commencea la coustume qui dure encore parmy les Romains, que les femmes saluent ainsi leurs parents, en les baisant en la bouche. Car les Troiens recognoissans la necessité qu'ils estoient contraincts d'ainsi le faire, et quant et quant trouvant les habitans du païs qui les recevoient humainement et amiablement, approuverent ce que leurs femmes avoient faict, et s'habituerent en ceste endroict là de l'Italie parmy les Latins.

[1] Le grec dit : quelque heureuse que pussent être leur navigation, et leurs voyages.

[2] Le grec ajoute : à ce qu'on dit, et cela n'étoit pas inutile à exprimer.

DES DAMES DE LA PHOCIDE.

VI. Le faict des dames de la Phocide, duquel nous voulons faire mention, n'a point eu d'historien illustre qui l'ait redigé par escript : mais toutefois si ne cede il en vertu à nul acte qui ait oncques esté fait par femmes, et si est tesmoigné par grands sacrifices que ceulx de la Phocide celebrent encore jusques aujourd'huy auprès de la ville de Hyampolis, et par des anciens decrets du païs. Or en est l'histoire entiere descrite de poinct en poinct en la Vie de Daïphantus : mais quant a ce qui en appartient aux femmes, le faict est tel. Il y avoit une guerre irreconciliable et mortelle entre ceulx de la Thessalie et ceulx de la Phocide, parce que ceulx de la Phocide à un jour nommé tuerent tous les magistrats et officiers des Thessaliens qui exerceoient tyrannie en leurs villes, et ceulx de la Thessalie briserent avec des meules deux cents cinquante ostagers de la Phocide qu'ils avoient entre leurs mains : et puis avec toute leur puissance entrerent en armes dedans leur païs par celuy des Locriens, ayans premierement conclu et arresté en leur conseil, qu'ils ne pardonneroient à homme quelconque qui fust en aage de porter armes, et qu'ils feroient les femmes et les enfans esclaves. Parquoy Daïphantus le fils de Bathyllius l'un des trois qui avoient l'authorité souveraine au gouvernement de la Phocide, leur persuada, que tous ceulx qui seroient en aage de porter armes, allassent au devant des Thessaliens pour les combattre : et au demourant quant à

leurs femmes et à leurs enfans, qu'ils les assemblassent tous en un certain lieu de la Phocide, et environnassent le pourpris du lieu de grande quantité de bois, et y meissent des gardes pour les garder, ausquels ils donnassent en mandement que s'ils entendoient dire qu'ils eussent esté desfaicts, ils meissent le feu dedans le bois, et feissent brusler tous ces corps là : ce que tous les autres ayants approuvé, il y en eut un qui se levant dit, qu'il estoit juste et raisonnable d'avoir aussi le consentement des femmes là dessus, et que si elles ne trouvoient ce conseil bon, qu'il le fauldroit laisser, et ne les y point forcer. Ce propos estant parvenu jusques aux dames, elles teindrent assemblée de conseil à par elles là dessus, où elles resolurent de suivre l'advis de Daïphantus, avec si grande allegresse, qu'elles en couronnerent Daïphantus d'un chappeau de fleurs, comme ayant donné un très bon conseil à la Phocide : et dit on que les enfans mesmes en ayants tenu conseil entre eulx à part, conclurent de mesme. Ainsi ceulx de la Phocide ayants donné la battaille aux Thessaliens près du village de Cleones, ès marches de Hyampolis, les desfeirent. Ceste resolution de ceulx de la Phocide fut depuis appellée par les Grecs, *le Desespoir :* en memoire de laquelle victoire tous les peuples de la Phocide jusques aujourd'huy celebrent en ce lieu là, la plus grande et plus solennelle feste qu'ils aient, en l'honneur de Diane, et l'appellent *Elaphebolia*.

DES DAMES DE CHIO.

VII. Ceulx de Chio fonderent jadis la ville de Leuconie par une telle occasion: Un jeune gentilhomme des meilleures maisons de Chio s'estoit marié, et comme on luy menoit sa femme en sa maison sur un chariot, le roy Hippoclus qui estoit amy et familier du marié, et avoit assisté aux espousailles comme les autres, où lon avoit bien beu, bien ry, et fait bonne chere, saulta sur le chariot, où estoit la mariée, non pour y faire aucune violence ne villainie, mais seulement pour se jouër, comme la coustume estoit en ceste feste: toutefois les amis du marié ne le prenant pas ainsi, le tuerent sur la place: à raison duquel homicide, s'estans monstrez à ceulx de Chio plusieurs signes manifestes de l'ire et courroux des dieux, et ayant l'oracle d'Apollo respondu, que pour l'appaiser il falloit qu'ils tuassent ceulx qui avoient occis Hippoclus: Ils respondirent que c'estoient tous ceulx de la ville qui l'avoient tué. Dieu leur commanda qu'ils eussent doncques tous à sortir de la ville de Chio, si tous estoient participans de ce meurtre: ainsi meirent hors de leur ville ceulx qui estoient autheurs ou aucunement participans de ce crime, qui n'estoient pas en petit nombre, ny gents de petite qualité, et les envoyerent habiter en la ville de Leuconie, qu'ils avoient paravant osté et conquise sur les Coroniens, à l'aide des Erythreiens: mais depuis, guerre s'estant esmeuë entre eulx et les Erythreiens qui estoient pour lors le plus puissant peuple de

tout le païs d'Ionie, et les estans les Erythreiens venuz assaillir avec armée, ne pouvans resister, ils feirent composition, par laquelle il leur estoit permis de sortir avec une robbe et un saye tant seulement, et non autre chose. Les femmes entendu cest appointement leur dirent injure, s'ils avoient le cœur si lasche que de quitter leurs armes, et de s'en aller passer tous nuds à travers leurs ennemis : et comme leurs maris alleguassent qu'ils avoient juré, elles leur conseillerent, comment que ce fust, n'abandonner point leurs armes, et de leur dire que la javeline estoit la robbe, et le bouclier le saye à tout homme de cœur. Ceulx de Chio les creurent, et parlerent audacieusement aux Erythreiens, en leur monstrant leurs armes si bien qu'ils les effroyerent de leur audace, et n'y eut personne d'eulx qui s'en approchast pour cuider les empescher, ains furent tous contents qu'ils s'en allassent, en leur quittant la place. Voilà comment ceulx là ayants appris de leurs femmes la hardiesse de s'asseurer, sauverent leur honneur et leur vie.

Bien long temps depuis les femmes de la mesme ville de Chio feirent un autre acte qui ne cede de rien en vertu à celuy là, lors que Philippus le fils de Demetrius tenant leur ville assiégée feit proclamer un mandement par ses heraults, et un cry merveilleusement superbe et barbare, Que les esclaves de la ville se rebellassent contre leurs maistres, et se veinssent rendre à luy, et qu'il leur donneroit liberté, et si leur feroit espouser à chascun leurs maistresses, femmes de leurs maistres.

Les femmes en conceurent un si grand courroux, et si grande indignation en leurs cœurs (avec les esclaves, qui eulx mesmes en furent irritez comme elles, et leur assisterent) qu'elles prirent la hardiesse de monter sur les murailles de la ville, et d'y porter des pierres et des traicts, en priant leurs hommes qui combattoient d'avoir bon courage, et les admonestans de ne se lasser point de faire bien leur devoir : si bien qu'en faisant de faict et de parole ce qu'elles pouvoient pour repoulser l'ennemy, à la fin elles contraignirent Philippus de se lever de devant la ville sans rien faire, et n'y eut pas un esclave tout seul qui se rendit oncques à luy.

DES ARGIENNES.

VIII. Le combat des dames Argiennes à l'encontre du roy de Lacedæmone Cleomenes, pour la defense de leur ville d'Argos qu'elles entreprirent soubs la conduite et par l'enhortement de Telesilla poëtisse, n'est pas moins glorieux que autre exploit quelconque que jamais les femmes aient fait en commun. Ceste dame Telesilla, à ce que l'on treuve par escript, estoit bien de maison noble et illustre, mais au demourant fort maladive de sa personne, à l'occasion dequoy elle envoya devers l'oracle pour sçavoir comment elle pourroit recouvrer sa santé : et luy ayant respondu, qu'elle servist et honorast les Muses : elle obeïssant à la revelation des dieux [1],

[1] Lisez : et s'adonnant à faire des odes, et à l'harmonie. c.

et se mettant à apprendre la poësie et l'harmonie du chant, fut en peu de temps delivrée de sa maladie, et devint très renommée et estimée entre les femmes, pour ceste partie de poësie. Depuis estant advenu que le roy des Spartiates Cleomenes ayant tué en une battaille grand nombre des Argiens, mais non pas toutefois comme quelques uns fabuleusement ont escrit precisement, sept mille, sept cents, septante et sept, s'en alla droit à la ville d'Argos, esperant la surprendre vuide d'habitants, il prit une souldaine emotion de courage et de hardiesse inspirée divinement aux femmes qui estoient en aage, de faire tout leur effort pour engarder les ennemis d'entrer dedans la ville : et de faict soubs la conduitte de Telesilla, elles prirent les armes, et se mettant aux creneaux des murailles, les ceignirent et environnerent tout à l'entour, dont les ennemis demourerent fort esbahis. Si repoulserent le roy Cleomenes avec peine et meurtre de bon nombre de ses gents, et chasserent l'autre roy de Lacedæmone Demaratus hors de leur ville, qui estoit desja entré bien avant dedans, et en avoit occupé le quartier qui s'appelle *Pamphiliaque.* Ainsi la ville ayant esté sauvée par leur prouësse, il fut ordonné que celles qui estoient mortes au combat seroient honorablement inhumées sur le grand chemin que lon nomme la *voye Argienne :* et à celles qui estoient demourées, pour un perpetuel monument de leur vaillance, on permeit qu'elles consecrassent et dediassent une statue à Mars. Ce combat fut, ainsi, comme les uns escrivent, le

septieme jour : ou, comme les autres, le premier du mois que lon nommoit anciennement [1] *Tetarus* en Argos, et maintenant s'y appelle *Hermæus*, auquel les Argiens solennisent encore aujourd'huy une feste solennelle qu'ils appellent *Hybristica*, comme qui diroit l'infamie, où la coustume est, que les femmes vestent des sayes et manteaux à usage d'homme, et les hommes des cottes et des voiles à usage de femmes : et pour remplir le default d'hommes en leur ville, au lieu de ceulx qui estoient morts ès guerres, ils ne feirent pas ce que dit Herodote, qu'ils marierent leurs esclaves avec leurs veufves, mais ils adviserent de donner droict de bourgeoisie de leur ville, aux plus gents de bien de leurs voisins, et leur feirent espouser les veufves : et toutefois encore semble il qu'elles les eurent en quelque mespris, car elles feirent une loy, que les nouvelles mariées auroient des barbes feintes au menton, quand elles coucheroient avec leurs maris.

DES PERSIENNES.

IX. Cyrus ayant fait rebeller les Perses contre les Medes et leur roy Astiages, il advint qu'il fut rompu en une bataille avec ses Perses, lesquels fuyants à val de roupte vers leur ville, et estant les ennemis bien prests d'y entrer pesle mesle quand et eulx, les femmes sortirent dehors au devant d'eulx, et rebourssants leurs robbes du bas en hault par le devant leur crierent, où fuyez-vous les plus lasches

[1] Grec, Herméus, et maintenant le quatrième.

hommes qui soient au monde? car pour fuir vous ne pouvez pas rentrer icy d'où vous estes sortis. Les Perses ayants honté de veoir ceste façon de faire de leurs meres, et d'ouïr leurs voix aussi, en se tensant et blasmant eulx mesmes, tournerent visage, et retournants de rechef au combat, meirent en fuitte leurs ennemis. Depuis ce temps là fust establie la loy, que toutes et quantefois que le roy, retournant d'aucun voyage loingtain, entreroit dedans la ville, chasque femme auroit de luy un escu, de l'ordonnance du roy Cyrus. Mais on dit que l'un de ses successeurs roy, nommé *Ochus*, qui ne valoit rien au demourant, ains estoit plus avaricieux que ne fut oncques roy, tournoit tousjours au long de la ville, et ne passoit jamais par dedans, ains frustroit tousjours les dames du present qu'elles devoient avoir : là où au contraire, Alexandre y entra par deux fois, et si donna le double aux femmes grosses.

DES GAULOISES.

X. Avant que les Gaulois passassent les montagnes des Alpes, et qu'ils eussent occupé celle partie de l'Italie où ils habitent maintenant, une grande et violente sedition s'esmeut entre eulx, qui passa jusques à une guerre civile : mais leurs femmes ainsi que les deux armées furent prestes à s'entrechocquer, se jetterent au milieu des armes, et prenans leurs differents en main, les accorderent, et jugerent avec si grande equité, et si au contentement

ment de toutes les deux parties, qu'il s'en engendra une amitié et bienveuillance très grande reciproquement entre eulx tous, non-seulement de ville à ville, mais aussi de maison à maison : tellement que depuis ce temps là ils ont tousjours continué de consulter des affaires tant de la guerre que de la paix avec leurs femmes, et de pacifier les querelles et differents, qu'ils avoient avec leurs voisins et leurs alliez, par le moyen d'elles. Et pourtant en la composition qu'ils feirent avec Hannibal, quand il passa par les Gaules, entre autres articles, ils y meirent, que s'il advenoit que les Gaulois pretendissent que les Carthaginois leur tinssent quelque tort, les capitaines et gouverneurs Carthaginois qui estoient en Espagne en seroient les juges : et si au contraire les Carthaginois vouloient dire que les Gaulois leur eussent faict quelque tort, les femmes des Gaulois en jugeroient.

DES MELIENES.

XI. Les Meliens se deliberants d'aller chercher une terre à habiter plus fructueuse et plus fertile que la leur, eleurent pour conducteur et capitaine de la trouppe qu'ils envoyoient dehors un jeune homme de beaulté excellente, lequel avoit nom *Nymphæus*, et ayants premierement envoyé à l'oracle, dieu leur respondit qu'ils la cherchassent par mer, et que ils s'arrestassent et s'habituassent au lieu où ils auroient perdu leurs porteurs. Or advint il, que eulx estant abordez en

la coste de la Carie et descendus en terre, leurs vaisseaux y perirent par la tourmente : et lors les habitans de la ville de Cyrassa en la Carie, soit qu'ils eussent pitié de leur necessité, ou qu'ils redoubtassent leur hardiesse, les convierent à demourer avec eulx, et leur departirent une quantité de terre : mais depuis voyants qu'en peu de temps ils avoient pris un grand accroissement, ils leur dresserent embusches pour les tuer, en un grand soupper, qu'ils leur preparerent. Or y avoit il une jeune fille Carienne nommée *Caphene*, qui estoit secrettement amoureuse de Nymphæus, et ne pouvant supporter que lon feit ainsi proditoirement mourir son amy, elle luy descouvrit la deliberation, et l'entreprise de ceulx du païs. Quand doncques les Cyrassiens les vindrent querir pour aller au festin, Nymphæus feit response, que la coustume des Grecs n'estoit point d'aller soupper en festin, qu'ils n'y menassent leurs femmes quand et eulx : quoy entendu, les Cariens leur dirent, qu'ils amenassent doncques leurs femmes en bonne heure. Ainsi ayant donné à entendre à ses gens, ce que les Cariens leur vouloient faire, il leur dit qu'ils vinssent quant à eulx sans armes en leurs robbes simples, mais que chascune de leurs femmes apportast dedans les plis de sa robbe une espée, et qu'elle s'asseit auprès de son mary. Quand ce fut au milieu du soupper que lon donna le signal aux Cariens pour mettre la main à la besogne, les Grecs incontinent cogneurent bien que c'estoit le poinct de

l'occasion qu'il falloit mener les mains : les femmes toutes à coup ouvrirent leurs girons, et leurs maris se saisissans de leurs espées, coururent sus aux Barbares, et les massacrerent tous en la place, sans en excepter un : ainsi ayant conquis le païs et rasé leur ville, ils en bastirent une autre qu'ils appellerent la nouvelle *Cyrasse*. Et Caphene estant mariée avec Nymphæus, receut l'honneur et la grace qu'elle leur avoit faict. Si me semble que ce qui est plus à louer et estimer en ce faict, c'est le silence et l'asseurance de ces dames, et que jamais, tant qu'elles estoient, il n'y en eut une seule à qui le cœur faillist en ceste entreprise, ne qui contre sa volonté y feist aucun mauvais office.

DES THOSCANES.

XII. Il y eut jadis quelques Thyrreniens et Thoscans [1] qui occuperent les isles de Lemnos et d'Imbros, et ravirent quelques femmes des Atheniens du bourg de Lauria [2], desquelles ils eurent des enfants : mais les Atheniens depuis les chasserent desdittes isles, commes estans mestifs et demy-Barbares : et eulx estans par fortune arrivez au promontoire de Tænarus, feirent service bien à poinct aux Spartiates en la guerre qu'ils avoient contre leurs Ilotes : et pour ceste cause ayants

[1] Tyrrhéniens, Etrusques, ou Toscans, c'est le même peuple au sud-ouest de l'Italie.

[2] Voyez les Observations.

obtenu droict de bourgeoisie à Sparte, et des femmes en mariage, sans toutefois estre admis aux offices ny magistrats, et sans pouvoir estre du conseil, ils vindrent à estre soupçonnez de vouloir remuer quelque nouvelleté, et de s'assembler et conspirer ensemble, pour changer le gouvernement. Parquoy ceulx de Sparte les ayants saisis au corps, les meirent en prison, et les teindrent en bien estroitte garde, pour voir s'ils les pourroient convaincre par preuves certaines et indubitables : cependant les femmes de ces prisonniers vindrent en la prison, et feirent tant par prieres et obsecrations envers les gardes, qu'ils les laisserent entrer seulement pour veoir et saluer leurs marits : Quand elles furent entrées, elles leur conseillerent qu'ils despouillassent vistement leurs habillements, et vestissent ceulx d'elles, et qu'ils s'en allassent ainsi se bouchants et affublans le visage : ce qui fut faict, et demourerent elles enfermées en la prison, se preparans à soustenir tous les maux que lon leur pourroit faire : et les gardes laisserent sortir leurs marits pensans que ce fussent les femmes. Eulx estans ainsi sortis, allerent incontinent occuper le mont de Taugeta, et susciter les Ilotes à prendre les armes et se rebeller : ce que craignans ceulx de Sparte, leur envoyerent un herault, par lequel ils appointerent avec eulx que lon leur rendroit leurs femmes, argent et tous leurs biens, et leur fourniroit on des navires, ès quelles ils s'en iroient par mer chercher leur adventure, et quand ils auroient

trouvé païs et ville à se loger, ils seroient nommez et reputez parents des Lacedæmoniens et colonie extraitte et descendue d'eulx : l'accord ainsi passé ils prirent pour leurs capitaines Pollis, Adelphus [1] et Crataidas Lacedæmoniens, et y en eut une partie d'eulx qui s'arresterent en l'isle de Melo : mais la plus grande trouppe, soubs la conduitte de Pollis s'en alla en Candie, attendant si les signes qui leur avoient esté predicts par les oracles leur adviendroient point : car il leur avoit esté respondu, que quand ils auroient perdu leur ancre et leur deesse, que là ils meissent fin à leur voyage, et qu'ils bastissent une ville. Estans doncques venus surgir en la peninsule de la Cherronese, là où il se meit la nuict parmy eulx une frayeur sans occasion quelconque apparente, que lon appelle *terreur panique* : dequoy estans effroyez et troublez, ils se jetterent en tumulte sans ordre dedans leurs vaisseaux, delaissans à terre l'image de Diane qu'ils avoient euë de pere en fils, ayant esté apportée par leurs predecesseurs de Brauron en l'isle de Lemnos, et de là par tout avec eulx : après que le tumulte de l'effroy fut passé, ainsi comme ils cingloient desja en pleine mer ils s'apperceurent qu'ils avoient oublié leur image, et quant et quant Pollis se prit garde que la prinse de leur ancre estoit perdue, pource que quand on vint à la tirer à force, comme il advient, des lieux où elle estoit fichée parmy des rochers, elle se rompit et y demoura :

[1] Voyez les Observations.

si dit que les oracles qui leur avoient esté predicts, estoient accomplis, donna le signal à la flotte de retourner arriere, occupa le païs, et ayant en plusieurs rencontres rompu ceulx qui se trouverent en armes devant luy, il se logea en la ville de Lyctus, et en prit plusieurs autres. Voylà d'où vient qu'encore aujourd'huy ils se disent parents des Atheniens du costé de leurs meres, et du costé de leurs peres estre colonie derivée des Lacedæmoniens.

DES LYCIENNES.

XIII. Ce que lon recite comme estant advenu en la Lycie, est bien un conte faict à plaisir, mais si est il neantmoins tesmoigné par une constante renommée. Car Amisodarus que les Lyciens appellent *Isaras*, ainsi que lon raconte, vint des marches de la ville de Zelée [1], qui est colonie des Lyciens avec une grosse flotte de coursaires, dont estoit chef et capitaine un pirate qui se nommoit *Chimarrus*, homme belliqueux, mais cruel et inhumain, qui avoit pour enseigne du vaisseau, sur lequel il estoit, à la prouë un lion, et sur la pouppe un dragon, il faisoit de grands maux en toute la coste de la Lycie, tellement qu'il n'estoit pas possible de naviguer la mer, ny habiter ès villes maritimes, et voisines du rivage. Ce coursaire doncques ayant esté mis à mort par Bellerophon qui le poursuyvit fuyant avec son Pega-

[1] Dans la Troade, près du mont Ida.

eus [1], tant qu'il l'attrappa, et oultre cela ayant encore chassé les Amazones de la Lycie, pour tout cela non seulement il n'eut aucune recompense digne de ses services du roy de Lycie Iobates, mais qui pis est encore luy faisoit il beaucoup de tort : à l'occasion de quoy Bellerophon estant fort indigné, entra dedans la mer, là où il feit prieres à Neptune contre luy, qu'il luy rendist sa terre infructueuse et sterile, et sa priere faitte se retira, là où il advint un estrange et horrible spectacle, c'est que la mer s'enfla, qui vint inonder tout le pays, le suyvant suspendue pas à pas par tout où il alloit, et couvrant après luy toute la campagne. Et pource que les hommes, qui feirent tout ce qui leur fut possible de le prier qu'il voulust arrester ceste inondation de la mer, ne le peurent oncques obtenir de luy, les femmes levant leurs cottes par devant luy allererent à l'encontre, ce qui de honte le feit retourner en arriere, et la mer se retira aussi quand et luy en son giste. Or quelques uns interpretans un peu plus gracieusement la fabulosité de ce conte, disent que ce ne fut pas par imprecations qu'il attira la marine, mais que la partie du païs de la Lycie qui estoit la plus fertile, estant basse et plaine, il y avoit une levée tout le long de la coste qui le defendoit : Bellerophon la rompit, et ainsi la mer venant à entrer par grande impetuosité, et à noyer tout le plat païs, les hommes feirent tout ce qu'ils

[1] Les poëtes feignent que c'estoit un cheval aelé, mais il est vraysemblable, que c'estoit un vaisseau fort léger. *Amyot.*

peurent par prieres envers luy pour le cuyder appaiser, et n'y gaignerent rien : mais les femmes l'environnans à grandes trouppes de tous costez le presserent tant, qu'il eut honte de les refuser, et en leur faveur oublia son mal-talent : les autres disent que Chimæra estoit une haulte montagne droittement opposée au soleil du midy, qui faisoit de grandes refractions et reverberations des rayons du soleil, et par consequence des inflammations ardentes, comme feu en la montagne, lesquelles venants à s'esteindre et respandre parmy la campagne mesme, faisoient secher et fener tous les fruicts de la terre. Dequoy Bellerophon, homme de grand entendement, ayant compris la cause, feit fendre et coupper en plusieurs endroicts la face du rocher qui estoit la plus unie et polie, et consequemment qui rebattoit plus les rayons du soleil, et en envoyoit de plus grandes ardeurs en la campagne : et pour autant qu'il n'en fut point recogneu par les habitans, comme il meritoit, par despit il se meit à vouloir prendre vengeance des Lyciens, mais les femmes feirent de sorte qu'elles appaiserent sa fureur. Mais au demourant, la cause qu'allegue Nymphis [1] en son quatrieme livre d'Heraclée n'est pas faicte à plaisir : car il dit, que ce Bellerophontes, ayant tué un sanglier qui gastoit tous les fruicts de la terre, et les autres animaux dedans le païs des Xanthiens, il n'en eut aucune recompense : à l'occasion dequoy ayant faict de griefves imprecations contre ces ingrats

[1] Voyez les Observations.

Xanthiens à Neptune, il vint une certaine saumeure par dessus leur terre, qui la gasta toute, et la feit devenir amere, jusques à ce qu'ayant esté gaigné par les prieres et supplications des femmes, il pria Neptune de vouloir remettre son courroux. Voylà pourquoy la coustume en est demourée au païs des Xanthiens, que les hommes en tous affaires se renomment du costé des meres, et non pas du costé des peres.

DES SALMATIDES.

XIV. Hannibal fils de Barca, devant qu'il passast en Italie pour y faire la guerre aux Romains, combattit une grosse ville d'Espagne qui se nommoit *Salmatique* [1] : les assiegez du commancement eurent peur, et promirent qu'ils feroient ce que Hannibal leur commanderoit, et luy payeroient trois cents ostagers pour seureté de la capitulation : mais si tost que Hannibal eut levé son siege, ils se repentirent de l'appointement qu'ils avoient faict avec luy, et ne feirent rien de tous ce qu'ils avoient promis : parquoy retournant de rechef mettre le siege devant la ville, pour donner plus grand courage à ses gens de l'assaillir, il leur dit qu'il leur abandonnoit le pillage : dequoy ceulx de la ville se trouvans effroyez, se rendirent [2] à discretion, et les Barbares leur per-

[1] Aujourd'hui Salamanque au royaume de Léon.

[2] Grec, à condition que les hommes libres sortiroient avec leur robe seulement.

mirent de sortir de la ville avec chascun une robbe, ceulx qui estoient de condition libre, en abandonnant leurs armes, leurs biens, leur argent, leurs esclaves, et leur ville. Leurs femmes se doubtans bien que les ennemis au sortir de la porte fouilleroient leurs marits, et qu'à elles ils ne toucheroient point, elles prirent des espées, et les cacherent dessoubs leurs robbes, et sortirent à tout quand et leurs marits. Quand ils furent tous sortis, Hannibal leur baillant une garnison de Massiliens [1] pour les garder, les arresta au fauxbourg : et ce pendant tout le reste de son armée se jetta à la foule dedans la ville, qui fut toute pillée, sans ordre quelconque : quoy voyants ces Massiliens perdoient patience, et ne se pouvoient contenir, ny entendre à bien garder leurs prisonniers, ains se courrouceoient, et finablement s'en alloient pour avoir aussi bien que les autres leur part du butin. Mais sur ces entrefaites les femmes se prirent à crier, et donnerent à leurs hommes les espées qu'elles avoient apportées, et aucunes se ruerent elles mesmes dessus leurs gardes, tellement qu'il y en eut une qui osta à Banon le truchement, la picque qu'il tenoit, et luy en donna en l'estomach, mais il estoit armé d'un corps de cuirasse : et les marits en abbattans les uns et tournans les autres en fuitte, se sauverent par ce moyen avec leurs femmes en trouppe : quoy entendant Hannibal alla soudainement après, surprit ceulx qui estoient demourez derriere, et ce pendant les

[1] Grec, Massæsiliens, qui étoient un peuple de la Numidie.

autres se sauverent aux prochaines montagnes sur l'heure, mais depuis envoyant demander pardon, Hannibal le leur donna gracieusement, et leur permeit de revenir demourer en leur ville.

DES MILESIENES.

XV. Il fût un temps que les filles des Milesiens entrerent en une estrange resverie et terrible humeur, sans que lon en vist aucune cause apparente, sinon que lon conjecturoit, qu'il falloit que ce fust quelque empoisonnement d'air qui leur causoit ce devoyement et alienation d'entendement: car il leur prenoit à toutes une soudaine envie de mourir et un furieux appetit de s'aller pendre, et y en eut plusieurs qui se pendirent et estranglerent secrettement, et n'y avoit ny remonstrances, ny larmes de pere et de mere, ny consolations d'amis, qui y servissent de rien, car pour se faire mourir elles trouvoient tousjours moyen d'affiner et tromper toutes les ruses et inventions de ceulx qui faisoient le guet sur elles: de maniere que lon estimoit que ce fust quelque punition divine, à laquelle nulle provision humaine ne sçeut trouver remede, jusques à ce que par l'advis de l'un des citoyens homme sage, il se feit au conseil un edict, que s'il advenoit qu'il s'en pendist plus aucune, elle seroit portée toute nue à la veuë de tout le monde à travers la grande place. Cest edict fait et ratifié par le conseil, ne reprima pas seulement pour un peu, mais arresta du tout la fureur de ces filles qui

avoient envie de mourir. Or est ce un grand signe de bonne et vertueuse nature que la crainte d'infamie et de deshonneur, et veu qu'elles ne redoubtoient ny la mort, ny la douleur, qui sont les deux plus horribles accidents que les hommes puissent souffrir, qu'elles ne peuvent supporter une imagination de villanie, ny de honte et deshonneur, qui ne leur devoit encores advenir sinon après leur mort.

DES CIENES.

XVI. La coustume estoit des filles de Cio[1], qu'elles alloient ensemble ès temples publiques, là où elles demouroient tout le long du jour, et leurs amoureux qui les poursuivoient en mariage, les regardoient jouër et baller ensemble, et le soir elles alloient ès maisons les unes des autres par ordre, là où elles servoient aux peres et meres, et aux freres, les unes des autres, jusques à leur laver les pieds. Or advenoit il que bien souvent plusieurs des jeunes hommes aimoient une mesme fille, mais leur amour estoit si bon, si honeste, et si modeste, que si tost qu'elle estoit fiancée à l'un, les autres se deportoient de luy faire l'amour : mais en somme l'honesteté de ces femmes se peult cognoistre à cela, que en l'espace de sept cents ans, il n'est point de memoire, que jamais il y ait eu femme

[1] Grec, de Chio. *Vauvilliers*. Il y a au contraire dans toutes les éditions, de Cio. C.

mariée qui ait commis adultere, ne fille qui hors mariage ait esté depucellée.

DES PHOCIENES.

XVII. Les tyrans de la Phocide ayants occupé la ville de Delphes, et pour occasion d'icelle occupation les Thebains leur faisant la guerre, il advint que les femmes dediées à Bacchus, que lon appelle les *Thyades*, qui vault autant à dire comme les forsenées, furent esprises de leur fureur, et courans vagabondes çà et là de nuict, ne se donnerent de garde qu'elles se trouverent en la ville d'Amphisse; là où estans lassées, et non encore retournées en leur bon sens, elles se couchèrent de leur long au milieu de la place, et s'endormirent: dequoy estans adverties les femmes des Amphisseiens, et craignans qu'elles ne fussent violées par les soudards des tyrans, dont il y avoit garnison en la ville, d'autant que la ville estoit alliée et confederée des Phociens, elles accoururent toutes en la place, et se mettans à l'entour d'elles sans mot dire, les laisserent dormir sans les esveiller : puis quand elles se furent d'elles mesmes esveillées, elles se meirent à les traitter chascune la siene, et à leur donner à manger : puis finablement ayants demandé congé de ce faire à leurs marits, les convoyerent à sauveté jusques aux montagnes.

VALERIA ET CLOELIA.

XVIII. L'oultrage faict à une dame Romaine

nommée *Lucretia*, ensemble la vertu d'icelle, furent cause de faire chasser de son estat Tarquinius Superbus septieme roy des Romains après Romulus. Ceste dame estant mariée à un grand personnage, et qui de parenté appartenoit à ceulx du sang royal, fut violée et forcée par un des enfans de ce roy Tarquin qui estoit logé chez elle : à l'occasion dequoy elle feit assembler tous ses parents et amis, et après leur avoir declaré et faict entendre l'oultrage que on luy avoit faict, elle se tua sur l'heure en leur presence. Et Tarquin pour ceste cause ayant esté chassé de son royaume, suscita plusieurs autres guerres aux Romains, pour penser recouvrer son estat, et finablement feit tant envers Porsena roy de la Thoscane, qu'il luy persuada d'aller mettre le siege devant la ville de Rome avec grosse puissance : et leur estant oultre la guerre survenue encore la famine, dont ils se trouvoient fort pressez, entendans que Porsena estoit non seulement prince vaillant aux armes, mais aussi debonnaire et juste, ils le voulurent faire juge des differents qu'ils avoient à l'encontre de Tarquin. Mais Tarquin s'opiniastra au contraire disant, que s'il ne demouroit ferme et constant allié, aussi peu seroit il puis après juste juge. Porsena le laissant et se departant de son alliance, entendit à faire en sorte qu'il s'en retournast en bonne paix et amitié avec les Romains, en recouvrant d'eulx toutes les terres qu'ils avoient occupées en la Thoscane, et les prisonniers qu'ils avoient pris en ceste guerre. Pour l'asseurance duquel appointement on luy bailla des

ostages dix fils, et dix filles, entre lesquelles estoit Valeria fille du consul Publicola : et cela fait il rompit incontinent son camp, et tout appareil de guerre, quoy que tous les articles de la capitulation ne fussent pas encore accomplis. Ces filles estant en son camp, descendirent vers la riviere, comme pour s'y baigner et laver, un peu arriere du camp, et à la suscitation de l'une d'entre elle qui avoit nom *Clœlia*, après avoir entortillé leurs habillements à l'entour de leurs testes, elles se jetterent à travers la riviere qui estoit impetueuse, et passerent à nage, s'entre-aidans les unes aux autres avec grand travail et grande peine. Il y en a qui disent que ceste fille Clœlia ayant trouvé moyen de recouvrer un cheval, monta dessus, et traversa la riviere tout doulcement, monstrant le chemin aux autres, et leur donnant courage et support à nager à l'entour d'elle : mais pour quelle raison ils le conjecturent ainsi, nous le dirons cy après. Quand les Romains les veirent passées à sauveté, ils eurent bien leur vertu et leur hardiesse en admiration, mais ils ne furent pas contents de leur retour, ny ne voulurent pas souffrir qu'on leur peust reprocher, d'avoir tous ensemble moins de foy qu'un seul homme. Et pourtant commanderent aux filles de s'en retourner de là où elles estoient venues, et envoyerent quant et quant escorte pour les conduire : mais quand elles eurent repassé la riviere du Tybre, il s'en fallut bien peu qu'elles ne fussent prises par une embusche que Tarquin leur avoit dressée sur le chemin : mais la fille du consul, Valeria, s'en

fuit la premiere avec trois serviteurs dedans le camp de Porsena, et son fils Aruns courant soudainement au secours des autres, quand il en ouït la nouvelle, les recourut des mains des ennemis. Quand elles furent toutes amenées devant le roy, il leur demanda laquelle c'estoit qui avoit donné courage à ses compagnes pour passer la riviere, et qui leur avoit la premiere donné ce conseil. Les autres craignans que le roy n'en voulust faire souffrir quelque peine à Clœlia, n'en voulurent mot dire, mais elle mesme confessa que c'estoit elle. Et Porsena estimant beaucoup sa vertu, feit amener un des plus beaux chevaux de son escuyrie magnifiquement enharnaché, qu'il luy donna : et qui plus est, pour l'amour d'elle renvoya courtoisement et humainement toutes les autres. C'est la conjecture par laquelle aucuns jugent, que Clœlia traversa la riviere dessus un cheval : les autres disent que non, mais que le roy s'estant esmerveillé de sa force et de sa hardiesse, l'estima digne du present que lon a accoustumé de faire à un bon homme de guerre : tant y a qu'en memoire de ce faict on en voit encore au jourd'huy une statue de pucelle estant à cheval, en la rue que lon appelle *la rue sacrée*, laquelle statue aucuns disent estre de Clœlia, les autres de Valeria.

MICCA ET MEGISTO.

XIX. Aristotimus ayant usurpé la tyrannie et violente domination sur les Eliens, moyennant l'espaule

l'espaule et la faveur que luy faisoit le roy Antigonus, abusoit inhumainement et excessivement de son pouvoir : car oultre ce que de sa nature il estoit homme violent, encore estoit il constrainct par crainte d'obeïr et complaire à des Barbares, gents ramassez de toutes pieces, qu'il avoit assemblez pour garder sa personne et son estat, et de leur laisser faire plusieurs insolences, et plusieurs cruautez à l'encontre de ses subjects, comme fut entre autres l'inconvenient qui arriva à Philodemus, lequel avoit une belle fille nommée *Micca*, de laquelle un des capitaines du tyran, qui s'appelloit *Lucius*, vouloit faire son plaisir, non tant pour amour qu'il luy portast, que pour un appetit desordonné de la violer et deshonorer : si luy manda qu'elle vint parler à luy : et le pere et la mere voyants que voulussent ou non ils seroient contraincts de ce faire, luy dirent qu'elle y allast : mais la pucelle estant genereuse et magnanime, en les ambrassant, et se jettant à leurs pieds, les supplia de la laisser plustost tuer, que de souffrir que sa virginité luy fust meschantement et villainement ostée. Mais pour ce qu'elle demouroit trop à venir au gré de Lucius qui brusloit de concuspiscence, et avoit bien beu, il se leva de la table en cholere, et s'y en alla luy mesme : et trouvant Micca qui avoit la teste entre les genoux de son pere, il luy commanda qu'elle le suivist : ce qu'elle refuza de faire : et lors luy deschirant ses vestements, il la fouëtta toute nue sans que elle dist un seul mot, endurant quant à elle en patience et en silence

toutes ces douleurs : mais son pere et sa mere voyants que pour le prier et pour plorer, ils ne gaignoient rien, se prirent à implorer l'aide des dieux et des hommes, criants à haulte voix que lon leur faisoit une injure indigne et un oultrage insupportable. A raison de quoy le Barbare, entrant totalement en fureur d'yvrongnerie et de cholere, tua la pauvre fille au mesme estat qu'elle estoit, ayant le visage dedans le giron de son pere. Mais pour tout cela le tyran ne s'en amollit de rien, ains en tua plusieurs des citoyens, et en bannit encore davantage, tellement que lon dit qu'il y en eust huict cents qui s'enfuirent en AEtolie, lesquels l'envoyerent requerir, de leur permettre qu'ils peussent retirer leurs femmes et leurs petits enfans : mais un peu après comme de luy mesme il feit crier à son de trompe, que les femmes qui s'en vouldroient aller devers leurs marits, s'en allassent, et qu'il leur permettoit de pouvoir emporter quant et elles tant comme elles vouldroient de leurs biens : et quand il sçeut qu'elles estoient toutes fort aises de ce cry, et l'avoient recueilly avec un grand contentement : car elles estoient en nombre de plus de six cents, il leur commanda qu'elles partissent toutes ensemble à certain jour qu'il leur ordonna, promettant de leur donner escorte pour les conduire à seureté. Quand le jour qui leur avoit esté prefix fut escheut, elles s'assemblerent aux portes de la ville ayans faict leurs pacquets des hardes qu'elles vouloient emporter, tenans entre leurs bras partie de leurs enfans, et faisans emmener les

autres sur des chariots, s'entre-attendans les unes les autres : mais soudainement plusieurs de ces soudards et satellites du tyran leur coururent sus, en leur criant de tout loing, demeure, demeure. Puis quand ils furent tout près d'elles, ils commanderent aux femmes de s'en retourner arriere, et faisans rebourser les chariots et chevaux vers elles, les chasserent à toute bride à travers de la trouppe, ne leur permettans ny d'y aller, ny d'arrester, ny de secourir leurs petits enfants qu'elles voyoient mourir devant leurs yeux, car les uns perissoient en tombant de dessus les chariots à terre, les autres soubs les pieds des chevaux : et ce pendant ces satellites à grands coups de fouët et grands crys, comme si c'eussent esté des moutons, les pressoient de telle sorte, qu'elles tomboient les unes sur les autres, jusques à ce qu'ils les eurent toutes jettées dedans les prisons, leurs biens et leurs hardes furent rapportées à Aristotimus. Dequoy ceulx d'Elide estans fort desplaisans, les religieuses sacrées à Bacchus, que lon appelle les *Seize*, tenants en leurs mains des rameaux de suppliants, et à l'entour de leurs testes des chappeaux de branches de vigne, s'en allerent trouver Aristotimus sur la place : les satellites qu'il avoit autour de luy pour la seureté de sa personne, se fendirent par reverence pour les laisser approcher : et elles du commancement teindrent silence sans autre chose faire que tendre humblement et religieusement leurs rameaux de suppliants : mais quand le tyran apperceut que c'estoit pour les femmes Eliennes qu'elles

le venoient supplier, afin qu'il eust pitié d'elles, se courrouceant à ses soudards, et criant après eulx, pour ce qu'ils les avoient laissé ainsi approcher, il les feit chasser hors de la place, en poulsant les unes et frappant les autres : et oultre cela, encore condemna il chascune desdites religieuses en deux talents d'amende. Ces choses ainsi faittes, il y eut dedans la ville l'un des citoyens nommé *Hellanicus* homme ja bien avant sur son aage, qui suscita une conjuration de luy, sans qu'il s'en deffiast, ne pensant pas qu'il deust jamais rien entreprendre contre luy, tant pour ce qu'il estoit desja fort vieil, que pour ce qu'il luy estoit mort de nagueres deux de ses enfans : et au mesme temps du costé de l'Ætolie les bannits estants passez se saisirent d'une forte place dedans le territoire d'Elide qui s'appelloit *Amymone*, située en lieu bien commode pour faire la guerre, et y receurent encore plusieurs autres des habitans de la ville qui s'y en coururent incontinent qu'ils en sçeurent les nouvelles : ce que craignant le tyran Aristotimus s'en alla devers leurs femmes en la prison, et cuidant venir mieulx à bout de ses desseings par crainte que par amour, il leur commanda d'envoyer devers leurs marits, et leur escrire qu'ils sortissent hors du païs, en les menassant s'ils ne le faisoient de les faire toutes mourir, après avoir deschiré à coups de fouët et tué devant eulx leurs enfans. Or toutes les autres ne luy respondirent rien, combien qu'il demourast longuement à les presser de luy dire si elles le feroient ou non, ains s'entreregardoient les unes les

autres sans mot dire, comme s'entredonnans à cognoistre qu'elles n'avoient point de peur, et ne s'estonnoient point de ses menasses. Mais une nommée *Megisto* femme de Timoleon, que les autres tenoient comme pour leur capitainesse, tant pour l'honneur de son mary, que pour la vertu d'elle mesme, ne daigna pas se lever, ny ne souffrit pas que les autres se levassent non plus, ains luy respondit toute assise : « Si tu estois homme « sage, tu ne parlerois pas à des femmes pour « cuider contraindre leurs marits, ains envoyerois « devers eulx, comme devers ceulx qui ont toute « puissance sur elles, pour leur porter de meilleurs « propos que ceulx par lesquels tu nous as trom- « pées : mais si n'esperant pas de leur pouvoir rien « persuader, tu penses les circonvenir et tromper « par le moyen de nous, il ne fault pas que tu « t'attendes de nous pouvoir jamais plus abuser, ny « qu'eulx aussi soient si maladvisez, ne de si peu « de cœur, que pour des femmes et des petits en- « fans, ils soient pour quitter et abandonner la li- « berté de leur païs : car ce ne leur est pas tant de « perte de nous perdre, veu mesmement qu'ils ne « nous ont pas maintenant, comme ce leur est « de bien de delivrer leur païs et leurs citoyens de « ton oultrageuse cruauté ». Ainsi que Megisto luy tenoit ces propos, Aristotimus n'en pouvant plus endurer, commanda que lon luy apportast son petit fils pour le tuer devant ses yeux : et comme ses satellites le cherchassent parmy les autres petits garçons qui jouoient et luictoient ensemble, sa mere

l'appella elle mesme par son nom, disant, « Viença « mon fils, à fin que tu sois delivré de la cruelle « tyrannie de cestuy, avant que tu aies sentiment « ny jugement de la cognoistre : car il me seroit « trop plus grief de te voir indignement servir, que « non pas de mourir ». Aristotimus adonc par impatience de cholere desguainnant son espée courut vers elle pour la frapper elle mesme, n'eust esté que l'un de ses familiers appellé *Cylon*, qui faisoit semblant de luy estre fidele, et neantmoins le haïssoit en son cœur, et estoit des complices de la conjuration de Hellanicus, se meit au devant, et l'en destourna par prieres, luy remonstrant que cela n'estoit point faict en homme genereux, ains tenoit de la femme, et non du prince, ny de personnage sçachant manier de grands affaires : tellement qu'à grande peine peut il tant faire, que retourné en son sens rassis, il s'en voulust aller de là. Or luy advint il un grand presage et signe de ce qui estoit prest à luy arriver, car sur le hault du jour, ainsi comme il estoit en sa chambre à se reposer avec sa femme, et que lon apprestoit son soupper, ceulx de la maison apperceurent un aigle rouant en l'air, au dessus de son hostel, qui lascha une assez grosse pierre droit sur l'endroit de la couverture de la chambre où il se reposoit, comme si de propos deliberé il eust visé à ce faire : ainsi ayant ouy le bruit de la pierre tombée de dessus, et le cry de ses domestiques, qui avoient veu ce pronostique, tout ensemble de dedans la maison, il s'en effraya, et demanda que c'estoit : l'ayant entendu, il envoya

querir sur la place le devin duquel il se souloit servir, et luy demanda tout troublé, que vouloit dire ce presage. Le devin le reconforta, disant que c'estoit Jupiter qui l'esveilloit, et qui monstroit de le vouloir secourir : mais aux citoyens dont il se fioit il asseura, que c'estoit la vengeance divine qui devoit bien tost tomber sur la teste du tyran : et pourtant Hellanicus et ses adherents furent d'opinion qu'il ne falloit plus differer, ains luy courir sus dès le lendemain. Et la nuict mesme il fut avis à Hellanicus, en dormant, que l'un de ses enfans morts se presenta à luy qui luy dit : « Pere, comment t'amuses tu encore à dormir, veu que demain tu dois estre eleu capitaine general de ceste ville »? Hellanicus encouragé de ceste vision, alla solliciter ses compagnons : et Aristotimus estant adverty comme Craterus venant pour le secourir avec une puissante armée estoit campé auprès d'Olympe, en prit une telle assurance, qu'il s'en alla avec Cylon sur la place sans aucuns gardes : et lors Hellanicus voyant le poinct de l'occasion venu, ne donna pas le signe qui estoit convenu entre eulx, à ceulx qui devoient les premiers mettre la main à l'execution de leur entreprise, mais à haulte voix estendant ses deux mains, il s'ecria, « Qu'attendez « vous gens de bien ? Scauriez vous desirer un plus « beau theatre à combattre pour la defense de la « liberté, que le milieu de vostre païs »? Adonc Cylon mettant la main à l'espée frappa l'un de ceulx qui suivoient le tyran, et de l'autre costé Thrasybulus et Lampis se ruerent dessus Aristotimus, qui

les prevint s'enfuyant dedans le temple de Jupiter, là où ils le meirent à mort, puis en jettant le corps au milieu de la place, convierent les habitans de la ville à reprendre leur liberté : mais les femmes encore furent les premieres, car elles accoururent incontinent toutes à grande liesse, en plorant et cryant de joye, et environnans tout à l'entour les hommes qui avoient fait ceste execution, les couronnerent, et leur meirent des chappeaux de fleurs sur les testes, et lors la commune se jettant sur la maison du tyran, sa femme ayant fermé sa chambre sur elle, se pendit : mais ayant deux filles toutes deux fort belles de visage, pucelles et prestes à marier, ils les prirent et tirerent à force hors de la maison, ayants bien intention de les tuer après qu'ils les auroient violées, et puis deschirées à coups de verges premierement, n'eust esté que Megisto avec les autres honestes dames de la ville leur allerent au devant, qui leur crierent, qu'ils faisoient choses indignes d'eulx, attendu qu'estans en train de recouvrer leur liberté, pour vivre desormais en forme de gouvernement populaire, ils prenoient l'audace de commettre des oultrages et violences telles que sçauroient faire les plus cruels tyrans. Le peuple adonc ayant honte pour l'honneur et l'authorité de ces honestes dames, qui parloient ainsi vertueusement à eulx les larmes aux yeux, fut d'advis que lon ne leur feroit point de villanie à leurs personnes, et qu'on mettroit à leur choix de mourir de telle mort qu'elles voudroient : ainsi les ayants ramenées toutes deux à la maison, et leur ayants denoncé qu'il falloit qu'elles

mourussent à l'heure mesme, l'aisnée qui s'appelloit *Myro*, desceignant sa ceinture en feit un las courant qu'elle se meit au col, et en baisant et ambrassant sa sœur, la pria de la regarder faire, pour puis après faire comme elle, « Afin, dit-elle, que « nous ne mourions point bassement, et indigne- « ment du lieu dont nous sommes issues ». Mais la jeune au contraire la pria de luy permettre qu'elle mourust la premiere, et quant et quant se saisit de la ceinture : et adonc l'aisnée luy respondit, « Je « ne vous refuseray jamais chose, que vous me de- « mandissiez, ma sœur, et pource, dit elle, je suis « contente de vous faire encore ceste grace, de « supporter et souffrir ce qui me sera plus grief que « la mort mesme, de vous veoir, ma très-chere « sœur, mourir devant moy ». Cela dit, elle mesme luy enseigna à mettre le las à l'entour de son col, puis quand elle veit qu'elle eut rendu l'esprit, elle l'osta, et couvrit son corps : puis adressant sa parole à Megisto mesme, la requit de ne souffrir pas que son corps, quand elle seroit aussi morte, demourast gisant villainement et honteusement : tellement qu'il n'y eut entre les assistans personne de si dur cœur, ne qui de nature haïst tant les tyrans, qui ne deplorast, et n'eust en soy-mesme compassion de la generosité et magnanimité de ces deux jeunes filles.

Or comme ainsi soit qu'il y ait infinies belles choses que les femmes ont anciennement faittes plusieurs ensemble, il me semble que ce peu d'exemples que nous en avons alleguez devra suffire : au

demourant nous descrirons cy après des particuliers actes de vertu de quelques unes, pesle mesle selon qu'elles nous viendront en memoire, estimans que l'ordre des temps n'est point trop necessaire à rediger par escrit une telle histoire.

PIERIA.

XX. Quelques uns des Ioniens, qui s'estoient venus habituer en la ville de Milet, entrerent en querelle à l'encontre des enfans de Neleus: à l'occasion de laquelle finablement ils furent contraincts de se retirer en la ville de Myunte, là où ils eleurent leur demourance, et y furent fort molestez et travaillez par les Milesiens qui leur faisoient la guerre, pource qu'ils s'estoient soubstraicts et separez d'avec eulx, toutefois ce n'estoit point une si sanglante, ne si mortelle guerre, qu'ils n'envoyassent bien les uns devers les autres, et ne communiquassent quelquefois ensemble, car mesmes à quelques jours de festes solennelles, les femmes de Myunte alloient bien en la ville de Milet. Or y avoit il entre ces Myuntins, l'un des plus nobles qui s'appelloit *Pythes*, et sa femme *Iapygia*, dont il avoit une belle fille nommée *Pieria*: estant doncques eschuë la grande feste de Diane, de laquelle il se faisoit un solennel sacrifice, que lon nommoit la *Neleide*: ce Pythes y envoya sa femme et sa fille, qui l'en requirent, à fin qu'elles fussent participantes de la feste. Si advint que l'un des enfans de Neleus, celuy qui avoit plus de credit et d'au-

thorité en la ville, nommé *Phrygius*, s'enamoura de Pieria, et luy demanda ce qu'il pourroit faire qui luy fust le plus agreable : elle luy respondit, « Si tu « fais qu'il me soit loysible de souvent et avec plu- « sieurs venir icy ». Phrygius comprenant aussi tost, ce qu'elle vouloit dire, qu'il y eust paix et amitié en ces deux villes, feit en sorte qu'il en osta toute guerre : au moyen dequoy Pieria fut depuis grandement honorée et estimée en toutes les deux villes, tellement que jusques aujourd'huy les dames Milesienes souhaittent encore, et prient aux dieux, qu'elles soient autant aimées comme Phrygius aima Pieria.

POLYCRITE.

XXI. Guerre s'esmeut jadis entre les Naxiens et les Milesiens, à cause de Neæra femme de Hypsicreon, par une telle occasion : Elle s'enamoura de Promedon Naxien, et montant sur mer s'en alla quand et luy, car il estoit hoste de Hypsicreon logeant ordinairement chez luy, quand il venoit en la ville de Milet, et jouïssoit secrettement de ceste Néæra amoureuse de luy : mais au long aller, craignant que son mary ne s'en apperçeust, il l'enleva, et l'emmena en la ville de Naxe, là où il la feit rendre [1] suppliante à son autel et foyer domestique, Hypsicreon l'envoya bien redemander, mais les Naxiens en faveur de Promedon refuserent de la rendre, alleguans pour excuse de leur refus,

[1] Lisez : *Suppliante de Vesta.* C.

qu'elle requeroit la franchise des suppliantes : à raison dequoy la guerre commença entre eulx, en laquelle les Erythreiens favoriserent fort affectueusement la part de ceulx de Milet : de maniere que la guerre prenoit un long traict, et apportoit de grandes miseres et calamitez aux uns et aux autres, jusques à ce que finablement elle s'acheva par la vertu d'une femme, comme elle avoit commancé par le vice et la meschanceté d'une autre. Car un Diognetus capitaine des Erythreiens, à qui lon avoit commis la garde d'une place forte, assise en lieu opportun pour travailler et endommager les Naxiens, feit quelque course dedans leurs païs, là où parmy grande quantité de tout autre butin, il prit et emmena plusieurs filles et femmes de bonne maison, entre lesquelles il s'en trouva une nommée *Polycrite*, de laquelle il devint amoureux, et la teint et traitta non comme prisonniere de guerre, mais comme si elle eust esté sa femme espousée. Or advint il que le jour escheut de la grande feste solennelle des Milesiens, ainsi qu'ils estoient au camp, au moyen dequoy ils se meirent tous à boire, et à faire grande chere les uns avec les autres : adonc Polycrite demanda à ce capitaine Diognetus, s'il seroit point mal content qu'elle envoyast à ses freres quelques tourteaux de ceulx que lon avoit apprestez pour la feste : ce que non seulement il luy permeit volontiers, mais luy commanda de ce faire : et elle se servant de ceste occasion, meit dedans l'un de ces tourteaux une petite lame de plomb escripte, et enjoignit expressement à ce-

luy à qui elle les bailla à porter, de dire à ses freres, qu'il n'y eust qu'eulx tous seuls qui mangeassent, de ces gasteaux : comme ils feirent, et trouvans l'escripture de leur sœur dedans, par laquelle elle les advertissoit que la nuict ils ne faillissent de venir assaillir leurs ennemis, pource qu'ils les trouveroient tous en desordre, sans guet ne garde quelconque, d'autant qu'ils seroient encore de la feste, ils en allerent incontinent advertir les capitaines generaux de l'armée, les priants de vouloir faire ceste entreprise avec eulx : ainsi fut la place prise, et y eut grand nombre de ceulx de dedans tuez : mais Polycrite requit à ses citoyens qu'on luy donnast Diognetus, et par ce moyen luy sauva la vie : mais elle quand elle approcha des portes de la ville de Naxe, voyant tous les habitans venir au devant d'elle avec extreme resjouissance, luy mettans des chappeaux de fleurs sur sa teste, et chantans ses louanges, son cœur n'eut pas la force de soustenir une si grande joie, car elle mourut sur la place tout joignant la porte de la ville, là où elle fut depuis ensepulturée, et appelle lon encore sa sepulture, *le sepulchre de l'envie*, comme ayant esté quelque envieuse fortune qui envia à Polycrite la fruition de tant de gloire et d'honneur. Ainsi le descrivent les historiens de Naxe : toutefois Aristote dit, que Polycrite ne fut jamais prise prisonniere, mais que Diognetus l'ayant par quelque autre moyen veuë, en devint amoureux, tellement qu'il estoit prest de luy donner et faire pour l'amour d'elle tout ce qu'elle vouldroit : et elle luy promeit qu'elle s'en

iroit à luy, prouveu qu'il luy accordast une seule chose, dequoy, à ce que dit le philosophe, elle exigea obligation de serment, et après qu'il eut juré sa foy, elle luy requit, qu'il luy rendist le chasteau de Delion, car ainsi s'appelloit la place qui luy avoit esté baillée en garde, autrement elle dit qu'elle ne coucheroit jamais avec luy: et que luy tant pour le grand desir qu'il avoit d'en jouïr, comme pour le serment, par lequel il s'estoit obligé, ceda la place et la rendit à Polycrite, laquelle la remeit entre les mains de ses citoyens, et par ce moyen estans de rechef retournez à estre pareils aux Milesiens, ils feirent depuis appointement avec eulx, à telles conditions qu'ils voulurent.

LAMPSACE.

XXII. En la ville de Phocée il y eut un temps deux freres jumeaux de la maison des Codrides, l'un appellé *Phobus*, et l'autre *Blepsus*, dont Phobus fut le premier qui se jetta du hault des rochers Leucadiens en la mer, ainsi comme Charon chroniqueur Lampsacenien l'escrit: et ayant puissance et authorité royale en son païs, il advint qu'il eut affaire pour son particulier en l'ile de Paros, et s'y en alla, là où il contracta amitié et alliance d'hospitalité avec Mandron qui estoit roy des Bebryciens surnommez *Pityoesseniens*: et de faict les secourut, et feit la guerre avec eulx contre les peuples Barbares leurs voisins, qui leur faisoient beaucoup de dommage et d'ennuy: puis

quand il fut sur son partement pour s'en retourner, Mandron luy feit plusieurs caresses et demonstrations d'amitié, et entre autre luy offrit la moitié de sa terre et de sa ville, s'il vouloit venir s'habituer en la ville de Pityoessa avec partie des Phocaïens pour peupler le païs. Parquoy Phobus estant de retour à Phocée, proposa ce party à ses citoyens, et leur ayant fait trouver bon, y envoya pour capitaine son frere qui conduisit les nouveaux habitans : si eurent à leur arrivée le traitement tel qu'ils eussent sçeu desirer de Mandron, mais à traict de temps, après qu'ils eurent eu de grands avantages sur les Barbares circonvoysins, et eurent gaigné sur eulx grande quantité de tout butin, et de despouilles, ils commancerent premierement à estre enviez, et puis après craints et redoubtez des Bebryciens : à raison dequoy desirans s'en pouvoir deffaire, ils ne s'ozerent pas addresser à Mandron qu'ils cognoissoient homme de bien et juste, pour luy persuader de commettre aucune desloyauté envers des hommes de nation Grecque, mais ayants espié un jour qu'il estoit absent, ils se preparerent pour desfaire par surprise tous ces Phocaïens : toutefois la fille de ce Mandron nommée *Lampsace*, encore à marier, ayant descouvert l'aguet et embusche, tascha premierement de divertir ses amis et familiers d'une si malheureuse entreprise, en leur remonstrant, que ce seroit un acte damnable devant les dieux et devant les hommes, de courir sus en trahison à leurs propres alliez, et qui les

avoient secourus à leur besoing contre leurs ennemis, et oultre qui estoient maintenant leurs concitoyens. Mais quand elle veit, qu'elle ne pouvoit venir à bout de leur persuader, elle feit soubs main entendre aux Grecs la trahison qu'on leur brassoit, et les advertit de se tenir sur leurs gardes. Si feirent un solennel sacrifice, et un festin public, auquel ils convierent les Pityoesseniens au faulxbourg de la ville, et se diviserent en deux trouppes, dont l'une se saisit des murailles de la ville, pendant que les habitans estoient à ce festin, et l'autre meit à mort les conviez : et par ce moyen se feirent seigneurs de toute la ville, et envoyerent appeller Mandron, lequel ils voulurent estre participant de leurs conseils, et inhumerent magnifiquement sa fille Lampsace, qui par fortune mourut de maladie, et pour memoire du bien qu'elle leur avoit faict, surnommerent la ville de son nom *Lampsaque* : toutefois Mandron, pour n'estre soupeçonné d'avoir esté traitre aux siens, ne leur voulut point consentir de demourer avec eulx, ains leur demanda les femmes et les enfans des morts, lesquels il luy envoyerent diligemment, sans leur faire aucun desplaisir : et ayants par avant decerné honneurs heroïques à Lampsace, depuis ils ordonnerent qu'on luy sacrifieroit comme à une deesse, et continuent encore jusques aujourd'huy à faire ces sacrifices.

ARETAPHILE.

ARETAPHILE.

XXIII. Aretaphile de la ville de Cyrene n'est pas des fort anciennes, ains seulement environ le temps du regne de Mithridates, mais elle monstra une vertu, et feict une acte comparable à tous les plus magnanimes conseils des antiques demy-deesses. Elle estoit fille de AEglator, et femme d'un nommé *Pædimus*, tous deux nobles hommes, et grands personnages : et estant belle de visage, et femme de fort gentil entendement, mesmement en matiere d'estat et affaires de gouvernement, les publiques calamitez de son païs ont esté cause d'illustrer son nom, et le faire venir à la cognoissance des hommes : car Nicocrates ayant usurpé la tyrannie de Cyrene, feit mourir plusieurs des principaux citoyens de la ville, et entre autres, un Melanippus grand presbtre d'Apollon, qu'il tua de sa propre main pour avoir sa presbtrise : aussi feit il mourir Phædimus le mary d'Aretaphile, et qui plus est, l'espousa par force et malgré elle. Ce tyran, outre infinies autres cruautez qu'il commettoit journellement, avoit mis des gardes aux portes de la ville, lesquels quand on emportoit des corps morts, pour les inhumer hors la ville, les outrageoient en leur piquant la plante des pieds avec des poignards et des dagues, ou leur appliquant des fers chaulds, de peur que lon ne transportast aucun des habitans vivant hors la ville, soubs couleur de le porter en terre, comme s'il fust mort. Si estoient à Are-

taphile ses maulx particuliers bien griefs à supporter, combien que le tyran se laschast envers elle pour l'amour qu'il luy portoit, jusques à luy laisser jouir d'une grande partie de sa puissance, car il estoit espris de son amour, et ny avoit qu'elle seule à qui il se laissast manier, estant au demourant inflexible, aspre et sauvage à tout le demourant : mais encore plus la grevoit de veoir son païs en public ainsi miserablement et indignement traicté par ce tyran, car tous les jours il faisoit mourir les citoyens les uns après les autres, et si ne voyoit on point qu'il y eust esperance de vengeance, ny de delivrance d'aucun costé, pource que les bannis estans foibles de tout poinct et estonnez, s'estoient escartez les uns çà, les autres là. Parquoy Aretaphile se subrogeant elle mesme seule esperance de ressource à la chose publique, et se proposant à imiter les haults faits et magnanimes de Thebe, femme du tyran de Pheres, mais n'ayant pas des hommes fideles et proches parents pour la seconder en ses entreprises, comme les affaires en donnerent à l'autre, elle essaya de faire mourir le tyran par poisons : mais ainsi comme elle en faisoit provision, et esprouvoit les forces d'un chascun, son affaire ne peut estre secret, ains fut descouvert. Et estant le faict bien prouvé et averé. Calbia mere de Nicocrates, femme de nature sanguinaire et implacaple fut d'advis qu'il la falloit incontinent faire mourir, après luy avoir fait endurer plusieurs tourments : mais l'affection que Nicocrates luy

portoit, affoiblissoit un peu et retardoit sa cholere, joinct qu'Aretaphile qui se presentoit constamment à respondre aux accusations qu'on luy proposoit, donnoit quelque couleur à la passion du tyran : mais à la fin voyant qu'elle se trouvoit convaincue par preuves, à quoy elle n'eust sçeu respondre, et qu'elle ne pouvoit aucunement nier qu'elle n'eust preparé quelque sorte de drogues, elle confessa qu'elle avoit bien voirement fait provision de quelques drogueries, non pas toutefois dangereuses ne mortelles : « Mais je suis, « dit-elle, monseigneur en peine de plusieurs « choses de grande consequence, c'est de me con« server la bonne opinion que tu as de moy, et « l'affection que de ta grace tu me portes, pour « laquelle j'ay cest honneur de jouïr d'une bonne « partie de ton authorité et puissance : ce qui me « rend enviée des mauvaises femmes, desquelles « craignant les ensorcellements, charmes et autres « menées, par lesquelles elles voudroient tascher à « te distraire de l'amour que tu me portes, je me « suis laissée aller à tascher d'y vouloir obvier « par contraire artifice, qui sont choses à l'ad« venture folles, et vrayes inventions de femmes, « mais non pas dignes de mort, si ce n'est qu'il « te semble juste de faire mourir ta femme, pour « t'avoir voulu bailler quelques breuvages d'amour, « et quelques charmes, pour tascher à estre en« core aimée de toy davantage qu'il ne te plaict « de l'aimer ». Nicocrates ayant ouy ces excuses de Aretaphile fut d'opinion de luy faire donner

la torture, à quoy fut présente sa mere Calbia sans fleschir jamais de pitié ny s'amollir : et estant interroguée sur la gehenne jamais ne se laissa vaincre aux douleurs des tourments, ains se mainteint tousjours invincible à la question, tant que Calbia mesme, à la fin se lassa malgré elle de la tourmenter et gehenner : et Nicocrates la lascha, adjoustant foy aux excuses qu'elle alleguoit, et se repentit de luy avoir donné ce tourment : et ne passa gueres de temps, pour la passion qu'il avoit imprimée en son cœur, qu'il ne retournast à elle, et ne taschast à regaigner sa bonne grace par tous honneurs, et toutes caresses qu'il luy pouvoit faire, tant il estoit espris de son amour : mais elle n'avoit garde de se laisser vaincre de ces flatteries, veu qu'elle avoit bien eu la vertu de resister aux douleurs de la question. Ainsi estant joinct au desir qu'elle avoit auparavant de faire chose vertueuse, l'animosité encore de se venger, elle essaya un autre moyen : car elle avoit une fille preste à marier, qui estoit assez belle, et elle l'attiltra pour un appast à prendre le frere du tyran, qui estoit un jeune homme fort aisé à prendre par les plaisirs de la jeunesse : et y en a plusieurs qui tiennent que oultre la fille, encore usa elle de quelques charmes, et quelques breuvages, dont elle enchanta le sens et l'entendement de ce jeune homme, qui s'appelloit *Leander*. Quand il fut pris de l'amour de ceste fille, il feit tant par prieres envers son frere qu'il luy permeit de la prendre en mariage, et marié qu'il fut, sa femme ins-

truicte de sa mere, commencea à le prattiquer, et à luy persuader qu'il entreprist de remettre la ville en sa liberté, luy remonstrant que luy mesme n'estoit pas libre, tant comme il vivoit soubs une tyrannie, et qu'il n'estoit pas en sa puissance, s'il ne plaisoit au tyran, d'espouser telle femme qu'il voudroit, ny de la garder quand il l'auroit espousée : d'autre costé ses familiers et amis, pour faire plaisir à Aretaphile luy alloient tousjours forgeant quelques nouvelles occasions de querelles et de suspicions à l'encontre de son frere : et quand il s'apperçeut qu'Aretaphile estoit de mesme advis, et qu'elle tenoit la main à ceste menée, adonc il resolut d'executer l'entreprise, et suscita un sien serviteur nommé *Daphnis*, par lequel il feit tuer Nicocrates, mais au demourant tué qu'il l'eut, il ne voulut pas suivre le conseil d'Aretaphile, ains monstra incontinent par ses deportements qu'il avoit tué son frere, et non pas le tyran, car il se porta follement et furieusement en sa domination : toutefois si portoit il tousjours quelque honneur et quelque reverence à Aretaphile, et luy donnoit quelque authorité au maniement des affaires, pour ce qu'elle ne luy monstroit pas son mal-contentement, ny ne luy faisoit pas la guerre ouvertement, ains secrettement luy troubloit et embrouilloit ses affaires. Car premierement elle luy suscita la guerre de la Lybie par le moyen d'un prince nommé *Anabus*, avec lequel elle eut secrette intelligence, et luy persuada de venir courir son païs, et approcher son ar-

mée de la ville de Cyrene, et puis elle meit Leander en deffiance et souspeçon de ses amis, et de ses capitaines, luy donnant à entendre qu'ils n'avoient point le cœur à cette guerre, et qu'ils aimoient mieulx la paix et le repos, avec ce que ses affaires mesmes la requeroient et l'establissement de sa domination, s'il vouloit bien à faict donter et tenir soubs le pied ses citoyens : et que de sa part elle trouveroit bien moyen de traicter appointement, voire de faire qu'ils s'entreverroient et parleroient ensemble s'il vouloit, Anabus et luy, devant que la guerre tirast plus avant, et apportast quelque inconvenient, auquel il ne seroit possible de donner ordre, ny mettre remede puis après. Si fut l'affaire conduit de telle sorte qu'elle la premiere alla parler à ce prince Lybien, auquel elle requit, que si tost qu'ils se trouveroient ensemble pour parlementer, il l'arresta prisonnier, et pour ce faire luy promeit de grands presents, et une bonne somme d'argent. Le Lybien s'y accorda facilement. Leander faisoit quelque doubte de se trouver à ce parlement, mais toutefois pour le respect qu'il portoit à Aretaphile, qui avoit promis pour luy qu'il s'y trouveroit, il s'y trouva tout nud, sans armes et sans gardes : et quand il approcha du lieu où se devoit faire ceste entrevuë, qu'il apperceut Anabus, il feit de rechef du facheux et restif, disant qu'il vouloit attendre ses gardes, mais Aretaphile qui estoit là presente, luy donnant courage, luy dit, qu'il se feroit reputer homme de lasche cœur,

et qui ne tenoit point sa parole, s'il failloit à s'y trouver: et finablement voyant qu'il s'arrestoit, le tira par la main assez audacieusement et asseurement, tant qu'elle le mena, et le livra entre les mains de ce prince Barbare. Si fut incontinent ravy et saisy au corps par les Lybiens, qui le teindrent en estroitte garde lié et garotté comme un prisonnier, jusques à ce que les amis d'Aretaphile arriverent avec les autres citoyens de Cyrene, qui luy apporterent l'argent qu'elle avoit promis, car si tost que lon sceut en la ville ceste prise, la plus part du peuple y accourut à sa requeste et mandement: là où quand ils apperceurent Aretaphile, peu s'en fallut qu'ils n'oubliassent tout le courroux et maltalent qu'ils avoient encontre le tyran, et estimerent que la vengeance et punition exemplaire qu'ils devoient faire du tyran, n'estoit qu'un accessoire: mais que leur principale besongne, et la fruition de leur liberté consistoit à la saluër caresser et ambrasser, avec si grande resjouïssance, que les larmes leur en venoient aux yeux, se jettans à ses pieds, comme si c'eust esté l'image de quelque deesse: ainsi y affluans les uns sur les autres jusques au seoir, à peine s'adviserent ils à la fin de se saisir de la personne de Leander avec lequel ils s'en retournerent en la ville, et après qu'ils se furent bien saoulez de donner toutes sortes de louanges et de faire tous honneurs à Aretaphile, finablement ils se meirent à penser ce qu'ils devoient faire des tyrans: si bruslerent Calbia toute vive, et cousurent Leander

dedans un sac de cuir qu'ils jetterent dedans la mer : et voulurent que Aretaphile eust la charge et administration de la chose publique, avec les autres principaux personnages de la ville. Mais elle, comme ayant joué un jeu fort inegal et variable, et qui avoit eu plusieurs parties, jusques à en avoir rapporté la couronne de victoire, quand elle veit que son païs estoit entierement franc et libre, s'alla renfermer en sa maison, et ne se voulant plus hazarder à s'entremettre d'affaire quelconque publique, usa le reste de ses jours en paix et en repos avec ses parents et amis, sans se mesler plus d'autre chose que de besongner à des ouvrages.

CAMMA.

XXIV. Il y eut jadis au païs de Galatie deux des plus puissans seigneurs, et qui aucunement estoient parents l'un de l'autre, Sinorix et Sinatus, desquels Sinatus avoit espousé une jeune dame qu'il avoit prise fille, appellée *Camma*, fort estimée et prisée de quiconque la cognoissoit, tant pour la beauté de son corps, comme pour la fleur de son aage, mais encore plus pour son honesteté et sa vertu : car non seulement elle aimoit son honneur et son mary, mais aussi estoit prudente, magnanime, et singulierement aimée et desirée des subjects pour sa bonté et sa doulceur : et, qui la faisoit encore plus regarder et renommer, elle estoit presbtresse religieuse de Diane à laquelle les

Galates anciennement avoient singuliere devotion, ce qui estoit cause qu'on la voyoit souvent ès sacrifices publiques, et solennelles processions, parée et accoustrée magnifiquement. Si en devint Sinorix amoureux, lequel voyant que tant que son mary vivroit, il ne pourroit jamais venir à bout d'en jouïr, ny par amour, ny par force, il commeit un malheureux acte, car d'aguet propensé il tua Sinatus, et peu d'espace de temps après, il alla demander Camma en mariage: elle faisoit sa demourance dedans le temple, et ne supportoit pas la malheureuse forfaitture qu'avoit commise Sinorix, d'un cœur abbatu et failly qui ne feist qu'emouvoir les gents à pitié, ains avec un courroux couvert en elle mesme, n'attendoit autre chose que l'occasion de s'en pouvoir venger: de l'autre costé Sinorix estoit assidu à la solliciter et prier, luy alleguant des raisons qui sembloient avoir quelque honeste couleur, qu'il s'estoit tousjours monstré plus homme de bien en toutes sortes que Sinatus, et que ce qui l'avoit induit à le tuer, c'estoit la vehemence de l'amour qu'il luy portoit à elle, non pour aucune meschanceté. La jeune dame du commancement luy feit des refus qui ne furent point trop rudes, et sembloit que tous les jours peu à peu elle s'allast amollissant d'autant mesmement que ses parents et amis estoient ordinairement après à la persuader et forcer de consentir à ce mariage, pour faire plaisir à Sinorix, lequel avoit grand credit et grande authorité au païs: tant que finalement elle s'y consentit, et l'envoya lon querir qu'il

vint vers elle, à fin qu'en la presence de la déesse mesme le contract du mariage fut passé, et les espousailles solennisées. Quand il fut arrivé, elle le receut gracieusement, et l'amena devant l'autel de Diane, là où elle respandit à la deesse un peu d'un breuvage qu'elle avoit preparé dedans une couppe, puis en beut une partie, et bailla l'autre à boire à Sinorix : le breuvage estoit de l'hydromel empoisonné : et quand elle veit qu'il l'eut tout beu, alors jettant un gemissement hault et clair, et faisant la reverence à sa deesse : « Je t'appelle « à tesmoin, dit-elle, très-honorée deesse, que je « n'ay survescu Sinatus pour autre intention que « pour veoir ceste journée, n'ayant eu ne bien ne « plaisir de la vie en tout le temps que j'ay vescu « depuis, que l'esperance de pouvoir un jour faire « la vengeance de sa mort, laquelle ayant mainte- « nant faitte, je m'en vais gayement et joyeuse- « ment devers mon mary : mais toy le plus mes- « chant homme du monde, donne ordre que tes « amis et parents au lieu de lict nuptial te prepa- « rent une sepulture ». Le Galatien ayant ouy ces propos, et commanceant à sentir que le poison faisoit son operation, et luy troubloit tout le dedans du corps, monta dessus un charriot, esperant que l'esbranlement et l'agitation du charriot luy pourroit servir à faire vomir le poison, mais il en sortit tout incontinent, et se feit mettre dedant une littiere, et ne sceut si bien faire que le soir mesme il ne rendist l'ame, et Camma ayant passé toute la nuict, et entendu comment il estoit

desja trepassé, s'en alla volontairement et gayement hors de ce monde.

STRATONICE.

XXV. Ceste mesme province de Galatie a porté encore deux autres dames bien dignes d'eternelle memoire, Stratonice femme du roy Dejotarus, et Chiomara femme de Ortiagonte : car Stratonice sçachant que le roy son mary desiroit singulierement avoir des enfans legitimes pour les laisser successeurs de sa couronne, et n'en pouvant avoir d'elle, elle luy pria et persuada, qu'il en feist à une autre femme, et luy permeist qu'elle se les supposast. Dejotarus s'esmerveilla fort de ceste sienne resolution, et luy permeit d'en faire à sa guise, ainsi comme elle voudroit : parquoy elle choisit entre les captives prises à la guerre une belle jeune fille qui avoit nom *Electra*, qu'elle enferma avec Dejotarus dedans une chambre : et nourrit et eleva les enfans qui en vindrent, avec autant d'affection, et en aussi grande magnificence comme s'ils eussent esté siens.

CHIOMARA.

XXVI. Lors que les Romains soubs la conduitte de Cneus Scipion desfeirent les Galates habitants en l'Asie, il advint que Chiomara femme d'Ortiagonte fut prinse prisonniere de guerre avec les autres femmes de Galates. Le capitaine qui la

prit usa de son adventure en soudard, et la viola. Or s'il estoit homme subject à son plaisir, autant ou plus l'estoit il à son profit, et lors fut attrapé par son avarice : car luy estant promise une grosse somme d'argent pour delivrer ceste femme, il la conduisit au lieu qui luy fut designé pour la rendre et mettre en liberté : c'estoit sur le bord d'une riviere, que les Galates passerent, luy compterent son argent, et reprirent Chiomara : mais elle feit signe de l'œil à l'un de ses gens qu'il tuast ce capitaine Romain, ainsi comme il prenoit congé d'elle et la caressoit : ce que l'autre feit, et d'un coup d'espée lui avalla la teste : elle le releva, et l'enveloppant au devant de sa robbe, tira son chemin, et s'en alla. Arrivée qu'elle fut au logis de son mary, elle luy jetta ceste teste à ses pieds : dequoy il s'estonna, et luy dit, « Ma femme, il « fault garder la foy : ce fait-mon, respondit-elle, « mais aussi fault il qu'il n'y ait qu'un seul homme « vivant qui ait eu ma compagnie ». Polybius escrit que luy mesme parla depuis à elle en la ville de Sardis, et qu'il la trouva femme de grand cœur et de bon entendement.

Mais puis qu'il est venu à propos de faire mention des Galates, j'en reciterai encore une telle histoire. Le roy Mithridates envoya querir à fiance comme ses amis soixante des principaux seigneurs des Galates, en la ville de Pergame : lesquels estans venus devers luy à sa requeste, il leur parla superbement et imperieusement dont ils furent tous fort courroucez, tellement qu'il y en eut un nom-

mé *Toredorix*, homme robuste de corps, et courageux à merveilles, seigneur d'une contrée qui s'appelle des Tossiopiens, qui entreprit de le saisir au corps, lors qu'il donneroit audience dedans le parç des exercices, et se precipiter avec luy dedans une profonde baricave qui là estoit: mais de fortune le roy ce jour là n'alla point, comme de coustume, en ce parc des exercices, ains manda que tous ces seigneurs Galates vinssent parler à luy en son logis. Toredorix les admonesta de ne s'estonner point, mais quand ils seroient arrivez au près de luy, qu'ils se ruassent ensemble de tous costez sur luy, et le deschirassent en pieces. Cela ne fut pas tenu secret, ains ayant esté decouvert à Mithridates, il les feit prendre tous, et leur envoya coupper les testes l'un après l'autre: mais sur ces entrefaittes, il se va souvenir d'un jeune homme en fleur d'aage, le plus beau et le mieulx formé qui fust de son temps, et en eut pitié, se repentant de l'avoir condemné quant et les autres, et monstra evidemment qu'il en estoit marry, pensant qu'il eust esté desfaict des premiers, ce neantmoins à toute adventure il envoya faire commandement, s'il estoit encore vivant, qu'on le laissast aller: ce jeune homme avoit nom *Bepolitain*, et luy advint une fortune merveilleuse, car il fut pris avec une belle robbe et riche, laquelle le bourreau se voulant reserver nette, sans qu'elle fust souillée de sang, en la luy despouillant tout à l'aise, il apperceut les gens du roy qui accouroient vers luy, en criant à haulte voix le nom de ce jeune

homme. Voylà comment l'avarice, qui a esté cause de faire mourir infinis hommes, sauva contre toute esperance la vie à celuy là. Mais quant à Toredorix, ayant esté cruellement massacré de plusieurs coups, il fut jetté aux chiens sans sepulture, et sans que personne de ses amis en osast approcher pour l'inhumer, fors une jeune femme Pergamiene [1] qu'il avoit autrefois cogneuë pour sa beaulté, laquelle se hazarda d'ensepvelir et inhumer son corps. Ce que les gardes ayant apperceu, la saisirent et la menerent au roy, où l'on dit que Mithridates à la veoir seulement en eut compassion, pour ce qu'elle luy sembla fort jeunette et simple jouvencelle, mais encore plus eut il le cœur attendry, quand il sçeut que l'amour avoit esté cause de luy faire entreprendre, si luy permeit d'enlever le corps et de l'ensepelturer, en luy fournissant du sien les draps et autres parements necessaires pour les funerailles.

TIMOCLIA.

XXVII. Theagenes natif de Thebes eut pareille volonté et intention quant à la defense de son païs et de la chose publique, que jadis eurent Epaminondas, Pelopidas, et tous les plus gents de bien du monde, mais il tomba en la commune ruine de la Grece, lors que les Grecs perdirent la bataille de Chæronée, estant desja quant à luy vainqueur, et poursuyvant ceulx qu'il avoit rompus

[1] Lisez : *avec qui, il avoit eu commerce*. C.

en battaille devant luy: car ce fut luy qui respondit à un fuyant qui luy crya, jusques où nous veulx tu chasser? « Jusques en Macedoine, dit-« il »: mais une sienne sœur le survesquit qui temoigna que tant pour la vertu de ses ancestres, que pour la sienne propre, il avoit esté grand homme, et digne d'estre renommé entre les plus vaillants, elle receut un peu de fruict de sa vertu, qui luy aida à supporter plus patiemment ce qui luy toucha des communes miseres de son païs. Car après qu'Alexandre eut pris la ville de Thebes, et que les soudards couroient çà et là pillants ce qu'ils pouvoient, il se rencontra qu'un capitaine d'une compagnie de chevaux legers Thraciens se saisit de la maison de Timoclia, homme qui ne sçavoit que c'estoit d'honesteté et de courtoisie, mais violent et sans aucun discours de raison: car après qu'il se fut bien emply de vin et de viande au souper, sans porter aucun respect à la race, ny à l'estat et honesteté de ceste dame, il luy manda qu'elle vint coucher avec luy: et encore ne fut ce pas tout, car il luy commanda de luy dire où elle avoit caché son or et son argent, tantost la menassant de la tuer, et tantost la caressant, et luy promettant qu'il la tiendroit pour sa femme. Mais elle prenant l'occasion que luy mesme luy presentoit, « Pleust à dieu, dit-elle, que je fusse morte de-« vant ceste nuict, plus tost que d'estre demourée « vive, car ayant tout perdu, au moins fust mon « corps impollu et net de toute violence: mais la « fortune estant ainsi advenuë, qu'il fault que de-

« sormais je te repute pour mon seigneur, mon
« maistre et mon mary, puis qu'il plaist aux dieux
« qui t'ont donné ceste puissance sur moy, je ne te
« veulx point frustrer ne priver de ce qui est à toy:
« car quant à moy je voy bien qu'il fauldra que je
« sois dorenavant telle que tu voudras. Je soulois
« avoir des bagues et joyaux à parer ma personne,
« et de la vaiselle d'argent, et si avois encore quel-
« que somme d'or et d'argent monnoyé, mais quand
« j'ay veu que la ville s'en alloit prise, j'ay le tout
« fait prendre à mes femmes, et jetter, ou pour
« mieulx dire, destourner et mettre en reserve de-
« dans un puis, où il n'y a point d'eau, et qui est
« sçeu de peu de gens, pource qu'il y a une grosse
« pierre dessus qui en bouche l'entrée, et force
« arbres à l'entour qui le couvrent. Cela te sera un
« thresor qui te rendra riche à jamais quand tu l'au-
« ras en ta possession, et à moy servira de tesmoi-
« gnage et de preuve pour te monstrer combien
« nostre maison estoit noble et opulente par cy de-
« vant ». Le Macedonien ces propos ouys, n'at-
tendit pas qu'il fust jour, ains sur l'heure mesme
se feit conduire par Timoclia au lieu, luy com-
mandant qu'elle fermast seurement le verger après
elle, à fin que personne n'en apperceust rien, et
descendit tout en chemise dedans ce puis: mais la
hydeuse Clotho le conduisoit, qui vouloit venger
son forfaict par la main de Timoclia qui estoit au
dessus: car quand elle sentit à sa voix qu'il estoit
au fond, elle mesme luy jetta dessus grande quantité
de pierres, et ses femmes aussi y en ruerent plusieurs
autres

autres grandes et grosses, tant qu'elles l'assommerent, et comblerent le puis : ce que les Macedoniens ayans entendu, feirent tant qu'ils retirerent le corps, et ayant desja esté proclamé à son de trompe par la ville, que lon ne tuast plus personne des Thebains, ils saisirent Timoclia et la menerent devant le roy Alexandre, auquel ils feirent entendre de poinct en poinct l'audacieux acte qu'elle avoit ozé commettre. Alexandre jugeant bien à l'asseurance de son visage et à la gravité de son marcher, qu'elle devoit estre de quelque grande et noble maison, l'interrogua premierement qui elle estoit : et elle luy respondit d'une grande asseurance, sans se monstrer estonnée de rien, « J'ay « eu un frere nommé Theagenes, qui estant ca-« pitaine general des Thebains en la battaille de « Chæronée contre vous, mourut en combattant « pour la defense de la liberté des Grecs, à fin que « nous ne tombissions point en la misere, en la-« quelle nous sommes presentement tombez : mais « puis qu'il est ainsi, que lon nous fait des oul-« trages indignes du lieu dont nous sommes ys-« sues, quant à moy, je ne fuis point à mourir, « car il m'est à l'adventure trop meilleur que de « vivre, pour essayer encore une autre telle nuict « que la passée, si toy mesme n'y mets empesche-« ment ». A ces paroles, tous les gents d'honneur qui furent là presents se prirent à plorer. Mais quant à Alexandre il luy sembla que le courage de ceste dame estoit plus grand, que de devoir faire pitié, et louant grandement sa vertu et sa

parole qui l'avoit bien attaint au vif, il commanda à ses capitaines, qu'ils eussent soigneusement l'œil, et donnassent bien ordre à ce que lon ne commeist plus de semblables excès en une maison illustre, et quant et quant ordonna que Timoclia fust remise en sa pleine liberté, elle et tous ceulx qui seroient trouvez luy appartenir aucunement de parenté.

ERYXO.

XXVIII. Battus qui fut surnommé *Eudemon*, c'est à dire, heureux, eut un fils qui eut nom *Arcesilaus*, ne ressemblant de meurs en rien à son pere, car du vivant mesme de son pere, ayant faict faire des creneaux à l'entour de sa maison, il en fut condemné en un talent d'amende par son pere mesme, et après sa mort, estant de nature fascheux, comme depuis il en eut le surnom, et aussi pource qu'il se gouvernoit par le conseil d'un sien amy Laarchus, qui ne valoit rien, il devint tyran, au lieu de roy, et ce Laarchus aspirant à la tyrannie, chassoit et bannissoit de la ville, ou bien faisoit mourir les principaux, et les meilleurs citoyens de Cyrene, et en rejettoit les causes sur Arcesilaus, et finablement il luy feit boire du poison d'un lievre marin, dont il tomba dans une maladie lente, et une langueur fascheuse de laquelle il mourut, et cependant se saisit de la seigneurie, soubs couleur de la vouloir conserver, comme tuteur, à Battus fils d'Arcesilaus, lequel estoit con-

trefaict et boiteux, de maniere que tant pour son bas aage que pour l'imperfection de sa personne, il estoit mesprisé du peuple, mais plusieurs s'addressoient à sa mere, luy obeïssoient volontiers, et l'honoroient, d'autant qu'elle estoit femme sage, doulce et humaine, et avoit beaucoup des plus puissants hommes du païs, qui estoient ses parents et amis, au moyen dequoy ce Laarchus luy faisant la court, poursuivit de l'avoir en mariage, luy offrant si elle le vouloit espouser d'adopter Battus pour son fils, et de le faire participant de sa seigneurie : dequoy *Eryxo*, car ainsi s'appelloit ceste dame, s'estant conseillée avec ses freres, luy feit response qu'il en communiquast avec eulx, pource que s'ils trouvoient bon ce mariage, si faisoit elle. Laarchus ne faillit pas de leur en parler, et eulx de complot expressement fait entre eulx, tiroient la chose en longueur, et le remettoient de jour à autre, mais Eryxo luy envoya secrettement l'une de ses femmes, luy dire de sa part, que ses freres lors contredisoient à son intention, mais quand le mariage seroit consommé, ils n'en contesteroient plus, et seroient contraincts de le trouver bon : et pourtant qu'il falloit, si bon luy sembloit, qu'il s'en vint la nuict devers elle, et que tout le reste de l'affaire se porteroit bien, quand il seroit bien commancé. Ces propos furent merveilleusement plaisans à Laarchus, et estant du tout transporté d'aise hors de soy, pour la demonstration d'amitié que luy faisoit ceste femme, il promeit qu'il se rendroit vers elle, à telle heure qu'elle luy commanderoit. Or faisoit Eryxo

ce complot de l'advis et conseil de son frere aisné Polyarchus, et ayant prefix le jour et l'heure qu'ils se devoient trouver ensemble, elle feit venir secrettement en sa chambre son frere, qui amena quant et luy deux jeunes hommes avec leurs espées, qui ne desiroient rien plus que venger la mort de leur pere, lequel Laarchus avoit de nouveau faict mourir, puis elle envoya querir ce Laarchus, luy mandant qu'il vint seul sans ses gardes : si ne fut pas plus tost entré, que ces deux jeunes hommes le chargerent à coups d'espée, tant qu'ils le feirent mourir en la place, puis en jetterent le corps par dessus les murailles de la maison : et amenans Battus en public, le declarerent roy à la mode et coustume du païs : et Polyarchus rendit aux Cyreniens leur anciene et premiere sorte de gouvernement. Or y avoit il lors à Cyrene plusieurs soudards du roy d'AEgypte Amasis, ausquels Laarchus se fioit, et par le moyen desquels il se rendoit formidable et espouvantable aux Cyreniens. Ces gens de guerre envoyerent incontinent en diligence devers le roy Amasis, pour charger et accuser Eryxo et Polyarchus de ce meurtre : dequoy le roy fut courroucé, et sur le champ proposa de faire la guerre aux Cyreniens, mais sur ces entrefaites il advint que sa mere alla de vie à trespas : et cependant qu'il fut occupé à en faire les funerailles, les nouvelles vindrent à Cyrene du malcontentement de ce roy, et de sa resolution de faire la guerre : si fut d'advis Polyarchus d'aller luy mesme devers luy pour rendre raison de son faict, et sa sœur Eryxo ne voulut

pas demourer derriere, ains le suivre, et s'exposer au mesme peril que luy, et ne fut pas la mere mesme d'eulx, nommée *Critola*, qui n'y voulust aussi aller, combien qu'elle fust fort vieille, mais elle estoit dame de grande dignité et authorité, d'autant qu'elle estoit sœur germaine du premier Battus surnommé *l'heureux*. Quand ils furent arrivez en AEgypte, tous les autres seigneurs de la court approuverent grandement ce qu'ils avoient faict en cest endroict, et Amasis mesme loüa infiniment la pudicité et magnanimité de Eryxo, et après les avoir honorez de riches presents, et les avoir traittez royalement, les renvoya tous, Polyarchus et les dames, avec sa bonne grace à Cyrene.

XENOCRITE.

XXIX. Xenocrite de la ville de Cumes, ne fait pas moins à louër et estimer pour ce qu'elle feit à l'encontre du tyran Aristodemus, que quelques uns pensent avoir esté surnommé *Malace*, qui vault autant à dire, comme mol, pour la dissolution de ses meurs : mais ils s'abusent pour ne sçavoir pas la vraye origine de ce surnom, car il fut surnommé par les Barbares Malace, qui signifie [1] garçon, pource qu'estant encore fort jeune entre ses compagnons d'aage, portans encore les cheveux longs, que lon appelloit anciennement *coronistes*, ce semble pour ceste occasion, ès guerres contre les Bar-

[1] Jeune homme. c.

bares il se faisoit bien veoir, et y acqueroit un grand renom, non seulement pour sa hardiesse à coups de main, mais aussi encore plus pour son bon sens, sa diligence et prevoyance, en quoy il se monstroit singulier : de maniere que estant en fort bonne estime de ses citoyens, il fut incontinent avancé et promeu aux plus grandes charges et dignitez de la chose publique, tellement que quand les Thoscans faisoient la guerre aux Romains pour remettre Tarquin le Superbe en sa royauté, dont il avoit esté dechassé, les Cumains le feirent capitaine du secours qu'ils envoyoient aux Romains, en laquelle expedition qui dura longuement, laissant faire à ses citoyens qui estoient soubs sa charge au camp tout ce qu'ils vouloient, et les amadouant comme flatteur, plus tost que leur commandant comme capitaine, il leur persuada de courir sus à leur senat, quand ils seroient de retour, et luy aider à en chasser les plus puissans et les plus gens de bien, tellement que peu à peu, par ces moyens il se feit tyran absolu. Et s'il fut meschant et violent en autres extorsions, encore le fut il davantage envers les jeunes femmes et les jeunes enfans de bonne maison, car on trouve par escript entre autres choses, qu'il contraignoit les jeunes garçons à porter cheveux longs comme filles, et des crispines et autres affiquets d'or par dessus : et au contraire les filles, il les contraignoit de se tondre en rond, et porter des manteaux, à la façon des jeunes hommes, et des sayes sans manches : toutefois s'estant extremement enamouré de Xenocrite fille d'un des

principaulx citoyens qu'il avoit banny, il la teint, non pas après l'avoir espousée ou après l'avoir gaignée par belles persuasions, pensant qu'elle se devoit bien contenter d'estre avec luy en quelque sorte que ce fust, attendu qu'elle en estoit reputée bien heureuse et bien fortunée de tous ceulx de la ville : mais toutes ces faveurs là ne luy esblouissoient point le jugement à elle, car oultre ce qu'elle estoit marrie de ce qu'il couchoit avec elle sans qu'elle eust esté donnée ny fiancée par ses amis et parents, elle desiroit le recouvrement de la liberté de son païs, autant comme ceulx qui apertement estoient haïs et mal voulus du tyran. Or faisoit Aristodemus en ce temps là environner son territoire d'un fossé tout à l'environ, ouvrage qui n'estoit ny necessaire ny utile, mais seulement entrepris pour user, fascher et consommer de travaux ses pauvres citoyens, car il estoit commandé à chacun de porter certaine quantité de terre par jour. Comme doncques il allast veoir comment on y besongnoit, elle [1] destourna et couvrit son visage avec un bout de sa robbe : et passé qu'il fut les jeunes hommes se jouans et se mocquans d'elle, luy demandoient pourquoy elle fuyoit ainsi de veoir Aristodemus et avoit honte de luy seul, et n'avoit point honte d'estre veuë des autres, et elle leur respondit, mais

[1] Il y a ici une petite lacune dans le texte. Le nom de la femme dont il s'agit manque évidemment. On ne conçoit pas comment Amyot ne s'en est pas apperçu, la fin de cette histoire annonçant clairement que ce n'est pas de Xenocrite qu'on parle en cet endroit.

bien à certes, et parlant à bon esciant : « C'est, dit « elle, pource qu'il n'y a entre les Cumains que Aris- « todemus seul qui soit homme ». Ceste parole touchoit à tous, mais elle aiguillonna de honte ceulx qui avoient le cœur assis en bon lieu à entreprendre de recouvrer leur liberté. Et dit on, que Xenocrite l'ayant entendu, dit, qu'elle aimeroit mieulx porter elle mesme sur ses espaules la terre, comme les autres, pour son pere, prouveu qu'il peust estre present, que de participer à toutes les delices, et à toute la puissance d'Aristodemus. Cela doncques confirma encore davantage ceulx qui conjurerent à l'encontre du tyran ; desquels le chef principal fut Thymoteles, ausquels Xenocrite ayant baillé libre et seure entrée, trouvant Aristodemus seul, sans armes et sans gardes, en se ruant plusieurs sur luy, le tuerent facilement. Voilà comment la ville de Cumes fut delivrée de tyrannie par deux vertus [1] d'une femme, l'une qui leur donna le pensement premier et l'affection de l'entreprendre, et l'autre qui leur aida et leur donna moyen de l'executer : quoy fait ceulx de la ville offrirent à Xenocrite plusieurs honneurs, prerogatives et presents, mais elle les refusant tous, leur demanda seulement la grace de pouvoir inhumer le corps d'Aristodemus : ce qu'ils luy permirent, et oultre l'eleurent presbtresse et religieuse de Ceres, estimants que cest honneur qu'ils faisoient à Xenocrite, ne seroit pas moins agreable à la deesse, que convenable à elle.

[1] Grec, par la vertu de deux femmes.

LA FEMME DE PYTHES.

XXX. Aussi dit on que la femme du riche Pythes [1], du temps que le roy Xerxes veint faire la guerre aux Grecs, fut une bonne et sage dame: car ce Pythes ayant trouvé des mines d'or, et aimant non par mesure, mais excessivement, le profit grand qui luy en venoit, luy mesme y employoit toute son estude, et contraignoit tous ses citoyens egalement à fouiller, porter, ou purger et nettoyer l'or, sans leur permettre de faire ny exercer autre œuvre du monde: de quoy plusieurs mouroient, et tous se faschoient, tellement que les femmes à la fin s'en vindrent avec rameaux de suppliantes à la porte de ceste femme pour l'esmouvoir à pitié, et la prier de les vouloir secourir à ce besoing: elle les renvoya en leurs maisons avec bonnes paroles, les admonestant de bien esperer, et de ne se desconforter point: et ce pendant elle envoya secrettement querir des orfevres à qui elle se fioit, et les renfermant en certain lieu, les pria de luy faire des pains d'or, des tartes et gasteaux, de toutes sortes de fruics, et de toutes les chairs et viandes principalement qu'elle sçavoit que son mary Pythes aimoit le mieulx: puis quand il fut de retour en sa maison, car il estoit lors allé en quelque voyage, comme il demanda à soupper, sa femme luy presenta une table chargée de toutes sortes de viandes contrefaites d'or, sans autre chose qui fust bonne à boire ny à manger,

[1] Hérodote, l. 7, l'appelle Pythius.

mais tout or seulement. Il y prit plaisir du commancement, mais après qu'il eut assez rassasié ses yeux à veoir tous ces ouvrages d'or, il demanda à manger à bon escient : et elle luy demandant ce qu'il voudroit bien manger, le luy presentoit d'or, tant qu'à la fin il s'en couroucea, et cria qu'il mouroit de faim. « Voire-mais, dit-elle, vous en estes cause, car vous nous avez fait avoir foison de cest or, et « faulte de toute autre chose : car tout artifice, « tout mestier, et toute autre vacation cesse entre « nous, et n'y a personne qui laboure la terre, ains « laissant en arriere tout ce que lon seme et que « lon plante en la terre pour nourrir les personnes, « nous ne faisons que fouiller et chercher des choses « qui sont à nous nourrir inutiles, nous consom« mans nous mesmes de labeur, et nos citoyens « après ». Ces remonstrances emeurent Pythes, qui pour cela ne cessa pas entierement toute son entremise des mines, mais y faisant travailler la cinquieme partie seulement de ses citoyens, les uns après les autres, il permeit au reste d'aller vacquer à leur labourage et à leurs mestiers. Mais quand Xerxes descendit avec une si grande armée pour faire la guerre aux Grecs, s'estant monstré fort magnifique au recueil, et traittement, et grands presents qu'il feit au roy et à toute sa court, il requit une grace au roy, c'est que de plusieurs enfans qu'il avoit, il en dispensast l'un seul d'aller à la guerre, à fin qu'il demourast avec luy en la maison, pour avoir soing de le traitter et gouverner en sa vieillesse : de quoy Xerxes fut si courroucé, qu'il

feit mourir ce fils là seul, et l'ayant fait coupper en deux pieces, feït passer son armée par entre deux, et emmena les autres qui tous moururent ès batailles : à l'occasion dequoy, Pythes se desconfortant feit ce que font ordinairement ceulx qui ont faulte de cœur et d'entendement, car il craignoit la mort, et haïssoit la vie : il eust bien voulu ne vivre point, et si ne se pouvoit deffaire de la vie. Or y avoit il dedans la ville une grande motte de terre, au long de laquelle passoit la riviere qui se nommoit *Pythopolites*, il feit bastir sa sepulture dedans ceste motte, et destournant le cours de la riviere, la feit passer à travers ceste motte, de maniere qu'en passant elle venoit à razer sa sepulture. Ces choses preparées il descendit vivant dedans, et resigna à sa femme sa ville et toute sa seigneurie, luy enjoignant qu'elle n'approchast point de ce monument, mais bien que seulement elle meist tous les jours son boire et son manger dedans une petite nacelle, jusques à ce qu'elle veist que la nacelle passeroit oultre la motte, ayant les vivres tous entiers sans que lon y eust touché, et ores qu'elle cessast de plus luy en envoyer, pour ce que ce seroit signe certain qu'il seroit decedé. Voilà comment il acheva le reste de ses jours : et sa femme gouverna depuis son estat sagement, et apporta heureuse mutation et changement de travaulx aux subjects.

SOMMAIRE

DE LA CONSOLATION

A APOLLONIUS.

Eloge du fils d'Apollonius. II. *Pourquoi Plutarque n'a pas entrepris plutôt de consoler Apollonius.* III. *Il est tems de travailler à appaiser sa douleur.* IV. *L'insensibilité et la trop grande sensibilité sont également des vices contre nature.* V. *Le sage sait conserver une juste modération dans l'adversité et dans la prospérité.* VI. *La vie est un tissu de vicissitudes.* VII. *C'est donc une folie de compter y trouver quelque stabilité.* VIII. *La raison peut seule procurer la tranquillité d'esprit qui résiste au malheur.* IX. *Passages de divers poètes sur la mutabilité des choses humaines.* X. *Principe de Crantor pour consoler Hippoclès.* XI. *Passages d'Homère sur la foiblesse et l'instabilité de l'espèce humaine.* XII. *Plusieurs mots relatifs à ce sujet.* XIII. *Discours qu'Homère fait tenir à Achille pour consoler Priam.* XIV. *Fable de la boëte de Pandore dans Hésiode.* XV. *Autres passages sur l'inutilité des gémissemens.* XVII. *Pensée de Socrate sur la manière de se consoler en comparant ses malheurs à ceux des autres.* XVIII. *Manière dont Antimachus se consola de la mort de sa femme.* XIX. *La mort n'est point un mal.* XX. *Opinion d'Héraclite.* XXII. *La vie est pleine de maux.* XXIII. *Idée de Socrate sur*

la mort. XXV. *Ce qu'il dit de la crainte de la mort à ses juges.* XXVI. *La mort accordée par les dieux comme une récompense de grandes vertus.* XXXII. *Exemple de Cléobis et Biton.* XXVIII. *D'Agamède et Trophonius* XXIX. *D'Euthynoüs.* XXX. *Quant la mort anéantiroit l'ame et le corps, elle ne seroit point un mal.* XXXI. *Vers de différens poëtes sur la mort.* XXXII. *Des morts, qu'on appelle prématurées.* XXXIII. *La meilleure vie n'est pas la plus longue, mais la plus vertueuse.* XXXV. *Il faut savoir se soumettre aux loix établies par la divinité.* XXXVI. *Dès qu'on convient que la douleur est un mal, il faut la bannir le plus promptement qu'il est possible.* XXXVII. *Si le tems doit enfin la calmer, il est bien plus sage de le faire sur le champ par la raison.* XXXVIII. *On doit être armé par la prévoyance contre tous les accidens.* XXXIX. *Il n'y a que les lâches qui s'en laissent abattre.* XL. *Exemples de deuil chez les nations les moins estimables.* XLI. *Fausseté du motif d'affliction tirée d'une mort prématurée.* XLII. *Vers d'Homère sur les malheurs qui sont attachés à une longue vie.* XLIII. *Consolation tirée de ce qu'on n'est point cause des accidens qui nous arrivent.* XLIV. *Véritable manière de témoigner son amour aux morts par les honneurs qu'on rend à leur mémoire.* XLV. *Ne point aller à l'excès.* XLVI. *Les douleurs les plus vives sont souvent les plus courtes.* XLVII. *Apologue de Silenus sur le malheur de vivre.* XLVIII. *Il ne faut donc point pleurer les jeunes gens qui meurent.* XLIX. *La vie est un dépôt qu'il faut savoir*

rendre à la divinité de qui on la reçue. L. *Excès insensé de la douleur de Niobé.* LI. *Deux préceptes écrits dans le temple de Delphes; très-importans.* LII. *Application. Passages analogues des poëtes.* LIII. *Les hommes se plaignent de tout.* LIV. *Une mort, qu'on croit prématurée, est peut-être une grande faveur du ciel.* LV. *Le tems n'est qu'un point en comparaison de l'éternité.* LVI. *La vie est assez courte sans être encore troublée par la douleur.* LVII. *Se rappeller pour se consoler soi-même en certains cas, les motifs qu'on a présentés à ses amis dans des circonstances semblables.* LVIII. *Exemples de fermeté contre les événemens douloureux.* LIX. *Autres exemples. de Périclès.* LX. *De Xénophon.* LXI. *De Dion.* LXII. *De Démosthène.* LXIII. *Du roi Antigonus.* LXIV. *Ce n'est pas assez de les admirer; il faut les imiter.* LXV. *La mort fait passer les jeunes gens vertueux dans un état plus heureux.* LXVI. *Fausseté des prétextes dont Apollonius pourroit appuyer sa douleur.* LXVII. *Son fils en mourant est allé trouver la récompense de sa vertu.* LXVIII. *Passage de Platon sur l'immortalité de l'ame.* LXIX. *Conclusion.*

CONSOLATION

ENVOYÉE A APOLLONIUS

SUR LA MORT DE SON FILS.

Ce n'est pas de ceste heure seulement, seigneur Appollonius, que j'ay eu pitié et compassion de toy, ayant entendu la mort avant-aage de ton fils, qui nous estoit très-cher à tous, pource qu'en si grande jeunesse il se monstroit fort sage, rassis, et modeste, observant merveilleusement bien tous offices et devoirs de piété, tant envers les dieux, comme envers ses pere et mere, et ses parents et amis.

II. Mais il n'eust pas esté bien à propos, sur l'heure mesme de son trespas, aller devers toy pour te prescher et admonester de supporter patiemment l'inconvenient qui t'estoit advenu, lors que et ton corps et ton ame estoient de tout poinct accablez soubs le faix d'une calamité si estrange et si peu propensée, oultre ce qu'il estoit force que j'en sentisse moy-mesme partie de la douleur : car les biens suffisans medecins mesmes n'ordonnent pas incontinent contre les violentes et soudaines descentes de catarres, les remedes des medecines laxatives, ains attendent que la force de l'inflammation des humeurs se meurisse d'elle mesme [1], sans application d'huiles et unguent par le dehors.

[1] Lisez : *par des applications* c.

III. Mais après que le temps qui a accoustumé de meurir toutes choses, s'est adjousté à l'inconvenient, et que la disposition de ta personne m'a semblé requerir le secours de tes amis, j'ay pensé que je ferois bien, si je te departois quelques raisons et discours consolatoires, pour essayer de relascher un peu de ta douleur, et appaiser les regrets de ton deuil, et les lamentations qui ne servent de rien : car suyvant ce que dit le sage poëte Euripide,

Les medecins de malades esprits
Sont les raisons, quand quelqu'un bien appris
En sçait user à heure compétente,
Pour alleger ce qui le cueur tourmente.

Et comme il dit ailleurs,

A chasque mal il fault propre remede,
Car à celuy qui de douleur procede,
Des bons amis le parler gracieux
Allege fort les ennuis soucieux.
Qui est trop fol en toutes actions,
Il a besoin d'aspres corrections :
Car entre tant de passions de l'ame,
La douleur est celle qui plus l'entame.
Il y en a qui de douleur oultrez,
Comme lon dit, sont en fureur entrez,
Et en plusieurs autres maulx incurables,
Jusqu'à tuer soy-mesmes miserables :

IV. Or se douloir et se sentir attaint au vif pour la perte d'un fils, est une douleur qui procede de cause naturelle, et n'est point en nostre puissance.

sance. Car quant à moy, je ne sçaurois estre de l'opinion de ceulx qui louënt si haultement je ne sçai quelle brutale et farouche et sauvage impassibilité, laquelle n'est ny possible à l'homme, ny utile, quant bien elle seroit possible, pource qu'elle nous osteroit la mutuelle benevolence et douceur d'aimer, et de se sentir aimé, laquelle il nous est necessaire retenir et conserver plus que nulle autre chose : mais aussi dis-je bien, que se laisser emporter hors de mesure à la douleur, et augmenter son deuil à l'infiny, est contre la nature, et procede d'une mauvaise opinion qui est en nous : pourtant fault il laisser l'un comme chose dommageable et mauvaise, et qui ne convient nullement à gents de bien, et ne reprouver ny ne rejetter pas aussi les moderées passions, suyvant ce que souhaitoit le philosophe academique [1] Crantor, à la mienne volonté que jamais nous ne fussions malades, mais s'il advient que nous le soyons, à tout le moins, que nous sentions nostre mal, si lon nous arrache, ou que lon nous couppe quelque partie de nostre corps : car ceste indolence là, de ne se douloir de rien, ne s'engendre point en l'homme sans grand salaire, pource qu'il est vraysemblable et que l'ame en devient bestiale, et le corps insensible : parquoy

[1] Un des plus illustres philosophes académiciens, disciple de Xenocrate, aussi bien que Polémon. Il avoit écrit entr'autres un traité sur la douleur, adressé à Hippoclès, dont il sera bientôt parlé. Cicéron appelle cet ouvrage, un livre d'or. *In Lucul.*

la raison veut que les sages hommes ne soient en telles adversitez ni impassibles, ny aussi aussi trop passionnez : pource que l'un est inhumain, et tient de la beste sauvage : l'autre trop mol, et sent sa femme.

V. Mais bien advisé est celuy, qui sçait garder le moyen, et qui peult porter gentilment autant les prosperitez qui surviennent en ceste vie, comme les adversitez : ayant bien propensé que c'est ne plus ne moins comme en un estat populaire, là où lon tire les magistrats au sort, et fault que celuy à qui le sort eschet, commande : et celuy qui en est frustré porte patiemment le refus de fortune : ainsi fault il qu'en la distribution des evenements et succès des affaires, il se contente, sans plainte ny resistence, de ce que la fortune luy envoye : car ceulx qui ne peuvent faire cela, ne pourroient non plus supporter sagement et moderement de grandes prosperitez : car c'est une sentence morale fort bien et sagement ditte :

Jamais bon-heur, tant soit il grand ou hault,
Ton cueur n'esleve oultre plus qu'il ne fault :
Ny au contraire aussi pour malencontre,
Qui arriver te puisse, ne te monstre.
Trop bas de cueur, comme un chetif esclave,
Ains te maintien en ton naturel grave,
Tousjours tout un, comme l'or dans le feu.

Car c'est fait en homme sage et bien appris, se maintenir et comporter tousjours d'une mesme sorte en prosperité, et aussi en adversité garder genereusement ce qui luy est bien seant : car l'of-

fice de vraye prudence et bon sens est, d'eviter le mal quand on le voit venir, ou le corriger quand il est advenu, et l'amoindrir le plus que lon peult, ou bien se preparer à le supporter virilement et magnanimement : car la prudence se monstre et s'employe, touchant les biens, en quatre sortes, ou à les acquerir, ou à les garder, ou à les augmenter, ou à en user dextrement et sagement.

VI. Ce sont là les regles de la prudence et des autres vertus, dont il fault user en l'une et en l'autre fortune : car comme dit le commun proverbe,

Il n'y a nul qui soit en tout heureux [1].

Et certainement,

Il ne se peult naturellement faire,
Que ce qui est ne soit point necessaire.

Ne plus ne moins que les arbres quelques années portent beaucoup de fruict, et quelques autres n'en portent point : et les animaux une fois font des petits, et une autre fois sont steriles : et en la mer un jour y a tourmente, et un autre calme : aussi en la vie humaine advient il plusieurs divers accidents, qui tournent et virent l'homme tantost en l'une, et tantost en l'autre fortune, auxquelles ayant esgard, on pourroit à bonne raison dire,

Agamemnon fils d'Atreus, ton pere
Ne t'engendra pour fortune prospere

[1] Vers d'Euripide dans Sthénobée, tragédie perdue. C.

Tousjours avoir en ceste vie, ainçois
Fault qu'un jour triste, et un jour guay tu sois,
Car tu es né de nature mortelle.
Et si tu dis ma volonté n'est telle :
Si sera il ainsi, ne pís, ne mieulx,
Pource que tel est le plaisir des dieux.

Et ce que dit à ce propos le poëte Menander.

Si tu estois, ô Trophime, seul entre
Tous les vivants hors du maternel ventre
Sorty avec ceste condition,
Que tu ferois à ton election
Ce qui seroit à ton cueur agreable,
Ayant tousjours fortune favorable,
Et que quelqu'un des dieux te l'eust promis,
Tu te serois à la verité mis,
Non sans raison, en si grande cholere,
Pour sa promesse envers toy mensongere,
Car il t'auroit falsifié sa foy :
Mais si tu as, à toute mesme loy
Que nous, humé cest air icy publique,
Pour te parler en gravité tragique,
Plus te le fault porter patiemment.
Et prendre mieulx raison en payement.
Car pour te dire en peu de mots la somme
De ce discours, Trophime, tu es homme,
Qui est à dire, un animal plus prompt
A devaller soudain à bas d'amont,
Que pas un autre : et non sans cause juste,
Pource qu'estant de tous le moins robuste
De sa nature, il oze se mesler
Des plus ardus affaires desmeler :
Aussi tombant de hault à la renverse,
De plus grands biens sa ruine renverse.

Mais quant à toy Trophime, ny le bien
Que perdu as ne fut oncq grand en rien,
Ne maintenant si tu as de la peine,
Elle ne peult sinon estre moyene :
Pourtant fault il aussi que cy après
Plus moderé tu sois en tes regrets.

VII. Et neantmoins les choses humaines estans telles, il y en a qui à faulte de bon jugement sont si estourdis et si oultrecuidez, que depuis qu'ils sont un peu elevez, ou pour grosse somme d'or et d'argent qu'ils se treuvent entre mains, ou pour l'authorité grande de quelque office qu'ils auront, ou pour autre presidence et preeminence du lieu qu'ils tiendront au gouvernement de la chose publique, ou pour aucuns honneurs et gloire qu'ils auront acquise, ils menasseront et oultrageront ceulx qui seront moindres qu'eulx, ne considerans pas l'incertitude et inconstance de la fortune, ny combien facilement ce qui est hault devient bas, et ce qui est par terre s'eleve en hault pour les soudaines mutations et changements de la fortune : car chercher certitude en chose de sa nature incertaine, ce n'est pas fait en gens qui discourent sainement :

En une rouë incessamment tournante,
Tantost basse est, tantost haulte une gente.

VIII. Mais pour parvenir à ceste tranquillité d'esprit de n'estre point travaillé de douleur, le meilleur moyen est celuy de la raison, et de s'estre par le moyen d'elle preparé de longue main contre

toutes les mutations et changements de la fortune: car il ne se fault pas seulement recognoistre mortel, mais aussi attaché à une vie mortelle, à des affaires qui facilement se changent d'un estat en un autre tout contraire. Car certainement, et les corps des hommes sont mortels et caduques, et leurs fortunes mortelles, et leurs passions et affections aussi, et generalement tout ce qui est ou appartient à la vie humaine: ce qui n'est possible de destourner ou eviter aucunement à qui est mortel de nature,

Ains par necessité ferrée,
Tousjours nostre vie aterrée
Tend au fond d'enfer tenebreux,

IX. Et pourtant dit très bien Demetrius le Phalerien, comme le poëte Euripide eust escript,

Asseuré n'est en ce bas monde l'heur [1],
Un jour le peult renverser en malheur,
Abaissant l'un du plus hault en l'abysme,
Et elevant du fond l'autre à la cyme.

Le reste, dit il, est sagement escript, mais il luy eust encore mieulx dit, s'il n'eust point mis un jour, ains un poinct, ou une minute de temps,

Arbres fruictiers comme l'humain lignage [2],
Tournent sans fin en un mesme roüage:
La force aux uns vient peu à peu croissant;
Elle s'en va aux autres decroissant.

Et Pindare en un autre passage,

[1] Voyez les Observations. c.
[2] Euripide, Ino, tragédie perdue. c.

Qu'est-ce, et que n'est-ce, que de l'homme?
C'est l'ombre du songe d'un somme.

Il a declaré la vanité de la vie de l'homme par une excessive maniere de parler fort ingenieuse, et fort bien exprimante ce qu'il vouloit dire : car que peult il estre plus debile qu'une ombre? mais encore le songe d'une ombre? Il ne seroit pas possible de l'exprimer plus vivement ne plus clairement.

X. Suivant lesquels propos, Crantor aussi reconfortant Hippocles sur la mort de ses enfans, luy use de ces paroles : « Toute l'ancienne eschole de « philosophie nous presche et admoneste de cela, « en quoy s'il y a aucun poinct que nous n'approu- « vions pas, au moins est il trop veritable, qu'en [1] « plusieurs endroits la vie de l'homme est fort labo- « rieuse et penible : car encore que de sa nature elle « ne fust pas telle, si est-ce que par nous mesmes « elle est reduitte à telle corruption : puis il y a « ceste incertaine fortune qui nous accompagne dès « le commancement et dès l'entrée de nostre vie, « non pour aucun bien : joinct qu'en toutes choses « qui naissent il y a tousjours quelque portion de « malice meslée parmy. Car toutes semences mor- « telles sont incontinent participantes de la cause, « dont procedent la mauvaise inclination de l'ame, « et les maladies, les ennuys, et toute la male des- « tinée des mortels de là rampe jusques à nous ». Et pour quelle cause sommes nous tombez en ce propos? à fin que nous cogneussions, que ce n'est

[1] Beaucoup de manières. c.

rien de nouveau à l'homme d'experimenter la malheureuse fortune, ains que tous y sommes sujects: car comme dit Theophratus, « la fortune ne regarde « point où elle vise, et prent plaisir bien souvent à « t'oster ce que tu auras paravant acquis à grande « peine, et à renverser une reputée felicité, sans « avoir aucun temps estably ne prefix pour ce faire ».

XI. Ces raisons, et plusieurs autres semblables, peuvent facilement venir en l'entendement de chascun à par soy, ou bien les peult on apprendre des escripts des sages anciens, entre lesquels le premier est le divin Homere, qui dit,

Rien ne nourrit la terre plus debile [1],
Ne qui soit tant, que l'homme est, imbecille:
Il se promet que plus n'endurera
Parcy après, tant que luy durera
Force et vertu, et que divine essence
Luy donnera de se porter puissance:
Mais quand les dieux luy envoyent malheur,
Malgré luy fault qu'il porte sa douleur.

Et ailleurs,

L'homme a le sens tel, et l'entendement [2],
Que dieu luy veut donner journellement.

Et en un autre passage,

Pourquoy quiers tu de moy, fils magnanime [3]
De Tydeus, que mon sang je t'intime?

[1] Odyssée, L. XVIII, v. 129 et suivans..c.

[2] Ibidem. v. 135. c.

[3] Dans la réponse de Glaucus à Diomède. Iliade, L. VI. v. 145 et suiv. c.

Les hommes tels comme les feuilles sont,
Les vents tomber là-bas les unes font,
Et la forest en la saison nouvelle,
En produisant d'autres, les renouvelle,
Aussi les uns des hommes florissans
Viennent dehors, autres vont perissans.

Et que ceste comparaison des feuilles des arbres soit bien à propos et bien propre pour representer la vanité transitoire de la vie des hommes, il appert clairement par ce qu'il dit luy mesme en un autre lieu,

Pour les chetifs humains prendre harnois [1],
Qui sont semblans aux feuillages des bois,
Aucunefois vigoureux en verdure,
Tant que de terre ils prenent nourriture:
Une autrefois de langueur mal-menez,
Sans point d'humeur tout flestris et fenez.

XII. Simonides le poëte, comme le roy de Lacædemone Pausanias se glorifiast ordinairement de ses haults faits, et luy dist une fois par maniere de mocquerie, qu'il luy donnast quelque sage precepte et bon advertissement, cognoissant bien son oultrecuidance, luy conseilla seulement, qu'il se souvint d'estre homme. Et Philippus roy de Macedoine, comme en un mesme jour il eust eu nouvelles de trois grandes prosperitez : la premiere qu'il avoit gaigné le prix de la course des chariots à quatre chevaux en la solennité des jeux Olympiques : la seconde, que son lieutenant Parmenion avoit

[1] Dans la réponse d'Apollon à Neptune, Iliade, L. XXI, v. 463 et suivans. C.

desfaict en battaille les Dardaniens : la troisieme que sa femme Olympiade luy avoit faict un beau fils : Il eleva ses mains vers le ciel et dit, « O « fortune je te supplie envoye moy en contre-es- « change quelque mediocre adversité » : sçachant bien que la fortune porte tousjours envie aux grandes felicitez. Et Theramenes l'un des trente tyrans d'Athenes, estant tombée la maison en laquelle il souppoit avec plusieurs autres, et s'estant sauvé luy seul de la ruine, comme tout le monde l'en reputast bienheureux, il s'escria à haulte voix, « O for- « tune, à quelle occasion doncques me reserves tu » ? aussi advint il que peu de jours après ses compagnons mesmes l'ayant mis en prison, après l'avoir bien gehenné et tourmenté, le feirent mourir.

XIII. Si me semble que le poëte Homere s'est monstré un merveilleusement excellent ouvrier de consoler, en ce qu'il fait que Achilles dit au roy Priam, qui estoit venu devers luy pour racheter le corps de son fils Hector,

Vueilles pourtant en ce siege te seoir [1],
Et nos regrets laissons un peu rasseoir
Dedans nos cœurs, bien que de violente
Occasion soit nostre ame dolente :
Mais à rien bons ne sont regrets ne pleurs,
Car les humains sont à vivre en douleurs
Predestinez par les haults dieux celestes :
Eulx seuls exempts sont de toutes molestes.
Le haut-tonant sur le seuil de son huys
Là sus au ciel a estalé deux muys

[1] Iliade, L. XXIV, v. 522 et suivans. C.

Des dons qu'il donne : en l'un de ces deux gisent
Les bons, en l'autre il a mis ceulx qui nuisent.
Or ceulx à qui pesle mesle il depart
Tantost de l'un, tantost de l'autre part,
Il leur advient quelquefois de liesse
Et quelquefois rencontre de tristesse,
Mais cil à qui des mauvais il fait don
Tant seulement, n'a jamais rien de bon :
Honte le suit et par toute la terre
Male famine après luy va grand'erre :
Il n'est des dieux ny des hommes prisé,
Ainçois de tous fort defavorisé.

XIV. Le poëte qui vient après, tant en ordre des temps qu'en estime de reputation, Hesiode, encore qu'il s'attribue l'honneur d'avoir esté disciple des Muses, ayant aussi bien comme l'autre enfermé les maux dedans un tonneau, escrit que Pandora l'ouvrant les espandit en grande quantité par toute la terre, et par toute la mer, disant ainsi :

La femme ayant osté le grand couvercle [1]
Qui du tonneau clouoit la bouche ([2] en cercle,)
Maux infinis espendit aux humains,
Et leur brassa malheurs et travaux maints :
Rien ne resta que l'esperance seule
Dans ce fort muy, soubs le bord de sa gueule.
La femme hors voler ne luy permeit,
Quand au devant le couvercle luy meit.
De la sortit la trouppe vagabonde
Des maux qui vont errans parmy le monde,
Car pleine en est et la terre et la mer.

[1] Travaux et jours, v. 94 et suivans. C.

[2] Ces mots mis pour la rime, ne sont pas dans le grec. C.

Là commença maladie à germer
De jour en jour, aux hommes en cautelle
Venant la nuict, sans que point on l'appelle,
Et sans parler, d'autant que Jupiter
A toutes a la langue faict oster.

XV. Suivant lesquels propos, le poëte comique dit encore, touchant ceulx qui se tourmentent et desesperent quand telles fortunes leur adviennent,

Si nos malheurs les larmes guerissoient,
Et si nos maulx incontinent cessoient
Que lon auroit larmoyé tendrement,
Au poids de l'or payées cherement
En un malheur les larmes devroient estre :
Mais maintenant les affaires, mon maistre,
N'y pensent point, et n'y jettent point l'œil :
Ains soit ou non que tu pleures en deuil,
Pas ne lairront d'aller la mesme voye.
Qu'est il besoing donc que nostre œil larmoye?
Qu'y gaignous nous? Rien, mais douleur produit,
Comme arbres font, des larmes pour son fruict.

XVI. Et Dictys [1] reconfortant Danaé, qui demenoit un fort grand deuil pour la mort de son fils, dit en ceste sorte,

Estimes tu que Pluton face compte
De tous tes pleurs? et crois tu qu'il se domte
Par tes soupirs, jusqu'à te renvoyer
Ton fils? Non, non, cesse de larmoyer,

[1] Poëte à qui on attribuoit une histoire de la guerre de Troie. *Brotier*. Il s'agit ici de Dictys, frère du roi de Seriphe, qui receuillit le coffre où Danaé étoit renfermée avec Persée son fils. Ces vers sont tirés de Dictys, tragédie perdue d'Euripide. C.

En regardant les adventures males
Qu'ont enduré les autres tes egales,
Plus patiente à l'heure tu seras,
Quand sagement tu considereras
Combien jadis en prison douloureuse
Ont achevé leur vie malheureuse :
Combien sont vieux devenus sans pouvoir
Peres d'enfans en leur vie se veoir :
Combien aussi de royale opulence
Sont cheuts à rien, reduicts en indigence.
Il te convient mettre devant tes yeux
Ces arguments, et les repenser mieux.

XVII. Il luy conseille de consulter les exemples de celles qui ont esté plus ou pour le moins autant malheureuses qu'elle, comme si cela luy devoit servir à supporter plus legerement son propre malheur : à quoy se peult aussi tirer et appliquer, le propos de Socrates qui souloit dire, qu'il falloit que chascun apportast ses malheurs et adversitez en commun, et que lon les departist tellement, que chascun en eust son egale portion : car alors il se verroit, que la plus part de ceulx qui se plaignent seroient bien aises de se contenter des leurs, et s'en aller à tout.

XVIII. Le poëte Antimachus [1] aussi usa de semblable induction après que sa femme fut decedée, laquelle il aimoit singulierement. Elle avoit nom *Lyde*, au moyen dequoy il nomma Lyde une elegie

[1] Antimachus de Colophon, disciple de Panyasis, oncle ou cousin d'Hérodote; il vécut au tems de la guerre du Péloponèse selon Suidas, puisqu'il fut, dit-il, disciple de Stésimbrote.

qu'il composa pour consoler luy mesme sa douleur. En ceste elegie il ramasse toutes les adversitez de calamitez qui sont anciennement arrivées aux grands princes et roys, rendant sa douleur moindre, par la comparaison des maux d'autruy plus griefs : par où il appert, que celuy qui console un autre ayant le cœur attainct de douleur, et qui luy fait cognoistre, que l'infortune luy est commune avec plusieurs, par les accidents pareils qui autrefois sont arrivez à d'autres, luy change le sentiment de l'opinion de sa douleur, et luy imprime une telle creance et telle persuasion, que son inconvenient luy semble plus leger qu'il ne faisoit au paravant.

XIX. Æschylus aussi semble reprendre avec bien bonne raison ceulx qui estiment que la mort soit mal, disant ainsi,

A bien grand tort les hommes ont en haine
La mort, qui est guarison souveraine
D'infinis maux à quoy ils sont subjects,

Autant en fait celuy qui dit en suivant ceste sentence,

Vien me guarir de tous mes maux : ô mort,
Car tu es seule en ce monde seur port.

Car c'est veritablement une grande chose, que pouvoir dire hardiement avec ferme foy,

Comme est il serf qui ne craint point la mort?
La mort m'estant secours en tous perils,
Je ne crains point les ombres des esprits.

Qu'y a il de mauvais, ne qui tant nous doive contrister au mourir? c'est grand cas comme estant

chose si familiere, si ordinaire et si naturelle, elle nous semble je ne sçay comment au contraire, si penible et si douloureuse. Quelle merveille est-ce, si ce qui de sa nature est subject à fendre se fend; qui est propre à fondre se fond, à brusler se brusle, à corrompre se corrompt? Et quand est-ce que la mort n'est en nous mesmes.

XX. Car, comme dit Heraclitus, c'est une mesme chose que le mort et le vif, le veillant et le dormant, le jeune et le vieil, par ce que cela passé devient cecy, et cecy de rechef passé devient cela, ne plus ne moins que l'imager d'une mesme masse d'argille peut former des animaux, et puis les confondre en masse, et puis derechef les reformer et derechef les reconfondre, et continuer cela incessamment l'un après l'autre: aussi la nature d'une mesme matiere a jadis produit noz ayeulx, et puis après consecutivement a procréé noz peres, et puis nous après, et de nous par tour engendrera d'autres, et après d'autres de ces autres, tellement que le fleuve perpetuel de la generation ne s'arrestera jamais, ny au contraire aussi celuy de la corruption, soit Acheron ou Cocytus que les poëtes l'appellent, ([1] dont l'un signifie *privation de joye*, et l'autre *lamentation*).

XXI. Ainsi la premiere cause qui nous a faict veoir la lumiere du soleil, elle mesme nous amene les tenebres de la mort. Dequoy nous est bien evidente similitude l'air qui nous environe, faisant l'un après l'autre le jour, et puis la nuict, en com-

[1] Ceci est l'explication d'Amyot.

paraison de la vie et de la mort, du veiller et de dormir : pourtant est à bon droict appellé le vivre un prest fatal, pource qu'il le nous fault rendre et acquitter : noz predecesseurs l'ont emprunté, et il le nous fault payer volontairement et sans y avoir regret, quand celuy qui l'a presté le nous redemandera, si nous ne voulons estre tenus pour très ingrats. Et croy que la nature voyant l'incertitude et la briefveté de nostre vie, a voulu que l'heure de nostre mort nous fust incogneuë, pource qu'il nous estoit plus expedient ainsi : car si elle nous eust esté cogneuë, il y en eust eu qui se fussent seichez de langueur et d'ennuy, et fussent morts avant que de mourir.

XXII. De combien de douleurs est pleine nostre vie? de combien de soucis est elle submergée? Si nous les voulions tous et toutes comprendre en nombre, certainement nous la condemnerions comme trop malheureuse, et ferions croire comme veritable l'opinion que quelques uns ont euë, qu'il est trop meilleur à l'homme de mourir que de vivre : et pourtant dit le poëte Simonides,

Foible est des humains la puissance,
Vaine leur cure et vigilance :
Leur vie est un passage court,
Où peine sur peine leur sourt :
Et puis la mort qui à personne,
Tant est cruelle, ne pardonne,
Tousjours sur la teste leur pend,
Autant à celuy qui despend

Le

Le cours de ses ans à bien faire,
Comme à celuy de mal'affaire.

Et le poëte PINDARE,



Pour un bien dont l'homme se paist [1],
De deux malheurs il se repaist :
Avoir ne peult vie immortelle,
Ne bien supporter sa mortelle.

Et Sophocles,

Quand un mortel va de vie à trespas
Ton œil le pleure, et tu ne cognois pas,
A l'advenir s'il luy eust profité,
Que sa vie eust de plus long cours esté.

Et Euripides,

Sçais tu bien quelle est la condition [2]
De la chetifve humaine nation?
Non que je croy, car d'où aurois tu telle
Instruction? oy moy donc parler d'elle :
A tous humains il est predestiné
Mourir à jour prefix et terminé,

[1] Pythiques, Ode III, v. 145. C.
[2] Alceste, v. 783. C.

Et n'y a nul qui sache, si vivante
Ame il aura la journée suyvante,
Car impossible il est de deviner,
Là où se doit la fortune tourner.

XXIII. S'il est ainsi adonc que la vie de l'homme soit telle comme tous ces grands personnages la descrivent, n'est il pas plus raisonnable de reputer heureux ceulx qui sont delivrez de la servitude, à laquelle on est subject en icelle, que non pas de les deplorer ne lamenter, comme la plus part des hommes font par ignorance? Le sage Socrates disoit, que la mort ressembloit totalement, ou à un très profond sommeil, ou à un loingtain et long voyage hors de son païs, ou pour le troisieme, à une entiere destruction et aneantissement du corps et de l'ame: et que selon lequel que lon voudra de ces trois, il n'y avoit rien de mal en la mort: ce qu'il monstroit en discourant ainsi par tous les trois. Premierement par la premiere comparaison, car si la mort est un sommeil, et les dormans ne sentent point de mal, il est doncques force de confesser, que les morts n'en sentent point aussi: mais d'avantage il n'est ja besoing de s'estendre pour prouver que le dormir plus il est profond plus il est doux et gracieux: car la chose de soy est notoire et manifeste à tout le monde, oultre ce qu'il y a le tesmoignage d'Homere, lequel parlant du dormir dit,

Plus doucement en son lict celuy dort [1]
Qui moins s'esveille, et plus semble à la mort.

[1] Traduisez: «un sommeil profond, doux, et semblable à la «mort». Odyssée, L. XIII, v. 80. C.

Il dit le mesme en plusieurs autres passages,

> Là tous se sont mis à dormir ensemble [1]
> Frere germain de mort qui luy ressemble.

Et ailleurs,

> Dormir et mort sont frere et sœur jumeaux [2].

Là où il fait à noter en passant, qu'il declare leur similitude en les appellant jumeaux, d'autant que les freres jumeaux sont ceulx qui ordinairement s'entreressemblent plus. Et puis en un autre endroit il appelle [3] le dormir d'ærein, taschant à nous donner par cela à entendre la privation de tout sentiment : aussi ne parla pas impertinemment ny inelegamment celuy qui dit, que le dormir estoit les petits mysteres, comme s'il eust voulu dire, le modele ou le preambule de la mort : car à la verité, le sommeil est proprement une representation ou une fiançaille de la mort. En cas pareil aussi le philosophe Cynique Diogenes dit fort sagement, estant surpris d'un profond sommeil un peu avant qu'il fust près de rendre l'esprit, comme le medecin l'esveillast, et luy demandast s'il luy estoit rien survenu de mal : « Non, respondit-il, car le « frere vient au devant de sa sœur : c'est à sçavoir, « le dormir au devant de la mort ».

XXIV. Et si la mort ressemble plus tost à un loingtain voyage et longue peregrination, encore

[1] Traduisez : *ils se livrèrent au sommeil, frère de la mort.* Iliade, L. XIV, v. 231. C.

[2] Iliade, L. XVI, v. 672. C.

[3] Iliade, L. XI, v. 241. C.

n'y a il point de mal ainsi, mais plus tost du bien, au contraire : car n'estre pas asservy à la chair, ny enveloppé des passions d'icelle, desquelles l'ame estant saisie se remplit de toute folie et vanité mortelle, c'est une beatitude et felicité grande : « car » comme dit Platon, « ce corps nous apporte infinis « destourbiers et empeschements, pour son entre- « tenement necessaire : et si d'avantage il luy sur- « vient aucunes maladies, elles nous divertissent de « la contemplation et inquisition de la verité, [1] et « nous remplissent d'amours, de cupiditez, de « peurs, de folles imaginations, et de vanitez de « toutes sortes, tellement qu'il est très veritable ce « que lon dit communement, que du corps ne nous « vient aucune prudence, car il n'y a rien qui nous « amene les guerres, les seditions et les combats, « que le corps et les cupiditez qui procedent d'ice- « luy : pource que communement toutes les guerres « advienent pour la convoitise de biens, et nous ne « sommes contraincts de prochasser des biens que « pour servir à l'entretenement de ce corps, et par « là nous sommes divertis de l'estude de la philoso- « phie, n'ayans pas loisir d'y vacquer pour toutes « ces occupations là. Et pour le dernier, si d'ad- « venture il nous demeure quelque peu de loysir, et « que nous le voulions employer à estudier ou con- « templer quelque chose, il nous donne tant d'as- « saults de tous costez en nostre estude, nous sus- « cite tant de troubles et d'empeschements, et nous « travaille tant, qu'il est impossible d'en bien veoir

[1] Lisez : *il nous remplit* (*le corps*) *d'amours*, etc.

« la verité: par où il nous est clairement donné à
« entendre, que si jamais nous voulons purement
« et nettement sçavoir aucune chose, il fault que
« nous soyons delivrez de ce corps, et que nous con-
« templions de l'esprit et de l'ame seule, les choses
« à nud, et alors nous aurons ce que nous souhait-
« tons, et ce que nous disons aimer, c'est la pru-
« dence, quand nous serons morts, ainsi que le
« discours de la raison le nous signifie : mais tant
« que nous vivrons, non : car puis qu'il n'est pas
« possible qu'avec le corps on puisse rien cognoistre
« nettement, il est force que l'un des deux soit,
« ou que du tout l'homme ne puisse jamais rien sça-
« voir, ou que ce soit après sa mort : car alors l'ame
« sera à son apart separée de son corps, mais de-
« vant, non : ains pendant que nous serons vivans,
« nous serons tant plus prochains de sçavoir, que
« moins nous aurons de communication avec le
« corps, sinon en tant que la necessité nous y for-
« cera, et ne nous remplirons point de sa nature,
« ains serons purs et nets de toute sa contagion,
« jusques à ce que dieu luy mesme nous en delivre
« du tout : et lors estans de tout poinct nettoyez et
« delivrez de la folie du corps : comme il est vray-
« semblable, nous converserons avec autres sem-
« blables, voyans à descouvert de nous mesmes tout
« ce qui est pur et sincere, et cela est la verité :
« car il n'est pas loysible que ce qui n'est pas pur
« et net, touche et attaigne à ce qui l'est ». Telle-
ment que quand bien la mort sembleroit transferer
les hommes en un autre lieu, encore n'y auroit il

point de mal pour cela : car ce ne pourroit estre qu'en quelque bon lieu, ainsi que Platon l'a prouvé par demonstration.

XXV. Et pourtant parla Socrates divinement devant ses juges, quand il leur dist : « Craindre la « mort, Seigneurs, n'est autre chose, que sem- « bler estre sage, quand on ne l'est pas : car c'est « faire semblant de sçavoir ce que lon ne sçait pas, « car nul ne sçait que c'est que la mort, ne si c'est « le plus grand bien qui sçeust jamais advenir à « l'homme, et toutefois ils la redoubtent et la crai- « gnent, comme s'ils estoient bien asseurez que ce « fust le plus grand mal du monde ». Avec ceulx[1] là ne discorde point celuy qui dit,

Que nul jamais n'ait plus de la mort doubte,
Elle met hors l'homme de peine toute.

Encore y pourroit on adjouster, qu'elle le delivre des plus grands maux du monde.

XXVI. A quoy il semble que les dieux mesmes portent tesmoignage : car nous lisons, que plusieurs ont eu comme un singulier don des dieux, en recompense de leur religion et devotion, la mort : desquels, pour eviter prolixité, je laisseray les autres exemples, et feray mention seulement de ceulx qui sont plus illustres, et dont tout le monde parle.

XXVII. Et premierement je reciteray l'histoire de deux jeunes hommes Argiens Cleobis et Biton : car on dit, que leur mere estant religieuse et presb-

[1] Grec, avec cette pensée là.

tresse de Juno, quand le temps d'aller au temple fut venu, les mulets qui devoient trainner sa coche n'estans pas venus, et l'heure les pressant, eulx mesmes se meirent soubs le joug, et tirerent à mont la coche de leur mere jusques au temple. Elle estant singulierement aise de veoir si grande pieté en ses enfans, feit prieres à la deesse, de leur donner ce qui estoit le meilleur aux hommes: et eulx s'estans le soir allez coucher, ne se releverent plus jamais, leur ayant la deesse envoyé la mort, pour recompense de leur pieté.

XXVIII. Et Pindare escrit touchant Agamedes et Trophonius, qu'après qu'ils eurent edifié et basty le temple d'Apollo en Delphes, ils luy demanderent payement de leurs vacations. Apollo leur promeit que dedans huict jours il la leur donneroit, et cependant leur commanda qu'ils feissent bonne chere. Ils feirent ce qu'il leur avoit ordonné, et la septieme nuict s'estans endormis, le lendemain matin on les trouva morts en leur lict. On dit aussi que ayant esté envoyé des commissaires de par la communauté des Bœotiens devers Apollo, à la suscitation de Pindare mesme, ils demanderent à l'oracle, quelle chose estoit la meilleure à l'homme: la prophetisse leur respondit, que celuy mesme qui les avoit envoyez ne l'ignoroit pas, s'il estoit vray que l'histoire que nous avons recitée d'Agamedes et de Trophonius fust de luy: mais que si non content de cela, il le vouloit encore esprouver, il luy seroit en brief rendu tout manifeste. Pindare ayant entendu ceste response, commencea à penser

à la mort, et de faict bien peu de temps après il trespassa.

XXIX. On recite semblablement d'un Euthynoüs Italien, natif de la ville de Tèrina [1] fils d'un nommé *Elysien*, le premier homme de sa ville en vertu, en biens, et en reputation, qu'il mourut tout soudainement, sans cause aucune qui fust aparente. Si vint incontinent à Elysien son pere en l'entendement une doubte, qui fust à l'adventure aussi bien venue à tout autre, s'il auroit point esté empoisonné, pource qu'il n'avoit que ce seul fils unique, qui devoit estre son heritier en tant de richesses et tant de biens: et ne sçachant comment en sçavoir la verité, il s'en alla en un certain oracle où lon conjuroit et evocquoit les ames des morts, là où, ayant premierement faict les sacrifices et cerimonies accoustumées, il s'endormit, et eut en dormant une telle vision. Il luy fut advis qu'il voyoit son pere, auquel il raconta comme il estoit là venu pour parler à l'ame de son fils, et le requit et supplia de le vouloir aider à trouver celuy qui estoit cause de la mort de son fils: son pere luy respondit: c'est pourquoy je suis venu icy, mais reçoy de la main de cestuicy ce que je t'apporte, car par là tu sçauras tout cela dequoy tu es dolent. Celuy qui luy monstroit estoit un jeune homme qui le suyvoit, semblable à son fils, et fort prochain de son temps et de son aage: si luy demanda, qui il estoit: et il luy respondit, qu'il estoit l'ange de son fils, et luy ten-

[1] Ville fondée par les Crotoniates dans la partie de l'Italie, appellée *Bruttium*, aujourd'hui la Calabre.

dit une petite lettre. Elysien l'ayant prise et desployée trouva dedans ces vers escripts.

Elysien homme de peu d'advis,
Va t'en querir des sages hommes vifs,
Euthynoüs par mort predestinée
A achevé sa derniere journée,
Car bon n'estoit qu'il vescust plus icy,
Pour ses parents ne pour luy mesme aussi.

Voilà quelles sont les histoires que lon en trouve escriptes ès livres anciens.

XXX. Mais s'il estoit vray que la mort fust une entiere abolition et destruction tant de l'ame que du corps (car c'estoit la troisieme branche de la conjecture de Socrates) encore n'y auroit il point ainsi mesme de mal au mourir, car c'est une privation de tout sentiment, et une delivrance de toute douleur et de tout ennuy : car tout ainsi qu'il n'y a point de bien, aussi n'y a il point de mal, pour autant que le bien et le mal ne peuvent estre, sinon en chose qui ait vie et subsistance : mais en chose qui soit ostée du tout hors du monde, ne l'un ne l'autre ne peult estre, et sont les trespassez en mesme estat qu'ils estoient auparavant leur naissance. Tout ainsi doncques comme avant nostre nativité nous ne sentions ne bien ne mal, aussi ne faisons nous après nostre mort : et comme ce qui estoit auparavant nous, ne touchoit rien à nous, ausi peu nous touchera ce qui sera après nous. Car,

Le mort ne sent douleur ne mal aucun [1] :
N'avoir esté, et mourir, est tout un.

Et est un mesme estat celuy d'après la mort, que celuy de devant la vie. Estimez vous qu'il y ait difference entre n'avoir oncques esté, et cesser d'estre après avoir esté ? non plus que d'une maison ou d'une robbe quand l'une est toute ruinée, et l'autre toute usée, tu penses qu'il y ait difference entre ce temps là, et celuy qu'elles n'estoient point encore commancées : et si tu dis qu'il n'y a point de difference en celle cy, aussi peu y en a il entre l'estat d'après la *mort*, et celuy de devant la naissance [2]. Et pourtant rencontra fort gentilment le philosophe Arcesilaus [3] quand il dit, « Ce mal qu'on appelle mort, seul entre « tous ceulx que lon estime maux, ne feit oncques mal à personne estant present, mais absent, « et cependant qu'on l'attent, il fait douleur » : de maniere que certainement il y en a plusieurs qui par leur imbecillité, et pour la calomnie que lon met sus à la mort, se laissent mourir de peur de mourir.

[1] Æschyle dans Philoctète, tragédie perdue. C.

[2] Quel raisonnement ! comme si on pouvoit comparer la forme insensible qui résulte de fils ou de pierres assemblés avec un être qui a le sentiment de son existence ? Ne pourroit-on pas demander à Plutarque : penses-tu qu'un homme doive s'aimer lui-même ? S'il ne s'aime pas, à quoi lui servent les ouvrages que tu fais pour lui apprendre les moyens d'être heureux : S'il s'aime, comment veux-tu qu'il ne voie pas avec douleur l'anéantissement de ce qu'il aime ?

[3] Disciple de Xenocrate en même tems que Crantor.

XXXI. Aussi dit sagement le poëte Epicharmus,

Il fut conjoinct, il se desjoint,
Chacun s'en reva dont il vint,
L'esprit au ciel, la terre en terre,
Quel mal y a il? rien n'y erre.

Et Cresphontes en une tragædie d'Euripide parlant de Hercule, dit,

S'il est manant soubs le globe terrestre
Avecques ceulx qui plus ne sont en estre,
Il n'a donc plus maintenant de pouvoir.

On pourroit, en changeant un peu la fin seulement, dire :

S'il est manant soubs le globe terrestre
Avecques ceulx qui plus ne sont en estre,
Il ne sent plus doncques de passion.

C'est aussi une noble, genereuse et magnanime parole que celle cy des Lacedæmoniens,

Nous maintenant sommes en nostre fleur,
Autres estoient avant nous en la leur,
Et après nous le seront aussi d'autres
Que nullement ne verront les yeux nostres.

Et semblablement aussi ceste autre,

Ceulx cy sont morts, non ayans ceste foy
Que vivre fust ou mourir beau de soy,
Mais bien savoir l'un et l'autre parfaire
Honestement ainsi qu'il se doit faire.

Et fort bien aussi dit Euripides de ceulx qui soutiennent de longues maladies,

Je hay ceulx là qui par boire et manger [1]
Cherchent les jours de leur vie allonger,

[1] Suppliantes, v. 1109 et suivans. C.

Tournans de mort le cours droict en oblique.
Par sortilege ou science magique :
Là où plus tost il falloit, s'ils sentoient
Que plus au monde utiles ils n'estoient,
Que volontiers hors d'icy ils s'ostassent,
Et que la place aux jeunes ils quittassent.

Et Merope prononceant des propos viriles et magnanimes emeut les theatres entiers à pitié et compassion, quand elle dit :

Je ne suis pas seule mere deserte,
De ses enfans ayant fait triste perte,
Ny n'a la mort à moy unique osté,
Le cher mary : d'autres sans nombre esté
Ont avant moy, desquelles mesme envie
De la fortune à travaillé la vie.

A ces vers là pourroit on bien à propos conjoindre ceulx cy :

Où maintenant est la magnificence
Du roy Crœsus, où est son opulence?
Où est Xerxes, lequel feit faire un pont
Sur le destroit de la mer d'Hellespont?
Tous sont allez là où Pluton domine,
En la maison d'oubly qui tout ruine.

Leurs biens mesmes et leurs richesses sont peries avec leurs personnes.

XXXII. Voire mais il y en a plusieurs, ce dira lon, qui sont emeus à plorer et lamenter quand une jeune personne vient à mourir avant son temps : je vous responds, qu'encore ceste mort là hastive et avancée hors de sa saison, est si facile à consoler, que jusques aux moindres poëtes comiques

ont bien sçeu inventer les raisons pour la reconforter : qu'il ne soit ainsi, voyez ce qu'en dit l'un d'eulx à quelque autre qui se deconfortoit pour le trepas d'un sien amy decédé avant aage,

Si tu estois pour certain asseuré,
Que le defunct eust esté bien-heuré
Vivant le cours tout entier de sa vie
Qui devant temps luy a esté ravie,
Mort importune esté trop luy auroit :
Mais si peut estre en vivant luy seroit
Quelque malheur advenu incurable,
La mort luy fut plus que toy amiable.

Car estant incertain s'il est yssu de ceste vie à bonne heure pour son profit, et s'il a esté delivré de plus grands maux, ou non, il ne fault pas porter sa mort aussi impatiemment, comme si nous eussions perdu toutes les choses que nons esperions, et nous promettions de luy. Et pource me semble il que Amphiaraus en un poëte ne reconforte et console pas impertinemment la mere d'Archemorus, laquelle estoit merveilleusement affligée et desolée pour la mort de son fils, qui luy estoit decédé en son enfance fort loing de maturité, car il dit :

Il ne fut onc homme de mere né
Qui n'ait esté en ses jours fortuné
Diversement : il met ores sur terre
De ses enfans, ores il en enterre,
Luy mesme après en fin s'en va mourant,
Et toutesfois les hommes vont plorant.
Ceulx que dedans la biere en terre ils portent,

Combien qu'ainsi comme les espics sortent
D'elle, qui sont puis après moissonnez :
Aussi fault il, que les uns nouveaux nez
Viennent en estre, et les autres en yssent.
Qu'est il besoing que les hommes gemissent
Pour tout cela, qui doit selon le cours
De la nature ainsi passer tousjours?
Il n'y a rien grief à souffrir, ou faire,
De ce qui est à l'homme necessaire.

XXXIII. Brief il fault qu'un chascun, soit en pensant en soy-mesme, soit en discourant avec autruy, tienne pour certain, « Que la plus lon« gue vie de l'homme n'est pas la meilleure, « mais bien la plus vertueuse » : parce que lon ne louë pas celuy qui a plus longuement joué de la cithre, ny plus long-temps harangué, ou gouverné, mais celuy qui l'a bien faict : il ne fault pas colloquer le bien en la longueur du temps, mais en la vertu, et en une convenable proportion et mesure de tous faicts et tous dicts, c'est ce que lon estime heureux en ce monde, et agreable aux dieux. C'est pourquoy les poëtes nous ont laissé par escript, que les plus excellents demy-dieux, et qu'ils disent avoir esté engendrez des dieux, sont yssus de ceste vie avant la vieillesse.

Celuy que plus aime le hault-tonant [1]
D'amour parfait, et Phebus l'arc tenant,

[1] Il est question dans ces vers d'Amphiaraus. Homère dit, « Jupiter le porte Ægide et Apollon, l'aimoient de tout « leur cœur, et il ne parvint pas à la vieillesse ». Odyssée, L. XV, v. 246. C.

Jamais sa vie estendre il ne le laisse,
Jusques au seuil de la foible vieillesse.

XXXIV. Nous voyons par tout, que le bien avoir employé son temps precede en louange l'avoir vescu longuement, comme nous reputons les meilleurs arbres ceulx qui en moins de temps portent plus de fruict, et des animaux les meilleurs ceulx qui en peu de temps nous rendent plus de profit et plus de commodité pour la vie humaine. Car entre peu ou prou de durée il n'y a rien de difference, si nous le comparons avec l'infinie eternité, pource que mille ans, voire dix mille, ne sont plus qu'un poinct, qui n'est pas remarquable, comme disoit Simonides, ou plus tost encore une bien petite portion de poinct. Il y a certains animaux au païs de Pont, ainsi que nous voyons par les histoires, qui ne durent qu'un seul jour: ils naissent au matin, sont en leur fleur à midy, et vieillissent et achevent leur vie au soir : ceulx là sentiroient les mesmes passions que nous, s'ils avoient une ame raisonnable, et l'usage de la raison, et qu'il leur advint de mesme qu'à nous: car ceulx qui mourroient avant midy laisseroient des regrets et des larmes aux leurs, et ceulx qui dureroient tout le long d'un jour seroient reputez bien-heureux. « La vie doncques doit « estre mesurée à la vertu, non pas à la durée du « temps». Et fault estimer vaines et pleines de folie toutes telles exclamations.

XXXV. Mais il ne falloit pas qu'il fust ravy ainsi jeune. Qui est-ce qui dit qu'il le falloit? Beaucoup d'autres choses, desquelles on eust peu dire, il ne

falloit pas qu'elles se feissent, se sont faictes par le passé, se font encore de present, et se feront souvent cy après : car nous ne sommes pas venus en ceste vie pour y establir des loix, mais pour y obeïr à celles qui sont ordonnées par les dieux qui gouvernent tout, et aux ordonnances de la destinée et provoyance divine. Mais quoy, ceulx qui deplorent ainsi les trespassez, les deplorent ils pour l'amour d'eulx mesmes, ou pour l'amour des trespassez ? Si c'est pour l'amour d'eulx mesmes, d'autant qu'ils se treuvent privez d'un plaisir, ou d'un profit, ou d'un support en vieillesse, qu'ils recevoient des trespassez, voilà une occasion peu honeste de plorer, d'autant qu'il semble qu'ils ne regrettent pas les personnes des trespassez, mais la perte des commoditez qu'ils en recevoient : et si c'est pour le regard des trespassez qu'ils lamentent, s'ils supposent pour chose vraye, qu'ils ne sentent mal quelconque, ils seront exempts et delivré de toute douleur en obeïssant à une anciene et sage sentence qui nous admoneste d'estendre le plus que nous pourrons les choses bonnes, et restraindre les mauvaises.

XXXVI. Si doncques le deuil est une bonne chose, il le fault augmenter et croistre le plus qu'il est possible : mais si, comme la verité est, nous confessons que c'est une mauvaise chose, il le fault accoursir, et le rendre le plus petit qu'il sera possible, voire l'effacer et abolir du tout, autant qu'il se pourra faire. Et que cela soit facile, il appert par l'exemple d'une telle consolation. On lit qu'un ancien philosophe s'en alla un jour visiter la royne

Arsinëo

Arsinoé, laquelle demenoit deuil, et lamentoit un sien fils qui luy estoit decedé, et luy feit un tel compte : « Du temps que le grand dieu Jupiter dis- « tribuoit ses honneurs et dignitez aux petits dieux « et demy-dieux, le Deuil ne s'y trouva pas d'adven- « ture present avec les autres : mais après que toute « la distribution fut faicte, il y arriva, et demanda « à Jupiter sa part des honneurs aussi bien comme « les autres. Jupiter se trouva bien empesché, pour « avoir ja tout employé et donné aux autres : par- « quoy n'ayant autre chose que luy bailler, il luy « bailla l'honneur que lon fait aux trespassez, ce « sont les larmes et les regrets. Or tout ainsi comme « les autres dæmons et petits dieux aiment ceulx qui « les honorent, aussi fait le Deuil. Parquoy si tu le « mesprises, dame, il ne retournera jamais chez « toy : mais si tu le sers et l'honores diligemment « des honneurs et prerogatives qui luy ont esté don- « nées, qui sont regrets, larmes et lamentations, « il t'aimera bien, et t'envoyera tousjours dequoy « le servir et honorer continuellement ». Ceste invention de ce philosophe persuada merveilleusement la royne, de sorte qu'il luy osta entierement le deuil et les lamentations.

XXXVII. Mais en somme lon pourroit demander à un qui demeneroit si grand deuil, Cesseras tu à la fin quelquefois de te tourmenter, ou si tu penses qu'il faille porter ceste tristesse et douleur toute ta vie ? Car si tu demeures tout le long de ta vie en ceste destresse, tu te procureras à toy mesme une parfaitte misere, et très amere infelicité, par

une lascheté et foiblesse de cœur trop molle. Et si tu es pour te changer un jour, pourquoy ne le fais tu dès à present? et pourquoy ne te retires tu desja de ton malheur? car si tu veux considerer de près les raisons qui avec le temps te delivreront de ta douleur, dès maintenant tu te pourras jetter hors de ce mauvais estat, auquel tu te trouves : car ainsi comme aux indispositions du corps, le plus tost que lon s'en peult delivrer, est le meilleur, aussi est il ès maladies de l'esprit. Cela doncques que tu es pour donner à la longueur du temps, donne le dès ceste heure à la raison, à la litterature que tu as, et te delivre toy mesme des maux qui t'environnent maintenant.

XXXVIII. Voire-maïs, diras tu, je ne pensois pas que ce mal me deust arriver, je ne m'en fusse jamais douté. Il te le falloit avoir propensé, et avoir bien long temps devant consideré et jugé la vanité, foiblesse et instabilité des choses humaines, et par ce moyen tu n'eusses pas esté surpris et desprouveu, comme par une soudaine incursion de tes ennemis comme il semble que Theseus en une tragedie d'Euripide se prepare, et se munit fort sagement contre tels accidents de la fortune, quand il dit,

L'ayant appris d'une personne sage,
Estant à part je pense en mon courage
Tout le desastre et malheur à venir,
Qui me pourroit oncques jamais venir,
Me proposant que banny pourrois estre
De mon païs par fortune senestre,

Voir mes enfans mort soudaine encourir,
Et avant temps moy mesme aller mourir.
Et brief de maulx plusieurs autres manieres,
A fin que si de toutes ces miseres,
A quoy pensé j'aurois premierement,
Il m'advenoit aucun encombrement,
Ne m'en estant la pensée nouvelle,
Moins m'en semblast la pointure cruelle.
Le temps en fin guarit toutes douleurs.

XXXIX. Mais ceulx qui ont le cœur mol, et ne se sont pas de longue main exercitez à la vertu, ne se recueillent pas mesmes quelquefois pour deliberer et prendre quelque conseil qui leur fust honeste et profitable, ains se laissent aller en des travaux et miseres extremes, en chastiant leur corps qui n'en peult mais, et contraignans ce qui n'est pas malade, de l'estre, comme dit [1] Alcæus, avec eulx. Pourtant me semble il que Platon admoneste fort sagement, qu'en tels inconveniens on se tiene quoy, tant pource qu'il n'est pas certain si c'est bien ou mal pour le trespassé, comme aussi pource qu'il ne revient nul profit à l'advenir à celuy qui s'en tourmente : car la douleur empesche que lon ne puisse bien conseiller du faict en soy, et veult que lon accommode ses affaires ainsi que la raison jugera estre pour le mieulx, ne plus ne moins que quand on jouë au tablier, où l'on dispose son jeu selon ce qu'il vient au dé. Parquoy si quelques fois nous venons à tomber en tels heurts de la fortune, il ne fault pas que nous nous prenions à crier comme font les en-

[1] Lisez : *Achæus*. C.

fans, touchans l'endroit où ils se sont frappez en tombant, ains accoustumer son ame à aller tout incontinent au remede pour r'habiller ce qui est cheut, ou qui se treuve indisposé par le secours de la medecine, en abolissant et ostant de tout poinct les lamentations.

XL. Auquel propos on dit, que celuy qui feit les loix et ordonnances des Lyciens, leur commanda que quand ils voudroient mener deuil, ils se vestissent de robbes de femmes : voulant par là leur donner à entendre, que c'est une passion feminine, et qui ne convient aucunement à graves et honestes hommes, et qui aient esté noblement et liberalement nourris : car à dire vray, c'est chose vile, basse, et qui sent sa femme, que de mener ainsi deuil : aussi voit on que coustumierement ce sont plustost femmes qui aiment à faire ce dueil, que non pas hommes, et plustost nations Barbares que Grecques, et plustost les pires que les meilleures : et entre les peuples Barbares, encore ne seront ce point les plus genereux, ne qui aient les cœurs hauts et magnanimes, comme les Allemans, et les Gaulois, mais plustost des AEgyptiens, des Syriens, des Lydiens, et tous autres semblables : car on recite qu'il y en a d'entre eulx qui descendent dedans des caveaux, où ils demeurent plusieurs jours sans vouloir seulement voir la lumiere du soleil, pour autant que le trespassé qu'ils pleurent en est privé. Et pourtant Ion [1] le poëte tragique, ayant bien

[1] Il étoit de l'île de Chio, fils d'Orthomène. Il donna sa première tragédie dans la quatre-vingt-deuxième olympiade. V. Meursius de Archont. Athen. L. III, T. I, p. 811

ouy parler de ceste sottise, fait parler une femme qui dit,

De vos enfans estant la gouvernante [1],
Je suis avec une chorde tornante
Sortie amont hors des caveaux du deuil.

Il y en a d'autres de ces Barbares qui se coupent quelques parties de leurs corps, comme le nez et les aureilles, et se dechirent au demeurant le reste de leurs corps, pensant gratifier aux trespassez, s'ils se departent en ce faisant de la moderation qui est selon la nature.

XLI. Mais il y en a d'autres, qui venant à la traverse disent, qu'il ne fault pas mener deuil pour toute sorte de mort, ains seulement pour ceulx qui meurent de mort hastée et non meure, d'autant qu'ils n'ont point encore essayé de ce que lon estime biens en la vie humaine, comme de mariage, de litterature, de parfaict aage, du maniement de la chose publique, des estats et offices: car se sont les poincts qui plus font de douleur à ceulx qui perdent ainsi leurs enfans et amis avant aage, pource que avant le temps ils ont esté privez et frustrez de leur esperance, ne s'appercevans pas que ceste mort avancée, quand au regard de la nature humaine, ne differe rien de celle qui est tardive, car c'est comme un retour en nostre païs naturel qui nous

[1] Ces deux vers sont corrompus dans le texte. D'après la conjecture de M. Wyttembach, on pourroit traduire : « Moi « nourrice de vos enfants, je suis sortie pour vous supplier, « du caveau où je pleurois ». C.

est proposé à tous necessairement, sans que personne s'en puisse exempter, les uns marchent devant, les autres vont après, et tous se rendent à mesme lieu : aussi en cheminant devers nostre fatale destinée, ceulx qui y arrivent plus tard ne gaignent rien d'avantage que ceulx qui y sont plus tost logez. Si doncques la mort hastive estoit mauvaise, encore seroit pire celle des petits enfans de mammelle qui ne parlent point, et encore plus celle de ceulx qui ne font que sortir du ventre de la mere : et neantmoins nous supportons le mal de ceulx là plus doulcement et plus patiemment : et au contraire celle de ceulx qui sont un peu plus aagez, nous la portons plus durement et plus douloureusement, pour la tromperie de nostre vaine esperance, par laquelle nous nous estions promis, que ceulx qui estoient desja si avancez, nous demeureroient asseureement tout le cours entier de la vie. Si doncques le terme prefix de la vie humaine estoit de vingt ans, celuy qui seroit parvenu jusques à quinze ans, nous jugerions qu'il ne seroit pas trop verd pour mourir, ains qu'il auroit ja attainct une mesure d'aage competente : mais celuy qui auroit fourny entierement la destinée de vingt ans, ou qui seroit approché bien près de ce nombre, nous le reputerions totalement bien heureux, comme ayant passé une très heureuse et très parfaite vie : mais si le cours de la vie humaine estoit de deux cents ans, celuy qui seroit decedé en l'aage de cent ans, estimans qu'il seroit mort trop verd, nous nous mettrions à le plorer et lamenter.

XLII. Par ces raisons doncques, et pour celles que nous avons deduittes au paravant, il appert, que la mort mesme que nous appellons hastive, est facile à supporter patiemment : car certainement Troïlus [1], ou bien Priam luy mesme eust beaucoup moins ploré, s'ils fussent morts plus tost, lors que le royaume de Troye estoit en sa fleur et vigueur, et en ceste grande opulence qu'il lamentoit et regrettoit : ce que lon peult evidemment juger et cognoistre par les paroles qu'il dit à son fils Hector, quand il l'admoneste de se retirer du combat contre Achilles, par ces vers :

Rentre mon fils, rentre dans la closture [2]
De ceste ville, à fin que de mort dure
Puisses Troyens et Troyenes sauver.
Ne donne pas matiere de braver
A ce cruel Achilles, pour la gloire
D'avoir sur toy obtenu la victoire,
T'ayant osté hors de ce monde cy :
Helas au moins, mon fils, aies mercy
De ton vieil pere, à qui encore l'aage
N'a pas ravy de la raison l'usage,
Que Jupiter autrement à la fin
De ses vieux jours par malheureux destin
Fera mourir d'une mort miserable,
L'ayant faict voir du mal innumerable,
Ses fils au fer trenchant exterminer,
Par les cheveux ses filles entrainer,
Ses beaux palais saccager et destruire
De fond en comble, et par trop cruelle ire

[1] Voyez les Observations.
[2] Il. L. XXII, v. 56 et suivans. C.

Petits enfans du tetin arracher,
Pour contre terre ou mur les escacher,
Tirer de mains violentes les femmes
De mes fils morts à forcemens infames :
Finablement jusques dessus ma porte
Les chiens goulus trainneront ma chair morte,
Après que l'un des ennemis aura
Versé ce peu de sang qui restera
Dedans mon corps, d'une espée pointue,
Ou bien du fer d'une sagette aiguë :
Las il n'y a rien à voir si piteux,
Qu'un vieillard blanc de barbe et de cheveux
A qui les chiens par vilaine morsure
Ont deschiré la face et la nature.
Ainsi parla le bon homme, arrachant
Le poil chenu de son blanc chef penchant :
Mais pour cela ne luy fut onc possible
Plier d'Hector le courage inflexible.

XLIII. Veu doncques qu'il y a tant et tant d'exemples de cela, il fault que tu penses que la mort delivre ou preserve plusieurs personnes de plusieurs grands et griefs maulx, ès quels ils fussent certainement encourus s'ils eussent vescu d'advantage : dont je ne t'ay point voulu faire de plus long recit, ne plus ample recueil, pour eviter prolixité, estimant que ceulx là te devoient bien suffire, pour t'engarder de te laisser aller oultre le naturel, et oultre toute mesure, en des regrets inutiles, et des lamentations qui ne procedent que de foiblesse et petitesse de cœur. Le philosophe Crantor souloit dire, que souffrir adversité sans en estre cause, estoit un grand allegement contre les sinistres accidents de

la fortune : [1] mais j'aimerois mieulx dire, que ne se sentir point coulpable, est une grande medecine et souverain remede pour oster le sentiment de la douleur d'une adversité.

XLIV. Au demourant, l'aimer et avoir cher un trespassé ne consiste pas en s'affliger et se contrister soy mesme, ains en servir et profiter à celuy que lon aime : or le service et profit que lon peult faire à ceulx qui sont ostez hors de ce monde, c'est l'honneur que lon leur porte par la bonne memoire que lon a : pource que nul homme de bien ne merite d'estre lamenté ne ploré, ains plus tost d'estre celebré et loué : ny que lon en demene deuil, ains que lon en face honorable et glorieuse memoire ; ny que lon en jette larmes indices de douleur, ains que lon luy face des honestes offrandes et oblations : s'il est ainsi que celuy qui est passé en l'autre monde soit en une plus divine condition de vie, estant delivré de la malheureuse servitude de ce corps, et des infinies sollicitudes et miseres qu'il est force que soustienent ceulx qui sont en ceste vie mortelle, jusques à ce qu'ils aient parachevé le cours prefix de ceste vie, que la nature ne nous a point donnée pour tousjours, ains à chescun de nous en a distribué la portion qui luy estoit ordonnée par les loix de la fatale destinée.

XLV. Pourtant ne fault il pas que les sages, pour le regret de leurs amis trespassez, se laissent deborder oultre le naturel, et oultre tout moyen

[1] Lisez : « Je ne crains pas de dire que c'est une grande médecine ». etc. C.

et mesure de douleur, en deuils et lamentations barbaresques qui jamais ne prennent fin, attendans ce qui ja-parcy devant est advenu à plusieurs, qui se sont si fort saisis de tristesse et de melancholie, que premier que d'achever leur deuil, ils ont achevé leur vie, et en portant le deuil des funerailles d'autruy, ils ont eulx mesmes malheureusement procuré les leurs : de maniere que les ennuys qu'ils avoient de la mort d'autruy, et les maux qui procedoient de leur folie, ont esté ensepvelis qnand et eulx : si que lon pouvoit bien dire veritablement d'eulx, ce que dit Homere,

La nuict survint qu'ils lamentoient encore.

Parquoy il leur fault souvent repeter de tels propos, « Quoy, ne cesserons nous jamais de nous « douloir ? Serons nous toute nostre vie en misere, « qui ne finira jamais tant que nous demourerons « en vie » ?

XLVI. Car de penser qu'il y ait deuil qui jamais ne doive prendre fin, seroit une extreme folie, attendu mesmement que bien souvent nous voyons que ceulx qui plus impatiemment supportent leurs douleurs, et qui font plus de demonstrations de grand deuil, devienent avec le temps les plus doulx, et que dedans les monumens mesmes, là où ils se tourmentoient le plus, et crioient les haults crys en se battant les poitrines, ils s'assemblent, et font de magnifiques festins avec toute sorte de musique, et toute autre maniere de resjouïssance. C'est doncques à faire à un homme in-

sensé, estimer que lon puisse avoir un deuil ainsi permanent et perdurable à jamais: et s'ils venoient à considerer que leur deuil à la fin passera, après que quelque chose sera advenue, ils previendroient le temps à se delivrer de douleur, qui ainsi comme ainsi le doit faire: « Car il est impossible à dieu « mesme de faire, que ce qui est faict soit à « faire »: et pourtant ce qui est maintenant arrivé contre nostre esperance, et contre nostre opinion, a monstré que c'est chose qui a bien accoustumé d'advenir à plusieurs par mesmes moyens. Comment n'est ce pas chose que nous pouvons bien comprendre par discours de raison naturelle, que,

Pleine est la mer et la terre de maux [1]?
De maux sur maux fatale destinée [2]
Enveloppant va l'humaine lignée:
Le cours du ciel n'en est pas mesme exempt.

XLVII. Ce n'est pas de maintenant, comme dit Crantor, mais de tout temps, que plusieurs sages hommes ont deploré les miseres humaines, reputans que le vivre mesme estoit une punition, et que le commancement de naistre homme, estoit une griefve calamité. Et dit Aristote, que Silenus [3], quand il fut surpris par le roy Midas, le prononcea ainsi: Mais pour ce qu'il vient à propos, il vauldra mieulx coucher icy les propres mots

[1] Hésiode. Travaux et Jours, v. 101. C.

[2] Ceci est d'un autre auteur. C.

[3] Nourricier de Bacchus.

du philosophe : car en son livre intitulé *Eudemus*, ou *de l'ame*, il dit ainsi : « Parquoy, ô très « bon et très heureux personnage, nous reputons « les trespassez benits et bien-heureux, et pensons « que mentir contre eulx, ou bien mesdire d'eulx, « soit une impieté, comme de ceulx qui sont ja « passez en une meilleure et plus excellente con- « dition que la nostre : et ceste coustume et opi- « nion est si vieille et si ancienne en nostre païs, « qu'il n'y a homme qui sache ny le commance- « ment du temps qu'elle fut introduicte, ny le « premier autheur qui l'a instituée, ains est de « toute eternité, que ceste coustume, comme une « loy, est observée parmy nous. Mais oultre cela, « tu sçais bien un ancien conte, qui est de tout « temps en la bouche des hommes. Quel propos « est-ce, dit-il? et l'autre continuant respondit : « c'est que, le meilleur seroit ne naistre point du « tout : et après, que le mourir vault mieulx que « le vivre : et mesme que les dieux l'ont ainsi tes- « moigné à plusieurs, et entre autres au roy Mi- « das, lequel en chassant prit un jour Silenus, et « luy demanda quelle chose estoit meilleure à « l'homme, et que c'estoit que l'homme devoit « souhaiter et eslire sur toute autre chose. Il ne « luy voulut rien respondre du premier coup, ains « demoura en silence sans dire un seul mot, jus- « ques à tant que Midas, l'ayant pressé par tous « moyens, à toute peine à la fin le conduisit-il à « parler : et lors se voyant contrainct par force, « il luy dit : O semence de courte durée, de labo-

« rieuse destinée, et de fortune penible et misera-
« ble, pourquoy me contraignez vous de vous dire
« ce qu'il vous vauldroit mieulx ignorer? Pour ce
« que la vie est moins travaillée, et moins doulou-
« reuse, quand elle ignore ses propres maux: Or
« est il que les hommes ne peuvent nullement
« avoir ce qui est de tout le meilleur, ny estre
« participans de la nature de ce qui est très bon:
« car le meilleur à tous et à toutes seroit, n'avoir
« jamais esté: mais ce qui suyt après, et le pre-
« mier de ce qui se peult faire, bien qu'il soit en
« ordre le second, c'est mourir incontinent après
« que lon est né ».

XLVIII. « Il appert doncques que Silenus jugea « et prononcea, que la condition de ceulx qui sont « morts est meilleure, que de ceulx qui sont vi- « vants », et y a dix mille sentences et exemples tels, et dix mille encore après que lon pourroit alleguer et amener à mesme conclusion: mais il n'est ja besoin estendre davantage ce propos. Il ne fault doncques point lamenter les jeunes hommes qui meurent, pour autant qu'ils sont privez des biens, dont les hommes jouïssent en vivant longuement: car cela est incertain, comme nous avons ja dict par plusieurs fois, s'ils sont privez de maux ou de biens, pource qu'il y a beaucoup plus de maux en la vie humaine que de biens, et acquerons les uns à grande peine et avec beaucoup de travail et de soucy, mais les maux fort facilement: d'autant que lon dit qu'ils sont ronds, et qu'ils s'entretienent, et vont l'un après l'autre fort

facilement, là où les biens sont separez, et distans les uns des autres, ne s'assemblans jamais les uns avec les autres, sinon sur la fin de la vie de l'homme.

XLIX. Parquoy il semble que nous nous oublions, car non seulement comme dit Euripide,

Les bien mondains ne sont propres aux hommes[1],

mais ny autre chose quelconque: et pourtant fault il dire de toutes choses,

Les biens en propre aux dieux seuls appartiennent,
Et les humains en recepte les tiennent:
Quant il leur plaist de les redemander,
Il est en eulx les en deposseder.

Il ne fault doncques point estre marrys, s'ils nous redemandent ce qu'ils nous avoient presté pour un peu de temps seulement: car les banquiers mesmes, comme nous avons accoustumé de dire souvent, ne se courroucent pas quand on leur redemande, et qu'ils sont contraincts de rendre les deniers que lon a deposés entre leurs mains, s'ils sont gens de bien: car on pourroit dire avec raison à ceulx qui ne le rendroient pas volontiers, « As tu oublié que « tu avois receu ces deniers là pour les rendre »? cela se peult convenablement appliquer à tous les hommes: car nous avons tous la vie des dieux en depost forcé et contrainct, et n'y a point de certain temps prefix, dedans lequel il la nous faille rendre, comme aussi n'ont point les bancquiers de temps prefix, auquel ils soient tenus de rendre les

[1] Phéniciennes, v. 558.

deniers deposez en leurs mains, ains leur est incertain quand celuy qui les leur a baillez les redemandera.

L. Celuy doncques qui se courrouce excessivement quand il se sent luy mesme près de la mort, ou quand ses enfans luy meurent, n'a il pas manifestement oublié qu'il est homme, et qu'il avoit engendré des enfans mortels? Ce n'est point faict à homme qui ait le sens entier, ignorer que l'homme est un animal mortel, ne qu'il est né pour une fois mourir. Parquoy si Niobé, selon que les fables racontent, eust tousjours eu à la main ceste opinion et ceste consideration prompte,

En fleur d'aage tu ne seras
Toute ta vie, et point n'auras
Tousjours d'enfans grande maignie
Autour de toy pour compagnie :
Le soleil ne te sera pas
Doulx à veoir jusqu'à ton trespas.

Elle ne se fust pas tourmentée ne desesperée, jusques à desirer sortir hors de ceste vie pour la grandeur de sa calamité, et à conjurer les dieux de la ravir hors de ce monde en une très cruelle ruine.

LI. Il y a deux preceptes qui sont escrits au temple d'Apollo en Delphes, très necessaires à la vie humaine: l'un est, « *Cognoy toy mesme* »: l'autre, « *Rien trop* » : car de ces deux preceptes dependent tous les autres, et sont ces deux consonans et accordans ensemble, s'entredeclarans l'un l'autre autant qu'il est possible : car en, Cognois-

tre soy mesme, est contenu, Rien trop: et en, Rien trop, se comprent, Cognoistre soy mesme: et pourtant Ion le poëte parlant de ces deux preceptes dit ainsi,

Cognoy toy-mesme, à dire est bien aisé:
Mais à le faire il est si mal aisé,
Qu'il n'y a nul en la celeste bande
Des dieux, Qu'un seul Jupiter, qui l'entende,

Et Pindare dit,

Les sages louënt grandement
Ce mot, Rien excessivement.

LII. Qui aura donc tousjours devant les yeux de sa pensée ces deux preceptes en telle reverence que meritent d'estre tenus les oracles d'Apollo, il les pourra facilement appliquer à tous affaires de la vie humaine, et les sçaura bien supporter dextrement et modestement, eu esgard à sa nature, et à ne se point trop elever en vaine gloire pour chose qui puisse advenir, ny aussi à se ravaller et abaisser oultre mesure en deplorations et lamentations pour l'infirmité ou de l'ame ou de la fortune, ny pour la crainte de la mort, qui s'imprime en noz cœurs à faulte de bien cognoistre et considerer ce qui est ordinaire et coustumier d'advenir en la vie de l'homme, par necessité et selon la disposition de fatale destinée [1].

[1] Ajoutez : « C'est avec beaucoup de sagesse que les Pythagoriciens nous disent ». Les deux vers suivans se trouvent en effet parmi les vers dorés de Pythagore. c.

Quand

Quand tu seras par les dieux visité
De la douleur de quelque adversité,
Supporte la en patience doulce
Modestement, et point ne t'en courrouce.

Et le poëte tragique AEschylus,

C'est faict en homme et vertueux et sage,
Quoy qu'il advienne à son desavantage,
Contre les dieux jamais ne murmurer.

Et Euripides,

Celuy qui cede à la necessité,
Entend que c'est que la divinité,
Et de nous est estimé homme sage.

Et en un autre lieu,

Celuy qui sçait porter l'evenement,
Quel qui luy puisse advenir, doulcement,
Est dessus tous, ainsi comme je pense,
Homme de bien et de grande prudence.

LIII. Et au contraire, la plus part du monde se plaint de toutes choses, et quoy que ce soit qui leur adviene contre leur souhait, ou contre leurs esperances, ils estiment tousjours que cela procede de la malignité et de l'envie des dieux et de la fortune. Et pourtant ils se lamentent, et accusent tousjours leur mauvaise fortune: ausquels on pourroit avec raison repliquer et respondre [1], *Ce n'est pas dieu qui te rend miserable, mais c'est toy mesme*, ta folie, et ton erreur procedant d'ignorance, car pour ceste faulse et abusée opinion

[1] Vers d'un poëte tragique. C.

ils se plaignent de toutes sortes de mort. Si aucun de leurs amis vient à mourir hors de son païs, ils le regrettent en disant,

Helas pauvret, tu n'as eu ny ton pere [1]
A ton trespas, ny ta dolente mere
Auprès de toy : pour te clorre les yeux.

Et s'il meurt en son païs presens son pere et sa mere, ils le lamentent, comme leur ayant esté ravy des mains, et leur ayant laissé l'impression de la douleur de l'avoir veu mourir devant leurs yeux. S'il meurt sans parler ne leur dire mot quelconque de chose que ce soit, en cryant ils disent,

Tu ne m'as pas un bon propos tenu [2],
Que tousjours j'eusse en mon cœur retenu.

Si au contraire il leur a tenu quelque propos en mourant, ils auront tousjours ce propos là en la bouche, comme un renouvellement de leur douleur. S'il est mort soudainement, ils le deplorent comme ayant esté ravy : s'il a demouré longuement à mourir, ils le plaignent comme estant mort à petit feu, par maniere de dire, et ayant enduré beaucoup avant que passer. Brief toute occasion leur est idoine et suffisante pour exciter leurs douleurs et leurs lamentations. Et ceulx qui ont emeu toutes ces cryeries ont esté les poëtes, mesmement le premier et le prince de tous, Homere, disant :

[1] Iliade. L. XI, v. 452. c.

[2] Iliade. L. XXIV, v. 744. c.

Comme le pere au feu des funerailles [1]
De son cher fils mort en ses espousailles
Bruslant ses os lamente amerement,
Et ceste mort afflige durement
La pauvre mere, à tous deux miserables
Laissant regrets et pleurs innumerables.

Et pour cela encore n'est-il pas asseuré si on le plaint et plore justement : mais voyez ce qui suit après,

Estant seul fils unique en leurs ans vieux,
Et de grands biens heritier après eux.

LIV. Et qui sçait que dieu par sa provoyance et bienveillance paternelle envers le genre humain, n'en oste quelques uns de ce monde avant leur temps, pour-autant qu'il prevoit bien les maux qui autrement leur doivent advenir? Pourtant fault il plus tost estimer, qu'il ne leur advient rien que lon doive avoir en haine : car,

Rien n'est mauvais quand il est necessaire,

Je dis rien de ce qui advient à l'homme, soit par raison primitive, soit par consequence, tant par ce que bien souvent la mort survenant aux hommes, les preserve de plusieurs autres plus griefves et pires adversitez : comme aussi pour ce qu'il estoit expedient aux uns de n'avoir oncques esté, aux autres de mourir en naisssant, aux autres après estre entrez peu avant en la vie, et aux autres après qu'ils sont parvenus en la fleur de leur aage : toutes lesquelles especes de mort, en quelque

[1] Iliade. L. XXIII, v. 222. c.

sorte qu'elle advienne, se doivent supporter patiemment, attendu que ce qui procede de fatale destinée ne se peult eviter.

LV. Et la raison voudroit que les hommes bien appris considerassent en eulx-mesmes, que ceulx que nous estimons avoir esté privez de la vie avant la maturité, nous precedent de bien peu de temps : car la plus longue vie qui soit, est courte et briefve, ne montant non plus qu'un poinct ou une minute de temps, au regard de l'infinie æternité : et que plusieurs de ceulx qui demenent le plus de deuil, en peu de temps sont allez après ceulx qu'ils ont ploré, n'ayans rien gaigné à leur long deuil, et s'estans pour neant affligez d'ennuys et de fascheries : là où, puisque le temps est si court que nous avons à voyager au pelerinage de ceste vie, nous ne nous deussions pas consumer nous mesmes de tristesse souillée, ny de douleur amere, et miserable deuil, jusques à affliger de coups nostre propre corps, ains plus tost nous efforcer de revenir et retourner à ce qui est meilleur et plus humain, en conversant avec personnes qui soient, non pour se contrister avec nous, et pour exciter tousjours davantage nostre deuil par une maniere de flatterie, ains plustost avec ceulx qui soient pour nous oster et diminuer noz ennuis, avec une genereuse, grave et venerable consolation, ayant tousjours en l'entendement ce vers d'Homere qu'Hector dit à sa femme Andromache, en la reconfortant,

Ne me viens point chetive trop saisir[1]
L'entendement de triste desplaisir :
Point ne sera ma vie terminée
Par qui que soit avant sa destinée.
Au demourant je te dis Andromache,
Qu'il n'y a point d'homme ne preux ne lasche
Qui sçeust après qu'une fois il est né,
Fuïr ce qui luy est predestiné.

Et le mesme poëte parlant de cette fatale destinée dit en un autre passage,

Dès qu'un enfant sort du ventre, l'estaim[2]
Est tout filé de son fatal destin.

LVI. Si nous imprimons ces raisons en nostre entendement, nous serons delivrez d'une vaine melancholie de deuil, qui ne sert à rien, mesmement quand nous viendrons à considerer combien la durée de nostre vie est courte : pourtant la fault il contregarder, à fin que nous la puissions passer tranquillement sans estre agitée ne troublée de ces douleurs de mortuaires, en delaissant les marques et habits de deuil, et reprenant le soing de bien traitter noz personnes, et de prouvoir au bien de ceulx qui vivent avec nous.

LVII. Aussi sera il bon de se ramener en memoire les arguments et raisons dont nous aurons, comme il est vray-semblable, autrefois usé envers noz parents et amis en pareilles calamitez, en les reconfortant, et leur suadant de supporter patiemment et communement les communs accidents

[1] Iliade. L. VI, v. 486. c.
[2] Iliade. L. XX, v. 128. c.

de ceste vie, et les cas humains, humainement, et ne commettre pas ceste faulte que d'estre suffisant assez pour pouvoir descharger les autres de douleur, et ne se pouvoir pas secourir soy-mesme, ny recevoir aucune utilité de la recordation de ces persuasions là, et guarir les angoisses de l'ame avec les drogues medecinales de la raison, tenant pour certain qu'il n'y a rien que lon deust moins differer ny dilayer, que de descharger son cœur de melancholie et d'ennuy : et toutesfois on dit en un commun proverbe, qui est en la bouche de tout le monde,

Qui muse à quoy que ce soit,
Tousjours perte il en reçoit.

LVIII. Mais encore bien plus reçoit il de dommage, à mon advis, celuy qui dilaye à se descharger des griefves et malencontreuses passions de l'ame, le differant jusques à un autre temps. Au contraire fauldroit il tourner ses yeux sur ceulx qui ont genereusement et magnanimement supporté la mort de leurs enfans, comme Anaxagoras le Clazomenien, et Demosthenes l'Athenien, Dion le Syracusain, et le roy Antigonus, et plusieurs autres, tant du passé que du present, desquels Anaxagoras, ainsi comme nous lisons, ayant entendu la mort de son fils par quelqu'un qui luy en vint apporter la nouvelle, ainsi comme il disputoit de la nature des choses, et devisoit avec ses familiers et amis, il s'arresta un peu à penser en soy-mesme et puis dit seulement aux assistans,

« Je sçavois bien que j'avois engendré un fils mor-
« tel ».

LIX. Et Pericles, qui pour l'excellence de son eloquence et de son grand sens et prudence fut surnommé *Olympien*, c'est à dire *celeste*, en feit tout autant, quand il entendit que ses deux enfans Paralus et Xantippus estoient tous deux morts, ainsi que dit Protagoras en ces paroles : « Luy « estans ses deux fils, tous deux beaux jeunes « hommes, morts à huit jours l'un de l'autre, il « n'en porta oncques le deuil, ains mainteint tous« jours son esprit en serene tranquillité, dont il « recevoit tous les jours de grands fruicts, non « seulement en ce que ce luy estoit un grand heur, « de ne sentir point de douleur, mais aussi en « ce qu'il en estoit mieulx estimé du peuple : car « un chascun le voyant supporter sa perte ainsi « robustement, l'en estimoit vaillant et magna« nime, et de plus grand cœur que soy-mesme, « sachant très-bien comme il se trouvoit affligé et « troublé en tels accidents » : car on dit qu'après la nouvelle de la mort de ses deux enfans il ne laissa pas de porter sur la teste chappeaux de fleurs, suyvant la coustume de son païs, et de harenguer au peuple en robbe blanche, mettant tousjours en avant des bons conseils aux Atheniens, et les incitant tousjours à la guerre.

LX. Semblablement Xenophon [1] l'un des fa-

[1] C'est l'historien. Son fils s'appelloit Gryllus, il fut tué à la bataille de Mantinée. Xenophon s'étoit alors retiré à Corinthe. Voyez Diogène Laërce.

miliers de Socrates, ainsi comme il sacrifioit un jour aux dieux, entendit par quelques uns qui retournoient de la bataille que son fils y estoit mort : il osta adonc incontinent le chappeau de fleurs qu'il avoit sur la teste, et demanda en quelle sorte il estoit mort : et comme on luy eust dict, qu'il avoit esté tué en combattant fort vaillamment, après avoir faict un grand meurtre des ennemis, il demeura un bien peu d'espace à reprimer par discours de la raison en son cœur sa passion, et puis remeit incontinent le chappeau de fleurs sur sa teste, et paracheva son sacrifice, disant à ceulx qui luy en avoient apporté la nouvelle, « Je n'ay « jamais requis aux dieux que mon fils fust immor- « tel, ne qu'il vescust longuement, car on ne sçait « si cela est expedient à ceulx qui le demandent : « mais bien leur ai-je prié, qu'ils luy feissent la « grace d'estre homme de bien, et de bien ai- « mer et servir sa patrie : ce qui est advenu ».

LXI. Et Dion le Syracusain, comme il estoit un jour assis à deviser avec ses amis, il entendit un grand bruit parmy sa maison, et un grand cry : si demanda, que c'estoit : et après avoir entendu l'inconvenient, que c'estoit son fils qui estoit tombé du toict de la maison en bas, et s'estoit tué, sans autrement s'en effrayer, il commanda que lon en baillast le corps aux femmes pour l'ensepvelir selon la coustume : et luy cependant continua le propos qu'il avoit encommancé avec ses amis.

LXII. Demosthenes l'orateur le suivit aussi en cela, après avoir perdu sa chere et unique fille,

de laquelle AEschine, pensant faire un grand reproche à son pere, dit ainsi : « Sept jours après « que sa fille fust trespassée, devant que d'en « avoir faict le deuil et les obseques à la maniere « accoustumée, couronné d'un chappeau de fleurs, « et prenant une robbe blanche, il sacrifia aux « dieux un beuf, et meit ainsi malheureusement « à nonchalloir la pauvre trespassée, qu'il avoit « perdue, sa fille unique, et celle qui premier « l'avoit appellé *pere*, le meschant qu'il est ». Ce retoricien-là ayant pris pour son subject à accuser Demosthenes, recite ces propos-là, ne se prenant pas garde qu'en le cuydant blasmer il le louë, veu qu'il rejetta arriere tout deuil, et monstra qu'il avoit la charité envers son païs en la plus grande recommandation, que l'amour et compassion naturelle envers ceulx de son sang.

LXIII. Et le roy Antigonus ayant entendu la mort de son fils Alcyoneus, qui avoit esté tué en une bataille, il regarda franchement ceulx qui luy apporterent ceste mauvaise nouvelle, et s'estant un peu arresté à penser, la teste baissée, sans mot dire, il profera ces parolles : « O Alcyo- « neus, tu as perdu la vie plus tard que tu ne « devois, te jettant ainsi à l'abandon sur les enne- « mis, et ne te souciant autrement ny de ton « salut, ny de mes admonestements ».

LXIV. Or n'y a il celuy qui n'admire et n'estime grandement ces personnages-là, pour leur constance et magnanimité : mais quand ce vient à l'espreuve du faict, ils ne les peuvent imiter

pour l'imbecillité de leur ame, laquelle procede d'ignorance : toute fois y ayant plusieurs exemples de ceulx qui se sont genereusement et vertueusement portez en la mort et perte de leurs amis et proches parents , que lon pouroit tirer tant de l'histoire Grecque, comme de la Latine, ce que nous en avons allegué jusques icy, pourra suffire pour faire oster ce tant fascheux deuil, et ceste vaine affliction que tu en prens, laquelle ne peult à rien servir ne proffiter.

LXV. Mais que les jeunes hommes d'excellente vertu, qui meurent en leur jeunesse, soient en la grace des dieux, et qu'ils passent en un plus heuheux estre, j'en ay desja faict quelque mention au paravant, et encore essayeray-je d'en dire quelque chose en cest endroict, le plus briefvement qu'il me sera possible, portant tesmoignage de verité à ceste belle et sage sentence de Menander qui dit,

Celuy qui est en la grace des dieux,
Il meurt avant que de devenir vieux.

LXVI. Mais à l'adventure me pourras tu repliquer, très cher amy Apollonius, que le jeune Apollonius, ton fils avoit toutes choses fort prosperes et à souhait, et que c'estoit plus tost toy qui devois issir de ceste vie, et estre inhumé par luy qui estoit en la fleur de son aage, et que cela estoit le devoir selon nostre nature, et selon le cours de l'humanité : il est bien vray, mais non pas à l'adventure selon la provoyance du gouvernement de l'univers, ny selon

la generale ordonnance du monde: et au regard de luy qui est bien heureux maintenant, il ne luy estoit pas selon nature de demourer en ceste vie plus que le temps qui luy estoit prefix, ains après avoir honestement achevé le cours de son temps, estoit besoing qu'il reprist son chemin pour retourner à sa destinée qui le rappelloit. Voire mais, il est mort avant son temps: tant plus heureux en est il, de n'avoir point essayé davantage les maux de ceste vie: car comme dit Euripide,

Ce que du nom de vie lon appelle
Est en effect peine continuelle.

LXVII. Mais il s'en est allé de trop bonne heure, en la plus belle fleur de son aage, jeune homme, entier de toutes choses, à marier, aimé, prisé et estimé de tous ceulx qui le hantoient, aimant son pere, aimant sa mere, aimant ses parents, aimant les lettres, et pour dire tout en un mot, amiable à tout le monde, reverant ses amis qui estoient de plus grand aage que luy comme ses peres, cherissant ses egaux et familiers, honorant ceulx qui l'avoient enseigné, aux estrangers, autant comme aux citoyens, très humain et à tous cordial, et de tous universellement bien voulu, tant pour la grace de sa beauté, que pour sa gracieuse affabilité. Il est bien vray tout cela, mais aussi fault il que tu penses, qu'il s'en est allé de bonne heure de ceste vie mortelle, emportant avec soy louange eternelle de sa pitié et observance envers toy, et de la tienne envers luy, ne plus ne moins, que s'il fust sorty

d'un bancquet, avant que de tomber en quelque yvrognerie et folie, laquelle ne peult fuir qu'elle n'advienne en longue vieillesse : et si le dire des anciens poëtes et philosophes est veritable, comme il est vray semblable que les gens de bien, et qui ont esté devots envers les dieux, quand ils viennent à mourir aient en l'autre monde honneur et preference, et un lieu à part où leurs ames demeurant, tu dois avoir bonne esperance [1] de feu ton fils, qu'il sera colloqué au combat au nombre de ceulx-là, desquels hommes religieux le poëte Pindare parlant en ses cantiques, dit ainsi,

Quand nous avons icy la nuict,
Le soleil là dessoubs leur luit :
Leurs vergers sont belles prairies
De roses vermeilles fleuries,
Couvertes d'arbres, qui les sens
Remplissent de l'odeur d'encens,
Tous chargez de pommes dorées.
Par ces delicieuses prées
Les uns se vont resjouissans
A picquer chevaux bondissans,
Les autres au son harmonique
De tout instrument de musique,
Là sont toutes sortes de fleurs
De très delicates odeurs,
Et les autels des dieux y fument
De toutes senteurs, qui parfument,
En bruslant dedans un clair feu,
Tousjours cest amiable lieu.

[1] Lisez : *de ton bien heureux fils.*

Et un peu plus avant en un autre cantique de lamentation, là où il parle de l'ame, il dit :

Heureuse est leur condition
Hors de toute vexation :
Il n'est point de corps qui ne meure,
L'ame seule tousjours demeure
Vivante à perpetuité,
Comme de la divinité
Seule ayant pris son origine.
Or de dormir elle ne fine
Tant que les membres sont veillans,
Mais quelquefois eulx sommeillans,
Elle donne à cognoistre comme
C'est elle seule qui en l'homme
Fait jugement de ce qui plaist,
Et de ce qui fasche et desplaist.

LXVIII. Et le divin Platon en son traité de l'ame a dit plusieurs raisons de son immortalité, et en a aussi beaucoup parlé en ses livres de la republique, et au dialogue intitulé *Menon*, et en celuy de Gorgias, et par-cy par-là en plusieurs autres lieux. Or quant à tout ce qu'il en a dit en son dialogue de l'ame, j'en feray un extrait à part, que je te bailleray ainsi que m'en as requis, mais pour le present je ne t'en allegueray que ce qui vient à propos, et qui sert à la matiere, c'est ce qu'il en dit à un Athenien familier et domestique de Gorgias l'orateur : car Socrates en ce traité de Platon dit ainsi : « Escoute un fort beau propos, lequel tu reputeras à « mon advis estre une fable, mais quant à moy, je « l'estime veritable, et te le raconteray pour tel :

« car comme dit Homere, Jupiter, Neptune et
« Pluton departirent jadis entre eulx l'empire qu'ils
« avoient eu de leur pere. Or y avoit il une loy tou-
« chant les-hommes dès le temps de Saturne, et
« de tout temps, et est encore jusques au temps
« present entre les dieux, que d'entre les hommes
« celuy qui a passé sa vie justement et sainctement,
« quand il vient à mourir s'en va demourer ès isles
« fortunées, en toute felicité, hors de toute sorte de
« maux: et au contraire celuy qui a vescu injustement
« et sans craindre ne reverer les dieux, s'en va en la
« prison de justice et de punition que lon appelle
« *Tartare*, c'est à dire *Enfer*. Or les juges qui ont eu
« cognoissance de cela durant le regne de Saturne, et
« encore depuis sur le commancement du regne de
« Jupiter, estoient des hommes vivans qui jugeoient
« les autres hommes en leur vie, au propre jour
« qu'ils devoient aller de vie à trespas: dont il ad-
« venoit que les jugements n'en estoient pas bons,
« jusques à ce que Pluton et les autres superinten-
« dans des isles fortunées vindrent rapporter à Ju-
« piter, que lon leur envoyoit des gens qui n'en
« estoient pas dignes. Jupiter leur respondit, j'y
« donneray bien ordre, et engarderay bien que cela
« ne se fera plus: car la cause pourquoy les juge-
« ments sont mauvais est, pource que tant ceulx qui
« jugent, comme ceulx qui sont jugez, le sont es-
« tans revestus, pource que c'est durant leur vie,
« et plusieurs à l'adventure ayants de mauvaise
« ames, et estans revestus de beaux corps, de no-
« blesse, de lignée et de richesse, quand on les veult

« juger il vient plusieurs qui leur portent tesmoi-
« gnage, comment ils ont bien vescu : les juges sont
« esblouys de ces tesmoings-là, joinct qu'ils sont
« eulx mesmes revestus, ayants au devant de leurs
« ames les yeux, les aureilles, et toute la structure
« de leur corps : toutes ces choses là leur donnent
« empeschement, tant leurs vestements propres,
« que ceulx des jugez. Premierement doncques il
« les fault engarder qu'ils ne sçachent plus l'heure
« de leur mort, car ils la sçavent bien maintenant.
« Cela doncques soit commandé à Prometheus,
« qu'il engarde que desormais les hommes ne sça-
« chent plus le jour de leur mort : et puis il fault
« que les jugements dorenavant se facent, les uns
« et les autres estans tous nuds : et pour ce faire il
« est besoing qu'ils soient tous morts, et le juge
« mesme soit mort, et qu'il vienne à examiner avec
« l'ame seule, les ames des trespassez, à mesure
« qu'ils viendront à mourir, estans seules et desti-
« tuées de tous leurs parents et amis : et ayans laissé
« sur la terre tout l'ornement et vestement qu'elles
« souloient avoir, à celle fin que le jugement s'en
« face plus droict et plus juste. C'est pourquoy
« ayant cogneu cela devant vous, j'ay constitué de
« mes propres enfans pour juges, deux du costé de
« l'Asie, Minos et Radamanthus, et un du costé
« de l'Europe, c'est AEacus : ceulx-là après qu'ils
« seront morts, jugeront dedans le pré au carrefour,
« là où fourchent les deux chemins, l'un qui va ès
« isles fortunées, l'autre au Tartare. Radamanthus
« jugera ceulx de l'Asie, et AEacus ceulx de l'Eu-

« rope : et quant à Minos, je luy donneray la pre-
« sidence de juger par-dessus, si d'adventure il y a
« quelque chose qui soit incogneuë à l'un des deux
« autres, à fin que d'icy en avant le jugement soit
« très juste, du chemin que les hommes auront à
« tenir. ([1] Voilà le propos que j'ay ouy reciter, ô
« Callicles, et que je croy estre veritable : duquel
« discours je recueille ceste conclusion en fin, que
« la mort n'est autre chose, que la separation de
« l'ame d'avec le corps) ».

LXIX. C'est ce que j'ay ramassé et mis ensemble, très cher amy Apollonius, avec grand soing et diligence, pour t'en composer un discours de consolation, qui m'a semblé très necessaire, tant pour alleger un peu la douleur qui te travaille presentement, et te faire cesser ce fascheux deuil que tu menes : comme aussi pour y comprendre l'honneur et la louange qui me semble que je devois à la memoire de ton fils Apollonius le bien aimé des dieux : car c'est chose à mon advis très desirable et convenable à ceulx qui par bonne et heureuse memoire, et par gloire perdurable sont consacrez à immortalité. Tu feras doncques sagement, si tu obeïs aux raisons qui y sont contenues, et gratifies à ton fils, en te revenant de ceste vaine affliction que tu donnes

[1] Ceci est la conclusion que Socrate tire de la fable qu'il vient de raconter. C'est par inadvertence qu'Amyot ou ceux qui ont dirigé l'édition de Vascosan, l'ont séparé de ce qui précède, comme si c'étoit Plutarque qui reprît ici la parole. Le nom de Calliclès suffisoit pour les avertir, puisque c'est un des interlocuteurs du dialogue de Platon, intitulé, *Gorgias*.

et

et à ton corps, et à ton ame, en ton accoustumée, ordinaire et naturelle façon de vivre : car ainsi comme lors qu'il vivoit entre nous, il n'eust pas esté aise de veoir ny toy son pere, ny sa mere, tristes et desolez : aussi maintenant qu'il est conversant et faisant bonne chere avec les dieux, il ne prendroit pas plaisir à veoir l'estat auquel vous estes. Parquoy reprenant courage d'homme de bien, magnanime et aimant les siens, retire toy le premier, et puis la mere du jeune homme, et tous vos parents et amis d'une telle misere, en passant en une plus tranquille et paisible maniere de vivre, laquelle sera trop plus agreable et au defunct ton fils, et à nous tous, qui avons soing de ta personne, ainsi comme il convient à l'amitié que nous te portons.

SOMMAIRE

DE LA CONSOLATION A SA FEMME

SUR LA MORT DE SA FILLE.

Plutarque ressent vivement la perte de sa fille, mais il prie sa femme de ne point lui causer un surcroît d'affliction par l'excès de la sienne. II. *Eloge du bon caracrère de sa fille.* III. *Il faut conserver avec plaisir le souvenir des qualités qui leur ont plu dans leur fille.* IV. *Eloge de la modération de sa femme dans les honneurs funèbres de sa fille.* V. *S'il faut de la modération dans la joie, à plus forte raison dans la douleur.* VI. *Constance de Plutarque et de sa femme à la mort de leur fils aîné, et d'un autre nommé Charon.* VII. *Les démonstrations excessives de douleur ne sont pas une preuve certaine de tendresse.* VIII. *Jupiter donne au dieu Deuil pour lot les larmes de ceux qui le reçoivent volontairement.* IX. *Il faut donc le repousser, quand il se présente pour entrer.* X. *L'excès de la douleur, en faisant abandonner le soin du corps, rend l'ame encore plus malade.* XI. *Ridicule de ceux qui augmentent l'affliction de leur ami par les démonstrations excessives de la part qu'ils y prennent.* XII. *Il engage sa femme à se reporter en esprit avec lui au temps où leur fille n'étoit pas née.* XIII. *Opposer au sentiment de la douleur la considération des biens dont on jouit.* XIV. *Trouver, au moins, dans l'opi-*

nion que les autres ont de notre bonheur, des motifs de consolation. XV. *La mort de Timoxène (leur fille) ne l'a pas privée de grands biens.* XVI. *La longueur de la vie produit dans l'ame une habitude, qui l'y attache invinciblement.* XVII. *Coutumes des Béotiens qui prouvent que les ames des enfans passent dans un lieu de bonheur où elles ne conservent aucun attachement à la terre.*

CONSOLATION

ENVOYÉE A SA FEMME

SUR LA MORT D'UNE SIENNE FILLE.

Celuy que tu m'avois envoyé pour m'apporter la nouvelle de la mort de nostre petite fille, à mon advis m'a failly par le chemin, estant allé droict à Athenes : mais arrivé à Tanagre, j'en ay esté adverty. Or quant à sa sepulture, je pense bien que tu y auras desja donné ordre : et à la miene volonté que ce soit en sorte, que ny pour le present, ny pour l'advenir elle ne t'apporte gueres de desplaisir. Mais si d'adventure tu as differé à faire quelque chose que tu eusses bien voulu, jusques à ce que tu en eusses entendu mon advis, estimant que cela en le faisant t'aidera à porter patiemment ta douleur, je te prie au moins que ce soit sans aucune curiosité ny aucune superstition, desquelles tu es aussi peu entachée que je cognoisse : seulement te veux-je admonester, ma femme, qu'en cest inconvenient tu te maintienes, et pour toy et pour moy, en une constance et tranquillité d'esprit : car quand à moy, j'entend et mesure en mon cœur ceste perte telle, et aussi grande comme elle est, mais si je treuve que tu la portes trop impatiemment, cela me sera plus grief et me faschera plus que l'inconvenient mesme, combien que je n'aye pas non plus esté engendré ny d'un chesne ny d'un rocher, dequoy tu

peux mesme estre bien bon tesmoing, sçachant comme nous avons nourry ensemble plusieurs de noz enfans, en nostre maison, et par noz propres mains : tu sçais aussi comme je l'aimois fort tendrement, pource que j'avois fort desiré avec toy que tu eusses une fille, après quatre fils que tu avois eus de reng, et pource qu'elle m'avoit apporté le moyen de luy donner ton nom.

II. Mais outre l'amour paternelle que lon a communement envers ses petits enfans, encore y avoit il en elle une pointe particuliere qui la me faisoit plus cherement aimer, c'est qu'elle me donnoit du plaisir, sans que j'apperceusse jamais en elle aucune cholere, ny aucune mignardise : car elle avoit une doulceur et bonté naturelle merveilleuse : et ce qu'elle s'efforçoit de monstrer qu'elle aimoit ceulx qui l'aimoient, et s'estudioit de leur complaire, me donnoit du plaisir, et ensemble cognoissance d'une grande debonnaireté que nature avoit mise en elle : car elle prioit sa nourrice de donner la mammelle non seulement aux autres petits enfans qui jouoient avec elle, mais aussi aux pouppées et autres jouets d'enfans, dont elle se jouoit, comme faisant part de sa table par humanité, et communiquant ce qu'elle avoit de plus agreable à ceulx qui luy donnoient plaisir.

III. Mais je ne vois pas, ma femme, pourquoy ces petits propos-là, et autres semblables qui nous ont donné du plaisir en sa vie, nous doivent fascher et troubler maintenant après sa mort, quand nous viendrons à les rememorer : mais aussi, au

contraire, crains-je, que avec la douleur nous n'en chassions la memoire, comme fait Clymene [1] quand elle dit,

L'arc et la trousse m'est moleste;
Tous exercices je deteste.

fuyant tousjours et tremblant à la recordation de rememoration de son fils, pource qu'elle luy renouvelloit ses douleurs : car naturellement nous refuyons tous ce qui nous fasche : mais il fault que comme en son vivant nous n'avions rien plus doux à ambrasser, ne plus plaisant à voir et à ouïr qu'elle, aussi que le pensement d'elle loge et vive avec nous, pour toute nostre vie, ayant, je dis, beaucoup de fois plus de joye que de tristesse, s'il est vray semblable, que les raisons et arguments que nous avons souventefois alleguées aux autres, nous aient à nous mesmes profité de quelque chose au besoing, et ne soient pas demourées oyseuses, en nous accusant qu'au lieu de ces joyes là passées, nous leur rendions maintenant plusieurs fois autant de douleurs.

IV. Ceulx qui y ont assisté nous rapportent, avec grande recommandation de ta vertu, que tu n'en a pas seulement changé de robbe, ne pris accoustrement de deuil, et que tu ne t'en es ny defigurée, ny toy ny tes femmes, en aucune maniere, ny que tu n'en as fait aucun appareil somptueux à ses funerailles, comme si c'eust esté pour une feste solennelle, ains as fait toutes choses sobrement, honestement, sans bruit, avec nos amis et parents : dequoy je ne me suis point esmerveillé quant à

[1] Mère de Phaëton.

moy, si toy qui jamais n'as pris plaisir ny fait gloire de te monstrer ny en theatre, ny en procession, ains plus tost qui as tousjours estimé, que la somptuosité estoit inutile, voire mesme ès chose de plaisir, en chose triste et douloureuse, tu as observé la simplicité, qui est la plus seure : car il fault que la dame sage et honeste demeure inviolée non seulement ès festes Bacchanales, mais aussi penser qu'il fault que la tourmente et emotion de la passion en deuil, a besoing de continence pour resister et combattre, non pas contre l'amour et charité naturelle des meres aux enfans, comme quelques unes pensent, mais contre l'intemperance de l'ame : car nous concedons à ceste charité le regretter, le reverer, et le rememorer les trespassez, mais la cupidité excessifve et insatiable de lamentations, qui force les personnes jusques à jetter les haults crys, et à se battre et outrager, n'est pas moins laide et honteuse, que l'incontinence ès voluptez, toutefois on l'excuse plus de paroles, d'autant que à la laideur c'est la douleur et l'amertume, au lieu qu'à l'autre c'est la volupté qui y est conjoinct.

V. Car y a il rien plus deraisonnable que d'oster l'excès de rire et de s'esjouïr : et, au contraire, de laisser aller les torrents de larmes et de pleurs, qui partent d'une mesme source, tant qu'ils peuvent aller? et ce que font quelques uns qui tansent et querellent avec leurs femmes pour quelques parfums ou quelques habillemeuts de pourpre qu'elles voudroient avoir, et ce pendant leur permettant de raser leurs cheveux en deuil, et se vestir de noir,

se seoir deshonestement à mesme terre, crier à pleine teste en invoquant les dieux : et, ce qui est encore plus mauvais que tout, si elles punissent excessivement ou injustement leurs servantes, s'y opposer et les engarder : et quand elles mesmes se chastient cruellement et asprement, les laisser faire en accidents et inconvenients qui auroient au contraire besoing de facilité et d'humanité.

VI. Mais quand à nous, ma femme, nous n'avons point eu jamais besoing de ce combat-là, l'un contre l'autre, ny n'en aurons, à mon advis, jamais de cestuy cy : car quant à la simplicité de vestement, et à la sobrieté du vivre ordinaire sans aucune superfluité, il n'y a pas un philosophe, ny pas un honeste citoyen qui ait hanté et frequenté en nostre maison avec nous, qui n'ait pris grand plaisir à voir et considerer ta simplicité, soit aux sacrifices, soit aux theatres, soit aux danses et processions : aussi as tu desja monstré une grande constance en pareil accident, à la mort de ton fils aisné : et encore depuis quand le gentil Charon nous laissa avant aage, car il me souvient que quelques estrangers qui estoient venus avec moy de la marine quand on nous vint dire la nouvelle de la mort du petit enfant, comme ils furent arrivez avec d'autres noz amis et voisins en nostre maison, et qu'ils y veirent toutes choses rassises et bien compensées sans desordre ne bruit aucun, ainsi comme eulx mesmes l'ont raconté à d'autres depuis, ils penserent que ce fust une faulse nouvelle, et qu'il ne fust rien advenu de mal, tant tu ordonnas honestement et sa-

gement toutes choses en nostre maison, lors que l'occasion estoit bien suffisante pour excuser un desordre et une confusion, combien que tu eusses nourry l'enfant de ta propre mammelle, et que tu y eusses enduré une incision au tetin, à cause d'une froissure et contusion. Ce sont actes de generosité en une dame, et de charité envers ses enfans, cela.

VII. Là où nous voyons plusieurs autres meres, qui prennent leurs petits enfans des mains des nourrices, comme des jouets pour passer leur temps : et puis quand il advient qu'ils meurent, elles se laschent et laissent aller à tous vains regrets et deuil qui ne sert de rien, et qui ne procede pas de bienveuillance, car bienveuillance est chose raisonnable et honeste : mais beaucoup de mine procedant de vaine opinion meslé avec un peu d'affection naturelle, est ce qui engendre des deuils farouches, furieux et implacables.

VIII. Et semble qu'AEsope n'ait pas ignoré cela, car il dit, que Jupiter faisant la distribution des honneurs aux dieux, le Deuil y vint qui en demanda aussi : et il luy bailla les larmes, les regrets et lamentations, mais de ceulx qui le recevroient librement et volontairement : aussi se fait il ainsi du commancement, car un chascun introduit chez soy de sa propre volonté le deuil, mais depuis qu'il y est une fois estably par laps de temps, et qu'il s'est rendu familier et domestique, il ne s'en va pas puis après quand on le vouldroit bien chasser.

IX. Et pourtant fault il combattre à la porte contre luy, et ne recevoir pas garnison chez soy, en dechirant sa robbe ou arrachant ses cheveux, où quelques autres choses semblables qui advienent tous les jours ordinairement, et rendent l'homme honteux, et son cœur serré, ne s'ozant ouvrir ny s'eslargir, ains paoureux et craintif, se reduisant là, qu'il ne pense pas qu'il luy soit loisible de rire, de voir la lumiere du soleil, ny de hanter personne, ny de manger en compagnie, en telle captivité il se rend à cause de son deuil.

X. Et à ce mal est conjoincte une nonchalance du corps, une condemnation de toutes estuves, de tout lavement, frottement, huylement, et traictement de sa personne, tout au contraire de ce que l'ame devoit faire, à fin qu'elle mesme malade fust soulagée et aidée par le corps sain et dispos: car une grande partie de la douleur de l'ame s'allege et s'emousse, par maniere de dire, quand le corps se sent gaillard, ne plus ne moins que les vagues vont chalant et s'applanissant quand le temps est calme et serein. Mais à l'opposite, si pour estre mal traité et mal pensé il s'y engendre une seicheresse du cuyr, une aspreté rude, de maniere que le corps n'exhale rien de gracieux ny de doux à l'ame, sinon des douleurs et des tristesses, ne plus ne moins que des ameres et fascheuses exhalations, alors n'est il pas aisé, quoy qu'on le desire, de facilement se ravoir, tant de griefves passions viennent à saisir l'ame quand elle est ainsi affligée et tourmentée.

XI. Mais ce qui est de plus dangereuse efficace,

et plus à craindre en cela, je ne le sçaurois craindre en toy, c'est à sçavoir, que de folles femmes ne t'aillent visiter, et qu'elles ne cryent et lamentent avec toy, ce qui par maniere de dire aiguise et resveille la douleur, ne permettant pas que ou d'elle mesme, ou par l'entremise et le secours d'autruy, elle se fene et se passe : car je sçay combien tu eus de peine et de travail dernierement à l'endroit de la sœur de Theon, pour la secourir, et resister aux autres femmes qui la venoient veoir avec grands cris et haultes lamentations, comme si proprement elles eussent apporté du feu pour l'enflammer davantage. Car quand on voit que la maison d'un amy ou d'un voisin brusle, chascun y court tant qu'il peult pour aider à l'estaindre : mais quand on void les ames allumées de douleur, au contraire on y porte encore de la matiere à augmenter ou entretenir le feu. Et quand quelqu'un a mal aux yeux, on ne luy permet pas qu'il y porte les mains, ne qu'il y touche, s'il y a inflammation : là où celuy qui est en deuil demeure assis en sa maison, se presentant au premier venu qui veult luy aller emouvoir, aigrir et irriter sa passion, ne plus ne moins qu'une fluxion, tant qu'au lieu qu'elle ne faisoit que un petit le chatouiller et demanger, ils la vous deschirent en sorte, qu'ils y font venir un grand et fascheux mal. Je suis asseuré que tu te sçauras bien garder de cela.

XII. Mais efforce toy de te reduire en ton pensement ce temps là, auquel ne nous estant pas encore ceste fille née, nous n'avions pas dequoy nous

plaindre de la fortune, et puis de joindre tout d'un tenant le temps present avec celuy-là, comme si nous estions de rechef retournez à mesme estat que nous estions au paravant. Car il semblera, ma femme, que nous soyons marrys que jamais l'enfant ait esté née, si nous monstrons d'estimer, que noz affaires fussent en meilleur estat avant qu'elle fust née, que depuis: non pas que je veuille que nous abolissions de nostre memoire les deux années qu'il y a eu d'intervalle entre les deux temps, ains plus tost veulx-je que nous les comptions entre noz voluptez, comme ceulx qui nons ont donné de la joye et du passe-temps beaucoup, non pas estimer que ce qui nous a esté un peu de bien, nous ait esté beaucoup de mal, et ne nous monstrer pas ingrats envers la fortune du plaisir qu'elle nous a donné, pource qu'elle n'y a pas adjousté ce que nous esperions davantage.

XIII. Certainement se contenter tousjours des dieux en parlant comme il appartient, et ne se plaindre jamais de la fortune, ains prendre en gré ce qui luy plaist bailler, apporte tousjours un beau et doulx fruict. Et celuy qui en tels cas puize de sa memoire les biens qu'il y a, en transportant tousjours, et ramenant sa pensée des obscures et turbulentes cogitations aux claires et reluysantes, s'il n'estaint entierement la douleur, pour le moins en la meslant et temperant avec son contraire, il la rend moindre et passante. Car ainsi comme un parfum resjouit tousjours le sens de l'odorement, et oultre cela est un remede contre les mauvaises sen-

teurs : aussi la cogitation des biens que lon a autrefois receus, sert de secours necessaire, quand on est tombé en adversité, à ceulx qui ne refuyent pas la rememoration des joyes qu'ils ont eues par le passé, et qui ne se plaignent pas en tout et par tout de la fortune, que nous ne devons pas faire par raison, si d'adventure il s'y est trouvé comme en un livre quelque rature parmy tout le reste qui est sain, net et entier. Car tu as souvent ouy dire, que la beatitude de ceste vie depend des droictes et saines ratiocinations de nostre entendement, tendantes à une constante disposition, et que les mutations de la fortune ne font n'y n'apportent pas de grandes inclinations, ny de casuels glissements à nostre vie.

XIV. Mais s'il fault que nous nous gouvernions comme le commun par les choses exterieures, et que nous comptions les evenements et accidents de la fortune, en prenant pour juges de nostre felicité ou infelicité les communs et vulgaires hommes, ne regarde pas aux larmes ny aux regrets et lamentations que font ceulx et celles qui te viennent maintenant visiter, qui se font par une mauvaise accoustumance à l'endroit de chascun, mais plus tost pense en toy mesme, combien tu es reputée heureuse par celles mesmes qui te visitent, pour les enfans que tu as, et pour ta maison, et pour ta vie : car il feroit mauvais voir, que les autres desirassent estre en ta condition, voire encore avec le regret qui nous fasche maintenent, et que tu t'en plaignisses et la portasses impatiemment, et

que tu ne sentisses pas au moins par la picqueure de ceste petite perte d'un petit enfant, combien tu doibs avoir de joye pour ceulx qui demeurent vivans : ne plus ne moins que ceulx qui vont faisant un recueil des vers d'Homere qui sont defectueux ou à la teste ou à la cueuë, et ce pendant en passent par dessus une infinité, qui sont excellentement bien faicts : aussi que soigneusement tu examinasses et calomniasses particulierement toutes les legeres mesadventures qui te sont advenues en toute ta vie, et que les bonnes tu les passasses en gros et en bloc confuseement : qui seroit faire proprement comme les chiches avaricieux qui se tuant le cœur et le corps pour acquerir de grands biens, n'en jouissent pas quand ils les ont presens, et les regrettent et lamentent quand ils viennent à les perdre.

XV. Et si d'adventure tu es emeuë de pitié et de compassion d'elle qui s'en est allée de ce monde, avant que d'estre mariée ny avoir porté des enfans, tu as à l'opposite dequoy te reconforter et resjouïr, parce que cela ne t'a pas defailly, ny tu n'as esté privée de l'un ny de l'autre. Car on ne sçauroit maintenir, que ces choses là soient grands biens, eu esgard à ceulx qui en sont privez, et petits à ceulx qui les ont, et qui en jouïssent : et quant à elle estant maintenant allée en lieu où elle ne seuffre aucune douleur, elle ne demande point que nous nous affligeons de regret pour l'amour d'elle : car quel mal nous est il advenu par elle, si elle mesme n'a rien maintenant qui la puisse

faire douloir? car ès privations des grandes choses mesmes on perd tout sentiment de douleur, quand on est arrivé à ce poinct là de ne s'en soucier point. Mais ta fille Timoxene est privée non de grandes, mais de petites choses, car elle ne cognoissoit encore que petites choses, et ne se delectoit que de petites choses, et au demourant de ce dont elle n'avoit aucun sentiment, ne qui ne luy estoit jamais entré en pensement, comment pourroit on dire qu'elle en fust privée?

XVI. Au reste, quant à ce que tu as entendu d'autres, qui persuadent beaucoup de personnes vulgaires, disans que depuis que l'ame est separée du corps, il n'y a plus rien de mal ny de douloureux nulle part, pour le suppost qui est ainsi dissoult, je sçay bien que tu n'y adjouxtes point de foy, et que les raisons que tu as reçeuës de main en main de noz ancestres, ensemble les sainctes cerimonies et sacrements secrets des religieux mysteres de Bacchus, que nous sçavons et cognoissons nous autres qui en sommes de la confrairie, te gardent fort bien de le croire. Parquoy tenant pour chose arrestée, que nostre ame est incorruptible et immortelle, il fault que tu estimes, qu'il luy prent et advient tout ainsi comme aux petits oyseaux qui sont pris : car si elle a esté longuement nourrie dedans ce corps, et qu'elle soit accoustumée et apprivoysée à ceste vie par le maniement de plusieurs affaires qu'elle ait maniées, et par une longue accoustumance, elle y retourne de rechef et rentre une autrefois dedans ce corps, ny jamais

ne repose ny ne cesse estant attachée aux affections de ceste chair, et aux adventures de ce monde, y retournant par diverses generations : car il ne fault pas que tu penses que la vieillesse soit reprochée ny blasmée à cause des rides, ny à cause des cheveux blancs, ny pour l'imbecillité et foiblesse du corps, ains ce qui est en elle plus mauvais et plus fascheux, c'est qu'elle rend l'ame rance, pour la souvenance des choses qu'elle a experimentées en ce corps, en s'y trop arrestant et affectionnant trop, et qu'elle la plie et la courbe, retenant la forme et figure qu'elle a prise du corps en ce qu'elle a esté affectionnée [1], là où celle qui est prise en jeunesse pretend à meilleures conditions d'estre, comme se redressant d'un ply plus doulx et d'une curvature plus molle et moins forcée, et se remettant à sa naturelle droitture, ne plus ne moins que le feu que lon a estaint, si on le rallume soudainement, il se rembraze, et reprent sa vigueur incontinent. C'est pour quoy il vault beaucoup mieulx,

Passer bien tost les portes de la mort,

devant que l'ame ait pris et imbeu trop d'affection aux choses d'icy bas, et qu'elle se soit attendrie d'amour envers ce corps, et comme par quelques charmes collée et rattachée à luy. La verité dequoy apparoist encore mieulx ès façons de faire et coustumes ancienes de nostre païs : car noz citoyens, quand leurs enfans meurent petits, ne

[1] Voyez les Observations.

leur

leur portent point d'offrandes mortuaires, ny ne font point les autres sacrifices et cerimonies pour eulx, que lon a accoustumé de faire ailleurs pour les trespassez, d'autant qu'ils ne tienent rien de la terre, ny des affections terrestres, et ne s'arrestent pas autour de leurs monuments et sepultures, ny ne les exposent en public en veuë, ny ne demeurent et ne s'asseient auprès : car noz loix et statuts ne permettent pas de mener deuil pour ceulx qui decedent ainsi en bas aage, comme n'estant sainct ny religieux de ce faire, parce que lon doit estimer qu'ils sont passez en un meilleur lieu, et meilleure condition d'estre, aux quelles loix et coustumes estant plus dangereux de decroire, que de croire, portons nous, et nous gouvernons ainsi comme elles nous le commandent quant à l'exterieur au dehors, mais quant à l'interieur au dedans, que tout y soit encore plus net, plus pur, et plus sage.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

DES DÉLAIS DE LA JUSTICE DIVINE.

Nécessité de revenir sur les fausses maximes d'Epicure. II. *Observations de Patrocléas sur les délais qui éloignent la punition du crime.* III. *Autres réflexions d'Olympique sur les inconvéniens d'une justice trop lente à punir.* IV. *Plutarque représente qu'il est téméraire aux hommes d'entreprendre de juger la justice divine.* V. *S'il est difficile de pénétrer les raisons de certaines loix humaines, combien doit-il être plus difficile de saisir celles de toutes les loix divines.* VI. *Dieu se propose aux hommes pour modèle général de toutes les vertus.* VII. *Sa lenteur à punir le crime nous enseigne la modération et la clémence.* VIII. *Exemples de modération de Platon et d'Archytas.* IX. *Combien doit être plus puissant l'exemple de dieu.* X. *Il differe la punition pour donner le tems de se réformer à l'homme qui n'est pas incorrigible.* XI. *Exemples qui confirment cette idée.* XII. *Les grands caractères sont ordinairement sujets à de grands défauts.* XIII. *Comparaison avec une femme dont la grossesse fait différer la mort.* XIV. *Exemples de crimes dont il a été utile aux hommes que la punition fût différée.* XV. *Dieu laisse souvent vivre des méchans pour servir d'instrumens à sa vengeance contre d'autres méchans.*

XVI. *Il en conserve d'autres pour donner naissance à des enfans qui seront vertueux.* XVII. *Exemples de punitions frappantes par la manière dont elles ont été exécutées.* XVIII. *Le crime porte avec lui-même sa punition.* XIX. *Si elle est cachée jusqu'à une dernière catastrophe, elle n'en est pas moins réelle.* XX. *La longueur de la vie d'un méchant comparée avec la prison où un criminel est renfermé jusqu'à sa mort.* XXI. *Exemples des tourmens qu'éprouvent intérieurement les criminels.* XXII. *Remords, punition réelle.* XXIII. *L'ame d'un méchant est nécessairement sujette à des passions qui la tourmentent.* XXIV. *De la punition des pères transférée ou continuée sur les enfans.* XXV. *La mort d'Esope vengée sur les Delphiens jusqu'à la troisième génération.* XXVI. *Il n'est pas juste, selon Timon, de punir des crimes anciens sur ceux qui ne les ont pas commis* XXVII. *Plutarque répond que s'il est juste qu les gens d'une haute vertu soient honorés dans leur postérité, il est juste aussi qne les grands criminels soient punis dans la leur.* XXVIII. *Cela peut avoir pour raison quelque principe sympathique qui nous soit inconnu.* XXIX. *Une ville, ou une société est toujours la même tant qu'elle subsiste, comme un homme est le même homme tant qu'il vit.* XXX. *L'ame du père passe en quelque sorte dans ses enfans.* XXXI. *Ce qui constate la justice de la punition, c'est son utilité.* XXXII. *De l'immortalité de l'ame.* XXXIII. *Prouvée par les oracles d'Apollon.* XXXIV. *Histoire de Corax.* XXXV. *L'idée de la providence essentiellement liée*

à celle de l'immortalité de l'ame. XXXVI. *L'ame d'un méchant est punie par la connoissance des maux que ses crimes attirent sur ses enfans.* XXXVII. *La médecine apprend à préserver les enfans des maladies qu'ils pourroient avoir héritées de leurs pères.* XXXVIII. *Il est sage de prendre les mêmes précautions contre les maladies des ames.* XXXIX. *Dieu voit, corrige et punit les vices avant qu'ils soient manifestés par les actes extérieurs.* XL. *Dieu ne punit pas les enfans vertueux d'un père coupable, mais ceux qui lui ressemblent.* XLI. *Les qualités de l'ame reparoissent souvent dans les enfans après plusieurs générations, comme celles du corps.* XLII. *Histoire de Thespesius. Sa première conduite.* XLIII. *Il devient un très-honnête homme après une chûte dont il fut trois jours comme mort.* XLIV. *Comment son ame fut séparée de son corps pendant ce temps.* XLV. *Elle reconnoît l'ame d'un de ses parents.* XLVI. *Discours de cette ame sur les trois sortes de punitions dont la justice divine châtie les hommes.* XLVII. *Cette ame mène celle de Thespesius à un lieu appellé le lieu du* Léthé. XLVIII. *Ensuite à l'oracle de la lune et de la nuit.* XLIX. *Puis au lieu des supplices.* L. *Enfin à l'endroit où s'opéroit la métempsychôse.* LI. *L'ame de Thespesius se réunit à son corps.*

POUR QUOY LA JUSTICE DIVINE DIFFERE LA PUNITION DES MALEFICES.

Après qu'Epicurus [1] eut ainsi parlé [2], devant que pas un de nous luy eust peu respondre, nous nous trouvasmes tout au bout de l'allée: et luy s'en allant, nous planta là. Et nous esmerveillez de son estrange façon de faire, demourasmes un peu de temps sans parler ny bouger de la place, à nous entreregarder l'un l'autre, jusques à ce que nous nous meismes de rechef à nous promener comme devant. Et lors Patrocles le premier se prit à dire: « Et bien, seigneurs, que vous en semble? Laisserons nous là ceste dispute, ou si nous « respondrons en son absence aux raisons qu'il a « alleguées, comme s'il estoit present »? Timon adonc prenant la parole, « Voire mais, dit-il, si « quelqu'un après nous avoir tiré et assené s'en « alloit, encore ne seroit il pas bon de laisser son « traict dedans nostre corps: car on dit bien que

[1] On verra par plusieurs traits historiques mentionnés dans ce traité, que celui dont il s'agit ici ne peut être ce philosophe trop fameux, qui naquit la troisième année de la cent neuvième olympiade, au Dème ou bourg de Gargette, situé à-peu-près au milieu de l'Attique, et mourut la seconde année de la cent vingt-septième, âgé de soixante-onze ans et quelques jours. Au surplus il paroît évident que le commencement de ce traité manque.

[2] Le grec ajoute: Cynius, à qui par conséquent il semble que ce traité est adressé.

« Brasidas ayant esté blessé d'un coup de javelot à « travers le corps, arracha luy mesme la javeline « de sa playe, et en donna si grand coup à celuy « qui la luy avoit lancée, qu'il l'en tua sur le « champ : mais quant à nous, il n'est pas question « de nous venger de ceulx qui auroient ozé mettre « en avant parmy nous aucun propos estranges et « faulx, ains nous suffit de les rejetter arriere de « nous, avant que nostre opinion s'y attache ». Et quest-ce, dis-je alors, qui vous a plus emeu de ce qu'il a dit? car il a dit beaucoup de choses pesle mesle, et rien par ordre, ains a ramassé un propos deçà, un propos delà, contre la providence divine, la deschirant comme en courroux, et l'injuriant par le marché.

II. Adonc Patrocles[1] : Ce qu'il a allegué, dit il, de la longueur et tardité de la justice divine à punir les meschans, m'a semblé une objection fort vehemente, et à dire la verité, ces raisons là m'ont quasi imprimé une opinion toute autre et toute nouvelle : vray est que de longue main je sçavois mauvais gré à Euripide de ce qu'il avoit dit,

De jour à jour s'il dilaie et differe[2] ;
Telle est de dieu la maniere de faire.

Car il n'est point bien seant de dire que dieu soit paresseux à chose quelconque, mais encore moins

[1] Il y a dans le grec, Patrocléas, et on retrouve au septième livre des Symposiaques le même Patrocléas, que Plutarque appelle son gendre.

[2] Oreste, v. 420. c.

à punir les meschants, attendu qu'eulx mesmes ne sont pas paresseux ny dilayans à mal faire, ains soudainement et de grande impetuosité sont poulsez par leurs passions à mal faire. Et toutefois quand la punition suyt de près le tort et l'injure receuë, comme dit Thucydides, il n'y a rien qui si tost bouche le chemin à ceulx qui trop facilement se laissent aller à mal faire. Car il n'y a delay de payement qui tant affoiblisse d'esperance, ne rende si failly de cœur celuy qui est offensé, ne si insolent et si audacieux celuy qui est prompt à oultrager, que le delay de la justice : comme au contraire les punitions qui suyvent et joignent de près les malefices, aussi tost qu'ils sont commis, empeschent qu'à l'advenir on n'en commette d'autres, et reconfortent davantage ceulx qui ont esté oultragez : car quant à moy, le dire de Bias, après que je l'ay repensé plusieurs fois, me fasche, quand il dit à un certain meschant homme : « Je n'ay pas « peur que tu ne sois puny de ta meschanceté, « mais j'ay peur que je ne le voye pas ». Car dequoy servit aux Messeniens la punition d'Aristocrates, qui les ayant trahis en la battaille de Cypre [1], ne fut descouvert de sa trahison de plus de vingt ans après, durant lesquels il fut tousjours roy d'Arcadie, et depuis en ayant esté convaincu, il fut puny? Mais cependant ceulx qu'il avoit fait tuer n'estoient plus en ce monde. Et quel reconfort apporta aux Orchomeniens qui avoient perdu leurs enfans, leurs parents, et amis, par la tra-

[1] Voyez les Observations.

hison de Lyciscus [1], la maladie qui long-temps depuis luy advint et luy mangea tout le corps, encore que luy mesme trempant et baignant ses pieds dedans la riviere, jurast et maugreast qu'il pourrissoit pour la trahison qu'il avoit meschamment et malheureusement commise? Et à Athenes les enfans des enfans des pauvres malheureux Cyloniens [2] qui avoient esté tuez en franchise des lieux saincts, ne peurent pas veoir la vengeance qui depuis par ordonnance des dieux en fut faitte, quand les excommuniez qui avoient commis tel sacrilege furent bannis, et les os mesmes des trespassez jettez hors des confins du païs. Et pourtant me semble Euripides estre impertinent, quand pour divertir les hommes de mal faire il allegue de telles raisons,

Pas ne viendra la justice elle mesme,
N'en aies ja de peur la face blesme,
D'un coup d'estoc le foye te percer,
Ny autre avec pire que toy blecer,
Muette elle est, et à punir tardifve
Les malfaisans, encore s'il arrive.

Car au contraire, il est vraysemblable, que les meschants n'usent point d'autres persuasions, ains de celles là mesmes, quand ils se veulent poulser et encourager eulx mesmes à entreprendre hardiment quelques meschancetez, se promettans que

[1] On ne trouve dans l'histoire rien de relatif à ce fait.

[2] Voyez l'Observation sur Epiménide au volume précédent, page 411.

l'injustice represente incontinent son fruict tout meur et tout prest, et la punition bien tard et long temps après le plaisir du malefice.

III. Patrocles ayant dict ces paroles, Olympique prenant le propos : Mais d'avantage, dit-il, Patrocles, voyez quel inconvenient il arrive de ceste longueur et tardité de la justice divine à punir les mesfaicts, car elle fait que lon ne croit pas que ce soit par providence divine, qu'ils sont punis. Et le mal qui advient aux meschants, non pas incontinent qu'ils ont commis les malefices, mais long temps après, est par eulx reputé malheur, et l'appellent une fortune, et non pas une punition, dont il advient qu'ils n'en reçoivent aucun profit, et n'en devienent de rien meilleurs : car ils sont bien marrys du malheur qui leur est presentement arrivé, mais ils ne se repentent point du malefice qu'ils ont au paravant commis [1]. Car tout ainsi comme en chantant ; un petit coup, ou un poulsement qui suit incontinent l'erreur et la faulte, aussi tost qu'elle est faitte, la corrige et la rhabille ainsi qu'il fault, là où les tirements, reprises, remises en ton, qui se font après quelque temps entre deux, semblent ce faire plus tost pour quelque autre occasion, que pour enseigner celuy qui a failly, et à ceste cause ils attristent et n'instruisent point : aussi la malice qui est reprimée et relevée par soudaine punition à chasque pas qu'elle choppe ou qu'elle bronche, encore que ce soit à peine, si est-ce qu'à la fin elle pense à soy,

[1] Voyez les Observations. C.

et apprent à s'humilier et à craindre dieu, comme un severe justicier qui a l'œil sur les œuvres et sur les passions des hommes, pour les chastier incontinent et sans delay: là où ceste justice là qui si lentement et d'un pied tardif, comme dit Euripides, arrive aux meschants, par la longueur de ses remises, et son incertitude vague et inconstante, resemble plus tost aux cas d'adventure qu'au desseing de providence, tellement que je ne puis entendre quelle utilité il y ait en ces moulins des dieux que lon dit moudre tardivement, attendu qu'ils rendent là justice obscurcie, et la crainte des malfaitteurs effacée.

IV. Ces paroles ayant esté dittes, je demeuray pensif en moy-mesme. Et Timon, voulez vous, dit-il, que je mette aussi le comble de la doute à ce propos, ou si je laisseray premierement combattre à l'encontre de ces oppositions là? Et quel besoing est-il, dis-je adonc, d'adjouster une troisieme vague pour noyer et abysmer du tout ce propos davantage, s'il ne peut refuter les premieres objections et s'en depestrer? Premierement doncques, pour commancer, par maniere de dire, à la deesse Vesta, par la reverence et crainte retenue des philosophes academiques envers la divinité, nous declarons que nous ne pretendons en parler, comme si nous en sçavions certainement ce qui en est. Car c'est plus grande presumption à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy-dieux, que ce n'est pas à un homme igno-

rant de chanter, et de vouloir disputer de la musique, ou à un homme qui ne fut jamais en camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant de pouvoir bien comprendre, nous qui sommes ignorans de l'art, la fantaisie du sçavant ouvrier, par quelque legere conjecture seulement: car ce n'est pas à faire à celuy qui n'a point estudié en l'art de medecine, de deviner et conjecturer la raison du medecin pour laquelle il a couppé plus tost, et non plus tard, le membre de son patient, ou pourquoy il ne le baigna pas hier, mais aujourd'huy. Aussi n'est-il pas facile ny bien asseuré à un homme mortel de dire autre chose des dieux, sinon qu'ils sçavent bien le temps et l'opportunité de donner la medecine telle qu'il fault au vice, et à la malice, et qu'ils baillent la punition à chasque malefice, tout ainsi qu'une drogue appropriée à guarir chasque maladie: car la mesure à les mesurer toutes n'est pas commune, ne n'y a pas un seul ny un mesme temps propre à la donner: car que la medecine de l'ame, qui s'appelle *droit* et *justice*, soit l'une des plus grandes sciences du monde, Pindare mesme après infinis autres le tesmoigne, quand il appelle *seigneur* et *maistre* de tout le monde, dieu, le très bon et parfait ouvrier, comme estant l'autheur de la justice, à laquelle il appartient de finir et determiner quand et comment, et jusques où il est raisonnable de chastier et punir un chascun des meschants: et dit Platon que Minos, qui estoit fils de Jupiter, estoit en ceste science disciple de son

pere : voulant par cela nous donner à entendre, qu'il n'est pas possible de bien se deporter en l'exercice de la justice, ne bien juger de celuy qui s'y deporte ainsi qu'il appartient, qui n'a appris et acquis ceste science.

V. Car les loix que les hommes establissent ne contienent pas tousjours ce qui est simplement le plus raisonnable, ne qui semble tousjours et à tous estre tel, ains y a aucuns de leurs mandemens qui semblent estre fort dignes de mocquerie, comme en Lacædemone les Ephores, aussi tost qu'ils sont installez en leur magistrat, font publier à son de trompe, que personne ne porte moustaches, et que lon obeïsse volontairement aux loix, à fin qu'elles ne leur soient point dures : et les Romains quand ils affranchissent quelques serfs, et les vendiquent en liberté, ils leur jettent sur le corps quelque menue verge [1]: et quand ils font leurs testaments ils instituent aucuns leurs heritiers, et vendent leurs biens à d'autres, ce qui semble estre contre toute raison : mais encore plus estrange, et plus hors de toute raison semble estre celuy de Solon, qui veult que celuy des citoyens qui en une sedition civile ne se sera attaché et rengé à l'une des parts soit infame : brief on pourroit ainsi alleguer plusieurs absurditez qui sont contenues ès loix civiles, qui ne sçauroit et n'entendroit bien la raisou du legislatenr qui les a escriptes, et l'occasion pourquoy. Si doncques il est si mal-aisé d'entendre les raisons qui ont meu

[1] *Latinis festuca dicitur. Amyot.* Un fétu.

les hommes à ce faire, est-ce de merveille si lon ne sçait pas dire des dieux, pourquoy ils punissent l'un plus tost, et l'autre plus tard? Toutefois ce que j'en dis n'est pas pour un pretexte de fuir la lice, ains plus tost un demander pardon, à fin que la raison regardant à son port et refuge plus hardiment, se renge par versimilitude à se deffier et douter.

VI. Mais considerez premierement, que selon le dire de Platon, dieu s'estant mis devant les yeux de tout le monde, comme un patron et parfait exemplaire de tout bien, influe à ceulx qui peuvent suyvre sa divinité l'humaine vertu, qui est comme une conformation à luy : car la nature generale de l'univers estant premierement toute confuse et desordonnée eut ce principe là, pour se changer en mieulx, et devenir monde par quelque conformité et participation de l'idée de la vertu divine : et dit encore ce mesme personnage, que la nature a allumé la veuë en nous, à fin que par la contemplation et admiration des corps celestes qui se meuvent au ciel, nostre ame apprist à le cherir, et s'accoustumant à aimer ce qui est beau et bien ordonné, elle devint ennemie des passions dereglées et desordonnées, et qu'elle fuist de faire les choses temerairement et à l'adventure, comme estant cela la source de tout vice et de tout peché : car il n'y a fruition plus grande que l'homme peust recevoir de dieu, que par l'exemple et imitation des belles et bonnes proprietez qui sont en luy, se rendre vertueux.

VII. Voyla pourquoy lentement et avec traict de temps il procede à imposer chastiement aux meschants, non qu'il ait aucune doubte ne crainte de faillir ou de s'en repentir s'il les chastioit promptement : mais à fin de nous oster toute bestiale precipitation et toute hastifve vehemence en noz punitions, et nous enseignant de ne courir pas sus incontinent à ceulx qui nous auront offensez lors que la cholere sera plus allumée, et que le cœur en boudra et battra le plus fort en courroux, oultre et par dessus le jugement de la raison, comme si c'estoit pour assouvir et rassasier une grande soif ou faim : ains en ensuyvant sa clemence et sa coustume de dilayer, mettre la main à faire justice en tout ordre à loysir et en toute solicitude, ayant pour conseiller le temps, qui bien peu souvent se trouvera accompagné de repentance : car comme disoit Socrates, il y a moins de danger et de mal à boire par intemperance de l'eau toute trouble, que non pas à assouvir son appetit de vengeance sur un corps de mesme espece et mesme nature que le nostre, quand on est tant troublé de cholere, et que lon a le discours de la raison saisy de courroux et occupé de fureur, avant qu'il soit bien rassis et du tout purifié.

VIII. Car il n'est pas ainsi comme escrit Thucydides, que la vengeance plus près elle est de l'offense, plus elle est en sa bienseance : mais au contraire, plus elle en est esloignée, plus près elle est du devoir. Car, comme disoit Melanthius [1],

[1] Melanthius, mauvais poëte tragique, dont Aristophane se mocque dans ses comédies des Oiseaux et de la Paix.

Quand le courroux a deslogé raison,
Il fait maint cas estrange en la maison.

Aussi la raison fait toutes choses justes et moderées, quand elle a chassé arrière de soy l'ire et la cholere : et pourtant y en a il qui s'appaisent et s'addoucissent par exemples humains, quand ils entendent raconter, que Platon demoura longuement le baton levé sur son vallet : ce qu'il faisoit, disoit-il, pour chastier sa cholere. Et Architas en une sienne maison des champs, ayant trouvé quelque faulte par nonchalance, et quelque desordre de ses serviteurs, et s'en ressentant emeu un peu trop, et courroucé asprement contre eulx, il ne leur feit autre chose, sinon qu'il leur dit en s'en allant, « Il vous prent bien de ce que suis courroucé ».

IX. S'il est doncques ainsi, que les propos notables des anciens, et leurs faicts racontez, repriment beaucoup de l'aspreté et vehemence de la cholere, beaucoup plus est il vraysemblable, que nous voyans, comme dieu mesme qui n'a crainte de rien, ny repentance aucune de chose qu'il face, neantmoins tire en longueur ses punitions, et en dilaye le temps, en serons plus reservez et plus retenus en telles choses, et estimerons que la clemence, longanimité et patience est une divine partie de la vertu, laquelle par punition en chastie et corrige peu, et punissant tard en instruict et admoneste plusieurs.

X. En second lieu considerons que les punitions

de justice, qui se font par les hommes, n'ont rien d'avantage que le contr'eschange de douleur, et s'arrestent à ce point, que celuy qui fait du mal, en souffre, et ne passent point oultre, ains abbayans, par maniere de dire, après les crimes et forfaits comme font les chiens, les poursuivent à la trace. Mais il est vraysemblable que dieu, quand il prend à corriger une ame malade de vice, regarde premierement ses passions, pour veoir si en les pliant un peu elles se pourroient point retourner et fleschir à penitence, et qu'il demeure longuement avant que d'inferer la punition de ceulx qui ne sont pas de tout poinct incorrigibles, et sans aucune participation de bien : mesmement quand il considere quelle portion de la vertu l'ame a tirée de luy, lors qu'elle a esté produïtte en estre, et combien la generosité est en elle forte et puissante, non pas foible ne languissante, et que c'est contre sa propre nature quand elle produit des vices par estre trop à son aise, ou par contagion de hanter mauvaise compagnie : mais puis quand elle est bien et soigneusement pensée et medecinée, elle reprent aisement sa bonne habitude : à raison dequoy, dieu ne haste pas egalement la punition à tous, ains ce qu'il cognoit estre incurable, il l'oste incontinent de ceste vie, et le retrenche comme estant bien dommageable aux autres, mais encore plus à soy-mesme, d'estre tousjours attaché à vice et meschanceté : mais ceulx en qui il est vray-semblable que la meschanceté s'est empraincte plus par ignorance du bien, que par volonté

volonté propensée de choisir le mal, il leur donne temps et respit pour se changer : toutefois s'ils y perseverent, il leur rend aussi à la fin leur punition, car il n'a point de peur qu'ils luy eschappent.

XI. Et qu'il soit vray, considerez combien il se fait de grandes mutations ès meurs et vies des hommes : c'est pourquoy les Grecs les ont appellées partie *Tropos* [1], et partie *Ethos* [2]. L'un pource qu'elles sont subjectes à changement et à mutation : l'autre pour autant qu'elles s'engendrent par accoustumance, et demeurent fermes quand elles sont une fois imprimées. Voilà pourquoy j'estime que les anciens appellerent jadis le roy Cecrops [3] *double* : non pas, comme aucuns disent, pource que d'un bon, doulx et clement roy, il devint aspre et cruel tyran, comme un dragon : mais, au contraire, pource que du commancement ayant esté pervers et terrible, il devint depuis fort gracieux et humain seigneur. Et s'il y a de la doubte en celuy là, bien sommes nous asseurez pour le moins, que Gelon et Hieron en la Sicile, et Pisistratus fils de Hippocrates ayant acquis leurs tyrannies violemment et meschamment, en userent depuis vertueusement : et estans arrivez à la domination par voyes illegitimes et injustes, ont esté depuis bons et utiles princes et seigneurs, les uns ayant introduit de bonnes loix en leur païs, et fait bien

[1] Conversion.
[2] Habitude.
[3] Premier roi d'Athène, 2556 ans avant J. C.

cultiver et labourer les terres, et rendu leurs citoyens et subjects bien conditionnez, honnestes et aimans à travailler, au lieu que paravant il ne demandoient qu'à jouër et à rire, sans rien faire que grande chere : qui plus est Gelon ayant très-vertueusement combattu contre les Carthaginois, et les ayant desfaicts en une grosse bataille, comme ils le requissent de paix, il ne la leur voulut oncques ottroyer, qu'ils ne meissent entre les articles et capitulations de la paix, que jamais plus ils n'immoleroient leurs enfans à Saturne[1] : et en la ville de Megalopolis Lydiadas[2] ayant usurpé la tyrannie, au milieu de sa domination s'en repentit, et feit conscience du tort qu'il tenoit a son païs, tellement qu'il rendit les loix et la liberté à ses citoyens, et depuis mourut en combattant vaillamment à l'encontre des ennemis pour la defense de sa patrie. Or si quelqu'un d'adventure eust fait mourir Miltiades, ce pendant qu'il estoit tyran en la Cherronese : ou que un autre eust appellé en justice Cimon de ce qu'il entretenoit sa propre sœur, et l'en eust fait condemner d'inceste, ou Themistocles pour les insolences et desbauches extremes qu'il faisoit en sa jeunesse publiquement en la place, et l'en eust fait bannir de la ville, comme depuis on feit Alcibiades pour semblables excez de jeunesse, n'eust-on pas perdu

[1] Voyez les Observations.

[2] Il est appellé Lysiade par Polybe, p. 131, et par Plutarque dans la Vie d'Aratus, où on trouvera quelques détails plus circonstanciés.

les glorieuses victoires de la plaine de Marathon, de la riviere d'Eurymedon, de la coste d'Artemise? là où, comme dit le poëte Pindare,

Ceulx d'Athenes ont planté
Le glorieux fondement
De la grecque liberté.

XII. Les grandes natures ne peuvent rien produire de petit, ny la vehemence et force active qui est en icelles, ne peut jamais demourer oyseuse, tant elle est vifve et subtile, ains branlent tousjours en mouvement continuel, comme si elles flottoient en tourmente, jusques à ce qu'elles soient parvenues à une habitude de meurs constante, ferme et perdurable. Tout ainsi donc comme celuy qui ne se cognoistra pas gueres en l'agriculture et au faict du labourage, ne prisera pas une terre laquelle il verra pleine de brossailles, de meschans arbres et plantes sauvages, où il y aura beaucoup de bestes, beaucoup de ruisseaux, et consequemment force fange : et au contraire toutes ces marques là et autres semblables donneront occasion de juger à celuy qui s'y cognoistra bien, la bonté et force de la terre : aussi les grandes natures des hommes mettent hors dès leur commancement plusieurs estranges et mauvaises choses, lesquelles nous ne pouvans supporter, pensons qu'il faille incontinent coupper et retrencher ce qu'il y a d'aspre et de poignant : mais celuy qui en juge mieulx, voyant de là ce qu'il y a de bon et de genereux, attent l'aage et la saison qui sera

propre à favoriser la vertu et la raison, auquel temps cette forte nature sera pour exhiber et produire son fruict, mais à tant est-ce assez de cela.

XIII. Au reste ne vous semble il pas qu'il y a quelques uns d'entre les Grecs, qui ont à bon droict transcript et receu la loi d'AEgypte, laquelle commande, s'il y a aucune femme enceinte, qui soit attainte de crime, pour lequel elle doive justement mourir, qu'on la garde jusques à ce qu'elle soit delivrée? Ouy certes, respondirent ils tous. Et bien donc, dis-je, s'il y a aucun qui n'ait pas des enfans dedans le ventre, mais bien quelque bon conseil en son cerveau, ou quelque grande entreprise en son entendement, laquelle il soit pour produire en evidence, et la conduire à effect avec le temps, en descouvrant quelque mal caché et latent, ou bien mettant quelque bon advis et conseil utile et salutaire en avant, ou en inventant quelque necessaire expedient, ne vous semble il pas, que celuy fait mieulx qui differe l'execution de la punition jusques à ce que l'utilité en soit venue, que celuy qui l'anticipe et va au devant? Car quant à moi, certainement il me semble ainsi. Et à nous aussi, respondit Patrocles.

XIV. Il est ainsi, car voyez si Dionysius eust esté puny de son usurpation dès le commancement de sa tyrannie, il ne fust demouré pas un Grec habitant en toute la Sicile, par ce que les Carthaginois l'eussent occupée, qui les en eussent tous chassez: comme autant en fust il advenu à la ville de Apollonie, d'Anactorium, et à toute la peninsule des Leucadiens,

si Periander [1] eust esté puny que ce n'eust esté bien long temps après : et quant à moy, je pense que la punition de Cassander [2] fut differée jusqu'à ce que par son moyen la ville de Thebes fust entierement rebastie et repeuplée.

XV. Et plusieurs des estrangers qui saisirent ce temple où nous sommes, du temps de la guerre sacrée passerent avec Timoleon en la Sicile, là où après qu'ils eurent deffaict en battaille les Carthaginois, et aboly plusieurs tyrannies, ils perirent tous meschamment, comme meschants qu'ils estoient : car dieu quelquefois se sert d'aucuns meschants comme de bourreaux, pour en punir d'autres encore pires, et puis après il les destruit eulx-mesmes, comme il fait à mon advis de la plus part des tyrans. Et tout ainsi que le fiel de la beste sauvage, qui s'appelle *hyaine*, et la presure du veau marin, et autres parties des bestes venimeuses ont quelque proprieté utile aux maladies : aussi dieu voyant des citoyens qui ont besoing de morsure et de chastiment, leur envoye un tyran inhumain, ou un seigneur aspre et vigoureux pour les chastier : et ne leur oste jamais ce travail là, qui les tourmente, et qui les fasche, qu'il n'ait bien purgé et guary ce qui estoit malade. Ainsi fut baillé pour telle medecine Phalaris [3] aux Agrigentins, et Marius aux Romains, et Apollo mesme respondit aux

[1] Voyez les Observations.

[2] Un des successeurs d'Alexandre, et le meurtrier de toute sa famille.

[3] 567 ans avant J. C.

Sicyoniens, que leur cité avoient besoing de maistres fouëttans, qui les fouëttassent à bon esciant, quand ils voulurent oster par force aux Cleoneïens un jeune garçon nommé *Teletius*, qui avoit esté couronné en la feste des jeux pythiques, voulant dire qu'il estoit de leur ville et leur citoyen, et le tirerent si fort à eulx qu'ils le demembrerent : et depuis ils eurent Orthagoras [1] pour tyran, et après luy Myron, et Cleisthenes, qui les tindrent de si court, qu'ils les garderent bien de faire des insolents et des fols : mais les Cleoneïens qui n'eurent pas une pareille medecine, par leur follie sont venus à neant : et vous voyez qu'Homere mesme dit en un passage,

Le fils en toute espece de valeur [2],
Plus que le pere, est de beaucoup meilleur.

XVI. Combien que le fils de ce Copreus ne feit jamais acte quelconque memorable, ne digne d'un homme d'honneur, là où la posterité de Sisyphus, d'un Autolycus [3] et d'un Phlegias [4] a flory en gloire

[1] Voyez les Observations.

[2] C'est le vers 641 du quinzième livre de l'Iliade. Il y est question d'un brave citoyen de Mycène, nommé Periphète, fils de Coprée, hérault qui avoit porté à Hercule tous les ordres d'Eurysthée, qui l'engagèrent dans ces fameuses entreprises connues sous le nom de travaux d'Hercule.

[3] Autolycus, l'un des Argonaûtes, fils de Mercure, et l'un des plus rusés voleurs de son tems. Il maria à Laërte sa fille Anticlée, qu'il avoit précédemment prostituée à Sisyphe, et qui étoit grosse d Ulysse.

[4] Phlegias, fils de Mars, alla brûler le temple de Delphes

et honneur parmy les roys et plus grands seigneurs : et à Athenes Pericles estoit yssu d'une maison excommuniée et mauditte, et à Rome Pompeius surnommé *le grand* estoit fils d'un Strabon, que le peuple Romain avoit en si grande haine, que quand il fut mort, il en jetta le corps à terre de dessus le lict, où lon le portoit, et le foula aux pieds. Quel inconvenient doncques y a il, si ne plus ne moins que le laboureur ne couppe jamais le ramage espineux, que premierement il n'ait cueilly l'asperge, ny ceulx de la Lybie ne bruslent jamais la tige et branchage du *ladanon*, qu'ils n'en aient devant recueilly et amassé la gomme aromatique : aussi dieu ne couppe pas par le pied la souche de quelque illustre et royale famille qui soit meschante et malheureuse, devant qu'il en soit né quelque bon et profitable fruict qui en doit sortir : car il eust mieulx valu pour ceulx de la Phocide, que dix mille bœufs, et autant de chevaux d'Iphitus fussent morts, et que ceulx de Delphes eussent encore perdu plus d'or et d'argent, [1] que ny Ulysses ny AEsculapius n'eussent esté nez, et les autres au cas pareil qui estans nez de parents vicieux et meschants, ont esté gens de bien, et grandement profitable au public.

XVII. Et ne devons nous pas estimer, qu'il vault beaucoup mieulx que les punitions se facent en

pour venger la mort de sa fille Coronis, que Diane avoit tuée à la sollicitation d'Apollon irrité de son infidélité. C'est donc Ulysse et Esculape que Plutarque désigne ici par la postérité glorieuse d'Autolycus et de Phlegyas.

[1] Lisez : *que si Ulysses*, etc. Voyez les observations. C.

temps et en la maniere qu'il appartient, que non pas à la haste et tout sur le champ? comme fut celle de Callippus Athenien [1] qui faisant semblant d'estre amy de Dion, le tua d'un coup de dague, de laquelle luy mesme depuis fut tué par ses propres amis: et celle de Mitius Argien, lequel ayant esté tué en une emotion et sedition populaire, depuis en pleine assemblée de peuple, qui estoit assemblée sur la place pour veoir jouër des jeux [2], une statue de bronze tomba sur le meurtrier qui l'avoit tué, et le massacra: et semblablement aussi celle de Bessus Pæonien, et d'Ariston Oeteïen deux coulonnels de gens de pied, comme vous le devez bien sçavoir Patrocles. Non fais certes, dit-il, mais je le voudrois bien apprendre [3]. Cestuy Ariston avoit emporté de ce temple les bagues et joyaux de la royne Eriphyle [4], qui de long temps estoient gardez en ce temple par ottroy et congé des tyrans qui tenoient ceste ville, et les porta à sa femme, et luy en feit un present: mais son fils estant entré en querelle pour quelque occasion avec sa mere, meit le feu dedans sa maison, et brusla tout ce qui estoit dedans. Et Bessus ayant tué son pere fut un bien long

[1] Voyez la Vie de Dion.

[2] Lisez: *sa statue de bronze*. C.

[3] La scène de cette conversation est supposée à Delphes.

[4] D'autres disent que ce fut Phayllus qui déroba le fameux collier pour lequel Eryphile avoit jadis trahi son mari Amphiaraus, et qui l'envoya à la femme d'Ariston. Voyez la note du savant Wesseling, au seizieme livre de Diodore de Sicile, p. 132, où tout ce qui regarde cette expoliation du temple de Delphes est raconté sous la 108e olympiade.

temps sans que personne en sceust rien, jusques à ce que un jour estant allé soupper chez quelques siens hostes, il percea du fer de sa picque et abbattit le nid d'une arondelle, et tua les petits qui estoient dedans : et comme les assistans luy dissent : « Dea « capitaine, comment vous amusez vous à faire un « tel acte, où il y a si peu de propos ? Si peu de pro-« pos, dit-il : et comment, ne crye elle pas ordi-« nairement à l'encontre de moy, et tesmoigne « faulsement que j'ai tué mon pere » ? Ceste parole ne tomba pas en terre, ains fut bien recueillie des assistans, qui en estans fort esbahis l'allerent incontinent deceler au roy, lequel en feit si bonne inquisition, que le faict fut averé, et Bessus puny de son parricide.

XVIII. Mais quant à cela, dis-je, nous le discourons, supposans comme il a esté proposé, et tenu pour confessé, que les meschants aient quelque delay de punition : mais au demourant, il fault bien prester l'aureille au poëte Hesiode qui dit, non pas comme Platon, que la peine suit le peché et la meschanceté, ains qu'elle luy est egale d'aage et de temps, comme celle qui naist ensemble en une mesme terre et d'une mesme racine :

> Mauvais conseil est pire à qui le donne [1].

Et ailleurs,

> Qui à autruy mal ou perte machine,
> A son cœur propre il procure ruine.

[1] Travaux et Jours, v. 265. C.

Lon dit que la mouche cantharide a en soy mesme quelque partie qui sert contre sa poison de contre-poison, par une contrarieté de nature : mais la meschanceté engendrant elle mesme ne sçay quelle desplaisance et punition, non point après que le delict est commis, mais dès l'instant mesme qu'elle le commet, commance à souffrir la peine de son malefice : [1] et n'y a meschant qui quand il voit punir d'autres mal-faitteurs, ès personnes d'iceulx ne porte sa croix : mais la meschanceté d'elle mesme fabrique ses tourments contre elle mesme, estant merveilleuse ouvriere d'une vie miserable, qui avec honte et vergongne a de grandes frayeurs, des perturbations d'esprit terribles, et des regrets et inquietudes continuelles.

XIX. Mais il y a des hommes qui ressemblent proprement aux petits enfans, lesquels voyans bien souvent baller et jouer des gens qui ne valent rien, sur les eschafaulx où lon joue quelques jeux, vestus de sayes de drap d'or, et de grands manteaux de pourpre, couronnez de couronnes, les ont en estime et admiration, comme les reputans bienheureux, jusques à ce qu'ils voient à la fin qu'on les vient percer les uns à coup de javeline, les autres fouëtter, ou bien qu'ils voient sortir le feu ardent de ces belles robbes d'or là si precieuses et si riches [2]. Car à dire vray, plusieurs meschants qui tiennent

[1] Et les criminels lorsqu'ils vont au supplice portent eux-mêmes leur croix, de même, la méchanceté fabrique, etc. C.

[2] Voyez les Observations. C.

les grands lieux d'authorité, et les grandes dignitez, ou qui sont extraícts des grandes maisons et lignées illustres, on ne cognoist pas qu'ils soient chastiez et punis, jusques à ce que lon les voye massacrer ou precipiter. Ce que lon ne devroit pas appeller punition simplement, mais achevement et accomplissement de punition. Car ainsi comme Herodicus [1] de Selibrée estant tombé en la maladie incurable de Phthise, qui est quand on crache le poulmon, fut le premier qui conjoignit à l'art de la medecine, celle des exercices : et comme dit Platon, en ce faisant il allongea sa mort, et à luy, et à tous les autres malades attaincts de pareille maladie : aussi pouvons nous dire, que les meschants qui eschappent le coup de la punition presente, sur le champ payent la peine deuë à leurs malefices, non enfin après long temps : et non pas plus lente, mais plus longue : et ne sont pas finablement punis après qu'ils sont envieilliz, ains au contraire ils envieillissent en estant toute leur vie punis : encore quand j'appelle long temps, je l'entens au regard de nous : car au regard des dieux, toute durée de la vie humaine, quelque longue qu'elle soit, est un rien, et autant que l'instant de maintenant.

XX. Et que un meschant soit puny de son forfaict trente ans après qu'il l'a commis, est autant comme s'il estoit gehenné ou pendu sur les vespres, et non pas dès le matin : mesmement quand il est detenu et enfermé en vie, comme en une prison, dont il n'y a moyen de sortir, ny de s'en fuir : et

[1] Voyez les Observations.

si ce pendant ils font des festins, qu'ils entreprennent plusieurs choses, qu'ils facent des presents et des largesses, voire et qu'ils s'esbattent à plusieurs jeux, c'est ne plus ne moins que quand les criminels qui sont en prison jouent aux osselets, ou aux dez, ayants tousjours le cordeau dont ils doivent estre estranglez, pendu au dessus de leur teste: autrement on pourroit dire, que les criminels, condemnez à mort, ne sont point punis pendant qu'ils sont detenus aux fers en la prison, jusques à ce qu'on leur ait couppé la teste: ny celuy qui a par sentence des juges avallé le breuvage de ciguë, pour ce qu'il demeure encore vif quelque espace de temps après, attendant qu'une pesanteur de jambes luy viene, et qu'un gelement et extinction de tous les sentiments le surprenne: s'il est ainsi que nous ne voulions estimer ny appeller punition sinon le dernier poinct et article d'icelle, et que nous laissions en arriere les passions, les frayeurs, les attentes de la peine, les regrets et repentances, dont chascun meschant est travaillé en sa conscience: qui seroit tout autant, que si nous disions que le poisson, encore qu'il ait avallé l'hameçon, n'est point pris jusques à ce que nous le voyons couppé par pieces, et rosty par les cuysiniers. Car tout meschant qui commet un malefice, est aussi tost prisonnier de la justice comme il l'a commis, et qu'il a avallé l'hameçon de la doulceur et du plaisir qu'il a pris à le faire; mais le remors de la conscience luy en demeure imprimé, qui le tire et le gehenne,

Comme le Thun de course vehemente,
De la grand' mer traverse la tourmente.

XXI. Car ceste audace, temerité et insolence là qui est propre au vice, est bien puissante et prompte jusques à l'effect et execution des malefices, mais puis après quand la passion comme le vent vient à luy defaillir, elle demeure foible et basse, subjecte à infinies frayeurs et superstitions, de sorte que je treuve que Stesichorus [1] a feint un songe de Clytæmnestra, conforme à la verité, et à ce qui se fait coustumierement en telles paroles :

Arriver j'ay veu en mon somme,
Un dragon à la teste d'homme :
Dont le roy comme il m'a paru,
Plisthenidas [2] est apparu.

Car et les voisins des songes et les apparitions de fantosmes en plein jour, les responses des oracles, les signes et prodiges celestes, et brief tout ce que lon estime qui se fait par la volonté de dieu, amene de grands troubles et de grandes frayeurs à ceulx qui sont ainsi disposez : comme lon dit qu'Apollo-

[1] Stésichore, poëte lyrique de la ville d'Himère en Sicile. Son époque a donné lieu à de grandes contestations entre les plus habiles chronologistes. Les marbres d'Oxford le font contemporain d'Eschyle.

[2] Oreste. Car, selon quelques auteurs, Agamemnon et Ménélas étoient fils de Plisthène, fils de Pélops, et passèrent pour fils d'Atrée, qui les avoit élevés, leur père étant mort fort jeune.

dorus [1] en dormant songea quelquefois qu'il se voyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmitte, et luy estoit advis que son cœur du dedans de la marmitte murmuroit, en disant, je te suis cause de tous ces maux : et d'un autre costé luy fut advis qu'il voyoit ses filles toutes ardentes de feu, qui couroient à l'entour de luy. Et Hipparchus le fils de Pisistrastus un peu devant sa mort songea que Venus luy jettoit du sang au visage de dedans une fiole. Et les familiers de Ptolomeus [2], celuy qui fut surnommé la *Foudre*, en songeant penserent veoir, que Seleucus l'appelloit en justice devant les loups et les vaultours qui estoient les juges, et que luy distribuoit grande quantité de chair aux ennemis. Et Pausanias [3] estant en la ville de Bysance envoya querir par force Cleo-

[1] Tyran de Cassandra, ville de Thrace, auparavant appellée Potidée. Ce fut un des plus cruels tyrans; il fut dépouillé par Antigonus le premier successeur d'Alexandre, selon Polyen, L. IV, chap. 6, §. 18.

[2] Ptolémée Céraunus, roi de Macédoine pendant dix-sept mois, 281 ans avant J. C. Il avoit tué en trahison Seleucus Nicanor, roi de Syrie, et chef des Seleucides en Asie. V. la suite des rois de Syrie aux Observations sur le second volume des Morales, p. 458.

[3] Pausanias dormoit lorsqu'on la lui amena, mais d'un sommeil agité, dit Pausanias, *in Lacon.* parce qu'il étoit troublé par l'idée de la trahison qu'il méditoit alors contre la Grèce. Cléonice fit tomber par mégarde la lampe en approchant. Il s'éveilla en sursaut, et la tua d'un coup d'épée. Ce fut à Phigalée, ville d'Arcadie, qu'il alla faire cette évocation. selon le même Pausanias.

nice, jeune fille de honeste maison et de libre condition, pour l'avoir à coucher la nuict avec luy, mais estant à demy endormy quand elle vint, il s'esveilla en sursault, et luy fut advis que c'estoient quelques ennemis qui le venoient assaillir pour le faire mourir, tellement qu'en cest effroy il la tua toute roide : depuis il luy estoit ordinairement advis qu'il la voyoit et entendoit qu'elle luy disoit,

Chemine droit au chemin de justice,
Très grand mal est aux hommes l'injustice.

Et comme ceste apparition ne cessast point de s'apparoir toutes les nuicts à luy, il fut à la fin contraint d'aller jusques en Heraclée où il y avoit un temple, auquel on evoquoit les ames des trespassez : et là ayant faict quelques sacrifices de propitiations, et luy ayant offert les effusions funebres que lon respand sur les sepultures des morts : il feit tant qu'il la feit venir en sa presence, là où elle luy dit, que quand il seroit arrivé à Lacedæmone, il auroit repos de ses maux : et de faict il n'y fut pas plus tost arrivé, qu'il y mourut : tellement que si l'ame n'a sentiment aucun après le trespas, et que la mort soit le but et la fin de toute retribution, et de toute punition, lon pourroit dire à bon droict des meschants qui sont promptement punis, et qui meurent incontinent après leurs mesfaits commis, que les dieux les traittent trop mollement et trop doulcement.

XXII. Car si le long temps et la longue durée de vie n'apporte autre mal aux meschants, au moins

peult on dire qu'ils ont celuy là, que ayans cogneu et adveré par espreuve et experience, que l'injustice est chose infructueuse, sterile et ingrate, qui n'apporte fruit aucun, ne rien qui merite que lon en fasse estime, après plusieurs grands labeurs et travaux qu'elle donne, le remors de cela leur met l'ame sans dessus dessoubs : comme on lit, que Lysimachus estant forcé par la soif livra sa propre personne et son armée aux Getes, et après qu'il eut beu estant prisonnier, il dit : ô dieux que je suis lasche qui pour une volupté si courte me suis privé d'un si grand royaume? combien qu'il soit bien difficile de resister à la passion d'une necessité naturelle, mais quand l'homme pour la convoytise de quelque argent, ou par envie de la gloire ou de l'authorité et credit de ses concitoyens, ou pour le plaisir de la chair, vient à commettre quelque cas meschant et execrable, et puis avec le temps que l'ardente soif et fureur de sa passion est passée, qu'il voit qu'il ne luy en est rien demouré que les villaines et perilleuses perturbations de l'injustice, et rien d'utile, ny de necessaire ou delectable : n'est il pas vraysemblable, que bien souvent luy revient ce remors en l'entendement, que par vaine gloire ou par volupté deshoneste, il a remply toute sa vie de honte, de defiance et danger? car ainsi comme Simonides souloit dire en se jouant, qu'il trouvoit tousjours le coffre de l'argent plein, et celuy des graces et benefices vuide : aussi les meschants quand ils vienent à considerer le vice et la meschanceté en eulx mesmes, à travers une volupté qui a un peu de

de vain plaisir present, ils la trouvent destituée d'esperance, et pleine de frayeurs, de regrets, d'une souvenance fascheuse, et de souspeçon de l'advenir et de deffiance pour le present, ne plus ne moins que nous oyons dire à Ino par les theatres se repentant de ce qu'elle a commis,

Las que fussé-je (amyes) demourante,
En la maison d'Athamas florissante,
Comme devant, sans y avoir commis
Ce qu'à effect malheureux je y mis.

XXIII. Aussi est il vraysemblable, que l'ame de chasque criminel et meschant, rumine en elle mesme et discourt en ce point: comment pourrois-je en chassant arriere de moy le souvenir de tant de mesfaicts que j'ay commis, et le remors d'iceulx, recommancer à mener toute une autre vie? pource que la meschanceté n'est point asseurée, ferme, ny constante, ny simple, en ce qu'elle veult: si d'adventure nous ne voulions maintenir, que les meschants fussent quelques sages philosophes: ains fault estimer que là où il y a une avarice, ou une concupiscence de volupté extreme, ou une envie excessive logée avec une aspreté et malignité, là si vous y prenez de près garde, vous trouverez aussi une superstition cachée, une paresse au labeur, une crainte de la mort, une soudaineté legere à changer d'affections, une vaine gloire procedant d'arrogance. Ils redoutent ceulx qui les blasment, ils craignent ceulx qui les louënt, sçachant bien qu'ils leur tienent tort en ce qu'ils

les trompent, et comme estans grands ennemis des meschants, d'autant qu'ils louënt si affectueusement ceulx qu'ils cuident estre gens de bien : car au vice ce qu'il y a d'aspre, comme au mauvais fer, est pourry, et ce qui y est dur, est facile à rompre. Et pourtant apprenans en un long temps à se mieulx cognoistre tels qu'ils sont, quand ils se sont bien cogneus, ils se desplaisent à eulx mesmes, et s'en haïssent, et ont en abomination leur vie : car il n'est pas vraisemblable, que si le meschant ayant rendu un depost qui auroit esté deposé entre ses mains, ou plegé un sien familier, ou fait quelque largesse avec honneur et gloire au public de son païs, s'en repent incontinent, et est marry de l'avoir faict, tant sa volonté est muable et facile à se changer, de maniere qu'il y en a qui ayans l'honneur d'estre receus de tout le peuple en plein theatre avec applaudissements de mains : incontinent gemissent en eulx mesmes, par ce que l'avarice se tourne incontinent au lieu de l'ambition : que ceulx qui sacrifient les hommes pour usurper quelques tyrannies, ou pour venir au dessus de quelques conspirations, comme feit Apollodorus, ou qui font perdre les biens à leurs amis, comme Glaucus fils de Epicydes [1], ne s'en repentent point, et ne s'en haïssent point eulx mesmes, et ne soient desplaisans de ce qu'ils ont fait. Car quant à moy, je pense, s'il est licite de ainsi le dire, que tous ceulx qui commettent telles impietez, n'ont besoing d'aucun dieu ny d'aucun

[1] Voyez les Observations.

homme qui les punisse, par ce que leur vie seule suffit assez, estant corrompue et travaillée de tout vice et de toute meschanceté.

XXIV. Mais advisez si desormais ce discours ne s'estend point plus avant en durée que le temps ne permet. Adonc Timon respondit : il pourroit bien estre, dit il, eu esgard à la longueur de ce qui suyt après, et qui reste encore à dire : car quant à moy, je amene sur les rencs, comme un nouveau champion, la derniere question, d'autant qu'il me semble avoir esté suffisamment debatu sur les precedentes. Et pensez que nous autres qui ne disons mot, faisons la mesme plainte que fait Euripides, reprochant librement aux dieux que,

Sur les enfants les faultes ils rejettent,
Et les pechez que leurs peres commettent.

Car soit que ceulx mesmes qui ont commis la faulte en aient esté punis, il n'est plus besoing d'en punir d'autres qui n'ont point offensé, attendu qu'il ne seroit pas raisonnable de chastier deux fois ceulx mesmes qui auroient failly, soit que ayans omis par negligence à faire la punition des meschants qui ont fait les offenses, ils la veulent long temps après faire payer à ceulx qui n'en peuvent mais : ce n'est pas bien fait de vouloir par injustice rhabiller leur negligence.

XXV. Comme lon raconte d'AEsope, que jadis il vint en ceste ville avec une bonne somme d'or, envoyé de la part du roy Crœsus, pour y faire de magnifiques sacrifices au dieu Apollo, et distribuer

à chasque citoyen quatre escus. Il advint qu'il entra en quelque different à l'encontre de ceulx de la ville, et se courroucea à eulx, de maniere que ayant fait les sacrifices, il renvoya le reste de l'argent en la ville de Sardis, comme n'estans pas les habitans de Delphes dignes de jouïr de la liberalité du roy: dequoy eulx estans indignez [1] luy meirent sus qu'il estoit sacrilege, de retenir ainsi cet argent sacré: et de faict l'ayant condemné comme tel, le precipiterent du hault en bas de la roche que lon appelle *Hyampie*. Dequoy le dieu fut si fort courroucé, qu'il leur envoya sterilité de la terre, et diverses sortes de maladies estranges, tellement qu'ils furent à la fin contraincts d'envoyer par toutes les festes publiques et assemblées generales des Grecs, faire proclamer à son de trompe, s'il y avoit aucun de la parenté d'AEsope, qui voulust avoir satisfaction de sa mort, qu'il vint, et qu'il l'exigeast d'eulx telle comme il voudroit, jusques à ce qu'à la troisieme generation il se presenta un Samien nommé Idmon [2], qui n'estoit aucunement parent d'AEsope, ains seulement de ceulx qui premierement l'avoient achepté en l'isle de Samos: et les Delphiens luy ayant faict quelque satisfaction furent delivrez de leur calamitez: et dit on que depuis ce temps là, le supplice des sacrileges fut transferé de la roche d'Hyampia à celle de Nauplia.

[1] Lisez: « *L'accusèrent d'avoir volé le temple*. Voyez sa vie par Bachet de Méziriac ». C.

[2] Hérodote le nomme Jadmon.

XXVI. Et ceulx mesmes qui aiment le plus la memoire d'Alexandre le grand, entre lesquelz nous sommes, ne peuvent approuver ce qu'il feit en la ville de Branchides [1], laquelle il ruina toute, et en passa tous les habitans au fil de l'espée, sans distinction d'aage, ny de sexe, pourautant que leurs ancestres avoient ancienement livré par trahison le temple de Milet: et Agathocles le tyran de Syracuse, lequel en riant se mocqua de ceulx de Corfou qui luy demanderent pour quelle occasion il fourrageoit leur isle: pourautant, dit-il, que vos ancestres receurent Ulysses. Et semblablement comme ceulx de l'isle d'Ithace se plaignissent à luy de ce que ses soudards prenoient leurs moutons: et vostre roy, leur dit-il, estant jadis venu en la nostre, ne prit pas seulement noz moutons, mais davantage creva l'œil à nostre bergier. Ne vous semble il pas donc qu'Apollo a encore plus grand tort que tous ceulx là, de perdre et ruiner les Pheneates ayans bousché l'abysme où se souloient perdre les eaux qui maintenant noyent tout leur païs, pourautant qu'il y a mille [2] ans, comme lon dit, que Hercules ayant enlevé aux Delphiens le trepié à rendre les oracles, l'emporta en leur ville à Phenée: et de avoir respondu aux Sybarites, que leurs miseres cesseroient quand ils auroient appaisé l'ire de Juno Leucaniene par trois mortalitez? Il n'y a pas encore long temps que les

[1] Voyez les Observations.

[2] Voyez les Observations.

Locriens ont desisté et cessé d'envoyer tous les ans de leurs filles à Troie,

Où les pieds nuds, sans aucune vesture,
Sans voile aucun ny honeste coëffure,
Ne plus ne moins qu'esclaves, tout le jour
Dès le matin elles sont, sans sejour,
A ballier de Pallas la deesse
Le temple sainct, jusques en leur vieillesse:

en punition de la luxure d'Ajax: comme est-ce que cela sçauroit estre ne raisonnable ne juste, veu que nous blasmons mesmes les Thraces de ce que lon dit, que jusques aujourd'huy ils frisent [1] leurs femmes au visage en vengeance de la mort d'Orpheus: et ne louons pas non plus les Barbares qui habitent au long du Po, lesquels, à ce que lon dit, portent encore le deuil et sont vestus de noir, à cause de la ruine de Phaëton? Car c'est à mon advis chose encore plus sotte et digne de mocquerie, si ceulx qui furent du temps de Phaëton ne se soucyoient point autrement de sa cheute, que ceulx qui sont venus depuis cinq ou dix aages après son accident, ayent commancé à en changer de robbes et en porter le deuil: mais toutesfois en cela il n'y auroit que la sottise seule, et rien de mal ny de danger ou inconvenient davantage: mais quelle raison y a il que le courroux des dieux s'estant caché sur le point du mesfaict, comme font aucunes rivieres, se monstrant puis après contre d'autres se determine en extremes calamitez?

[1] Grec, ils stigmatisent.

XXVII. Si tost qu'il eut un peu entre-rompu son propos, craignant qu'il n'alleguast encore plus d'inconveniens, et de plus grands, je luy demande sur le champ : et bien, dis-je, estimez vous que tout celà soit vray? et luy me respondit, encore que le tout ne fust pas vray, ains partie seulement, tousjours pourtant demeure la mesme difficulté. [1] A l'adventure donc que ceulx qui ont une bien grosse et bien forte fiebvre, endurent et sentent tousjours au dedans une mesme ardeur, soit qu'ils soient peu ou prou couverts et vestus, toutesfois pour les consoler un peu, et leur donner quelque allegement, encore leur fault il diminuer la couverture : mais si tu ne veulx, à ton commandement : toutefois je te dis bien, que la plus part de ces exemples là ressemblent proprement aux fables et contes faits à plaisir. Mais au demourant ramene un peu en ta memoire [2] la feste que lon a celebrée nagueres à l'honneur de ceulx qui ont autrefois receu les dieux en leurs maisons et de celle honorable portion que lon met à part, et que par la voix du herault on publie que c'est pour les descendans du poëte Pindare, et te souviene comment cela te sembla fort honorable et agreable. Et qui est-ce celuy, dit-il, qui ne prendroit plaisir à veoir la preference d'honneur ainsi naïfvement, rondement, et à la vieille mode des Grecs, attribuée? s'il n'avoit, comme dit le mesme Pindare,

[1] Lisez : « peut-être, lui dis-je, mais quoique ceux qui « ont, etc. ». C.

[2] Voyez les Observations. C.

Le cœur de metal noir et roide
Forgé avecques flamme froide

Je laisse aussi, dis-je, le cry public semblable à celuy là qui se faict en la ville de Sparte : après le cantique[1] Lesbien, en l'honneur et souvenance de l'ancien Terpander, car il y a mesme raison. Mais vous qui estes de la race des Philtiades[2], dignes d'estre preferez à tous autres, non seulement entre les Bœotiens : mais aussi entre les Phoceïens, à cause de vostre ancestre Daïphantus, vous me secondastes et favorisastes, quand je mainteins aux Lycormiens et Satilaïens, qui prochassoient d'avoir l'honneur et la prerogative de porter couronnes deuës par noz statuts aux Heraclides, que tels honneurs et telles prerogatives devoient estre inviolablement conservées et gardées aux descendans de Hercules, en recognoissance des biens qu'il avoit par le passé faicts aux Grecs, sans en avoir eu de son vivant digne loyer ny recompense[3]. Tu nous as, dit-il, mis sus une dispute fort belle, et merveilleusement bien seante à la philosophie. Or laisse doncques, luy dis-je, amy je te prie, ceste vehemence d'accuser, et ne te courrouce pas si tu vois que quelques uns pour estre nez de mauvais et meschans parens sont punis : ou bien, ne t'esjouïs doncques pas, et ne

[1] Grec, après le chantre Lesbien.

[2] Voyez les Observations.

[3] Lisez : « Tu me rappelles, dit-il, une discussion bien » belle, et bien digne de la philosophie ». C.

louë pas, si tu vois aussi que la noblesse soit honorée. Car si nous advouons que la recompense de vertu se doive raisonnablement continuer en la posterité, il fault aussi consequemment que nous estimions, que la punition ne doit pas faillir ne cesser quant et les mesfaicts, ains reciproquement selon le devoir, courir sus les descendans des malfaitteurs. Et celuy qui voit volontiers les descendans de Cimon honorez à Athenes, et au contraire se fasche et a desplaisir de veoir ceulx de la race de Lachares [1] ou d'Ariston bannis et dechassez, celuy là est par trop lasche et trop mol, ou pour mieulx dire, trop hargneux et querelleux envers les dieux, se plaignant d'un costé, s'il voit que les enfans d'un meschant et malheureux homme prosperent : et se plaignant de l'autre costé au contraire, s'il voit que la posterité des meschans soit abbaissée ou bien du tout effacée : et accusant les dieux, si les enfans d'un meschant homme sont affligez, tout autant comme si c'estoient ceulx d'un homme de bien : mais quant à ces raisons là, fais compte que ce soient comme des barrieres ou rempars à l'encontre de ces trop aspres repreneurs et accusateurs là.

XXVIII. Mais au demourant reprenons de rechef le bout de nostre peloton de filet, comme en un lieu tenebreux, et où il y a plusieurs tours et destours qui est la matiere des jugemens de dieu, et nous conduisons avecques crainte retenue tout

[1] Voyez les Observations.

doucement à ce qui est plus probable et plus vray-semblable, attendu que des choses que nous faisons, et que nous manions nous mesmes, nous n'en sçaurions pas asseureement dire la certaine verité. Comme, pourquoy est-ce que nous faisons tenir assis les pieds trempans dedans de l'eau, les enfans qui sont nez de peres qui meurent etiques ou hydropiques, jusques à ce que les corps de leurs peres soient entierement consommez du feu, d'autant que lon a opinion, que par ce moyen ces maladies là ne passent point aux enfans, et ne parvienent point jusques à eulx. Et pourquoy c'est, que si une chevre prent en sa bouche de l'herbe qui se nomme *Eryngium*, le chardon à cent testes, tout le trouppeau s'arreste, jusques à ce que le chevrier vienne oster ceste herbe à la chevre qui l'a en la gueule : et d'autres proprietez occultes, qui par attouchement secrets et passages de l'un à l'autre, font des effects incroyables, tant en soudaineté, qu'en longueur de distance : mais nous nous esbahissons de la distance et intervalle des temps et non pas des lieux et neantmoins il y a plus d'occasion de s'esbahir et esmerveiller, comment d'un mal ayant commancé en AEthiopie la ville d'Athenes a esté remplie, de maniere que Pericles en est mort, et Thucydides en a esté malade, que non pas si les Phociens et les Sybarites ayants commis quelques meschancetez, la punition en soit tombée sur leurs enfans et leurs descendans : car ces proprietez occultes là ont des correspondences des derniers aux premiers, et des secrettes liaisons, desquelles la cause,

encore qu'elle nous soit incogneuë, ne laisse pas de produire ses propres effects.

XXIX. Mais à tout le moins y a il raison de justice toute apparente et prompte à la main, quant aux publiques vengeances surannées des villes et citez, par ce que la ville est une mesme chose et continuée, ne plus ne moins que un animal, lequel ne sort point de soy-mesme pour les mutations d'aages, ny ne devient point autre et puis autre, pour quelque succession de temps qu'il y ait, ains est tousjours conforme et propre à soy-mesme, recevant tousjours ou la grace du bien, ou la coulpe du mal, de tout ce qu'elle fait ou qu'elle a fait en commun, tant que la societé qui la lie, maintient son unité, car de faire d'une ville plusieurs ou bien encore innumerables, en la divisant par intervalles de temps, c'est autant comme qui voudroit faire d'un homme plusieurs, pour autant que maintenant il seroit vieil ayant esté par avant jeune, et encore plus avant, garçon : ou pour mieulx dire, cela ressembleroit proprement aux ruses d'Epicharmus [1], dont a esté inventé et mis en avant la maniere d'arguer des sophistes qu'ils appellent l'*argument croissant*. Car celuy qui a pieça emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant, attendu que ce n'est plus luy, et qu'il est devenu un autre : et celuy qui fut hier convié à soupper y vient aujourd'huy sans mander, attendu qu'il est devenu un autre, combien que les aages facent encore de plus grandes differences en un chascun de nous,

[1] Disciple de Pythagore.

qu'elles ne font ès villes et citez : car qui auroit veu la ville d'Athenes, il y a trente ans, la recognoistroit encore toute telle aujourd'huy qu'elle estoit alors, et les meurs, les mouvemens, les jeux, les façons de faire, les plaisirs, les courroux et desplaisirs du peuple qui est à present, ressemblent totalement à ceulx des anciens. Là où d'un homme, si lon est quleque temps sans le veoir, quelque familier ou amy que lon luy soit, à peine peut on recognoistre le visage : mais quant aux meurs qui se muent et changent facilement par toute raison, toute sorte de travail ou d'accident, ou mesme de loy, il y a de si grandes diversitez, que ceulx qui s'entrevoyent et se hantent ordinairement, en sont tous esmerveillez : ce neantmoins l'homme est tousjours tenu et reputé pour un mesme, depuis sa naissance jusques à sa fin, et au cas pareil la ville demeure tousjours une mesme, à raison de quoy nous jugeons estre raisonnable qu'elle soit participante du blasme de ses ancestres, ne plus ne moins qu'elle se sent aussi de la gloire et de la puissance d'iceulx, ou bien nous ne nous donnerons garde que nous jetterons toutes choses dedans la riviere de Heraclitus [1] en laquelle on dit que lon ne peut jamais entrer deux fois, d'autant qu'elle mue et change la nature de toutes choses.

XXX. Or s'il est ainsi, que la ville soit tousjours une chose mesme continuée, autant en doit on estimer d'une race et lignée, laquelle depend

[1] Tout ce qui existe coule comme entraîné par un fleuve, disoit Héraclite.

d'une mesme souche, produisant ne scay quelle force et communication de qualitez, qui s'estend sur tous les descendans. Car ce qui est engendré n'est pas comme ce qui est produit en estre par artifice, et est incontinent separé de son ouvrier, d'autant qu'il est fait par luy et non pas de luy: là où au contraire, ce qui est engendré est faict de la substance de celuy qui engendre, tellement qu'il emporte avec soy quelque chose de luy, qui à bon droit est ou puny ou honoré mesme en luy. Et si ce n'estoit que l'on penseroit que je me joüasse, et que je ne le disse pas à bon escient, je asseurerois volontiers, que les Atheniens feirent plus grand tort à la statue de Cassander quand ils la fondirent, et semblablement les Syracusains au corps de Dionysius, quand après sa mort ils le feirent porter hors de leurs confins, que s'ils eussent bien chastié leurs descendans, car la statue de Cassander ne tenoit rien de sa nature, et l'ame de Dionysius avoit de long temps abandonné son corps, là, où un Nysæus [1], un Apollocrates, un Antipater[2] et un Philippus, et pareillement tous autres enfans d'hommes vicieux et meschans, retiennent la principale partie de leurs peres, et celle qui ne demeure point oysive sans rien faire, ains celle de quoy ils vivent et se nourrissent, dequoy ils negocient et discourent par raison, et ne doit point sembler estrange ny mal aisé à croire si estans yssus d'eulx ils retiennent les qualitez et inclinations d'eulx.

[1] Nysée et Apollocrate, fils de Denys l'ancien.

[2] Philippe et Antipater, fils de Cassandre.

XXXI. En somme, dis-je, tout ainsi comme en la medecine, tout ce qui est utile, est aussi juste et honeste, et se mocqueroit ou de celuy qui diroit que ce fust injustice, quand une personne a mal en la hanche de luy cauteriser le poulce, et là où le foye est apostumé, de scarifier le petit ventre, et là où les bœufs ont les ongles des pieds trop molles, oindre les extremitez de leurs cornes : autant meriteroit d'estre mocqué et repris celuy, qui estimeroit qu'il y eust ès punitions autre chose de juste, que ce qui peult guarir et curer le vice : et qui se courrouceroit si on appliquoit la medecine aux uns pour servir de guarison aux autres, comme font ceulx qui ouvrent la vene pour alleger le mal des yeux, celuy la sembleroit ne veoir rien plus oultre que son sens, et se souviendroit mal qu'un maistre d'escole bien souvent en fouëttant un de ses escholiers, tient en office tous les autres, et un grand capitaine, en faisant mourir un soldat de chasque dizaine ramene tous les autres à la raison : ainsi non seulement à une partie par une autre partie, mais à toute l'ame, par une autre ame, s'impriment certaines dispositions d'empiremens ou de meliorations, plus tost que à un corps par un autre corps, pource que là ès corps il est force qu'il se face une mesme impression, et mesme alteration, mais icy l'ame estant bien souvent menée par imagination à craindre ou à s'asseurer, s'en trouve ou pis ou mieulx.

XXXII. Comme je parlois encore, Olympique me interrompant mon propos, par ces tiens pro-

pos, dit-il, tu supposes un grand subject à discourir, c'est à sçavoir que l'ame demeure après la separation du corps : ouy bien, dis-je, par cela mesme que vous nous concedez maintenant, ou plus tost, que vous nous avez cy devant concedé : car nostre discours a esté poursuivy des le commancement jusques à ce poinct, sur ceste presupposition, que dieu nous distribue à chascun selon que nous avons merité. Et comment, dit-il, estimes tu qu'il s'ensuyve necessairement si les dieux contemplent les choses humaines, et disposent de toutes choses icy bas, que les ames en soient du tout immortelles, ou qu'elles demeurent longuement en estre après la mort? Non vrayement, dis-je, beau sire, mais dieu est de si basse entremise [1], et a si peu à faire, que nous n'ayans rien de divin en nous, ne rien qui luy ressemble aucunement, ne qui soit ferme ne durable, ains nous allans sechans, fenans et perissans, ne plus ne moins que les feuilles des arbres, comme dit Homere, en peu de temps : neantmoins il fait ainsi grand cas de nous, ne plus ne moins que les femmes qui nourrissent et entretiennent des jardins d'Adonis, comme lon dit, dedans des fragiles pots de terre : aussi fait il luy noz ames de durée d'un jour, par maniere de dire, verdoyantes dedans une chair mollastre et non capable d'une forte racine, et qui puis après s'estaignent pour la moindre occasion du monde.

[1] Dieu n'est pas, suivant la conjecture de M. Reiske. *Vauvilliers.* Il ne faut rien changer, cette réponse est ironique, comme l'a fort bien vu Amyot. C.

XXXIII. Mais en laissant les autres dieux, si bon te semble, considere un peu le vostre, j'entens celuy qui est reclamé en ce lieu. Si aussi tost qu'il sçait que les ames sont desliées, ne plus ne moins que quelque fumée ou quelque brouillas qui exhale hors du corps, il ne fait pas incontinent offrir force oblations et sacrifices propitiatoires pour les trespassez, et s'il ne demande pas de grands honneurs et de grandes venerations à la memoire des morts, et s'il le fait pour nous abuser et decevoir, nous qui y adjoustons foy. Car quant à moy, je ne concederay jamais que l'ame perisse, et ne demeure après la mort, si lon ne vient emporter premierement le trepié prophetique de la Pythie, comme lon dit, que fit jadis Hercules, et du tout destruire l'oracle[1] pour ne plus rendre de telles responses qu'il en a rendues jusques à noz temps, semblables à celles que jadis il donna à Corax le Naxien, à ce que lon dit,

C'est une grande impieté de croire
Que l'âme soit mortelle ou transitoire.

XXXIV. Alors Patrocles : Et qui estoit, dit-il, ce Corax qui eut ceste response? Car je n'ay rien entendu ny de l'un ny de l'autre. Si avez bien, dis-je, mais j'en suis cause, ayant pris le surnom au lieu du propre nom. Car celuy qui tua

[1] Lisez : « Et du tout destruire l'Oracle : mais tant qu'il « rendra, comme il le fait encore, des réponses semblables à « celle que jadis il fit, à ce qu'on dit, à Corax le Naxien, il « seroit impie de croire que l'ame est mortelle ». C.

Archilocus

Archilochus en battaille s'appelloit *Callondes*, et estoit surnommé *Corax:* lequel ayant esté la premiere fois rejetté par la prophetisse Pythie, comme meurtrier qui avoit occis un personnage sacré aux Muses, et depuis ayant usé de quelques requestes et prieres envers elle, avec quelques raisons dont il pretendoit justifier son faict, à la fin il luy fut ordonné par l'oracle qu'il allast en la maison de Tettix, et que là il appaisast par oblations et sacrifices l'ame d'Archilochus: or ceste maison de Tettix estoit la ville de Tænarus, car on dit que Tettix Candiot estant jadis arrivé à ce promontoire de Tænarus avec une flotte de vaisseaux, y bastit une ville auprès du lieu où lon avoit accoustumé de conjurer et evocquer les ames des trespassez. Semblablement aussi ayant respondu à ceulx de Sparte qu'ils trouvassent moyen d'appaiser l'ame de Pausanias, ils envoyerent querir jusques en Italie des sacrificateurs et exorcisateurs qui sçavoient conjurer les ames, lesquels avec leurs sacrifices chasserent son esprit hors du temple.

XXXV. C'est doncques une mesme raison, dis-je, qui confirme et preuve, que le monde est regi par une providence de dieu ensemble, et que les ames des hommes demeurent encore après la mort, et n'est pas possible que l'un subtiste si lon oste l'autre. Et s'il est ainsi que l'ame demeure après la mort, il est plus vraysemblable et plus equitable, que lors les retributions de peine ou d'honneur luy soient rendues: car durant tout le temps qu'elle est en vie, elle combat, et puis après

quand elle a achevé tous ses combats, alors elle reçoit ce qu'elle a en sa vie merité. Mais quand aux honneurs ou punitions qu'elle reçoit en l'autre monde estant seule et separée du corps, cela ne nous touche de rien à nous autres qui sommes vivans, car ou lon n'en sçait rien, ou on ne les croit pas : mais celles qui se font sur les enfans et sur les descendans, d'autant qu'elles sont apparentes et cogneuës de ceulx qui sont en ce monde, elles retiennent et repriment plusieurs meschans hommes d'executer leurs mauvaises volontez.

XXXVI. Au reste qu'il soit vray, qu'il n'y ait point de plus ignominieuse punition, ne qui touche plus les cœurs au vif, que de veoir ses descendans et dependans affligez pour soy, et que l'ame d'un meschant homme ennemy des dieux et des loix, après sa mort voyant non ses images et statues ou autres honneurs abbattus, ains ses propres enfans, ses amis et parens ruinez et affligez de grandes miseres et tribulations, et estans griefvement punis pour elle [1], ne vousist pas plus tost perdre tous les honneurs que lon sçauroit faire à Jupiter, que de retourner à estre de rechef injuste, ou abandonné à la luxure, je vous en pourrois reciter un conte qui me fut faict il n'y a pas fort long temps, si ce n'estoit que je craindrois qu'il ne vous semblast que ce fust une fable controuvée à plaisir : au moyen dequoy il vault mieulx que je ne vous allegue que des raisons et argumens fondez en verisimilitude. Non pas cela, dit adonc Olympique,

[1] Voyez les Observations. e.

mais recite nous le conte que tu dis. Et comme les autres aussi me requissent tout de mesme, Laissez-moy, dis-je, deduire premierement les raisons vraysemblables à ce propos : et puis après, si bon vous semble, je vous reciteray aussi le conte, au moins si c'est conte.

XXXVII. Car Bion dit, que si dieu punissoit les enfans des meschans, il seroit autant digne de mocquerie, comme le medecin qui pour la maladie du pere ou du grand pere, appliqueroit sa medecine au fils, ou à larriere fils : mais ceste comparaison fault en ce que les choses sont en partie semblables, et en partie aussi diverses et dissemblables : car l'un estant medecinal ne guarit pas la maladie et indisposition de l'autre, ny jamais homme qui eust la fiebvre ou le mal de yeux, n'en fut guary pour veoir user d'un ongnement, ou appliquer emplastre à un autre : mais au contraire les punitions des meschants pour ceste occasion se font publiquement devant tous, pource que l'effect de justice administrée avec raison, est de retenir les uns par le chastiement et punition des autres : mais ce en quoy la comparaison de Bion se rapporte et conforme à la dispute proposée n'a pas esté entendu par luy, car souvent est il advenu que un homme tombé en une dangereuse maladie, et non pas pourtant incurable, par son intemperance puis après et dissolution, a tellement laissé aller son corps en abandon, que finablement il en est mort : et que puis après son fils qui n'estoit pas actuellement surpris de la mesme maladie, ains seulement

y avoit quelque disposition, un bon medecin ou quelque sien amy, ou quelque maistre des exercices, s'en estant apperceu, ou bien un bon maistre qui a eu soing de luy, l'a rengé à une maniere de diete austere, en luy ostant toute superfluité de viandes, toutes patisseries, toute yvrognerie, et toute accointance de femmes, et luy faisant user souvent de medecines, et fortifier son corps par continuation de labeur et d'exercices, a dissipé et fait esvanouir un petit commancement d'une grande maladie, en ne luy permettant pas de prendre plus grand accroissement. N'est-il pas ainsi que nous admonestons ordinairement ceulx qui sont nez de pere ou mere maladifs, de prendre bien garde à eulx, et de ne negliger pas leur disposition, ains de bonne heure et dès le commancement tascher à chasser la racine de celles maladies nées avec eulx, qui est facile à jetter dehors, et à surmonter quand on previent de bonne heure. Il n'est rien plus vray, respondirent ils tous.

XXXVIII. Nous ne faisons doncques pas chose impertinente, mais necessaire, ne sotte, mais utile, quand nous ordonnons aux enfans de ceulx qui sont subjects au hault mal, ou à la manie et alienation d'esprit, ou à la goutte, des exercices du corps, des dietes et regimes de vie, et des medecines, non pource qu'ils soient malades, mais de peur qu'ils ne le soient: car un corps né d'un autre maleficié est digne, non de punition aucune, mais de medecine, et d'estre soigneusement bien pensé: laquelle diligence et solicitude, s'il se trouve aucun

qui par lascheté ou delicatesse appelle punition, d'autant qu'elle prive la personne de voluptez, ou qu'elle luy donne quelque pointure de douleur, ou de peine, il le fault laisser là pour tel qu'il est : et s'il est expedient de prendre garde, et de medeciner soigneusement un corps, qui sera issu et descendu d'un autre maleficié et guasté, sera il moins raisonnable d'aller au devant d'une similitude de vice hereditaire, qui commance à germer ès meurs d'un jeune homme, et à poulser dehors, ains attendre, et le laisser croistre jusques à ce que se respandant par ses passions il viene à estre en veuë de tout le monde ? comme dit le poëte Pindare,

Le fruict que son cœur insensé
A par soy auroit propensé.

Ne vous semble il point qu'en cela, dieu pour le moins soit aussi sage comme le poëte Hesiode, qui nous admoneste et conseille,

Semer enfans garde bien que tu n'ailles[1]
En retournant des tristes funerailles,
Mais au retour des festins gracieux
Faicts en l'honneur des habitans des cieux ?

Voulant conduire les hommes à engendrer des enfans, lorsqu'ils sont guays, joyeux et deliberez, comme si la generation ne recevoit pas l'impression de vice et de vertu seulement, ains aussi de joye, et de tristesse, et de toutes les autres qualitez.

XXXIX. Toutefois cela n'est pas œuvre de sa-

[1] Travaux et Jours, v. 735. C,

pience humaine, comme pense Hesiode, de sentir et cognoistre les conformitez ou diversitez des natures des hommes descendans avec leurs devanciers, jusqu'à ce qu'estans tombez en quelques grandes forfaittures, leurs passions les descouvrent pour tels qu'ils sont. Car les petits des ours, des loups, des singes, et de semblables animaux, monstrent incontinent leur inclination naturelle dès leur jeunesse, d'autant qu'il n'y a rien qui les deguise, ne qui les masque. Mais la nature de l'homme venant à se jetter en des accoustumances, en des opinions et en des loix, couvre bien souvent ce qu'elle a de mauvais, imite et contrefait ce qui est bon et honeste, tellement que ou elle efface et eschappe du tout la tare et macule du vice, qui estoit née avec elle, ou bien elle la caché pour bien long temps, se couvrant du voile de ruze et de finesse, de maniere que nous n'appercevons pas leur malice, jusques à ce que nous soyons attaincts, comme d'un coup ou d'une morsure de chasque crime, encore à grande peine: ou pour mieulx dire, nous nous nous abusons en ce, que nous cuydons qu'ils soient devenus injustes, lors seulement qu'ils commettent injustice, ou dissolus quand ils font quelque insolence, et lasches de cœur quand ils s'en fuyent de la battaille, comme si quelqu'un avoit opinion, que l'aiguillon du scorpion s'engendrast lors premier en luy, quand il en picque, et le venin ès viperes, quand elles mordent, qui seroit grande simplesse de le penser ainsi. Car chasque meschant ne devient point tel alors qu'il apparoist,

mais il a en soy dès le commancement le vice et la malice imprimée : mais il en use lors qu'il en a le moyen, l'occasion et la puissance, comme le larron de derobber, et le tyrannique de forcer les loix. Mais dieu qui n'ignore point l'inclination et nature d'un chascun, comme celuy qui voit et cognoist plus l'ame que le corps, ny ne attent point, ou que la violence viene à main mise, ny l'impudence à la parole, ny l'intemperance à abuser des parties naturelles, pour la punir, à cause qu'il ne prent point vengeance du meschant, pource qu'il en ait reçu aucun mal, ny ne se courrouce point contre le brigand ravisseur, pource qu'il ait esté forcé, ny ne hait l'adultere, pource qu'il luy ait fait aucune injure, ains punit par maniere de medecine celuy qui est subject à commettre adultere, celuy qui est avaricieux, celuy qui ne fait compte de transgresser les loix, ostant bien souvent le vice, ne plus ne moins que le mal caduque, avant que l'accès en prene. Nous nous courrouçions nagueres de ce que les meschans estoient trop tard et trop lentement punis, et maintenant nous trouvons mauvais, de ce que dieu reprime et chastie la mauvaise disposition et vicieuse inclination d'aucuns, avant qu'ils aient commancé à forfaire, ne considerans pas que l'advenir bien souvent est pire et plus à redoubter, que le present : et ce qui est caché et couvert, que ce qui est apparent et descouvert : et ne pouvans pas discourir et juger, pourquoy il est meilleur d'en laisser aucuns en repos encore après qu'ils ont peché, et

prevenir les autres avant qu'ils puissent executer le mal qu'ils ont propensé, ne plus ne moins que les medecines et drogues medecinales ne convienent pas à aucuns estans malades, et sont utiles à d'autres qui ne sont pas actuellement malades, ains sont en plus grand danger que les autres.

XL. Voyla pourquoy les dieux ne tournent pas sur les enfans toutes les faultes des parents, car s'il advient qu'il naisse un bon enfant d'un mauvais pere, comme par maniere de dire un fils fort et robuste d'un pere maladif, celuy là est exempt de la peine de la race, comme estant hors de la famille de vice: mais aussi le jeune homme qui se conformera à la malice hereditaire de ses parens, sera tenu à la punition de leur meschanceté, comme au payement des debtes de la succession: car Antigonus [1] ne fut point puny pour les pechez de son pere Demetrius, ny entre les meschants Phyleus [2] pour Augeas, ny Nestor [3] pour Neleus, car ils

[1] Antigonus Gonatas; fils de Démétrius Poliorcète, monta après lui sur le trône de Macédoine. Voyez l'éloge de sa piété filiale aux Apophtegmes des rois, etc. chap. 32, Tome XV.

[2] Phylée, fils d'Augée, eut la générosité de désapprouver la conduite de son père qui refusoit à Hercule le prix convenu pour le nettoiement de ses étables. Son pere le chassa; mais Hercule victorieux d'Augée, rappella Phylée, et l'établit sur le trône.

[3] Il en fut de même pour Nestor. Il fut chassé par son père pour n'avoir pas voulu l'aider à voler les bœufs d'Hercule; le héros se vengea, s'empara de la Messénie, tua dans un combat Nélée et onze fils qu'il avoit eus de Chloris, Nestor le douzième fut seul épargné, et placé par le vainqueur sur le trône de Pyles.

estoient bien yssus de meschants peres, mais quant à eulx ils estoient gens de bien: mais tous ceulx de qui la nature a aimé, reçeu et pratiqué ce qui venoit de la parenté, la justice divine a aussi puny en eulx ce qu'il y avoit de similitude de vice et de peché.

XLI. Car tout ainsi comme verrues, porreaux, seings, et taches noires qui sont ès corps des peres, ne comparoissans point ès corps des enfans, recommancent à sortir et apparoir puis après en leurs fils et arriere fils: et y eut une femme Grecque qui ayant enfanté un anfant noir, et en estant appellée en justice, comme ayant conçeu cest enfant de l'adultere d'un Maure, il se trouva qu'elle estoit en la quatrieme ligne descendue d'un Æthiopien. Et comme ainsi fust que lon tenoit pour certain, que Python le Nisibien estoit extraict de la race et lignée des Semez [1], qui ont esté les premiers seigneurs et fondateurs de Thebes, le dernier de ses enfans qui mourut il n'y a pas long temps, avoit rapporté la figure de la lance en son corps, qui estoit la marque naturelle de celle lignée là anciennement, estant après si long intervalle de temps ressoursé et revenue, comme du fond au dessus, celle similitude de race: aussi bien souvent les premieres generations, c'est à dire, des premiers descendans, cachent et par maniere de dire enfondrent quelques passions ou conditions de l'ame qui sont affectées à une lignée, mais puis après la nature

[1] Des Spartes, c'est-à-dire, des hommes nés des dents du dragon que Cadmus avoit semées, après l'avoir tué.

les boute hors en quelques autres suyvans, et represente ce qui est propre à chasque race, autant en la vertu comme au vice.

XLII. Après que j'eus achevé ce propos, je me teus. Et Olympique se prit à rire, en disant, Nous ne louons que ton discours, à fin que tu l'entendes comme estant suffisamment prouvé par demonstration, de peur qu'il ne semble que nous ayons mis en oubly le conte que tu nous as promis de faire, mais alors donnerons nous nostre sentence quand nous l'aurons aussi entendu. Parquoy je recommançay à suivre mon propos en ceste sorte: Thespesius natif de la ville de Soli en Cilicie, familier et grand amy de Protogenes qui a si longuement esté avec nous, ayant vescu les premiers ans de son aage en grande dissolution, en peu de temps perdit et despendit tout son bien: au moyen dequoy estant ja reduit par quelque temps à extreme necessité, il devint meschant, et se repentant de sa folle despense commencea à chercher tous moyens de recouvrer des biens: ne plus ne moins que font les luxurieux qui bien souvent ne font compte de leurs femmes espousées, et ne les gardent pas cependant qu'ils les ont, puis quand ils les ont laissées, et qu'elles sont remariées à d'autres, ils les vont solliciter pour tascher à les corrompre meschamment. Ainsi n'espargnant voye du monde prouveu qu'elle tournast à plaisir ou à profit pour luy, en peu de temps il assembla, non pas beaucoup de biens, mais beaucoup de honte et d'infamie: mais ce qui plus encore le diffama fut une response que lon luy ap-

porta de l'oracle d'Amphilochus [1], là où il avoit envoyé demander, s'il vivroit mieulx au reste de sa vie qu'il n'avoit faict par le passé : et l'oracle luy respondit, qu'il seroit plus heureux quand il seroit mort.

XLIII. Ce qui luy advint en certaine maniere bien tost après, car estant tombé d'un certain lieu hault la teste devant, sans qu'il y eust rien d'entamé du coup de la cheutte seulement il s'esvanouit, ne plus ne moins que s'il eust esté mort : et trois jours après comme lon estoit à preparer ses funerailles, il se revint, et en peu de jours s'estant remis sus et retourné en son bon sens, il feit un estrange et incroyable changement de sa vie : car tous ceulx de la Cilicie luy portent tesmoignage qu'ils ne cogneurent oncques homme de meilleure conscience en tous affaires et negoces qu'ils eurent à desmesler ensemble, ny plus devot et religieux envers les dieux, ne plus certain à ses amis, ne plus fascheux à ses ennemis ; de maniere que ceulx qui l'avoient de long temps cogneu familierement, desiroient fort sçavoir de luy, qu'elle avoit esté la cause de si grande et si soudaine mutation, estimans que un si grand amendement de vie si dissoluë, ne pouvoit estre advenu fortuitement, comme il estoit veritable, ainsi que luy mesme le raconta au susdit Protogenes, et aux autres siens familiers amis, gens de bien et d'honneur comme luy.

XLIV. Car quand l'esprit fut hors de son corps, il se trouva du commencement, ne plus ne moins

[1] Fils d'Amphiaraus.

que feroit un pilote qui seroit jetté hors de sa navire au fond de la mer, tant il se trouva estonné de ce changement, mais puis après s'estant relevé petit à petit, il luy fut advis qu'il commencea à respirer entierement, et à regarder tout à l'entour de luy, l'ame s'estant ouverte comme un œil, et ne voyoit rien de ce qu'il souloit voir au paravant, sinon des astres et estoiles de magnitude très grande, distantes l'une de l'autre infiniement, jettans une lueur de couleur admirable; et de force et roideur grande, tellement que l'ame estant portée sur ceste lueur, comme sur un chariot doulcement et uniement, ainsi que sur une mer calme, alloit soudainement par tout où elle vouloit, et laissant à part grand nombre des choses qu'il y avoit veuës, il disoit qu'il avoit veu que les ames de ceulx qui mouroient, devenoient en petites [1] bouteilles de feu, qui montoient de bas en hault à travers l'air, lequel s'ouvroit devant elles, et que petit à petit lesdittes bouteilles venoient à se rompre, et les ames en sortoient ayans forme et figure humaine: au demourant agiles et legeres, et se mouvoient, non pas toutes d'une mesme sorte, ains les unes sauteloient d'une legereté merveilleuse et jaillissoient à droite ligne contremont: les autres tournoient en rond comme des bobines ou fuseaux ensemble, tantost contremont, tantost contre bas, de sorte que le mouvement estoit meslé et confus, qui ne s'arrestoit qu'à grande peine, et après un bien long temps.

[1] Bulles. C.

XLV. Or n'en cognoissoit il point la plus part, mais en ayant apperçeu deux ou trois de sa cognoissance, il s'efforcea de s'en approcher, et parler à elles, mais elles ne l'entendoient point, et si n'estoient point en leur bon sens, ains comme estourdies et transportées, refuyoient toute veuë et toute attouchement, errantes çà et là à part elles du commancement, et puis en rencontrans d'autres disposées tout de mesme, elles s'embrassoient et se conjoignoient avecques elles, en se mouvant çà et là sans aucun jugement, et jettans ne sçay quelles voix non articulées ne distinctes, comme des crys meslez de plainctes et d'espouvantes : les autres parvenues en la plus haulte extremité de l'air estoient plaisante et gayes à veoir, et tant gracieuses et courtoises que souvent elles s'approchoient les unes des autres, et se destournoient au contraire de ces autres tumultuantes, donnans à entendre qu'elles estoient faschées quand elles se serroient en elles mesmes, et qu'elles estoient joyeuses et contentes quand elles s'estendoient et s'eslargissoient. Entre lesquelles il dit qu'il en veit une d'un sien parent, combien qu'il ne la cognoissoit pas bien certainement, d'autant qu'il estoit mort, luy estant encore en son enfance : mais elle s'approchant de luy le salua, en luy disant, « dieu te gard Thespesien » : dequoy luy s'esbahissant luy respondit, « qu'il n'estoit pas Thespesien, et qu'il s'appelloit « *Aridæus :* » « ouy bien », dit elle, « par cy de« vant, mais cy après tu seras appellé *Thespesien*, « car tu n'es pas encore mort, mais par certaine

« permission de la destinée, tu es venu icy avec la « partie intelligente de ton ame, et quant au reste « de ton ame, tu l'as laissé attaché comme une an- « cre à ton corps : et à fin que tu le sçaches, dès « maintenant pour cy après, prens garde à ce que « les ames des trespassez ne font point d'ombre, et « ne cloënt et n'ouvrent point les yeux ». Thespesien ayant ouy ces paroles se recueillit encore davantage à discourir en soy mesme, et regardant çà et là autour de luy, apperçeut qu'il se levoit quand et luy ne sçay quelle ombrageuse et obscure lineature, mais que ces autres ames là reluysoient tout à l'entour d'elles, et estoient par le dedans transparentes, non pas toutefois toutes egalement, car les unes rendoient une couleur unie et egale par tout, comme fait la pleine lune quand elle est plus claire, et les autres avoient comme des escailles ou cicatrices esparses çà et là par intervalles : et des autres qui estoient merveilleusement hydeuses et estranges à veoir, mouchetées de taches noires, comme sont les peaux des serpens : les autres qui avoient des legeres frisures et esgratigneures au visage.

XLVI. Si disoit ce parent là de Thespesien (car il n'y a point de danger d'appeller les ames du nom qu'avoient les hommes en leur vivant) qu'Adrastia fille de Jupiter, et de Necessité, estoit constituée au plus hault, par dessus tous, vengeresse de toute sorte de crimes et pechez, et que des malheureux et meschants il n'y en eut jamais un ny grand ny petit, qui par ruse ou par force se peust oncques sau-

ver d'estre puny. Mais une sorte de supplice et de peine convient à une geoliere et executrice, (car il y en a trois) et une autre à une autre : d'autant qu'il y en a une legere et soudaine qui se nomme *Pœne*, laquelle execute le chastiement de ceulx qui dès ceste vie sont punis en leurs corps et par leur corps d'un certain doux moyen, qui laisse aller impunies plusieurs faultes legeres, lesquelles meriteroient bien quelque petite purgation. Mais ceulx où il y a plus à faire, comme de guarir et curer un vice, dieu les commet à punir après la mort à l'autre executrice, qui se nomme *Dice*. Et ceulx qui sont de tout poinct incurables, Dice les ayant repoulsez, la troisieme, et la plus cruelle des ministres et satellites de Adrastia, qui s'appelle *Erinnys* court après, et les persecute fuyans et errans çà et là en grande misere et grande douleur, jusques à tant qu'elle les attrappe, et precipite en un abysme de tenebres indicible. Et quant à ces trois sortes de punitions, la premiere ressemble à celle dont on use entre quelques nations Barbares : car en Perse ceulx qui sont punis par justice, on prent leurs haults chappeaux pointus et leurs robbes, que lon pelle poil après poil, et les fouëtte lon devant eulx: et eulx ayans les larmes aux yeux cryent, et prient que lon cesse : aussi les punitions qui se font en ceste vie par le moyen des corps ou des biens n'attaignent point aigrement au vif, ny ne touchent, ny ne penetrent point jusques au vice mesme, ains sont la plus part d'icelles imposées par opinion, et selon le jugement du sens naturel exterieur. Mais

s'il y en a quelqu'un qui arrive par deçà sans avoir esté puny et bien purgé par delà, Dice le prenant tout nud en son ame toute descouverte, n'ayant dequoy couvrir ny cacher ou pallier et deguiser sa meschanceté, ains estant veu par tout de tous costez et de tous, elle le monstre premierement à ses parents gents de bien, s'ils ont d'adventure esté tels, comme il est abominable et indigne d'estre descendu d'eulx: et s'ils ont esté meschants, eulx et luy en sont de tant plus griefvement tourmentez en les voyant, et estant veu par eulx en son tourment où il est puny et justicié bien long temps, tant que un chascun de ses crimes et pechez soit effacé par douleurs et tourments, et qui en âpreté et vehemence surpassent d'autant plus les corporels, que ce qui est au vray est plus à certes que ce qui apparoit en songe, et les marques et cicatrices des pechez et des vices demeurent aux uns plus, aux autres moins. Et prens bien garde, dit-il, aux diversitez de couleurs de ces ames de toutes sortes, car ceste couleur noirastre et salle, c'est proprement la taincture d'avarice et de chicheté : et celle rouge et enflambée est celle de cruaulté et de malignité : [1] là où il y a du bleu, c'est signe que de là a esté escurée l'imtemperance et dissolution ès voluptez à bien long temps et avec grande peine, d'autant que c'est un mauvais vice : le violet tirant sur le livide procede d'envie. Ne plus ne moins doncques que les seiches [2] rendent leur encre, aussi le vice par de là

[1] Voyez les Observations., C.

[2] Espèce de poisson.

changeant

changeant l'ame et le corps ensemble, produit diverses couleurs, mais au contraire par deçà ceste diversité de couleurs est le signe de l'achevement de purification : puis quand toutes ces teintures là sont bien effacées et nettoyées du tout, alors l'ame devient de sa naifve couleur qui est celle de la lumiere ; mais tant que aucune de ces couleurs y demeure, il y a tousjours quelque retour de passions d'affections, qui leur apporte un eschauffement et un battement de poux, aux unes plus debile et qui s'esteint et passe plus tost et plus facilement : aux autres, qui s'y prent à bon esciant : et d'icelles ames les unes, après avoir esté chastiées par plusieurs et plusieurs fois recouvrent à la fin leur habitude et disposition telle qu'il appartient : les autres sont telles que la vehemence de leur ignorance et l'appetit de volupté les transporte ès corps des animaux, car la foiblesse de leur entendement, et la paresse de speculer et discourir par raison les fait incliner à la partie active d'engendrer : et se sentans destituées de l'instrument luxurieux pour pouvoir executer et prendre fruition de leurs appetits par le moyen du corps, car par deça il n'y a rien du tout, si ce n'est une ombre, et par maniere de dire un songe de volupté, laquelle ne vient point à perfection.

XLVII. Luy ayant tenu ces propos, il le mena bien viste, mais par une espace infiny, toutefois à son aise et doulcement, sur les rais de la lumiere, ne plus ne moins que si c'eussent esté des æles, jusques à ce qu'estant arrivé en une grande fon-

driere tendant tousjours contrebas, il se trouva lors destitué et delaissé de celle force qui l'avoit là conduit et amené, et voyoit que les autres ames se trouvoient aussi tout de mesme, car se resserrans comme font les oyseaux quand ils volent en bas, elles tournoient tout à l'entour de ceste fondriere, mais elles n'ozoient entrer dedans : et estoit la fondriere semblable aux spelonques de Bacchus, ainsi tapissée de feuillages de rames et de toutes sortes de fleurs, et en sortoit une doulce et souëfve haleine, qui apportoit une fort plaisante odeur et temperature de l'air, telle comme le vin sent à ceulx qui aiment à le boire, de sorte que les ames se repaissans et festoyans de ces bonnes odeurs, en estoient toutes esjouies, et s'en entrecaressoient, tellement qu'à l'entour de ce creux-là tout en rond, il n'y avoit que passe-temps, jeux et risées, et chansons, comme de gens qui jouoient les uns avec les autres, et se donnoient du plaisir tant qu'ils pouvoient : si disoit, que par là Bacchus estoit monté en la compagnie des dieux, et que depuis il y avoit conduitte Semelé, et que le lieu s'appelloit le lieu de *Léthé*, c'est-à-dire, d'*oubliance* : et pourtant ne voulut il pas que Thespesien, qui en avoit bien bonne envie s'y arrestast, ains l'en retira par force, luy donnant à entendre, et luy enseignant, que la raison et l'entendement se dissoult et se fond par ceste volupté, et que la partie irraisonnable se ressentant du corps, en estant arrousée et acharnée, luy ramenoit la memoire du corps, et de ceste souvenance naissoit le desir et la cupidité qui la tiroit à la generation, que

lon appelloit ainsi, c'est à dire, un consentement de l'ame aggravée et appesantie par trop d'humidité

XLVIII. Parquoy ayant traversé une autre pareille carriere de chemin, il luy fut advis qu'il apperçeut une grande couppe, dedans laquelle venoient à se verser des fleuves, l'un plus blanc que l'escume de la mer ou que neige, et l'autre rouge comme l'escarlatte que lon apperçoit en l'arc en ciel, et autres qui de loing avoient chascun leurs lustres et teintures differentes, mais quand ils en approcherent de près, ceste couppe s'esvanouit, et ces differentes couleurs des ruisseaux disparurent, exceptée la couleur blanche, et là veit trois dæmons assis ensemble, en figure triangulaire, qui mesloient ces ruisseaux ensemble à certaines mesures. Or disoit ceste guide des ames que Orpheus avoit penetré jusques là quand il estoit venu après sa femme, et que ayant mal retenu ce qu'il y avoit veu, il avoit semé un propos faulx entre les hommes, c'est à sçavoir, que l'oracle qui estoit en la ville de Delphes estoit commun à Apollo et à la Nuict, mais cet oracle cy, dit il, est bien commun à la nuict, toutefois il ne perce nulle part jusques à la terre, ny n'a aucun siege fiché ny certain, ains est par tout vague et errant parmy les hommes par songes et apparitions : c'est pourquoy les songes meslez, comme tu vois, de tromperie et de verité, de diversité et de simplicité sont semez par tout le monde : mais quand à l'oracle d'Appollon tu ne l'as point veu, ny ne le pourrois veoir, pource que la terre sterile de l'ame ne peult saillir ny s'eslever plus hault, ains panche

contre bas, estant attachée au corps : et quant et quant il tascha, en m'approchant, de me monstrer la lumiere et clarté du tripié à travers le sein de la deesse Themis, laquelle, comme il disoit, alloit percer au mont de Parnase, et ayant grande envie et faisant tout son effort pour la veoir, il ne peut pour sa trop grande splendeur, mais bien ouit il en passant la voix haultaine d'une femme, qui en vers disoit entre autres choses le temps de la mort de luy, et disoit ce demon que c'estoit la voix de la Sybylle, laquelle tournoyant dedans la face de la lune chantoit les choses advenir, et desirant en ouïr davantage, il fut repoulsé par l'impetuosité du corps de la lune, et ainsi en ouit bien peu, comme l'accident du mont Vesuvien et de la ville de Pozzol, qui devoient estre bruslez du feu, et si y avoit une petite clause de l'empereur qui lors regnoit, qu'estant homme de bien, il laisseroit son empire par maladie.

XLIX. Après cela ils passerent oultre jusques à veoir les peines et tourments de ceulx qui estoient punis : là où du commancement ils ne veirent que toutes choses horribles et pitoyables à veoir, car Thespesien qui ne se doubtoit de rien moins, y rencontra plusieurs de ses amis, parens, et familiers, qui y estoient tourmentez, lequel souffrans des peines et supplices douloureux et infames, se lamentoient à luy et l'appelloient, en criant : finablement il y veit son propre pere sourdant d'un puy profond tout plein de playes et de picqueures, lui tendant les mains, et qui maugré luy estoit contraint de rompre silence, et forcé par ceulx qui avoient la super-

rintendance desdittes punitions, de confesser hault et clair qu'il avoit esté meschant meurtrier à l'endroit de certains estrangers qu'il avoit eu logez chez luy, et sentant qu'ils avoient de l'or et de l'argent, les avoit fait mourir par poison, dequoy il n'auroit jamais esté rien sçeu par delà, mais par deçà en ayant esté convaincu, il auroit desjà payé partie de la peine, et le menoit on pour en souffrir le demourant. Or n'osoit il pas supplier ny interceder pour son pere, tant il estoit estonné et effrayé : mais voulant s'en fuir et s'en retourner, il ne veit plus auprès de luy ce gracieux sien et familier guide, qui l'avoit conduit du commancement, ains en apperceut d'autres hydeux et horribles à veoir, qui le contraignoient de passer oultre, comme estant necessaire qu'il traversast : si veit ceulx qui notoirement à la veuë d'un chascun avoient esté meschants, ou qui en ce monde en avoient esté chastiez, estre pardelà moins douloureusement tourmentez, et non tant comme les autres, comme ayants esté debiles et imparfaicts en la partie irraisonnable de l'ame et subjecte aux passions et concupiscences : mais ceulx qui s'estans deguisez et revestus de l'apparence et reputation de vertu au dehors, avoient vescu en meschanceté couverte et latente au dedans, d'autres qui leur estoient à l'entour les contraignoient de retourner au dehors ce qui estoit au dedans, et se reboursans et renversans contre la nature, ne plus ne moins que les scolopendres marines quand elles ont avalé un hameçon se retournent

elles mesmes [1], et en escorchant les autres, et les desployant, ils faisoient veoir à descouvert comme ils avoient esté viciez au dedans et pervers, ayants le vice en la partie raisonnable et principale de l'homme. Et dit avoir veu d'autres ames attachées et entrelassées les unes avec les autres, deux à deux, ou trois à trois, ou plus, comme les serpens et viperes, qui s'entremangeoient les unes les autres, pour la rancune qu'elles avoient les unes contre les autres, et la souvenance des pertes et injures qu'elles avoient receuës ou souffertes, et qu'il y avoit des lacs suyvant de reng les uns les autres, l'un d'or tout bouillant, l'autre de plomb, qui estoit fort froid, et l'autre fort aspre de fer, et qu'il y a des dæmons qui en ont la superintendence, lesquels, ne plus ne moins que les fondeurs, y plongeoient ou en retiroient les ames de ceulx qui par avarice et cupidité d'avoir, avoient esté meschants. Car quand elles estoient bien enflambées et rendues transparentes à force d'estre bruslées par le feu, dedans le lac d'or fondu, ils les plongeoient dedans celuy de plomb, là où après qu'elles estoient gelées et rendues dures comme la gresle, derechef ils les transportoient dedans celuy de fer, là où elles devenoient hydeusement noires, estans rompues et brisées à cause de leur roideur et dureté, elles changeoient de forme, puis de rechef ils les remettoient dedans celuy de l'or, souffrans des douleurs intolerables en ces diverses mutations. Mais celles, dit il, qui luy

[1] Lisez : *Et en écorchant d'autres et les déployant* c.

faisoient plus de pitié, et qui plus miserablement que toutes les autres estoient tourmentées, c'estoient celles qui pensoient desja estre eschappées, et que lon venoit reprendre et remettre aux tourments, et estoient celles pour les pechez desquelles la punition estoit tombée sur leurs enfans ou autres descendans : car quand quelque une des ames de ces descendans là les rencontroit ou leur estoit amenée, elle s'attachoit à elles en courroux, et cryoit à l'encontre, en monstrant les marques des tourments et douleurs qu'elle enduroit, en les leur reprochant: et les autres taschoient à s'enfuir, et à se cacher, mais elles ne pouvoient, car incontinent les bourreaux couroient après, qui les ramenoient au supplice, cryans et se lamentans, d'autant qu'elles prevoyoient bien le tourment qu'il leur convenoit endurer. Oultre, disoit qu'il en veit quelques unes, et en bon nombre, attachées à leur enfans, et ne se laissans jamais, comme les abeilles, ou les chauves-souris, murmurantes de curroux, pour la souvenance des maulx qu'elles avoient endurez pour l'amour d'eulx.

L. La derniere chose qu'il y veit, fut les ames qui se tournoient en une seconde vie, et qui estoient tournées et transformées à force en d'autres animaux de toutes sortes, par ouvriers à ce deputez, qui avec certains outils et coups, forgeoient aucunes des parties et en tordoient d'autres, en effaçoient et ostoient du tout, à fin qu'ils fussent sortables à autres vies, et autres meurs : entre lesquelles il veit l'ame de Neron affligée desja bien griefvement d'ail-

leurs, de plusieurs autres maulx, et percée de part en part avec cloux tous rouges de feu : et comme les ouvriers la prissent en main ponr la transformer en forme de vipere, là où comme dit Pindare, le petit devore sa mere, il dit que soudainement il s'alluma une grande lumiere, et que d'icelle lumiere il sortit une voix, laquelle commanda, qu'ils la transfigurassent en une autre espece de beste plus doulce, en forgeant un animal palustre, chantant à l'entour des lacs et des marets, car il a esté puny des maux qu'il a commis : mais quelque bien luy est aussi deu par les dieux, pour autant que de ses subjects il a affranchy de tailles et tributs le meilleur peuple et le plus aimé des dieux, qui est celuy de la Grece.

LI. Jusques icy doncques il disoit avoir esté seulement spectateur, mais quand ce vint à s'en retourner, il fut en toutes les peines du monde pour la peur qu'il eut : car il y eut une femme de face et de grandeur admirable, qui luy dit, Viença à fin que tu ayes plus ferme memoire de tout ce que tu as veu, et luy approcha une petite verge toute rouge de feu, comme celle dont usent les paintres, mais un autre l'en engarda : et lors il se sentit soudainement tiré, comme s'il eust esté soufflé par un vent fort et violent dedans une sarbatane [1], tant qu'il se retrouva dedans son corps, et estant revenu et ressuscité de dedans le sepulchre mesme.

[1] Voyez les Observations. c.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

QUE LES BÊTES USENT DE LA RAISON.

Ulysse demande à Circé de rendre la forme humaine aux Grecs qu'elle avoit métamorphosés en bêtes. II. *Circé exige qu'il leur demande d'abord s'ils le veulent.* III. *Ulysse fait sa proposition à Gryllus qui se mocque de lui.* IV. *Gryllus établit que l'ame des animaux vaut mieux que celle des hommes.* V. *Les animaux ont un courage naturel qui n'est point dégradé par des artifices.* VI. *Ils ne s'avouent point vaincus, ils ne supportent pas la servitude. Les femelles sont aussi courageuses que les mâles.* VII. *Le courage chez les hommes est une vertu factice, une crainte déguisée.* VIII. *Les poëtes même comparent le courage des hommes à celui des animaux.* IX. *La colère est une arme que la nature donne pour détruire son ennemi.* X. *Les animaux sont plus chastes que les hommes.* XI. *Division des passions en naturelles et étrangères.* XII. *Les animaux ne connoissent que la première espèce.* XIII. *Ils ne connoissent ni l'avarice ni le luxe.* XIV. *Les sens des animaux les conduisent sûrement.* XV. *La volupté est chez les animaux une chose naturelle qui n'a pas besoin de la recherche que les hommes y mettent.* XVI. *Ils ne connoissent point comme les hommes de plaisirs contre nature.* XVII. *Amours*

infâmes des hommes. XVIII. *Sobriété des animaux opposée à l'intempérance des hommes.* XIX. *De l'usage que les hommes font des viandes.* XX. *Science naturelle des animaux.* XXI. *Ils apprennent tout ce que les hommes veulent leur montrer.* XXII. *Ils s'instruisent les uns les autres.* XXIII. *Conclusion que les bêtes ont de l'intelligence et de la raison.*

QUE LES BESTES BRUTES USENT DE LA RAISON,

EN FORME DE DEVIS.

Les personnages, Ulysse, Circé, Gryllus[1].

Ulysses. Il me semble, Circé, que j'ai bien compris cela, et l'ay bien imprimé en ma memoire : mais je sçaurois volontiers s'il il y a point quelques Grecs entre ceulx que tu as transformez d'hommes en loups et en lions.

Circé. Ouy bien, et plusieurs, mon bien aimé Ulysses : mais pour quelle occasion est-ce que tu me le demande ?

Ulysses. Pource qu'il me semble que ce me seroit une entremise honorable envers les Grecs, si de ta grace je pouvois obtenir que tu me les rendisses une autrefois hommes, et que je ne les laissasses pas envieillir contre nature en corps de bestes, menans une si miserable, si infame et si ignominieuse vie.

Circé. Cest homme icy, tant il est simple, veut que son ambition apporte dommage, non seulement

[1] Ce mot signifie en grec un cochon. Plutarque a donné ce nom à l'interlocuteur qu'il introduit dans ce dialogue, parce qu'il suppose que cet homme avoit été changé en pourceau, comme on le verra dans la suite.

ment à luy et à ses amis, mais aussi à ceulx qui ne luy appartienent en rien.

Ulysses. Voylà quelque autre breuvage de paroles que tu me vas brouillant et mixtionnant, car certainement tu m'aurois bien fait devenir beste, si je me laissois persuader, que ce fust perte et dommage de devenir homme de beste.

Circé. Et comment, n'as tu pas desja faict encontre toy mesme choses encore plus estranges que cela? veu que laissant une vie immortelle, et non subjecte à vieillir, que tu pourras avoir demourant avec moy, tu t'en veulx à toute force aller à une femme mortelle, et (comme je m'asseure) desja toute vieillotte, à travers dix mille maux qu'il te fauldra encore endurer, te promettant que tu en seras cy après plus celebré, plus regardé, et plus renommé que tu n'est maintenant: et cependant tu ne t'apperçois pas que tu poursuis une vaine image de bien au lieu d'un veritable.

Ulysses. Je suis content qu'il soit ainsi que tu dis, Circé : car quel besoing est il que nous contestions si souvent sur une mesme chose? Mais je te prie, pour l'amour de moy, deslie ces pauvres gens, et me les rends.

II. Circé. Non feray pas certes si legerement, car ce ne sont pas hommes communs, mais interrogue les premierement s'ils le veulent bien, et s'ils te respondent que non, efforce toy vaillamment de les persuader à force de vives raisons. Et si tu ne peulx venir à bout de les persuader, ains au contraire si eulx mesmes te convainquent par

raisons, te suffise d'avoir suivy mauvais conseil pour toy, et pour tes amis.

Ulysses. Deà, pourquoy te mocques tu de moy, belle dame, de dire cela? car comment pourroient ils recevoir ny rendre raison en conference, pendant qu'ils sont asnes, pourceaux, ou lions?

Circé. Ne te soucie point quant à cela, homme le plus ambitieux qui vive, car je te les rendray et bien entendans tout ce que tu leur voudras alleguer, et bien discourans : ou bien plus tost il suffira que un seul entende tes allegations, et y responde pour tous ses compagnons. Tien, interrogue celuy là.

Ulysses. Et comment le nommerons nous, Circé? et qui estoit il quand il estoit homme?

Circé. Et que peult il chaloir quant à la dispute? toutefois appelles le si tu veulx *Gryllus:* mais à fin que tu ne penses pas que pour me faire plaisir il discoure au plus loing de sa pensée, je me tireray à l'escart de vous.

III. Gryllus. Dieu te gard, Ulysses.

Ulysses. Et toy aussi vrayement Gryllus.

Gryllus. Que veulx tu enquerir de nous?

Ulysses. Je sçay que vous avez esté hommes, et pourtant ay-je pitié de vous veoir tous tant que vous estes en cest estat: mais encore plus, comme il est vray-semblable, ceulx qui ayans esté Grecs estes tombez en telle calamité : si ay maintenant supplié Circé, que desliant ceulx d'entre vous qui le voudront estre, et les remettant en leur an-

ciene forme, elle leur donne congé de s'en venir quand et nous.

Gryllus. Tais toy, Ulysses, et ne dy rien davantage : car nous aussi t'avons en grand mespris, voyans que c'est bien à faulses enseignes que lon t'a par cy devant tenu pour habile homme, plus advisé et plus sage que les autres, veu que tu as eu peur de changer de pis en mieulx, sans y avoir premierement bien pensé, ne plus ne moins que les enfans craignent les drogues que les medecins leur ordonnent, et fuyent les sciences qui les peuvent rendre de maladifs et fols, sains et sages : aussi as tu rejetté arriere l'estre transmué d'une forme en une autre : et maintenant encore trembles tu de peur redoutant de coucher avec Circé, pour crainte qu'elle ne face de toy, sans que tu t'en prennes garde, un pourceau ou un loup : et nous veulx persuader, qu'au lieu que nous vivons maintenant en abondance et jouïssance de tous biens, nous les quittions et abandonnions, ensemble celle qui nous les a procurez, pour nous en aller quand et toy en redevenans hommes de rechef, c'est à dire, le plus miserable et le plus calamiteux animal qui soit au monde.

Ulysses. Il semble Gryllus que ce breuvage là que te donna Circé ne t'a pas seulement corrompu la forme du corps, mais aussi le discours de l'entendement, et qu'elle t'a remply la cervelle d'estranges et totalement depravées opinions, ou il fault dire que le plaisir que tu prens à ce corps,

pour le long temps qu'il y a desja que tu y es, t'a ensorcelé.

IV. Gryllus. Ce n'est ny l'un ny l'autre, ô roy des Cephaleniens, mais s'il te plaist discourir par raison, plus tost que par injures, nous t'aurons bien tost osté de ceste opinion, en te prouvant par vives raisons, pour l'experience que nous avons de l'une et de l'autre vie, que à bonne cause nous aimons mieulx celle cy, que celle là.

Ulysses. Quant à moy, je suis tout prest de l'ouïr.

Gryllus. Et moy de le dire. Mais premierement il fault commancer à parler des vertus, pour lesquelles je voy que vous vous plaisez merveilleusement, comme voulans dire que vous estes beaucoup plus parfaicts et plus excellents en justice, en prudence et en magnanimité, et ès autres vertus, que ne sont les animaux. Je te prie donc, homme très sage, respons moy, car j'ouy dernierement que tu racontois à Circé du païs des Cyclopes, comme la terre y est si bonne et si fertile, que sans estre labourée ny ensemencée aucunement elle porte d'elle mesme toutes sortes de fruicts: je te demande donc, laquelle est-ce que tu estimes le plus, celle là, ou bien celle d'Ithace montueuse et aspre, qui ne vault qu'à nourrir des chevres, et qui après plusieurs façons et plusieurs travaux, à grand'peine rend à ceulx qui la cultivent un bien peu de fruicts qui ne valent pas la peine que lon y prent, et ne sois pas marry si tu

es contrainct de respondre contre ce que te fait estimer l'amour que tu portes à ton païs.

Ulysses. Il ne fault point mentir, que j'ayme et tiens singulierement cher mon païs et le lieu de ma naissance, mais je louë et estime encore plus ce païs là.

Gryllus. Or bien nous dirons donc, que le plus sage des hommes est d'advis qu'il y a des choses qu'il fault louër et priser, et d'autres qu'il fault choisir et aimer: et croy que tu confesseras, qu'autant en fault il respondre de l'ame comme de la terre, que la meilleure est celle qui sans labeur rend un fruict croissant de soy-mesme.

Ulysses. Et bien, supposons que cela aussi soit ainsi.

Gryllus. Tu confesses donc desja que l'ame des animaux est mieulx disposée et plus parfaitte pour produire la vertu, attendu que sans estre poulsée, ny commandée, ny enseignée, qui est autant comme dire, sans estre labourée, ny ensemencée, elle produit et nourrit la vertu qui selon nature convient à un chascun.

V. Ulysses. Et quelle est la vertu, Gryllus mon amy, dont les animaux sont capables?

Gryllus. Mais plus tost devois tu demander, de quelle vertu ne sont ils pas capables, voire et davantage que le plus sage des hommes. Mais considerons premierement, si tu veulx, la vaillance pour laquelle tu te glorifies et te plais merveilleusement, et ne te caches point de honte quand lon

te

te surnomme, *le vaillant*, et *le preneur de villes*, veu que tu as tousjours, malheureux que tu es, plus tost par belles paroles, ruzes et tromperies, affiné les hommes qui ne sçavoient faire la guerre, que rondement et genereusement: et qui ne sçavoient que c'estoit de fraude ny de menterie, voulant attribuer à finesse le nom de vertu, laquelle ne sçait que c'est de fraude ny de tromperie: car tu vois les combats des animaux, tant contre les hommes, que des uns contre les autres, comment ils sont, sans aucune ruze ny artifice, avec une ouverte et nue hardiesse, et comme d'une naïfve magnanimité ils se defendent et revenchent contre leurs ennemis, sans qu'il y ait loy qui les y appelle, ne qu'ils aient peur d'estre en jugement repris de lascheté ny couardise, ains par un instinct naturel, fuyans de leur propre volonté l'estre vaincus, ils endurent et resistent jusques à toute extremité, pour se maintenir invincibles: car encore qu'ils soient plus foibles de corps, si ne cedent ils point pour cela, ny ne se rendent point de cœur, ains aiment mieulx mourir en combattant: et y en a plusieurs de qui, en mourant, la generosité et le courage se retirant en quelque partie du corps, et là se recueillant resiste à celuy qui les tue, et saulte, et se courrouce encore, jusques à ce que comme un feu elle viene à s'estaindre et à s'amortir de tout poinct.

VI. De prier son ennemy, ny de luy demander pardon, ou confesser d'estre vaincu, il n'en est point de nouvelles: ny ne vit on jamais que un lion

s'asservist à un autre lion, ny un cheval à un autre cheval à faulte de cœur, comme fait un homme à un autre homme, se contentant facilement de vivre en servitude, proche parente de coardise : et quant à ceulx que les hommes surprennent par pieges et subtiles inventions d'engins, s'ils ont attaint leur aage parfait, ils rejettent toute nourriture, et endurent la soif jusques à telle extremité, qu'ils aiment mieulx se donner et procurer la mort que de vivre en servitude : mais à leurs petits, qui pour leur bas aage sont encore tendres et faciles à plier, et mener comme lon veult, ils leur donnent tant de friandises tromperesses, et tant d'emmiellemens, qu'ils les ensorcellent quand ils ont un petit gousté de ces voluptez là, et de ceste vie delicate qui est contre leur nature, tellement qu'avec le temps, ils devienent mols et imbecilles, recevans cest abastardissement, qu'ils appellent apprivoisement, qui n'est autre chose qu'un effeminement de courage, et de leur naturelle generosité.

VII. Par où il appert que les animaux sont nez et bien disposez de nature pour estre vaillans et hardis, et au contraire, que la hardiesse et franchise de parler est aux hommes contre nature : ce que tu pourras, ô bon Ulysses, cognoistre et comprendre par cest argument cy, c'est qu'entre les animaux, la nature pese autant d'un costé que d'autre, quant au courage et à la hardiesse, et ne cede point la femelle au masle, soit à supporter les travaux pour le recouvrement de vivres, soit à combattre pour la defense de ses petits : car tu as bien

ouy parler de la truye Cromiene [1], combien elle donna d'affaires à Theseus : et la Sphinge [2] qui tenoit en subjection tout le païs qui est à l'entour de la roche de Phycion, rien ne luy eust profité son astuce et sa finesse, de sçavoir bien ourdir des questions ambiguës, et des demandes obscures, si elle n'eust eu beaucoup plus de force et plus de hardiesse que tous les Cadmeïens. Environ ce mesme quartier là aussi estoit la renarde de Telmesse [3],

[1] Crommyon ou Cromyon, que Pline appelle Cremmyon, ville située à l'extrémité du territoire de Corinthe, d'un côté, et de Mégare de l'autre. Ce qui fait que les anciens l'attribuent tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

[2] Le mont Phicien, très-voisin de Thèbes, étoit le séjour du Sphynx dont OEdipe délivra le canton, en expliquant la fameuse énigme, sur les trois âges de l'homme. Ce Sphynx étoit apparemment, comme Pausanias le dit d'après des auteurs plus anciens, quelque chef de pirates, qui étant abordé à Authédon, à l'extrémité de la Béotie sur la mer, s'empara de la montagne voisine, et fut enfin défait pat OEdipe. Pansanias Bœot. p. 760, édit. Kuhn.

[3] Sur le chemin de Thèbes à Chalcis, en sortant par la porte de Prœtus, étoit un bourg appellé par Pausanias Teumesse, Bœot. p. 746, par d'autres, Telmesse ou Tecmesse. Le savant Kuhnius s'est trompé en prétendant que Suidas le nomme Telmise. Dans Suidas c'est le nom d'une ville de Lycie. C'est une faute de mémoire dans le savant critique. C'est de ce village que prit son surnom le renard envoyé, selon Pausanias, par Bacchus, et selon Ovide à la fin du septième livre des Métamorphoses, par Thémis, irritée contre les Thébains. Céphale mit à sa poursuite son chien Lælaps, dont sa femme Procris lui avoit fait présent après leur réconciliation, et qu'elle avoit elle-même reçu de Diane. Lorsque le chien étoit sur le point de saisir le renard, ils furent tous deux changés en pierres.

qui estoit une fine beste: et dit on que là auprès estoit aussi la Dragone [1], qui combattit teste à teste à l'encontre d'Apollo pour la seigneurie de l'oracle de Delphes. Et vostre roy Agamemnon prit il pas la jument AEthé, appartenant à un habitant Sicyonien, pour le dispenser de n'aller point à la guerre? En quoy il feit sagement, à mon advis, de preferer une bonne et courageuse jument à un homme couard. Et toy mesme plusieurs fois as veu des lionnes, et des leopardes, comme elles ne cedent en rien de force et de hardiesse à leurs masles, non pas comme ta femme Penelopé, laquelle demeure au long d'un foyer assise près du feu, ce pendant que tu es hors de ta maison à la guerre, sans avoir cœur de faire au moins autant de defense que les arondelles, à l'encontre de ceulx qui la vienent destruire, elle et sa maison, mesmement elle qui est Laconiene: que diroit on doncques au prix, des Cariens et des Mæonienes.

VII. Mais de là peut on en inferer et juger, que la prouësse n'est point ès hommes par nature: car si elle leur estoit naturelle, les femmes auroient aussi semblablement quelque partie de hardiesse: et pourtant je conclus, que vous exercez une vaillance qui n'est point volontaire ny naïfve ou naturelle, ains contrainte par force des loix, fardée et accoustrée de belles parolles, et assubjectie à je ne sçay quelles opinions, ne sçay quelles meurs et reprehensions qui ne vous partent point du cœur, ains vienent de dehors, et soustenez des perils et

[1] Le serpent Python.

des travaux, non pour ce que vous les mesprisiez, ne pour asseurance ne hardiesse qui soit en vous; mais pour certaine crainte d'autres que vous estimez plus grands. Or ne plus ne moins qu'entre tes gens, le premier qui se leve à la besongne saisit la plus legere rame à voguer, non pour ce qu'il la mesprise, mais pour ce qu'il fuit et craint de s'attacher à quelque autre plus pesante: aussi celuy qui endure un coup de baston de peur de recevoir des coups d'espée, ou qui se met en defense contre un ennemy de peur d'estre vilainement oultragé ou tué, il ne se doit pas dire hardy contre cecy, mais couard contre cela: tellement qu'en vous la vaillance est une couardise sage, et la hardiesse une crainte accompagnée de la science d'eviter un danger par un autre.

VIII. Brief, si vous vous estimez plus hardis et plus vaillans que les animaux, pourquoy est-ce que voz poëtes appellent ceulx qui combattent vaillamment contre les ennemis, *cœurs de lions*, ou *loups acharnez*, et ressemblans au sanglier en furie: [1] et neanmoins encore pensé-je que c'est une façon de parler excessive en comparaison, comme quand ils appellent les vistes, *pieds de vent*: ou les beaux, *face d'ange*: aussi accomparent ils par excez les bons combattans à ceulx qui sont en cela beaucoup plus excellents que les hommes; dont la cause est, pour ce que la cholere est comme la trempe et le fil de la vaillance, et les animaux l'em-

[1] Ajoutez: « tandis qu'on ne dit jamais d'un lion, qu'il a le corage d'un homme, ou d'un sanglier, qu'il en a la force » G

ployent toute pure et simple ès combats : là où en vous elle est tousjours meslée avec quelque peu de discours de raison, comme l'eau dedans le vin, elle s'esvanouit au fort des dangers, et fault à l'occasion.

IX. Et y en a parmy vous aucuns qui sont d'opinion, que ès combats on ne doit jamais user de courroux, ains mettant toute cholere en arriere, se servir de la raison toute sobre et rassise : en quoy je pense bien qu'ils ont raison, quand il est question d'asseurer son salut : mais où il est besoing de forcer et desfaire l'ennemy, ils parlent très lachement. Car quel propos y a il de reprendre la nature en ce qu'elle ne vous a point attaché d'aiguillons au corps, ny ne vous a point donné de dents propres à vous revenger, ny des ongles et serres crochues, et ce pendant oster à l'ame ou bien luy rebouscher l'arme qui est née avec elle, et que la nature mesme luy a donnée?

Ulysses. Comment, Gryllus, tu as, à ce que je voy, esté autrefois un grand orateur, veu que encore maintenant parlant en groüin de pourceau, tu as si vaillamment argué et disputé sur le subject proposé : mais que n'as tu aussi tout d'un train discouru de la temperance?

X. Gryllus. Pourautant que j'estimois que tu voulusses premierement refuter ce que j'avois desjà dit, mais je voy bien que tu desires ouïr parler de la temperance, d'autant que tu es marry d'une très chaste femme, et que toy mesme penses avoir monstré une grande preuve de chasteté et de con-

tinence, d'autant que tu as mesprisé l'amour de Circé: mais en cela tu n'es rien plus parfaict en continence que l'un des animaux, car eulx mesmes n'appetent non plus de se conjoindre à plus excellente espece que la leur, ains prenent leurs plaisirs, et font leurs amours avecques ceulx qui sont de leur mesme espece: et pourtant n'est il pas de merveille, si comme le bouc de Mendes en AEgypte, encore que lon l'enferme avec plusieurs belles femmes, ne prent point envie pour cela de se mesler avec elles, ains plus tost enrage après les chevres: aussi toy prenant plaisir à ton amour ordinaire, ne veulx pas, estant homme, coucher avec une deesse. Et quant à la chasteté et continence de Penelopé, il y a dix mille corneilles, qui avec leur craillement se mocqueroient d'elle, et monstreroient que ce n'est pas chose dont on deust faire compte: car chascune d'elles, si son masle vient à mourir, ne demeure pas vefve sans retourner à s'apparier pour un peu de temps, ains par neuf aages entiers d'hommes, de maniere qu'il s'en fault neuf fois que ta belle Penelopé ne merite autant d'honneur de continence, que la moindre corneille qui soit au monde.

XI. Mais puisque tu dis que je suis grand orateur, je veulx observer un ordre scientifique en mon discours, en supposant premierement la definition de temperance, et divisant par especes les cupiditez. La temperance doncques est un retrenchement et un reglement de cupiditez, à sçavoir retrenchement des estrangeres, et des superflues,

c'est à dire, non necessaires: et un reglement qui par élection de temps, et temperature de moyen, regit les naturelles et necessaires. Car entre les cupiditez vous y voyez beaucoup de differences, comme celle du boire, outre ce qu'elle est naturelle il est certain qu'elle est aussi necessaire: et celle de l'amour, encore que nature en donne le commancement, si est-ce que lon peult bien commodement vivre en s'en passant, et pour ce doit elle estre appellée naturelle, mais non pas necessaire. Il y a un autre genre de cupiditez, qui ne sont ny naturelles ny necessaires, ains ecoulées de dehors par une ignorance du bien, par une vaine opinion: et celles là sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles, ne plus ne moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils forceassent les naturels habitans.

XII. Là où les animaux ne donnans entrée aucune, ny communication quelconque aux estrangeres affections en leurs ames, et en toute leur vie, et toutes leurs actions estans fort esloignées de toute vanité de gloire, et d'opinion, comme de la mer: vray est qu'ils ne se tienent pas si proprement, ne si curieusement que font les hommes, mais au demourant, quant à la temperance, et quant à estre mieulx reglez en leurs cupiditez, qui ne sont ny en grand nombre, ny peregrines et foraines, ils l'observent beaucoup plus exactement et plus diligemment.

XIII. Qu'il ne soit ainsi, il a jadis esté un temps

que je n'estois pas moins espris et estourdy de la cupidité de posseder de l'or que tu es maintenant, estimant qu'il n'y eust bien ny possession au monde qui fut comparable à celle là; autant m'avoit aussi espris l'argent, et l'yvoire, et celuy qui plus en possedoit, me sembloit estre plus heureux et plus avant en la grace des dieux, soit qu'il fust Phrygien ou Carien, et plus vilain que Dolon, ou plus infortuné que Priam: tellement que estant tousjours attaché et suspendu à ces cupiditez là, je ne recevois plaisir ne contentement aucun de tous autres biens, dont j'estois assez suffisamment pourveu, comme si j'eusse esté delaissé necessiteux et indigent des autres qui sont les plus grands: car il me souvient que t'ayant une fois veu en Candie accoustré magnifiquement d'une belle robbe, je ne souhaitay point ta prudence, ny ta vertu, ains la beauté de ton saye, qui estoit fort delicatement tissu et subtilement ouvré: et ton manteau d'escarlate, qui estoit si proprement plissé, j'estois ravy et esblouy de le veoir si beau: [1] la boucle mesme, qui estoit d'or, avoit je ne sçay quoy de singulier, et estoit ce croy-je quelque excellent sculpteur qui avoit pris à plaisir à la graver: j'allois après toy pour le veoir, aussi enchanté comme les femmes qui sont amoureuses: mais maintenant estant delivré de toutes ces vaines opinions là, et en ayant le cerveau purgé, je passe par dessus l'or et l'argent, sans en faire compte non plus que d'autres pierres: et quant à voz beaux habillemens, et voz draps de

[1] L'agraffe. c.

broderie et de tapisserie, j'en fais si peu d'estime, que j'aimerois mieulx une profonde fange et molle à me veautrer à mon aise, pour dormir quand je suis saoul : et n'y a pas une de ces cupiditez là, et appetits extraordinaires venus de dehors, qui ait place en noz ames, ains pour la plus part nostre vie se passe avec les cupiditez et voluptez necessaires : et quant à celles qui sont bien naturelles, mais non pourtant necessaires, nous n'en usons ny desordonneement, ny insatiablement. Et discourons de celles-là premierement.

XIV. Quant est doncques à la volupté qui procede du sentiment des choses bien odorantes, et qui par le fleur qu'elles rendent emeuvent le sentiment, oultre le plaisir qu'elle nous apporte, sans qu'il nous couste rien, encore apporte elle quant et quant une utilité, pour sçavoir discerner nostre nourriture : car la langue est bien juge, comme lon dit, de la saveur doulce, aspre ou aigre, quand les jus vienent à se mesler et confondre parmy la faculté de discerner, mais nostre odorement devant que venir à gouster les jus et saveurs, est juge de la force et qualité de chasque chose, et les sent beaucoup plus exquisement, que tous ceulx qui font les essays devant les princes, et les roys, et ce qui nous est propre le reçoit au dedans, ce qui nous est estrange le rejette au dehors, et ne le nous laisse pas seulement toucher, ny contrister et offenser nostre sentiment, ains accuse et condemne la mauvaise qualité devant qu'elle nous porte aucun dommage.

XV. Au demourant elle ne nous donne fascherie quelconque, comme elle fait à vous, en vous contraignant de mesler ensemble pour faire des parfums, de la cinnamome, de l'aspic, de la lavande, de la canelle, et certaines feuilles et cannes d'Arabie, et les incorporer les uns avec les autres, par une exquise science et subtilité de apothicairerie ou de parfumerie, forceant des drogues de nature toute diverse de se brouiller et de se mesler ensemble, en achettant de grosses sommes de deniers, une volupté qui ne sent point son homme, ains plus tost sa fille, et qui est totalement inutile: mais quoy qu'elle soit telle, si est-ce qu'elle a corrompu et gasté non seulement toutes les femmes, mais aussi la plus part des hommes, tellement qu'ils ne veulent pas habiter avec leurs propres femmes mesmes, sinon qu'elles soient parfumées de toutes bonnes odeurs et senteurs, quand elle vienent pour coucher avec eulx. Au contraire les layes attirent leurs sangliers, et les chevres leurs boucs, et les autres femelles leurs masles, avec leurs propres odeurs, sentans la rosée pure et nette des prez, et la verdure des champs, et se joignent ensemble pour engendrer, avec une caresse et volupté commune et reciproque, sans que les femelles facent les mignardes affettées, ne qu'elles deguisent ou couvrent l'envie qu'elles en ont, de tromperies ou de sorcelleries, ou de refus: et semblablement les masles, y vienent aussi, poulsez de la fureur d'amour et de l'ardeur d'engendrer, sans achetter à prix d'argent, ny à grand'peine et travail, et lon-

gue subjection et servitude, l'acte de generation ; ains l'exerceans sans fallace ne faintise, sans l'achetter en temps et saison, lorsque la nature à la prime vere excite et boute hors la concupiscence generative des animaux, ne plus ne moins qu'elle fait la seve et les boutons des arbres, et puis l'estaint incontinent, car ny la femelle depuis qu'elle est pléne ne cherche plus le masle, ny le masle ne la pourchasse plus ; tant est la volupté parmy nous de peu de prix et de recommandation, se referant le tout à la nature.

XVI. D'ou vient que jusqu'icy il ne s'est point trouvé, que la concupissence les ait tant transportées, que ny les masles se soient jamais joincts avec les masles, ny les femelles avec les femelles : là où entre vous il y en a assez d'exemples, et des plus grands et plus vaillans hommes, car je laisse là les petits qui ne valent pas qu'on en parle, mais Agamemnon courut toute la Boeoce, chassant Argynnus qui le fuyoit par tout : et cependant il pretendoit une fausse excuse de son sejour, que la mer en estoit cause, et les vents contraires : à la fin le beau sire se baigna gentilment dedans le lac Copaïde [1], comme pour là estaindre l'ardeur de son amour, et se delivrer de celle concupiscence. Et sembla-

[1] Le lac Copaïs à l'extrémité occidentale de la Béotie, du côté du mont Cithéron. Il prend ce nom de la ville de Copes, qui est au nord du lac. D'autres l'appellent lac d'Haliarte, à cause de la ville d'Haliarte, qui est à son midi ; d'autres enfin de Céphise, à cause de la rivière de ce nom qui vient s'y jetter à l'occident.

blement Hercules poursuyvant un sien familier qui n'avoit poil de barbe, demoura après les preux qui entreprirent le voyage de la toison d'or, et faillit à s'embarquer quand et eulx : et contre la parois du temple de Jupiter Ptoïen [1] il y a quelqu'un des vostres qui a escrit secrettement, Achilles le beau, combien que Achilles eut desja un fils, et j'entends que ces lettres y sont demourées escriptes jusques aujourd'huy. S'il y a un coq qui monte sur un autre coq n'ayant point de poules auprès de luy, on le brusle tout vif, par ce qu'il y aura un devin ou quelque pronostiqueur qui viendra dire, que celà est un grand et malheureux prodige. Voylà comment les hommes mesmes sont contraints de confesser, que les bestes se contienent mieulx qu'ils ne font eulx, et que pour satisfaire à leurs appetits, ils ne violenteut jamais la nature.

XVII. La où en vous la nature, encore qu'elle ait la loy à son aide, ne peult contenir vostre intemperance dedans les limites de la raison, ains comme si c'estoit un torrent qui l'emportast à force, elle fait bien souvent, et en plusieurs lieux, de grands

[1] Le mont Ptoüs au nord-est du lac Copaïs. Il y avoit un temple, non pas de Jupiter, mais, comme on le lit dans le grec, d'Apollon, surnommé *Ptoïs*, à cause de *Ptoüs*, fils d'Athamante et de Thémistò. Plutarque parle ici sans s'en apperevoir en son propre nom. Il n'auroit pas été fort merveilleux que cette inscription existât à l'époque supposée de ce dialogue entre Ulysse et Gryllus. Mais il est curieux à observer, relativement à l'histoire de la guerre de Troie, que ce monument se fût conservé jusqu'au temps de Plutarque.

oultrages, de grands desordres et scandales contre la nature, en matiere de celle volupté de l'amour: car il y a eu des hommes qui ont aimé des chevres, et des truyes, et des juments : et des femmes aussi ont esté furieusement esprises de l'amour d'animaux masles, car de telles nopces nous sont venus les Minotaures, les AEgipans : et, comme je pense, les Sphynx mesmes et les Centaures ont jadis esté produits de là. Il est bien vray que quelquefois par la necessité de la famine, il s'est trouvé que un chien aura mangé d'un homme, et un oyseau semblablement en aura tasté, mais il ne se trouva jamais que un animal eust appeté de se joindre, pour engendrer, à un homme, ny à une femme, là où les hommes, et en cela et en plusieurs autres appetits, ont souvent forcé et oultragé les bestes.

XVIII. Et s'ils sont ainsi desordonnez et incontinents en ces voluptez là, encore se treuvent ils beaucoup plus imparfaicts et plus dissolus que les bestes ès autres appetits et voluptez necessaires, j'entens du boire et du manger, dont nous ne prenons jamais le plaisir que ce ne soit avec quelque utilité : mais vous cherchans plustost la volupté au boire et manger, que non pas ce qui est necessaire pour la nourriture selon nature, en estes punis puis après par plusieurs griefves et longues maladies, lesquelles procedantes d'une source qui est la repletion, remplissent voz corps de toutes sortes de vents, qui sont puis après bien fort mal aisez à purger. Car premierement à chasque genre de beste,

il y a chasque sorte de nourriture qui luy est propre : aux unes, l'herbe : aux autres, lés racines : aux autres, les fruits : et celles qui vivent de chair, ne touchent jamais à autre sorte de pasture, ny ne vont point oster aux plus infirmes et plus debiles leur nourriture, ains les en laissent paistre, comme nous voyons que le lion laisse paistre le cerf, et le loup la brebis, selon leur naturel : mais l'homme estant par son appetit desordonné de voluptez, et par sa gloutonnie tiré à toutes choses, tastant et essayant de tout, comme ne sçachant encore quelle est sa propre et naturelle pasture, il est seul de toutes les creatures vivantes qui mange de tout.

XIX. Et premierement il se paist de chair, sans qu'il en soit aucun besoing ny aucune necessité, attendu qu'il peult en la saison, cueillir, vendanger, moissonner des plantes, des vignes, et des semences de toutes sortes de fruicts les uns sur les autres, jusques à s'en lasser pour la grande quantité : et neantmoins par delices et par chercher ses appetits, après estre trop saoul, il va encore chercher des autres vivres qui ne luy sont ny necessaires, ny propres, ny nets et mundes, en tuant les bestes beaucoup plus cruellement que ne font les plus sauvages animaux de rapine. Car le sang, le meurtre, la chair est propre pasture pour un milan, un loup et un dragon, mais à l'homme, c'est sa friandise. Il y a davantage, car usant de toutes sortes de bestes, ils ne font pas comme les animaux de proye qui s'abstienent de la plus part, et font la guerre à

un petit nombre pour la necessité de se paistre, mais il ny a ny oyseau en l'air, ny poisson en l'eau, en maniere de parler, ny beste sur la terre, qui eschappe d'estre porté sur voz belles tables que vous appellez *amiables et hospitales.* Mais vous me direz que cela est comme une saulse de vostre nourriture : soit ainsi, mais quel besoing doncques estoit il par curiosité de friandise inventer encore et user d'autres saulses pour les manger.

XX. La prudence des bestes est bien autre, car elle ne donnne lieu à art quelconque qui soit inutile ne vaine, et encore celles qui sont necessaires ne leur viennent point de dehors, ny ne leur sont point enseignées par des maistres mercenaires pour un prix d'argent, ny ne fault point que l'exercitation vienne à coller et attacher maigrement une proposition avec l'autre, ains tout à coup d'elle mesme la nature les produit comme naturelles et nées avec elles. Lon dit que tous les AEgyptiens sont medecins, mais un chascun des animaulx, non seulement a en soy l'art et science de se medeciner soy mesme quand il est malade, mais aussi de se nourrir et de se defendre, de combattre, et de chasser, et se contregarder, et de la musique mesme chascun en a autant qu'il luy en fait besoing selon son naturel : car de qui est-ce que nous avons appris quand nous nous trouvons indisposez à aller aux rivieres chercher des cancres ? Qui est-ce qui a enseigné la tortue quand elle a mangé d'une vipere, d'aller manger après de l'herbe du chat, de

de l'origane? Qui a monstré aux chevres de Candie, quand elles ont receu des coups de traict dedans le corps d'aller chercher l'herbe du dictame, laquelle leur fait sortir les fleches quand elles en ont mangé? Car si tu dis, comme il est vray, que c'est la nature qui leur enseigne tout cela, tu referes la prudence des animaulx à la plus sage et plus parfaitte cause et principe qui soit, laquelle si vous ne voulez appeller raison ny prudence, il fault donc que vous regardiez à luy trouver un nom qui soit plus beau et plus honorable : comme, à dire vray, par effects elle monstre sa puisssance plus grande et plus admirable, n'estant ny ignorante ny mal apprise, mais ayant plus tost appris d'elle mesme, non par imbecillité ou foiblesse de la nature, ains au contraire pour la force et perfection de la vertu naturelle, laissant là et ne faisant compte d'une prudence mendiée et empruntée d'ailleurs par apprentissage.

XXI. Et neantmoins tout ce que les hommes par delices en passant leur temps, et en jouant, leur veulent faire apprendre et y exerciter leur entendement, encore que ce soit contre la naturelle disposition de leur corps, tant ils ont l'esprit grand, en viennent à bout de l'apprendre. Je laisse à dire comme les chiens suivent les bestes à la trace, comme les poulains marchent à pas mesurez, que les corbeaux parlent, que des chiens saultent à travers des cercles tournans. Mais des chevaux et des bœufs par les theatres que nous voyons se

coucher, danser, se tenir debout, si estrangement que les hommes mesmes auroient fort affaire à en faire autant, et neantmoins eulx le font après qu'on leur a enseigné, et le retiennent, pour monstrer seulement qu'ils sont dociles à apprendre tout ce que lon voudroit, car à autre chose ne sçauroit servir tout cela.

XXII. Et si d'adventure tu es difficile à croire que nous apprenons les arts, je te diray davantage que nous les enseignons : comme les perdrix enseignent leurs petits pour eschapper à se renverser dessus le dos, et mettre au devant d'eulx avec leurs pieds une motte de terre pour se cacher dessoubs : et les cicoignes, sur les toicts des maisons, ne voyons nous pas ordinairement, comme celles qui sont ja toutes grandes monstrent aux petits comment il fault voler? et semblablement les rossignols enseignent à leurs petits à chanter, de maniere que ceulx que lon prent dedans le nid, et qui sont nourris entre les mains des hommes, n'en chantent puis après pas si bien, pource que lon les a ostez, avant qu'il en fust temps, de l'eschole hors de dessoubs le maistre. Brief depuis que je suis descendu dedans ce corps, je me suis grandement esmerveillé de ces propos et discours des sophistes qui maintienent et enseignent que tous animaux, excepté l'homme, n'ont point de discours de raison ny d'entendement.

XXIII. Ulysses. De sorte que tu es bien changé donc maintenant, et nous monstres par vives rai-

sons que une brebis est raisonnable, et un asne a de l'entendement.

Gryllus. Ouy certes, Ulysses, par ces argumens là tu peulx bien colliger, que la nature des bestes n'est pas du tout privée de discours de raison ny d'entendement, ne plus ne moins qu'entre les arbres il n'y en a point qui soient plus ou moins animez que les autres d'une ame sensitive, ains tous egalement sont privez du sentiment, et n'y en a pas un entre eulx qui l'ait: aussi entre les animaux il ne s'en trouveroit pas un plus tardif à faire choses d'entendement ny plus indocile que l'autre, si tous n'estoient participans du discours de la raison, mais l'un plus que l'autre. Et s'il y a de rudes bestes et lourdes, pense que les finesses et ruzes des autres les recompensent: comme si tu viens à comparer le regnard, le loup, ou les abeilles avec la brebis et l'asne [1], c'est tout autant que si tu conferois Polyphemus avec toy, ou Homere le Corinthien [2] avec ton grand pere Autolycus, car je ne pense pas qu'il y ait si grande distance de beste à beste, comme il y a de grand intervalle d'homme à homme en matiere de prudence, de discours de raison, et de memoire.

Ulysses. Mais prens garde, Gryllus, qu'il ne soit bien estrange, et que ce ne soit forcer toute

[1] Il manque ici apparemment : et les frélons, afin qu'il y ait un objet de comparaison avec les abeilles.

[2] Non pas le poëte, mais quelque idiot de ce nom, peut-être contemporain d'Autolycus.

verisimilitude, de vouloir conceder l'usage de raison à ceulx qui n'ont aucune intelligence ne pensement de dieu.

Gryllus. Et puis nous ne dirons pas que tu sois de la race de Sysiphus, veu que tu es si sage et si aigu?

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

QUE L'ON NE PEUT VIVRE HEUREUX SELON LA DOCTRINE D'ÉPICURE.

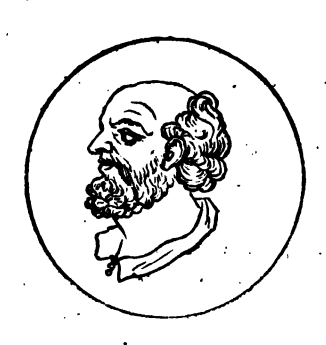
Pourquoi Plutarque a écrit ce Traité. II. *La manière injurieuse dont Epicure et ses disciples traitent les plus grands hommes de l'antiquité suffiroit pour les faire rayer du nombre des philosophes.* III. *Théon propose de prouver qu'on ne peut pas vivre agréablement en suivant la doctrine d'Epicure.* IV. *Aristodemus prétend qu'il auroit mieux valu établir qu'on ne peut vivre honnêtement selon leur doctrine, parce que le reste en seroit une conséquence nécessaire suivant eux-mêmes.* V. *Théon établit qu'il y a beaucoup plus d'organes de la douleur que du plaisir.* VI. *Que les plaisirs durent peu et les douleurs long-temps.* VII. *Quand les Epicuriens affichent le mépris des voluptés corporelles et placent le bonheur dans celles de l'ame, c'est une fausseté de leur part pour donner le change.* VIII. *Il n'est pas vrai que l'homme puisse être heureux par le passage des voluptés corporelles dans l'ame.* X. *Le souvenir des voluptés passées ne peut rendre l'ame heureuse.* XI. *L'absence de la douleur, faux principe de bonheur chez les Epicuriens.* XII. *Cette base est trop foible, et d'ailleurs ne dépend point*

de nous. XIII. *Il n'y a personne qui puisse se flatter de passer sa vie sans douleur corporelle.* XIV. *Le corps renferme en lui-même le principe de toutes sortes de maladies.* XV. *Ridicule de la prétention des Epicuriens qui réduisent le bonheur à l'exemption de douleur.* XVI. *Les animaux mêmes cherchent quelque chose de plus que ce bonheur négatif.* XVII. *L'exemption de peine n'est que le milieu entre le malheur et le bonheur.* XVIII. *Quant à ce que les Epicuriens ne craignent ni dieu ni l'enfer, en cela ils n'ont point d'avantage sur les bêtes brutes.* XIX. *Ils ont même du désavantage vis-à-vis d'elles.* XX. *Des plaisirs de l'ame.* XXI. *Du plaisir de connoître la vérité.* XXII. *De la lecture des histoires ou fables intéressantes.* XXIII. *Des plaisirs que procure l'étude de la géométrie, de l'astronomie, de la musique.* XXIV. *Plaisirs que les géomètres et les astronomes ressentent de leurs découvertes.* XXV. *Supériorité de ces purs ravissemens de l'ame sur les plaisirs sensuels.* XXVI. *Les Epicuriens affichent l'ignorance et la prêchent.* XXVII. *Infamie de la doctrine d'Epicure sur les moyens de réveiller le sentiment de la volupté dans les vieillards.* XXVIII. *Des charmes de la musique.* XXIX. *Des plaisirs attachés à l'étude de sa théorie.* XXX. *Les Epicuriens veulent engraisser l'ame des plaisirs du corps.* XXXI. *Il est ridicule de prétendre que l'ame étant d'une nature supérieure à celle du corps, soit son esclave, et ne puisse avoir de plaisir que par lui.* XXXII. *Tout ce qu'on vient de dire contre le systême des Epicuriens est exactement*

vrai. XXXIII. *Des plaisirs attachés à la bienfaisance.* XXXIV. *Aux grandes actions de vertu.* XXXV. *Insolent mépris des Epicuriens pour les plus grands hommes.* XXXVI. *Bassesse des voluptés corporelles.* XXXVII. *Comparée avec la sublimité du sentiment que les belles actions produisent dans l'ame.* XXXVIII. *Les Epicuriens concentrent tout leur bonheur dans leur ventre.* XXXIX. *L'amour de la gloire et le désir de faire du bien participent en quelque sorte à l'éternité.* XL. *Quelle espèce d'action feroit de préférence un homme qui seroit assuré de mourir aussi-tôt après.* XLI. *Les plaisirs dont usent les hommes vertueux sont plus doux pour eux que pour les voluptueux.* XLII. *Le plaisir que procure le souvenir des actions vertueuses n'est point détruit par les douleurs corporelles.* XLIII. *Epicure avoue, et son exemple prouve que la gloire procure un grand plaisir à celui qui l'obtient.* XLIV. *Donc les Epicuriens doivent être affligés de la mauvaise réputation qu'ils se sont procurée par leur systéme.* XLV. *De la prétention des Epicuriens d'avoir délivré les hommes d'un grand mal en détruisant l'idée de la providence.* XLVI. *L'athéisme est un très-grand crime.* XLVII. *La superstition est préférable.* XLVIII. *L'idée de la providence est le principe d'une joie à laquelle tous les hommes participent.* XLIX. *Excepté l'athée.* L. *Si le superstitieux craint les dieux, il en espère aussi; l'athée craint les hommes et n'espère rien des dieux.* LI. *Sentiment de volupté pure qui résulte de la confiance en la bonté de dieu.* LII. *Et de la persuasion*

intime qu'on en est aimé. LIII. *Sentiment d'Hermogène sur la providence.* LIV. *Le systême d'Epicure détruit en grande partie le plaisir de la prospérité, et toutes les consolations de l'adversité.* LV. *La crainte des dieux est très-utile aux méchans pour les engager à s'abstenir du crime.* LVI. *L'idée de l'immortalité porte dans l'ame des hommes du peuple un sentiment de plaisir supérieur à l'impression que leur cause la crainte des peines après la mort.* LVII. *L'idée de l'anéantissement leur est insupportable.* LVIII. *Aussi est-là ce que la nature redoute le plus.* LIX. *Combien ce systême doit être odieux aux gens vertueux qui n'ont que des biens à attendre dans une autre vie.* LX. *S'ils sont heureux ici, la mort leur promet un bonheur encore plus grand; s'ils y sont malheureux, l'échange de tous ses maux contre une félicité inaltérable.* LXI. *La doctrine d'Epicure n'offre dans l'anéantissement qu'une très-misérable consolation aux malheureux, et qu'un désespoir effroyable à ceux qui sont heureux.* LXII. *Ce qui est le plus insupportable dans l'idée de la mort, c'est la destruction de l'existence.* LXIII. *Epicure ne peut nous présenter aucune consolation de la mort qui nous mène, selon lui, par la douleur à la perte du souverain bien.* LXIV. *La doctrine d'Epicure détruit donc tous les plaisirs de la vie active ou contemplative.*

QUE LON NE SÇAUROIT VIVRE JOYEUSEMENT SELON LA DOCTRINE D'EPICURUS[1].



COLOTES, l'un des disciples et familiers d'Epicurus, a escript et mis en lumiere un traitté, auquel il s'efforce de prouver et monstrer, que lon ne sçauroit pas seulement vivre en suyvant les opinions et sentences des autres philosophes. Or quant à ce qui promptement me vint en l'entendement de luy respondre et deduire à l'encontre de ses raisons, pour la defense des autres philosophes, cela par cy devant a esté mis par escript[2]:

[1] Plutarque recite par forme de devis les propos qu'il eut avec Aristodemus, Zeuxippus, et Théon, en se promenant après une sienne leçon, contre l'opinion des Épicuriens qui constituoient le souverain bien de l'homme en la volupté. *Amyot.*

[2] Cet ouvrage se trouve parmi les OEuvres morales de Plutarque; et est intitulé, *contre Colotès*.

mais pour autant qu'après la lecture et dispute finie, il fut encore, en nous promenant, tenu plusieurs propos à l'encontre de ceste secte, il m'a semblé bon de les recueillir aussi et rediger par escript, quand ce ne seroit pour autre occasion, que pour faire au moins cognoistre à ceulx qui s'ingerent de sindiquer, reprendre et corriger les autres, qu'il fault avoir ouy et leu bien diligemment, et non pas superficiellement les œuvres et escripts de ceulx qu'ils entreprenent de refuter, non pas en tirer un mot deçà, et un mot delà, ou s'attacher à des paroles dittes en devisant, et non couchées par escript, pour divertir et degouster les personnes qui n'ont pas grande cognoissance de telles choses.

II. Car comme nous nous promenions par le verger, après estre sortis de la lecture et de l'eschole, Zeuxippus commencea à dire: Quant à moy, il me semble que le discours a esté beaucoup plus mol et plus doulx qu'il ne devoit: c'est pourquoy Heraclides s'en est allé tout mal content de nous, en nous picquant et poignant nous mesmes, qui n'en pouvions mais, plus asprement que lon n'a pas faict ny Epicurus, ny Metrodorus. Encore ne dittes vous pas, ce dit Theon, que Colotes, à comparaison d'eulx, est le plus modeste, et le moins mesdisant homme du monde: car toutes les plus ordes et plus injurieuses paroles que lon sçauroit inventer pour mesdire, comme badineries, vanitez, bavarderies, paillardises, homicides mal-heureux, corrupteurs, faisans mal à la teste de ceulx qui les

lisent, il les ont toutes ramassées et respandues sur les princes des philosophes, comme Aristote, Socrates, Pythagoras, Protagoras [1], Theophrastus [2],



Heraclides, Hipparchus [3], et contre qui non des premiers et plus illustres hommes en toutes lettres, de toute l'antiquité ? de maniere que quand bien ils se seroient portez sagement au demourant, pour ces effrenées detractions et mesdisances là, ils meriteroient d'estre mis hors du reng et du nombre des sages hommes, et des philosophes : car envie, emulation et jalousie ne doivent point entrer ny avoir place en ce divin bal là, puis qu'elles sont si impuissantes, qu'elles ne peuvent dissimuler ny couvrir leur mal-talent.

III. Aristodemus adonc prenant la parole : Heraclides, dit-il, qui de profession est grammairien,

[1] Disciple de Démocrite. Il vivoit au tems de la guerre du Péloponèse.

[2] Disciple d'Aristote, aussi bien qu'Héraclide.

[3] Il y a eu plusieurs philosophes de ce nom. Celui-ci est peut-être le parent et le disciple d'Aristote.

rend ces graces là à Epicurus pour toute la canaille poëtique, car ainsi ont ces Epicuriens accoustumé de les blasonner, et pour les sottises d'Homere, ou pource que Metrodorus en tant de lieux et passages de ses escripts injurie le prince des poëtes. Mais quant à eulx, laissons les là pour tels qu'ils sont, Zeuxippus, et au demourant nous autres icy à par nous, en y associant Theon, car je voy bien que cestui-cy, Plutarque, est las, efforceons nous de prouver [1] ce qui dès le commancement de la dispute, leur a esté objiçé. Que ce n'est pas vivre que de vivre selon leurs preceptes. Lors Theon suyvant son propos luy respondit,

D'autres ont jà ce combat combattu,
Par avant nous, mais à autre but tendre
Il nous fauldroit, si voulez y entendre.

Et pour venger l'injure faitte aux autres philsophes, essayons nous de prouver et monstrer, s'il est possible, que selon les preceptes de ces Epicuriens icy, il est impossible de vivre joyeusement. Vrayement, ce dis-je alors, cela sera bien leur saulter à deux pieds sur le ventre, et les contraindre de venir au combat pour leur chair propre, d'oster la volupté à des hommes qui ne font que crier,

Bons escrimeurs de poings pas nous ne sommes,

ny bons orateurs, ny bons magistrats et gouverneurs des villes et des peuples,

[1] Grec, de traiter à fond le reproche que les Épicuriens font aux autres philosophes, qu'on ne peut pas vivre en suivant leur doctrine. Voyez la première phrase de ce Traité, et celle de l'ouvrage de Plutarque contre Colotès.

Mais nous aimons à faire bonne chere, à bancqueter tousjours, à nous donner du bon temps, et à bailler tout contentement et agreable chatouillement à nostre chair, si que l'aise et le plaisir en regorge jusques à l'ame : de maniere qu'il me semble que vous ne leur ostez pas la joye seulement, mais la vie entierement, si vous ne leur laissez le vivre joyeusement. Et bien, dit Theon, si tu trouves l'entreprise de ce subject bonne, que ne l'entreprens tu doncques maintenant ? Si ferayje bien, en vous escoutant et vous respondant si vous voulez, mais vous commancerez les premiers à nous mettre en train.

IV. Et comme Theon s'excusast un petit, Aristodèmus se prit à dire : O que tu as bien couppé un beau, court et plein chemin pour parvenir à ce poinct là, en ne nous permettant pas de faire premierement respondre ceste secte Epicuriene, de la vertu, et de l'honesteté : car il n'est pas bien aisé d'oster le vivre joyeusement et en deboutter ceulx qui supposent, que la fin supreme de la felicité humaine soit la volupté : là où si nous les eussions une fois peu debutter du vivre honestement, ils eussent aussi quant et quant esté forclos du vivre jouyeusement : car ils confessent et disent eulx mesmes que lon ne peult vivre joyeusement, qui ne vit honestement, et que l'un ne peult subsister sans l'autre.

V. Quant à cela, dit Theon, si bon vous semble, au progrès du discours nous ne laisserons pas de le ramener en jeu, mais pour ceste heure, nous

nous servirons de ce que eulx mesmes nous concedent : car ils tienent « que le bien souverain de « l'homme consiste au ventre, et autres conduits du « corps, par lesquels entre la volupté au dedans, « et non pas la douleur : et ont opinion que toutes « les belles, subtiles et sages inventions du monde, « ont esté trouvées et mises en avant pour les plai« sirs du ventre, ou pour la bonne esperance que « lon avoit d'en jouïr », ainsi comme l'a escript le sage Metrodorus : et de ceste premiere supposition là, sans aller plus loing, vous pouvez cognoistre et veoir, comme ils posent un maigre, vermoulu, et mal asseuré fondement, pour fonder leur bien souverain, veu que les mesmes conduits, par lesquels ils introduisent les voluptez, sont aussi bien percez pour y recevoir les douleurs, ou pour mieulx dire, veu qu'il y a bien peu de conduits au corps humain, par lesquels la volupté y entre : là où il n'y a partie d'iceluy à laquelle la douleur ne s'attache, car toute volupté a son siege ès parties naturelles, aux pieds, et aux mains, et c'est là que demeurent les plus cruelles passions de gouttes, d'ulceres rongeans, de fluxions, de gangraines, et les [1] esthiomenes qui mangent et pourrissent les membres. Si vous approchez du corps les plus doulces odeurs, et les plus souëfves saveurs qui puissent estre, il y aura bien peu d'endroits d'iceluy qui s'en emeuvent gayement et joyeusement, et toutes les autres bien souvent s'en irritent et s'en offensent, là où il n'y a partie du corps qui

[1] Ulcères. c.

ne soit subjecte à sentir et souffrir les douleurs du feu, du fer, les escorchements des escorgées et du fouët: l'ardeur du chaut, la rigueur du froid entre et penetre par tout, comme aussi fait la fiebvre.

VI. Et puis les voluptez sont comme de petites bouffées de vents gracieux qui souspirent les unes sur l'une, les autres sur l'autre extremité du corps, ainsi que sur des escueils de la marine, et passent et s'esvanouissent incontinent, tant leur durée est courte: ne plus ne moins que les estoilles que lon voit la nuict tomber du ciel, ou bien traverser d'un costé à autre, car elles s'allument et s'estaignent en nostre chair en un instant: mais au contraire combien les douleurs durent et demeurent, il n'en fault point alleguer de meilleur tesmoing que le Philoctetes d'AEschylus qui dit en parlant de son ulcere,

Le fier dragon qui dedans mon pied cache
Sa dent cruelle, aucunement ne lasche
Ne jour ne nuict la prise qu'il en tient.

La destresse de la douleur n'a garde de glisser et couler ainsi, ny de mouvoir et chatouiller seulement la superficie de quelques extremitez du corps, ains au contraire, tout ainsi que la graine et semence de l'herbe qu'on appelle le *sainct foin*, est tortue, et a plusieurs pointes et angles, dont elle prent dedans la terre, et y demeure plus long temps à cause de ses pointes: aussi la douleur ayant plusieurs crochets et plusieurs racines qu'elle jette

et seme çà là, s'entrelasse dedans la chair, et y demeure non seulement les jours et les nuicts, mais aussi les saisons des années toutes entieres, voire bien les revolutions des olympiades toutes accomplies, encore à peine en sort elle à la fin, estant poulsée et chassée par autres douleurs comme un clou est poulsé par un autre plus fort. Car qui fut oncques l'homme qui beust ou qui mangeast autant de temps durant, comme endurent la soif ceulx qui ont la fiebvre, ou supportent la faim ceulx qui sont assiegez? et où est le soulas et le plaisir que lon prent à la compagnie et conversation de ses amis, qui dure autant de temps comme les tyrans font supporter de gehennes et de tourmens à ceulx qui tombent en leurs mains? et tout cela ne procede d'ailleurs que de inhabileté et incapacité du corps à mener vie voluptueuse, d'autant qu'il est plus apte et plus propre à supporter les douleurs et les labeurs que non pas à jouïr des delices et voluptez.

VII. Car contre les travaux et douleurs il monstre qu'il a force pour les endurer, là où en la jouissance des plaisirs et voluptez il monstre incontinent son impuissance et sa foiblesse, par ce qu'il s'en lasse et s'en saoule tout aussi tost : à l'occasion dequoy quand ils voient que nous nous voulons un petit estendre à discourir sur ce vivre joyeusement et voluptueusement, ils nous rompent incontinent nostre propos, confessans eulx mesmes que la volupté du corps et de la chair est fort foible et petite, ou pour dire la verité, que elle passe en un moment,

moment, si ce n'est qu'ils s'accordent à mentir et à dire tout autrement qu'ils ne pensent, comme Metrodorus quand il dit, « Nous mesprisons et cra-« chons à l'encontre des voluptez du corps : » et Epicurus escrivant, « que le sage tombé en mala-« die, bien souvent se rit et se resjouit au milieu « des plus aigres et plus excessives douleurs de sa « maladie corporelle ». Comment doncques est il possible que ceulx qui portent si legerement et si aiseement les angoisseuses douleurs du corps, facent aucun compte des voluptez ? car encore qu'elles ne cedassent aux douleurs ny en grandeur, ny en longueur de temps et de durée, si est-ce que pour le moins ont relation et respondance à icelles, d'autant que Epicurus leur a donné ceste definition generale et commune à toutes, que c'est une substraction de tout ce qui peult causer et apporter douleur : comme si la nature estendoit la joye jusques à dissouldre seulement la douleur, et ne permettoit pas qu'elle peust passer plus oultre en augmentation de volupté, ains que quand elle est arrivée jusques à ce poinct là, de ne sentir plus de douleur, elle receust seulement quelques diversifications et deguisements non necessaires, mais le chemin pour parvenir avec appetit à cest estat là, qui est toute la mesure de volupté, est fort brief et fort court. Voylà pourquoy s'appercevans bien que ce lieu là est fort estroit et fort maigre, ils transferent leur fin souveraine, qui est la volupté du corps, comme d'un champ sterile en un plus fecond et plus fertile, qui est l'ame : comme

si là nous devions tousjours avoir les jardins, vergers et prairies toutes couvertes de voluptez, là où en l'isle d'Itaque, comme dit Telemachus en Homere,

Il n'y a point de grandes larges plaines,
Qui à courir soient aptes et idoines,

aussi n'y a il point en nostre pauvre chair de fruition de volupté qui soit unie et toute plaine, ains est toute raboteuse, entre-meslée de plusieurs agitations contraires à la nature et fiebvreuses.

VII. Comment, dit adonc Zeuxippus, ne te semble il pas que ces gens icy facent bien en cela, de commancer au corps où il semble que la volupté s'engendre premierement, et puis achever en l'ame, comme en celle qui est plus constante et plus ferme, et y mettre toute la perfection? Si fait certes, dis-je, il me semble qu'ils font très bien et selon nature, si tant est qu'ils y cherchent et y treuvent ce qui est plus parfait et meilleur, comme font les personnes qui s'adonnent à la vie contemplative ou active: mais si puis après vous les oyez protester et cryer à pleine teste, que l'ame ne s'esjouit de chose du monde quelle qu'elle soit, ny ne se contente et appaise sinon des voluptez corporelles presentes, ou prochaines à venir, et qu'en cela seul gist son bien souverain, ne vous semble il pas qu'en remuant ainsi la volupté du corps en l'ame, ils font ne plus ne moins que ceulx qui frelattent et transvasent le vin d'un vaisseau gasté ou percé, et qui s'en va par tout, en un autre meilleur et mieulx

relié, pour l'y conserver plus longuement, et qu'ils pensent en cela faire chose plus belle et plus honorable? et toutefois le temps conserve et bonifie le vin qui est ainsi transvasé et frelatté: mais de la volupté l'ame n'en reçoit sinon la souvenance comme une odeur, et n'en retient ny n'en reserve autre chose: parce que tout aussi tost qu'elle a boullu un bouillon, par maniere de dire, en la chair, elle s'estaint, et ce qui en demeure en la memoire n'est rien plus qu'une ombre et une fumée: ne plus ne moins que si quelqu'un faisoit en soy un recueil et amas tout rance des pensées de ce qu'il auroit autrefois ou mangé ou beu, et se repaissoit de cela à faulte d'autres vins et viandes presentes et recentes.

IX. Or voyez combien les Cyrenaïques parlent plus modestement, encore qu'ils aient les uns et les autres beu en une mesme bouteille qu'Epicurus: car ils ne veulent pas « que lon exerce le « plaisir de l'amour ouvertement à la lumiere, ains « veulent que lon le couvre et cache des tenebres « de la nuict, de peur que la pensée recevant par » la veuë tout clairement les images de telle action « ne soit cause d'en rallumer souvent les appetits »: et ceulx cy au contraire tienent qu'en cela gist et consiste la perfection de la felicité du sage, qu'il se souvient certainement, et retient evidemment toutes les figures, les gestes et mouvements des voluptez passées. Or si telles preceptions sont indignes du nom de ceulx qui font profession de sapience, de laisser ainsi telles laveures et ordures de vo-

luptez demeurer et crouppir en l'ame du sage, comme en la cloaque et sentine du corps, je ne m'arresterai point à le discourir pour ceste heure.

X. Mais qu'il soit impossible que telles choses rendent l'homme heureux, ny le facent vivre joyeusement, il est de soy tout manifeste: car la volupté de se souvenir du plaisir passé, ne peult estre grande à ceulx à qui la jouyssance du present est petite, ny à ceulx à qui il est expedient d'en peu faire, et de s'en retirer promptement, il ne peult estre utile d'y penser après le faict longuement, veu qu'à ceulx mesmes qui sont les plus sensuels, et plus subjects au plaisir de la chair, la joye ne leur demeure pas après qu'ils ont achevé, ains leur reste seulement une ombre, et comme une illusion de songe en l'esprit, après que la volupté s'en est envolée, pour tousjours entretenir et allumer le feu de leur concupiscence : ne plus ne moins que ceulx qui ayans soif songent qu'ils boivent en dormant, ou qu'ils jouyssent de leurs amours : telles voluptez imparfaittes, et jouyssances imaginaires en l'air, ne font que plus asprement aiguillonner et exciter la luxure : ny à ceulx là doncques encore n'est point non plus delectable la souvenance des voluptez qu'ils ont jouyes par le passé, ains d'un peu de reste de plaisir fort foible et fort vain qui leur demeure, se resveille un furieux appetit quiles poinçonne, et ne les laisse point reposer. Ny n'est pas aussi vray-semblable que ceulx qui sont honestes et continents s'amusent à rememorer et recorder telles choses, comme s'ils les lisoient en

un papier ou journal,[1] ainsi que lon se mocquoit d'un Corniades, qu'on disoit qu'il le faisoit, « Com-« bien de fois ay-je couché avec Hedia ou avec « Leontion? En quels et combien de lieux ay-je « beu du vin Thasien? A combien de festes du « vingtieme des moys ay-je fait grand chere »? Car ceste passionnée affection de vouloir ainsi rememorer et se representer ses bonnes cheres passées, monstre et argue evidemment une envie forsennée et bestiale ardeur d'appetit après les actes de volupté presente, ou attendue et esperée.

XI. Et pourtant me semble il que ces gens icy s'estans bien apperçeus, que de leur dire s'en ensuyvoient tant d'inconvenients et tant d'absurditez, ont eu recours à l'indolence et à la bonne disposition du corps, comme si le vivre joyeusement et heureusement consistoit en imaginer et penser, que telle disposition doive estre ou avoir esté en quelques uns : car ceste ferme constitution et bon portement de la chair, ce disent ils, et l'asseurée esperance qu'elle continuera, apporte une extreme oye et très asseuré contentement à ceulx qui le peuvent bien discourir en leur entendement. Qu'il soit ainsi, considerez premierement ce qu'ils font, et comment ils remuent et transportent du hault en bas ceste ou volupté, ou indolence, ou ferme disposition de la chair, comment que ce soit qu'ils la baptisent, en la transferant du corps en l'ame, et puis de l'ame au corps : pour autant qu'elle s'enfuit et s'écoule par tout, estans contraincts de la

[1] Voyez les Observations. C.

ier et attacher à son principe, en estayant la volupté du corps avec la joye de l'ame, et reciproquement terminans la joye de l'ame en l'esperance de la volupté du corps.

XII. Mais comment est il possible que le fondement estant ainsi mouvant et esbranlé, ce qui est basty dessus ne le soit aussi? ou que l'esperance soit asseurée, et la joye bien ferme estant appuyée et fondée sur un soubassement subject et exposé à si grand branle, et à tant et de si grandes mutations, comme sont celles qui espient ordinairement le corps, estant subject à beaucoup de necessitez et de heurts au dehors, et ayant au dedans les sources et principes de plusieurs maulx que le discours de la raison ne peult destourner ne divertir. Car autrement ne fussent pas advenues à hommes prudents et sages comme ils sont, les maladies de suppression d'urine, de difficulté de pisser, de flux de ventre, espraintes et racleures de boyaux, de phthises ou d'hydropisies, dont Epicurus luy mesme estoit tourmenté des unes, et Polyænus [1] des autres, et Neocles [2], et Agathobulus [3] en ont encore esté emportez d'autres : ce que je n'allegue pas en intention de leur en faire reproche, sçachant très bien que Pherecydes et Heraclitus, grands et dignes personnages, ont bien aussi esté travaillez de grandes et griefves maladies : mais

[1] Disciple d'Épicure.

[2] Frère d'Épicure. Leur père s'appelloit aussi Néoclès.

[3] C'est sans doute un autre frère d'Épicure que Diogène Laërce appelle Aristobule. L. X, 3.

nous leur demandons s'ils veulent que leurs propos s'accordent avec les accidents qu'eulx mesmes endurent, et qu'ils ne soient trouvez faulses braveveries, et eulx convaincus de vanité et de menterie, qu'ils ne dient et n'asseurent pas que la bonne disposition de la chair soit le principe de toute joye, et qu'ils ne nous cuydent pas faire à croire que ceulx qui sont tombez en travaux angoisseux, et maladies fort douloureuses, rient, gaudissent et facent grand'chere : car il est bien possible que le corps se treuve souvent en bonne et ferme disposition, mais qu'il y ait esperance asseurée et certaine qu'elle doive continuer, il n'y en peut avoir en ame sage et de bon jugement, ains comme AEschylus dit qu'en la mer

La nuict apporte à tout pilote sage
Tousjours douleur et peur de quelque orage :

car l'advenir est tousjours incertain : par quoy il est impossible que l'a[illegible] qui colloque et constitue son bien souverain en la bonne disposition du corps, et en l'esperance qu'il continuera en icelle, demeure sans crainte et sans tourmente, parce que le corps n'a pas seulement les orages et tempestes de dehors comme la mer, ains la plus part de ses troubles et agitations, et les plus violentes, sont celles qu'il produit de soy mesme : et y auroit plus de raison d'esperer beau temps et serein en hyver,

[1] Je crois qu'il faut traduire, d'après la conjecture de M. *Wyttembach* : « même dans le calme, la nuit donne de l'in« quiétude au pilote sage ». c.

que non pas de se promettre une disposition de corps exempte de toute douleur et tout mal, qui deust longuement perseverer : car qu'est-ce qui a donné aux poëtes occasion d'appeller la vie des hommes journaliere, instable, inconstante et incertaine, et de la comparer aux feuilles des arbres qui naissent en la primevere, et tombent en automne, sinon l'imbecillité et foiblesse de la chair subjecte à infinies infirmitez, inconvenients et dangers, de laquelle les medecins mesmes nous admonestent de craindre, voire de reprimer et diminuer le supreme en-bon-poinct? « car c'est chose peril« leuse », ce dit Hippocrates « que la bonne dispo« sition quand elle est arrivée à son dernier poinct ».

Qui florissoit n'agueres en beau taint
Soudainement est demouré estaint,
Comme du ciel une estoile tombée,

ainsi que dit Euripide.

XIII. Qui plus est, lon tient que les personnes qui sont en fleur de beauté, si elles sont regardées d'un œil envieux et sorcier, elles en reçoivent du dommage, d'autant que tout ce qui est en sa perfection de vigueur est subject à soudaine mutation à cause de la foiblesse et imbecillité du corps : et qu'il n'y ait point d'asseurance que l'homme puisse passer sa vie sans douleur, il se peult evidemment monstrer par ce que eulx mesmes disent aux autres : car ils tiennent, « que ceulx qui commettent des « crimes contre les loix sont toute leur vie en mi« sere et en crainte, pour ce que encore qu'ils puis-

« sent vivre cachez, si est il impossible qu'ils en puis-
« sent prendre asseurance et se promettre qu'ils n'en
« seront jamais descouverts, tellement que la doute
« de l'advenir ne les laisse pas jouïr ny s'asseurer
« de l'impunité presente : » mais en disant cela, ils ne s'apperçoivent pas, que c'est autant contre eulx mesmes, comme contre les autres : car tout de mesme, il est bien possible qu'eulx soient en santé, et bonne disposition pour quelque temps, mais de s'asseurer qu'ils y demoureront tousjours ou longuement, il est impossible : et est force qu'ils soient tousjours en doute et defiance de l'advenir, comme une femme grosse qui attent l'heure de son travail, à cause du corps, ou bien qu'ils dient comment ils attendent encore une esperance feable et certaine de luy, veu que jamais ils ne l'ont peu cy devant acquerir jusques icy : car il ne suffit d'estre asseuré que lon n'a rien commis ny eu volonté de commettre contre les loix pour s'asseurer, pour ce que lon ne redoubte pas le souffrir peine justement, ains le souffrir simplement : et s'il est mauvais et fascheux de se trouver empestré de ses propres forfaitures, il ne peut qu'il ne soit dangereux aussi, de se trouver empestré de celles d'autruy, comme si la violence et cruauté de Lachares [1] ne travailloit pas plus les Atheniens, et celle de Dionysius les Syracusains, que eulx mesmes, pour le moins les travailloit elle autant : car en les tourmentant ils estoient tourmentez eulx mesmes, et s'attendoient

[1] Voyez les Observations sur les délais de la justice divine, chap. XXVII.

bien de recevoir un jour la punition des torts et oultrages qu'ils faisoient les premiers à leurs citoyens qui tomboient en leurs mains.

XIV. Il n'est ja besoing que j'allegue à ce propos une fureur de peuple, une cruauté de briguands, une meschanceté de presumptifs hæritiers, une pestilence et corruption d'air, une mer bruyante, de laquelle Epicurus luy mesme escrit, qu'en naviguant en la ville de Lampsaque il faillit à estre englouty : il suffit seulement de mettre en avant la nature de la chair, laquelle a dedans soy-mesme la matiere de toutes maladies, prenant, comme lon dit communement par maniere de risée, du bœuf mesme les courroyes, c'est à dire les douleurs du corps mesme, par où elle rend la vie autant angoisseuse et dangereuse aux bons, comme aux meschants, s'ils apprennent à se resjouïr et à fonder la fiance et seureté de leur joye pour cause de la chair et sur l'esperance d'icelle[1].

XV. Parquoy il fault conclure, que non seulement ils prennent un mal-feable et peu asseuré principe et fondement de vivre joyeusement, mais aussi petit et vil, n'ayant dignité quelconque, s'il est ainsi que « l'eviter mal soit leur joye et leur « felicité souveraine, disans qu'il ne se peult entendre ny comprendre autrement, et brief que « la nature mesme ne sçauroit où loger le bien, si- « non seulement là dont elle chasse le mal », ainsi

[1] Ajoutez : « comme Epicure l'a écrit dans plusieurs de ses « ouvrages, et dans celui qu'il a intitulé : *des Fins* ». C.

comme escrit Metrodorus en son traitté contre les Sophistes : de maniere qu'il fault selon eulx definir le bien estre fuir le mal : car on ne sçauroit où mettre le bien et la joye, sinon là dont seroit deslogé le mal et la douleur. Autant en escrit Epicurus, « que la nature du bien s'engendre de la fuitte du « mal, et de la memoire de la pensée et du plaisir « de se souvenir que lon a esté tel, et que tel cas « est advenu : parce que ce qui fait et donne une « joye inestimable et incomparable, c'est propre- « ment cela, quand on sçait que lon a eschappé « un grand mal » : et est cela, dit-il, « certaine- « ment la nature et l'estre du bien, si lon assene « droittement là où il fault, ainsi comme il appar- « tient, et que lon s'arreste là, sans vaguer en vain « çà et là, en babillant de la definition du souve- « rain bien ». O la grande felicité, et la grande volupté dont jouïssent ces gens là, s'ejouïssans de ce qu'ils n'endurent point de mal, qu'ils ne sentent aucun ennuy, ny ne seuffrent douleur quelconque ! N'ont ils pas bien occasion de s'en glorifier, et de dire ce qu'ils disent d'eulx mesmes, en s'appellant *egaux aux dieux immortels* ? et pour les excessives sublimitez et grandeurs de leurs biens, crier à pleine teste, et hurler de joye, comme ceulx qui sont espris de la fureur de Bacchus, pource que ayants surpassé tous autres hommes en sagesse et vigueur d'entendement, ils ont seuls inventé le bien souverain, celeste et divin, où il n'y a meslange aucune de mal : tellement que leur beatitude, ne cede aucunement à celle des pourceaux et des moutons,

estant par eulx constituée, en se trouver bien de la chair et de l'ame pour cause de la chair.

XVI. Car quant aux animaux qui sont un peu plus gentils, et qui ont plus d'esprit, la fuitte de mal n'est point le comble de leur bien : car quand ils sont saouls, ils se mettent aucuns à chanter, les autres à nager, les autres à voler, et à contrefaire toutes sortes de voix et de sons, en se jouant de guayeté de cœur, pour le plaisir qu'ils y prennent : et puis ils s'entrefont des caresses, jouënt et saultent les uns avec les autres, monstrants par là, que après qu'ils sont sortis du mal, la nature les incite à chercher et poursuyvre encore le bien, ou plus tost qu'ils jettent et chassent arriere d'eulx tout ce qui est douloureux et estranger, comme les empeschant de poursuyvre, ce qui est meilleur, plus propre, et plus selon leur nature : car ce qui est necessaire, n'est pas incontinent bon, ains le desirable et choisissable est situé par delà, et plus avant que la fuitte de mal, voire certes l'agreable et le propre et naturel, comme disoit Platon, lequel defendoit d'appeller, et ne vouloit pas que lon estimast la delivrance de tristesse et d'ennuy, volupté, ains comme le premier esbauchement des gros traicts d'une painture, et une mixtion de ce qui est propre et estranger, naturel et contre nature, ne plus ne moins que de blanc et de noir.

XVII. Mais il y a des gens qui montans du bas au milieu, à faulte de bien sçavoir et entendre, que c'est du bas, et que c'est du milieu, estiment que le milieu soit la cyme et le bout, comme font

Epicurus et Metrodorus, qui definissent la nature et substance du bien, estre fuitte et delivrance de mal, et s'esjouïssent d'une joye d'esclaves, ou de captifs prissonniers, que lon a tirez des prisons et deferrez, qui tiennent pour un grand bien, que lon les lave et les huyle, après qu'ils ont esté bien fouëttez et deschirez d'escorgées, et qui au demourant n'essayerent ny ne sceurent jamais que c'est d'une pure, nette, et liberale joye, non point cicatricée : car si la galle, la demangeaison de la chair, et la chassie des yeux, sont choses mauvaises et fascheuses, et que la nature refuit, il ne s'ensuit pas pourtant, que le gratter sa peau et frotter ses yeux soient choses bonnes et heureuses : ne si superstitieusement craindre les dieux, et tousjours estre en angoisse et en frayeur de ce que lon raconte des enfers, est mauvais : il ne fault pas inferer que pour en estre exempt et delivré, on soit incontinent bien-heureux ny bien joyeux.

XVIII. Certainement ils assignent une bien petite et estroitte place à la joye, pour se pouvoir esguayer et promener à son aise, jusques à ne se point esmayer ny troubler de l'apprehension des peines que lon descrit aux enfers. Ceste leur opinion passant oultre les communes du vulgaire, met pour le but et la fin derniere de sa sapience, une chose que lon voit clairement estre aux bestes brutes : car si quant à la bonne disposition du corps, il ne peult chaloir si c'est ou par nature, ou par luy mesme, qu'il soit exempt de maladie : aussi ne fait il pas quant à la tranquillité de l'ame, et n'est

point plus grande chose qu'elle soit rassise hors de toute perturbation, pour avoir acquis ce repos de soy mesme, que pour l'avoir de la nature : encore que lon pourroit avec raison soustenir, que la disposition soit plus robuste, qui par sa nature ne reçoit point ce qui travaille et tourmente, que celle qui avec jugement et diligence de doctrine le fuit. Mais posons le cas, que l'un soit aussi digne que l'autre, par là il apparoistra pour le moins, qu'ils n'ont en cela rien de plus grand et meilleur que les bestes, quant à ne se angoisser et troubler point de ce que lon raconte des enfers et des dieux, et à ne craindre point après la mort des peines et des tourments qui n'auront jamais fin.

XIX. Et qu'il soit vray, Epicurus certes luy mesme escrit ainsi : « Si les souspeçons et imagi-« nations que les hommes ont conceüs des impres-« sions qui sont et qui apparoissent en l'air et au « ciel ne nous eussent travaillez, ny semblablement « celles de la mort et des peines d'après elle [1], nous « n'eussions point eu de besoing d'aller rechercher « les causes naturelles non plus que les animaux, « qui n'ont point de mauvaises suspitions des dieux, « ny des opinions qui les tourmentent touchant ce « qui leur doit arriver après leur mort, car ils ne « pensent ny ne croyent point [2] qu'il y ait aucun

[1] Lisez : « nous n'eussions point eu de besoin de nous « occuper de la philosophie naturelle ». Il pense donc que le raisonnement nous conduit au même but, où les animaux se trouvent tout naturellement ; mais ils n'ont point, etc. C.

[3] Lisez : *qu'il y aye rien de mauvais en tout cela*. C.

« mal ». Et puis si en l'opinion qu'ils tienent des dieux, ils eussent laissé la provoyance divine, croyans que par icelle le monde soit regy, il eust semblé que les sages hommes eussent eu l'avantage sur les bestes pour vivre joyeusement, en ce qu'ils eussent eu bonnes esperances : mais estant ainsi que la fin de toute leur doctrine touchant la nature des dieux est, d'en oster toute la crainte, et de n'en estre plus en esmoy ny en soucy, il m'est advis que cela se treuve plus ferme et plus certain en ceulx qui ne cognoissent du tout rien de dieu, qu'en ceulx qui disent le cognoistre bien, mais non point punissant, ny mal faisant : car ceulx là ne sont point delivrez de superstition, mais c'est pour autant qu'ils n'y tomberent jamais, ny n'ont point laissé une opinion touchant les dieux qui les teint en transe, mais c'est pour autant qu'ils ne l'eurent oncques : autant en fault il dire touchant les persuasions que lon a des enfers, car ny les uns ny les autres n'ont esperance d'en tirer et recevoir du bien : mais souspeçonner, craindre et redoubter ce qui doit advenir après la mort, est moins en ceulx qui n'ont point d'opinion prejugée ny presumée de la mort, qu'en ceulx qui devant se sont imprimé ceste persuasion, que la mort ne nous touche en rien : et ne sçauroyent eulx dire qu'elle ne leur touche ny appartiene en rien, veu qu'ils en discourent, qu'ils en escrivent et disputent, là où les animaulx ny pensent, ny ne se soucient aucunement de ce qui point ne leur appartient, vray est qu'ils fuyent et se gardent d'estre frappez, blecez et tuez, et c'est ce

qu'ils redoubtent de la mort, et ce qui leur en est espouventable.

XX. Voila les biens qu'ils disent que la sapience leur a apportez quant à eulx: mais voyons maintenant et considerons ceulx dont eulx mesmes se deboutent et se privent. Quant à ces espanouissements de l'ame, qui se dilate pour la chair, et pour les plaisirs qui sont en icelle, s'ils sont petits ou mediocres, ils n'ont rien de grand, ne qui merite que lon en face cas: et s'ils passent la mediocrité, oultre ce qu'ils sont vains, mal-asseurez et incertains, on les devroit plus tost nommer voluptez importunes et insolentes du corps, que non pas joyes ny plaisirs de l'ame, qui rit aux voluptez sensuelles et corporelles, et participe à ses dissolutions. Mais celles qui justement meritent d'estre appellées joyes, liesses et resjouissance de l'ame, sont toutes pures et nettes de leurs contraires, n'ayant rien meslé parmy d'emotion fiebvreuse, ny de pointure qui les picque, ny de repentance qui les suyve, ains de leur plaisir vrayement spirituel, propre et naturel à l'ame, non point emprunté ny attiré d'ailleurs, ny destitué de raison, ains très conjoinct à icelle, procedant de la partie de l'entendement qui s'addonne à la contemplation de la verité, et est desireuse de sçavoir, ou bien de celle qui s'applique à faire et executer de grandes et honorables choses.

XXI. De l'une et de l'autre desquelles parties qui voudroit tascher à nombrer, et se parforceroit de vouloir à plein discourir, combien de plaisirs et

et de voluptez, et combien grandes il en sort, il n'en viendroit jamais à bout: mais pour en refreschir un peu la memoire, les histoires nous en suggerent infinis beaux exemples, lesquels nous donnent un très agreable passe-temps à les lire, et si ne nous saoulent jamais, ains laissent tousjours le desir d'entendre la verité, non content ny assouvy de sa propre volupté, pour laquelle le mensonge mesme n'est pas du tout destitué de grace, ains y a aux fables et fictions poëtiques, encore que lon n'y adjouxte point de foy, quelque force et efficace en delectant de persuader. Car pensez en vous mesmes avec quelle chaleur de delectation et d'affection on lit le livre de Platon qui est intitulé *Atlantique*, et les derniers livres de l'Iliade d'Homere, et combien nous regrettons que nous ne voyons au long ce qui s'en fault que la fable ne soit toute parachevée, comme si c'estoient de beaux temples ou de beaux theatres fermez? car cognoissance de la verité de toutes choses est si aimable et si desirable, qu'il semble que le vivre et l'estre mesme depende de cognoistre et de sçavoir, et que ce qui est le plus triste, et le plus odieux en la mort, soit oubly, ignorance et tenebres, qui est la raison par laquelle tous hommes presque combattent et font la guerre à l'encontre de ceulx qui ostent le sentiment aux trespassez, mettans tout le vivre, l'estre et la joye de l'homme, au sentiment et en la cognoissance de l'ame: tellement que les choses mesmes qui sont fascheuses, on les oit aucunefois avec quelque plaisir, et bien souvent en-

core que lon soit tout troublé de ce que lon entend dire, voire et que lon ait les larmes aux yeux, si ne laisse lon pas de prier ceulx qui les racontent d'achever : comme fait Oedipus en Sophocles,

LE MESSAGER.

Helas je suis sur le poinct de te dire [1]
Ce qu'il y a en tout ce mal de pire.

OEDIPUS.

Helas et moy sur le poinct de l'ouïr,
Mais point ne fault à l'escouter fuïr,

XXII. Toutefois cela pourroit estre un ruisseau d'incontinence procedant de la curiosité de vouloir tout entendre et sçavoir, en forceant tout le jugement de la raison : mais quand une narration qui ne contient rien de triste ny de nuysible, ains toutes adventures et actions grandes et honorables, est couchée en beau langage, avec la grace, nerfs, et force d'eloquence, comme sont les histoires d'Herodote, de Xenophon en ses Annales de la Grece, et de la Perse, ou ce qu'Homere divinement a chanté en ses vers, ou Eudoxus [2] en sa peregrination et description du monde, ou Aristote en son traité de la fondation, gouvernement et institution des grandes villes, ou Aristoxenus [3] qui a couché par escript les vies des hommes illustres, il y a beaucoup de plaisir et de contentement, et jamais

[1] OEdipe Roi, v. 1169. c.
[2] De Gnide, fameux géomètre, disciple de Platon.
[3] De Tarente, disciple d'Aristote.

repentance ny desplaisir ne s'en ensuit après. Et qui est celuy qui ayant faim mangeroit plus volontiers des delicates viandes, ou ayant soif beuroit plus tost des vins friands et delicieux des Phæaciens, qu'il ne liroit toute la fiction du voyage et peregrination d'Ulysses? Et qui est celuy qui prendroit plus de plaisir à coucher avec une belle femme, qu'à passer la nuict à lire ce que Xenophon a escript de Panthea, ou Aristobulus [1] de Timoclea, ou Theopompus de Thisbé? ces plaisirs là sont voluptez propres à l'ame.

XXIII. Mais ces Epicuriens icy rejettent aussi tous les plaisirs qui procedent des subtiles inventions des mathematiques: et toutefois la delectation que lon reçoit en lisant les histoires est toute simple, coulante et unie, mais les plaisirs que lon reçoit de la geometrie, de l'astronomie, et de la musique, ont je ne sçay quoy d'aiguillon d'avantage, et un attraict de varieté si delectable, qu'il semble que les hommes soient charmez et enchantez, attirans et retenans les hommes avec leurs descriptions, ne plus ne moins que si c'estoient sorcelleries et enchantements: de maniere que qui en a une fois gousté, et qui en a quelque experience, s'en va par tout chantant ce vers de Sophocles,

Des Muses furieux desir
Est venu le mien cœur saisir:
Je vois à la cyme du mont,
Où de la lyre me semont
La melodieuse harmonie.

[1] Historien, contemporain d'Alexandre

Un Thamyras [1] ne chante et n'est ravy d'autre chose, ny un Eudoxus, un Aristarchus [2], un Archimedes : car veu que ceulx qui se delectent de l'art de peindre, prenent si grand plaisir à l'excellence de leurs ouvrages, que Nicias jadis peignant l'evocation et conjuration des ames des trespassez, qui est en l'Odyssée d'Homere, estoit si affectionné après, qu'il demandoit souvent à ses gens s'il avoit disné : et quand la peinture fut parachevée, le roy d'AEgypte Ptolomée luy en envoya presenter soixante talents [3], qui valent trente six mille escus : lesquels il refuza, et ne voulut oncques vendre son ouvrage.

XXIV. Quelles doncques et combien grandes voluptez devons nous estimer que recueilloit de la geometrie et de l'astronomie un Euclides, quand

[1] Thamyras ou Thamyris, car c'est ainsi qu'Homère le nomme, fils de Philammon et d'Argiopé, selon Pausanias ; ou d'Arsinoé, selon Suidas, fut aveuglé par les Muses, pour avoir osé leur proposer un défi à des conditions outrageantes. Il restoit encore de lui, au tems de Suidas, un poëme théologique en trois mille vers. Il y a un autre Thamyras qui institua le culte de Vénus dans le temple bâti par Cinyre, à Paphos dans l'île de Cypre. Les deux familles partagèrent longtems les honneurs du sacerdoce.

[2] C'est l'astronome de Samos dont parle Vitruve au L. I, ch. 1, que Plutarque désigne ici, et non pas le grammairien qui vivoit du tems de Ptolémée Philométor, ni le poëte tragique, contemporain d'Euripide. Il y a eu aussi un poëte comique et plusieurs autres écrivains du même nom.

[3] 270,125 liv. de notre monnoie.

il escrivoit ses propositions de perspective [1], et Philippus [2] quand il composoit les demonstrations des diverses formes et figures que monstre la lune, et Archimedes quand il inventa par le moyen de l'instrument qui s'appelle l'*angle*, que le diametre [3], c'est à dire le travers du corps du soleil, est la mesme partie du plus grand cercle, que l'angle, par où on le voit, l'est des quatre droicts: et Apollonius et Aristarchus, qui ont esté inventeurs de semblables propositions, dont l'intelligence et contemplation apportent encore aujourd'huy de grandes voluptez, et merveilleuse hautesse de cœur et magnanimité à ceulx qui les peuvent entendre?

XXV. Et ne meritent pas les ordes et salles voluptez des cuysines et bourdelages d'estre comparées à celles cy, en contaminant le sainct mont de Helicon et les Muses,

[1] Non, mais bien la description des instrumens dont les géomètres se servoient pour toiser et tracer le plan des fortifications des villes qu'on assiégeoit. Il y a dans le texte une faute dont Amyot ne s'est pas apperçu. Il faut lire διόπτρα, au lieu de διοπτικὰ qui n'est pas grec.

[2] L'astronome dont parle Pline au L. XVIII, ch. 31. Il étoit ami de Platon, né à Médame, ville du Bruttium en Italie, et par conséquent différent d'un disciple de Platon, nommé aussi Philippe, mais de la ville d'Opounte dans la Locride, qui transcrivit, suivant Diogène Laërce, Liv. III, §. 37, le Traité des loix de Platon, que le philosophe avoit écrit sur de la cire.

[3] Voyez les Observations.

[4] Euripide. Hyppolite, v. 75. c.

Là où pasteur n'oza jamais mener
Aucun troupeau paistre ny promener,
Et où le fer, dcnt les arbres on trenche
Ne couppa onc pas une seule branche.

Car ces plaisirs là sont les vrayes pastures impollues des gentilles abeilles sans souillure quelconque, là où celles du corps ressemblent proprement aux demangeaisons et grattements des boucs et des pourceaux, qui outre le corps, emplissent encore de leurs ordures la partie sensuelle de l'ame subjecte à toutes passions et perturbations. Il est bien vray que le desir et la cupidité de jouïr des voluptez est passion hardie et audacieuse à entreprendre choses diverses: mais encore ne s'est il point trouvé jusques icy d'amoureux, qui pour avoir couché avec son amie ait sacrifié un bœuf: ny pas un gourmand qui souhaittast de se pouvoir emplir un jour à cœur saoul des viandes delicieuses, confitures et pastisseries que lon sert aux roys, à la charge de mourir incontinent après: là où Eudoxus souhaittoit et faisoit prieres, qu'il peust veoir de près le soleil, comprendre sa forme, sa grandeur, et sa beaulté, et puis en estre bruslé comme fut Phaëton: Pythagoras, pour la preuve d'une proposition qu'il avoit inventée, sacrifia un bœuf aux Muses, ainsi comme escrit Apollodorus,

Pythagoras après qu'il eut trouvé
Le noble escript, pour lequel bien prouvé
Il feit d'un bœuf solennel sacrifice.

Soit que ce fust la proposition par laquelle il

monstre, que la ligne qui regarde l'angle droit d'un triangle, a autant de puissance [1] comme les deux qui l'environnent : ou bien celle par laquelle il mesure l'aire de la section parabolique de la pyramide ronde [2]. Et Archimedes qui estoit si ententif à trasser ses figures de geometrie, qu'il falloit que ses serviteurs l'en retirassent par force, pour le mener huiler et laver en l'estuve, encore quand il estoit là, trassoit il avec l'estrille dont on le frottoit, des figures sur la peau de son ventre : et un jour ainsi comme il se baignoit ayant inventé le moyen, par lequel il pourroit adverer combien l'orfevre avoit derobbé d'or en la façon de la couronne, que le roy Hieron [3] luy avoit baillée à faire, ne plus ne moins que s'il eust esté soudainement espris et ravy de quelque fureur inspirée et divine, il sortit hors du baing, cryant çà et là, « Je l'ay trouvé, je l'ay trouvé », par plusieurs fois : là où jamais nous n'entendismes qu'il y eust aucun friand ny gourmand, qui allast de joye cryant par tout, J'ay mangé, j'ay mangé : ny amoureux, J'ay baisé, j'ay baisé : combien qu'il y ait eu par le passé, et qu'il y ait encore de present, dix mille fois dix mille, c'est à dire, innumerables hommes dissolus : ains au contraire nous detestons ceulx qui avec trop de monstre d'affection font

[1] C'est à-dire, que le quarré de l'hypoténuse, ou base d'un angle droit, est égal aux quarrés des deux autres côtés.

[2] Du cône.

[3] Le second, qui monta sur le trône de Syracuse 269 avant J. C. et fut allié des Romains.

des comptes de leurs festins, comme gens qui font trop de cas de petites et indignes voluptez, que lon deust avoir en mespris: là où au contraire en lisant les escripts d'un Eudoxus, d'un Archimedes, d'un Hipparchus, nous sommes ravis comme eulx d'un celeste et divin plaisir, et adjoustons foy au dire de Platon, qui escrit, que les arts mathematiques estans privez et delaissez par ignorance, à faulte de les entendre, neanmoins pour la grace et le plaisir qu'ils ont, encore viennent ils en avant, en despit des ignorans. Toutes lesquelles voluptez si grandes, et en si grand nombre, tousjours coulantes comme une riviere continuelle, ces hommes icy destournent et derivent ailleurs, pour empescher que ceulx qui s'approchent d'eulx, et prestent l'oreille à leur doctrine, n'en tastent, ains leur commandent que levant tous leurs appareils, ils les fuyent à pleines voiles.

XXVI. Qui plus est tous ceulx de ceste secte tant hommes que femmes, prient et supplient Pythocles par Epicurus, qu'il ne face compte quelconque de tous ces arts que nous appellons *liberaux*. Et en louant un je ne sçay quel Apelles, entre autres belles qualitez qu'ils luy attribuent, ils mettent que dès son commancement il s'estoit abstenu d'estudier ès arts mathematiques, et n'en avoit jamais esté souillé ny contaminé. Quant aux histoires (pour ne dire point comme de toutes autres sciences, ils n'ont jamais rien ouy ne veu) j'allegueray seulement ce que Metrodorus escrit là où il parle de poëtes: « N'ayes point, dit il, de honte, et

« ne pense point que ce soit vergongne de confes-
« ser que tu ne sçais desquels estoit Hector, des
« Grecs ou des Troiens, ny comment il y a aux
« premiers vers d'Homere, et te soucie aussi peu
« de ceulx qui sont au milieu ».

XXVII. Or a bien Epicurus entendu que les voluptez corporelles, ne plus ne moins que les vents anniversaires qui soufflent durant les jours caniculaires se vont passant, et cessent en fin totalement, après que la fleur de l'aage de l'homme est passée, et pourtant il fait une question, à sçavoir si le sage estant devenu vieil, et ne pouvant plus avoir compagnie de femme, prent encore plaisir à toucher, taster, et manier de belles personnes, estant en cela bien loing de la sentence du sage Sophocle lequel disoit, qu'il estoit bien aise d'estre eschappé des liens de l'amour et de la volupté, comme du joug et de la chaine d'un maistre violent et furieux, mais à tout le moins falloit il que ces voluptueux icy, voyans que la vieillesse desseche et fait tarir plusieurs voluptez corporelles, et que

Dame Venus aux vieux est courroucée,

comme dit Euripides, feissent provisions de ces autres voluptez icy spirituelles, comme de vivres secs, non subjects à pourriture ny à corruption, pour attendre et soustenir un siege, et que leurs festes de Venus et leurs lendemains fussent de passer leur temps à lire quelques plaisantes histoires, ou quelques beaux poëmes, ou quelque belle spe-

culation de musique, ou de geometrie : car il ne leur seroit jamais venu en pensée, de mettre en avant ces attouchemens et maniemens là, qui n'ont plus ny dents ny yeux, en maniere de parler, et ne sont plus que alleehemens et provocations de luxure amortie, s'ils eussent appris à escrire d'Homere et d'Euripides, à tout le moins comme Aristote, Heraclides [1], Dicæarchus [2] en escrivent : mais ne s'estans jamais souciez de faire munition et provision de tels vivres, et toute leur vie au demourant estant mal-plaisante, aride et seiche, comme ils disent, de la vertu, et voulans tousjours estre en voluptez continuelles, et le corps n'y pouvant plus fournir, ils font des choses villaines et deshonestes hors de temps et de saison, par leurs confessions mesmes, s'efforceans de resveiller et ressusciter la memoire de leurs voluptez anciennes, et se servans de ces vieilles là à faulte d'autres plus fresches, comme s'il les eussent gardées en composte salées toutes mortes, et en veulent rallumer d'autres expirées en leur chair, qui est desormais comme une cendre froide contre la nature, à faulte d'avoir faict provision en leur ame d'aucune doulceur qui luy soit propre avec resjouïssance digne d'elle.

XXVIII. Et quant au reste des plaisirs spirituels, nous en avons dit ce qui nous est venu en pensée

[1] De Pont, disciple d'Aristote.

[2] Disciple d'Aristote. Il avoit écrit entr'autres sur la république de Sparte un ouvrage, qu'on y lisoit tous les ans dans la salle des éphores aux jeunes gens assemblés, en vertu d'une loi qui fut long-tems observée.

de dire : mais quant à la musique qui donne à l'homme tant et de si grandes delectations, laquelle neanmoins ils fuyent et rejettent, il ne seroit pas possible de l'oublier ny passer soubs silence, quant bien on le vouldroit, pour les impertinences et absurditez grandes qu'en met Epicurus. Car en ces questions il maintient, « que le sage est grand amateur de « tous spectacles, et plus que nul autre curieux et « affectionné de veoir et ouïr les passe-temps que « lon faict ès theatres durant les festes de Bacchus »: et neanmoins il ne veult pas « donner lieu aux dis- « putes et questions des lettres humaines, non pas « seulement à la table quand on disne ou que lon « souppe, ains conseille aux roys amateurs des let- « tres de se faire plus tost lire des ruzes de guerre, « et d'ouïr des bouffonneries et plaisanteries à leurs « tables, que non pas des propos et disputes de la « musique, ou de l'art poëtique » : ainsi l'a il escript en son livre de la royauté, comme s'il escrivoit à un Sardanapalus ou à un Naratus, qui fut jadis satrape et gouverneur du païs de Babylone : car jamais Hieron, Attalus et Archelaus ne se fussent laissez persuader, qu'ils deussent faire lever de leurs tables un Euripides, un Simonides, un Melanippides, un Crates, un Diodotus, pour y faire seoir en leurs places un Cardax, un Agriante, ny un Callias bouffons et plaisans, et des Thrasonides et Thrasyleons, qui ne sçavoient pas autre chose que faire rire, en contrefaisant des lamentations et gemissemens, ou bien des applaudissemens et battemens de mains : et si le premier Pto-

lomæus qui assembla un college d'hommes de lettres, eust rencontré ces beaux enseignemens là, et ces belles instructions royales, n'eust il pas dit aux Muses, « O Muses, d'où vous vient ceste envie »? car il n'est point bien seant à nul Athenien de haïr ainsi et faire la guerre aux Muses: mais comme dit Pindare,

Ceulx qui ne sont point des esleus
De Jupiter bien voulus,
Tressaillent de peur, et s'effroyent
Quand la voix des Muses ils oyent.

Que dis tu, Epicurus? tu vas dès le fin matin au theatre pour ouïr les sons des joueurs de cithres et de flustes, et si en un bancquet il advient qu'un Theophrastus discoure des accords de la musique, ou un Aristoxenus des nuances, ou un Aristophanes [1] des œuvres d'Homere, boucheras tu tes aureilles avec les deux mains, de peur de les ouïr, pour la haine et pour l'horreur en quoy tu les as? N'y a il pas plus d'apparence et plus d'honesteté en ce que lon recite du roy de Scythie Atheas, lequel, comme l'excellent joueur de flustes Ismenias eust esté pris prisonnier de guerre, et eust joué devant luy durant son soupper, jura qu'il prendroit plus de plaisir à ouïr hennir son cheval, et puis ils ne veulent pas advouër quand on leur objice qu'ils ont la guerre jurée, sans esperance de

[1] De Bysance, le grammairien, maître d'Aristarque, autre grammairien célèbre, contemporain de Ptolémée Philométor.

trefve ny de paix avec toute gentillesse et toute honnesteté.

XXIX. Et si vous en ostez la volupté, qu'y a il plus au monde de venerable, de sainct, de pur et de net qu'ils aiment, ne qu'ils ambrassent? n'eust il pas esté plus raisonnable pour vivre joyeusement, de rebuter et fuir les senteurs et les parfums, comme font les escharbots et les vautours, que non pas les propos et devis des lettres humaines, et de la musique? Car quelle fluste ou hautbois, ne quelle cithre bien accommodée pour chanter dessus,

Quelle chanson de chorus envoyée
Hors de la bouche à gorge desployée,
Par gens en l'art de chanter très sçavans,

donna oncques tant de resjouïssance à Epicurus, ou à Metrodorus, comme faisoient à Aristote, à Theophratus, à Hieronymus [1] et à Dicæarchus les discours, les regles et preceptes des chorus ou charoles, et les questions touchant les instrumens des hautbois, touchant les proportions, les consonances et accords? comme, pour exemple [2], quand ils enqueroient la cause pourquoy c'est que de deux tuyaux de flustes, celuy qui est plus estroit d'embouchure rend le son plus gros : et pourquoy est-ce que si on leve contremont la fluste, elle en devient plus haultaine en tous ses tons, et au contraire si on la baisse et estouppe, elle en sonne plus bassement : autant en fait elle quand elle est

[1] De Rhodes, disciple d'Aristote.
[2] Voyez les Observations. c.

jointe et approchée d'une autre : et à l'opposite, quand elle est desjoincte et separée, elle sonne plus hault et plus aigu : et pourquoy est-ce que si lon seme par la place de la scene où jouent les joueurs en un theatre, de la balle, ou bien de la poulsiere, le peuple en est tout assourdy : et comme Alexandre voulust en la ville de Pelle faire le devant de la scene du theatre tout de bronze, l'architecte ne le voulut pas permettre, parce qu'il dit, que cela gasteroit la voix des joueurs : et pourquoy est-ce qu'en la musique le genre harmonique resserre et attriste, et le chromatique dilate et resjouit.

XXX. Et puis les meurs et naturels des hommes que les poëtes representent en leurs escripts, leurs ingenieuses fictions, la difference de leurs stiles, les solutions des doubtes et questions que lon fait dessus, oultre la delectation, gentillesse et beauté qu'elles ont, encores apportent elles quant et quand je ne sçay quelle efficace de persuader, dont chascun se peut servir à son profit : tellement qu'elles pourroient, comme dit Xenophon, faire oublier jusques à l'amour mesme, tant ceste volupté a de puissance : de laquelle ces Epicuriens icy n'ont aucun sentiment, ny aucune experience, ny n'en veulent avoir, qui pis est, comme ils disent eulx-mesmes, tendans toute la partie contemplative de l'ame, à ne penser à autre chose qu'au corps, et la tirant à fond contrebas, avec les cupiditez sensuelles et charnelles, ne plus ne moins que les filets des peschenrs, avec de petits rouleaux de plomb, faisans comme les palefreniers ou bergers qui met-

tent devant leurs bestes du foin, ou de la paille, ou de quelque herbe, comme estant la propre pasture des animaux qu'ils ont en charges. Car n'est il pas ainsi qu'ils veulent engraisser l'ame, comme on fait des pourceaux, avec les voluptez du corps, en tant qu'ils veulent qu'elle se resjouïsse de ce qu'elle espere, que le corps en aura bien tost jouïssance, ou bien qu'elle a souvenance de celles qu'elle a jouyes par le passé, et ne luy permettent pas qu'elle perçoive aucune particuliere douleur, ny aucune propre delectation à elle seule ?

XXXI. Et toutefois peut il estre chose plus estrange et plus hors de toute apparence de raison, que y ayant deux parties desquelles l'homme est composé, l'ame et le corps, et l'ame estant en plus digne degré, dire que le corps ait un bien propre et particulier à luy selon nature, et que l'ame n'en ait point, ains qu'elle demeure oysifve à regarder le corps, en regardant aux passions et affections d'iceluy, en s'esjouïssant avec luy seulement, sans que d'elle mesme originellement elle ait aucun mouvement, ny aucune election, ny aucun desir, ny aucune joye : car il falloit, en se descouvrant tout rondement et simplement, dire que l'homme fust tout chair, comme font aucuns qui nyent tout à plat, qu'il y ait aucune substance spirituelle, ou bien en laissant deux natures differentes en nous, y laisser aussi quant et quant à chascune son bien et son mal, son propre et naturel, et son estrange et contre naturel, comme entre les cinq sens naturels un chascun est bien destiné et approprié à un cer-

tain subject sensible, encore qu'ils soient tous fort compassibles et consentans les uns aux autres.

XXXII. Or est il que le propre sentiment de l'ame est l'entendement, et de dire qu'il n'ait aucun propre subject, ny spectacle, ny mouvement, ny affection qui luy soit propre, peculiere et naturelle, il n'y auroit point de propos, si ce n'est que d'aventure, sans y penser, nous leur mettions sus des calomnieuses imputations. Alors je pris la parole et luy dis, non pas à nostre jugement : car nous t'absolvons de toute action d'injure, et pourtant poursuy hardyment ton propos jusques à la fin. Comment (dit-il) Aristodemus ne me succedera il doncques pas si d'adventure tu es du tout las de parler? Ouy bien certes, respondit Aristodemus, mais ce sera quand tu te trouveras las et recreu comme cestuy-cy : mais maintenant attendu que tu es encore tout frais et vigoureux, mon bon amy, ne t'espargne point pour ne donner à penser, que ce soit mignardise qui te fait fuir la lice.

XXXIII. Certainement, dit adonc Theon, c'est bien peu de chose et très-facile, que ce qui reste, car il ne reste plus que à monstrer et raconter, combien il y a de joyes et de voluptez en la vie active : Or confessent ils eulx-mesmes, qu'il y a trop plus de plaisir à bien faire à autruy, que non pas à en recevoir d'autruy : et est vray que lon peult faire bien de paroles mesmes, mais le plus souvent et principalement de faict, ainsi comme le nom mesme de benefice et de bien faire le donne à cognoistre, et eulx mesmes le tesmoignent, comme

nous

nous oyons reciter et recorder à cestuy-cy, alleguant les paroles que profera et les missives qu'escrivit Epicurus à ses amis, haut louant et magnifiant Metrodorus, de ce que vaillament et hardyment il descendit de la ville d'Athenes jusques au port de Piræe, pour secourir Mithres le Syrien, encore qu'il ne feist rien en cette saillie là.

XXXIV. Quelles doncques et combien grandes voluptez devons nous estimer qu'estoient celles de Platon, quand Dion sortant de son eschole et de sa discipline, alla ruiner le tyran Dionysius, et delivrer la Sicile ? et quelles joyes devoit sentir Aristote quand il feit reedifier la ville de sa naissance qui estoit toute par terre, et feit rappeller ses citoyens qui en estoient tous chassez et bannis ? et quelles Theophrastus et Phidias, qui ruinerent les tyrans qui avoient usurpé la domination de leur païs ? car combien d'hommes en particulier secoururent ils, non point en leur envoyant un boisseau de bled ou de farine, comme Epicurus en envoya à quelques uns, mais en faisant que ceulx qui estoient bannis de leur païs, et chassez de leurs maisons et de leurs biens, y peussent retourner et rentrer, et que ceulx qui estoient prisonniers aux fers en fussent delivrez, et ceulx qui estoyent privez de leurs femmes et de leurs enfans, les peussent recouvrer ?

XXXV. Qu'est il besoing de vous en dire davantage, à vous qui le sçavez certainement ? mais quand je le voudrois, si me seroit il impossible de passer par dessus l'impudence et impertinence de cest

homme, lequel mettant soubs les pieds, et mesprisant les faicts de Themistocles et de Miltiades, escrivoit de luy à ses amis en ceste sorte : « Quant « aux bleds que vous nous avez fournis et envoyez, « vous avez vaillamment et magnifiquement monstré « le soing que vous avez de nous, et avez declaré « par signes qui montent jusques au ciel, l'amour « et bienveuillance que vous me portez » : de maniere que qui osteroit un peu de bleds de la missive de ce philosophe, les paroles sont au reste couchées, comme si c'estoit pour remercier quelqu'un d'avoir sauvé toute la Grece, ou bien d'avoir delivré ou preservé tout le peuple d'Athenes.

XXXVI. Je ne me veulx point amuser à deduire, que pour les voluptez corporelles, la nature a besoing de grands frais et grosse despense, et que le plaisir qu'ils cherchent ne gist point en gros pain bis ny en potage de lentilles : ains requerent les appetits de ces voluptueux icy des viandes exquises, des vins delicieux, comme sont ceulx de Thasos, des delicates senteurs et odeurs precieuses de parfums, « des pastisseries, tartres et gasteaux bien « destrempez avec la liqueur de l'abeille au roux « pennage », et par dessus tout cela, encore de belles jeunes femmes, comme une Leontion, une Boidion, une Hedia, une Nicedion, qu'il entretenoit et nourrissoit en son verger de plaisance : mais au demourant quant aux joyes et liesses de l'ame, il n'y a celuy qui ne die et ne confesse, qu'il fault qu'elles soient fondées sur la grandeur de quelques actions, et la beauté de quelques oeu-

vres memorables, si nous ne voulons qu'elles soient trouvées futiles, basses et pueriles, ains au contraire qu'elles soient reputées graves, constantes et magnifiques : mais de se vanter et exalter pour s'estre laissé aller à toute dissolution de voluptez, comme feroient des matelots et mariniers qui auroient celebré la feste de Venus, et de faire gloire de ce qu'estant malade de l'espece d'hydropisie que les medécins appellent *ascites*, il ne laissoit pas de faire des festins et assemblées de ses amis, et qu'il ne craignoit point d'adjouster encore de l'humeur d'avantage à son hydropisie; et qu'il se fondoit d'une certaine espece de joye meslée avec larmes, quand il se souvenoit des dernieres paroles que luy avoit dittes son frere Neocles à son trespas : il est certain que nulle personne de sain entendement n'appellera jamais ces sottises là liesses ny joyes, mais s'il y a aucun rire qui se doivent nommer Sardonien, qui soit propre à l'ame ; c'est à mon advis en telles resjouïssances forcées et meslées de larmes.

XXXVII. Toutefois qui les voudra appeller joyes er liesses, qu'il compare à l'encontre ces autres icy; et qu'il considere de combien sont plus excellentes celles qui sont exprimées par ces vers :

Par mes conseils de Sparte confondue
En armes à la gloire esté tondue.

Et,

Cestuy cy fut, amy passant, tant comme
Il a vescu; un clair soleil de Rome.

Et,

Je ne sçay pas si un dieu immortel
Je te doy dire, ou un homme mortel,

Et quand je me mets devant les yeux les hauts faicts d'un Thrasybulus, d'un Pelopidas ou d'un Aristides, en la journée de Platæes, ou d'un Miltiades en celle de Marathon, alors je suis ravy hors de moy-mesme, comme parle Herodote, et contrainct de dire, que selon mon advis il y a en la vie active de ceulx qui font ainsi tant de beaux actes heroïques, plus de joye et de douceur, que non pas de gloire et d'honneur : à quoy porte tesmoignage le dire d'Epaminondas mesme, lequel asseuroit que le plus doulx contentement qu'il eust eu en toute sa vie, estoit que son pere et sa mere vivans voyoient le trophée de la battaille de Leuctres, qu'il avoit gaignée contre les Lacedæmoniens, estant capitaine general des Thebains.

XXXVIII. Or comparons maintenant à la mere d'Epaminondas, celle d'Epicurus, laquelle devoit estre bien aise de veoir son fils caché au fond d'un delicieux jardin, et verger de plaisance, là où il faisoit des enfans à moytié avec son familier Polyænus, à une courtisanne natifve de la ville de Cyzique : car que la mere et la sœur de Metrodorus fussent excessivement joyeuses de ce qu'il s'estoit marié, on le peult veoir par les livres et missives qu'il escrit à son frere, et neantmoins ils vont par tout cryant, qu'ils ont vescu joyeusement, et ne font autre chose que magnifier et exalter la delicatesse de leur vie, ne plus moins que les esclaves,

quand ils solennisent la feste de Saturne, souppans ensemble, ou qu'ils celebrent celle de Bacchus, courans çà et là, il n'est homme qui peust supporter leurs cryeries, et le bruit qu'ils menent en faisant et disant à qui mieulx mieulx de telles lourderies :

Que chommes tu, ó pauvre miserable ?
Boy moy d'autant : la viande est sur table ;
Fais bonne chere et ne t'espargne point.
Après ces mots les autres d'un cry joint ;
Se prennent tous à demener grandfeste :
L'un verse à boire, et l'autre sur sa teste
Met un chappeau de fleurs, l'autre tenant
Un laurier verd en sa main, entonnant
Avec sa voix rude et mal accordante,
Quelque chanson rurale à Pœbus chante :
L'autre poulsant la porte prent deduit
A tenir hors sa compagne de lict.

Ne vous semble il pas que ces sottises là ressemblent proprement aux lettres missives que Metrodorus escrit à son frere en ces mots ? « Il n'est ja besoing « de s'aller exposer aux dangers de la guerre, pour « le salut de la Grece, ny se tuer le cœur et « le corps pour obtenir des Grecs une couronne « en tesmoignage de sapience, Timocrates, ains « fault boire de bon vin, se traitter bien, et man- « ger, de sorte que le corps en reçoive tout plaisir, « et point de dommage ». Et puis en un autre passage de ces mesmes escripts il dit, « O que je suis « joyeux, et comme je me glorifie d'avoir appris

« d'Epicurus à gratifier à mon ventre, ainsi comme « il fault! car à la verité, le bien souverain de « l'homme, ô physicien Timocrates, consiste au « ventre ». Brief, ces hommes icy descrivent, limitent et terminent toute la grandeur de la volupté humaine au ventre, comme à l'entour de son centre et de sa circonference, et n'est pas possible que jamais ils participent d'une joye grande, royale et magnifique, ne qui apporte une magnanimité et hautesse de courage, une splendeur de gloire, une tranquillité d'esprit qui s'espande en tout et par tout, attendu qu'ils ont eleu une vie cachée qui ne se monstre point au dehors, sans se vouloir entremettre des affaires publiques, sans offices d'humanité, qui n'est ravie et inspirée ni du desir de se faire honneur, ny de bien faire à autruy et meriter de la chose publique : car l'ame n'est point chose petite, ny basse et vile, qui estende ses cupiditez seulement jusques à ce qui est bon à manger, comme font les poulpes leurs bras, car ces cupiditez là sont incontinent rassasiées et saoulées en un moment d'heure.

XXXIX. Mais depuis que les eslans et mouvements de l'ame, tendans à l'honneur et à la gloire, et au contentement de la conscience d'avoir bien fait, sont une fois venus à leur vigueur et perfection, alors ils ne prennent plus pour leur terme de durée seulement la longueur de la vie humaine, ains le desir d'honneur, et l'envie de profiter à la communauté des hommes ambrassant toute l'eternité, s'efforce d'aller tousjours en avant, avec des

actions qui leur donnent des joyes et voluptez impossibles à exprimer, desquelles les grands personnages et gens de bien ne se peuvent jamais despestrer, encore qu'ils les fuyent, pource qu'elles les environnent de tous costez, et leur vienent de tous costez audevant, quand ils ont par leurs bienfaicts resjouy beaucoup de gens,

Chascun regarde un tel homme en la face,
Ainsi qu'un dieu, quand par la ville il passe.

Car celuy qui a tellement disposé les autres envers soy, qu'ils s'esjouissent et tressaillent d'aise quand ils le voyent, qu'ils desirent le toucher, le saluër et parler à luy : il est tout manifeste, voire à un aveugle, que celuy là sent en soy-mesme de grandes voluptez, et qu'il jouist d'un très doulx contentement. Voylà d'où vient que jamais ils ne se lassent ny se faschent de servir et profiter au public, ains entent on tousjours de leurs bouches de tels propos,

Ton pere t'a en ce monde produit,
Pour aux humains porter beaucoup de fruict.

Et,

Ne nous lassons jamais de profiter
Au genre humain, ny d'en bien meriter.

XL. Et n'est ja besoing de parler de ceulx qui ont esté extremement gens de bien : car si à quelqu'un de ceulx qui ne sont pas du tout meschans, sur le poinct qu'il seroit prest à mourir, celuy en

la puissance duquel il se trouveroit, fust ou un dieu ou un roy, luy donnoit une heure de respit, luy permettant de l'employer auquel il vouldroit, ou à executer quelque acte memorable, ou à prendre son plaisir, pour incontinent après l'heure passée s'en aller recevoir la mort, qui seroit celuy qui aimeroit mieulx en ce peu de temps de respit, coucher avec la courtisane Laïs, ou bien boire du vin Arvisien, que de tuer le tyran Archias, pour delivrer de tyrannie la ville de Thebes? Quant à moy je pense qu'il n'y a homme si perdu, qui n'aimast mieulx l'un que l'autre; car mesme je voy entre les gladiateurs et escrimeurs à oultrance, ceulx qui ne sont pas du tout brutaulx et sauvages, ains Grecs de nation, quand il leur fault entrer en l'arene et au champ clos, encore qu'on leur presente lors plusieurs vivres et fort delicieux, si aiment ils mieulx recommander leurs femmes et leurs enfans à leurs amis, et affranchir leurs esclaves, que non pas complaire à leurs ventres et appetits sensuels.

XLI. Mais encore supposons que ce soit chose grande que des voluptez corporelles, elles sont aussi bien communes à ceulx qui s'entremettent des affaires publiques: car, comme dit le poëte,

Ils mangent pain et boivent vin vermeil;

et banquettent avec leurs amis beaucoup plus alaigrement et plus joyeusement, à mon advis, après qu'ils sont retournez de leurs combats, ou autres grands exploits: comme Alexandre et Agesilaus, voire certes Phocion et Epaminondas, que

non pas ceulx icy qui se sont huylez au long du feu, ou qui se sont branlez tout doulcement en leurs littieres, en se mocquant de ceulx qui ont la fruition de ces autres plus grandes et plus nobles voluptez. Car que diroient ils d'Epaminondas, lequel estant convié à soupper chez un sien amy, quand il veit que l'appareil qu'il y avoit, estoit plus grand que ses facultez ne portoient, il n'y voulut pas demourer à soupper, disant, « Je « pensois que tu sacrifiasses aux dieux, non pas que « que tu feisses du prodigue » : et veu qu'Alexandre le grand refuza les cuysiniers et patissiers de la royne de Carie Ada, en disant qu'il en avoit de meilleurs, à sçavoir pour le disner, le lever matin et cheminer avant jour : et pour le soupper, le peu disner : et Philoxenus qui luy avoit escrit de deux beaux jeunes garsons, s'il vouloit qu'il les achettast pour les luy envoyer, il ne s'en fallut gueres qu'il ne le deposast de son gouvernement : et toutesfois qui le pouvoit mieulx faire que luy.

XLII. Mais comme Hippocrates dit, que un labeur et une douleur moindre est offusquée par une plus grande : aussi les voluptez qui procedent des vertueuses et honorables actions obscurcissent et amortissent de leurs joyes et grandeurs celles qui provienent du corps : et s'il est ainsi, comme disent ces Epicuriens icy, que la souvenance des plaisirs que lon a receu par le passé, soit un grand moyen pour vivre joyeusement : il n'y a celuy de nous qui peust adjouster foy à Epicurus que mourant en de très griefves douleurs, et de très dou-

loureuses maladies, il reconfortoit son tourment et ses angoisses par la souvenance des voluptez qu'il avoit autrefois jouyes, car il seroit plus aisé de veoir l'image de sa face au fond d'une eau agitée et en une tourmente, que de ramener en son entendement la memoire riante d'une volupté piéça passée, en une si grande fiebvre et si griefve laceration du corps, là où l'homme ne sçauroit chasser arriere de soy, encore qu'il le voulust, la souvenance de ses louables et vertueuses actions: car comment eust jamais Alexandre peu perdre la memoire de la journée d'Arbelles, ou Pelopidas oublier comment il avoit desfait le tyran Leontiades, ou Themistocles la journée de Salamine: car quant à celle de Marathon, les Atheniens la festent et solennisent encore jusques aujourd'huy: et les Thebains, celle de Leuctres: et nous mesmes vrayement celle que Diophantus gaigna près la ville de Hyampolis, comme vous sçavez: car nous la festons encore, et est tout le païs de la Phocide ce jour là tout plein de sacrifices, et d'honneur que lon fait à sa memoire, et n'y a celuy de nous qui soit si aise de ce qu'il boit et qu'il mange, comme furent ceulx qui gaignerent celle victoire: on peult doncques penser quelle joye, quelle liesse et quel contentement accompagnerent toute leur vie ceulx qui executerent ces haults-faicts d'armes là, veu que après cinq cents ans et plus la memoire d'iceulx en est encore conjoincte avec grande resjouïssance.

XLIII. Et toutefois encore confessoit Epicurus, que de la gloire il naissoit je ne sçay quoy de vo-

lupté; et comment eust il peu faire de moins, veu que luy mesme l'appetoit si furieusement, et haletoit après si desespereement, que non seulement il desavoüoit ses maistres et precepteurs, et contestoit à l'encontre de [1] Demetrius, à qui il avoit derobbé toutes ses doctrines, sur quelques syllabes ou quelques poincts, et maintenoit qu'il n'y avoit jamais eu homme sage ny sçavant que luy, et ceulx qui avoient appris de luy? et qui plus est, il a bien eu l'impudence de dire, « que Colotes l'a« doroit, en luy embrassant les genoux, quand « il l'entendoit discourir des causes naturelles, et « que son frere Neocles affermoit dès qu'ils es« toient enfans, que jamais homme n'avoit esté « si sage ne si sçavant que Epicurus, et que sa « mere estoit bien heureuse, laquelle avoit porté en « son ventre tant d'atomes », (c'est à dire, tant de petits corps indivisibles) « qui avoient en s'amas« sant ensemble formé un si sçavant personnage ». N'est-ce pas doncques ne plus ne moins que Callicratidas disoit ancienement que Conon adulteroit la mer, aussi que Epicurus honteusement et à cachettes faisoit l'amour à la gloire, et taschoit à forcer et corrompre l'honneur, pource qu'il n'en pouvoit jouïr ouvertement, et si en estoit amoureux passionné de desir? car tout ainsi que le corps humain en temps de famine, d'autant qu'il n'a point de nourriture d'ailleurs, est contraint d'en prendre de sa propre substance contre nature: aussi l'ambition fait un grand mal ès ames des

[1] Démocrite. C.

ambitieux, car mourans de soif de gloire, et voyans qu'ils n'en peuvent avoir d'ailleurs, elle les contrainct de se louër eulx mesmes : mais ceulx qui sont ainsi passionnez de la cupidité d'honneur et de gloire, ne confessent ils pas manifestement qu'ils rejettent de grandes louanges par leur lascheté et foiblesse de cœur en fuyant les charges publiques, le maniement des affaires, et le hanter auprès des grands, de là où Democritus disoit que tous biens estoient venus en la vie des hommes? car il ne pourroit jamais persuader au monde, que veu qu'il estimoit tant et faisoit si grand compte du tesmoignage de Neocles et de l'adoration de Colotes, que s'il eust esté reçeu en la feste et assemblée des jeux olympiques avec acclamations de joye et battements de mains, il ne fust sorty hors de soy, tant il en eust eu de joye, et qu'il ne s'en fust allé brayant d'aise parmy les rues comme un fol, ainsi que dit le poëte Sophocles,

Comme le vent souffle à son abandon
Le duvet blanc du vieux chenu chardon.

XLIV. Et si c'est chose agreable de sçavoir que lon a bon nom, il fault consequemment aussi confesser, que c'est chose fascheuse de sentir que lon ait mauvais nom : or n'y a il rien plus infame, ne qui donne plus mauvaise reputation, que de n'avoir point d'amis, ne se vouloir mesler de rien, ne croire, ny ne craindre point les dieux, vivre en toute dissolution, passer sa vie sans rien faire. Or est il que tous les hommes vivans, exceptez eulx,

tienent que toutes ces qualitez convienent à ceulx de ceste secte là. Il est vray, dira quelqu'un, mais c'est à tort. Tant y a que nous ne disputons pas maintenant de la verité, mais de la publique opinion que lon a d'eulx. Je ne veulx point alleguer les decrets publics de villes, ny les livres diffamatoires que lon a escrits contre eulx, pource que cela seroit trop odieux. Si la charité et dilection de peres et meres envers leurs enfans, si manier les affaires publiques, gouverner une armée, avoir authorité de magistrat, sont choses honorables et glorieuses : il est force de confesser que ceulx qui disent, « qu'il ne se fault point travailler pour sau-« ver la Grece, ains boire et manger, de maniere « que le ventre en reçoive plaisir sans dommage « ny desplaisir », sont infames, et doivent estre tenus pour meschants : et que sentans qu'ils sont tenus et reputez pour meschants, il est force qu'ils en soient faschez et qu'ils en vivent mal plaisamment, s'il est ainsi qu'ils mettent l'honneur, le bon nom, et la bonne reputation entre les choses delectables.

XLV. Après que Theon eut achevé d'ainsi parler, nous fusmes d'advis de cesser nostre promenement, et suyvant nostre coustume nous asseismes sur des sieges, là où nous demourasmes un peu de temps sans mot dire, rememorans ce que nous avions entendu : car Zeuxippus pensant à ce qui avoit esté dit, se prit à demander, « Et qui « achevera ce qui reste plus à dire » ? Parce que ayant fait mention en passant de la divination et

de la providence divine, le discours nous donne à entendre, qu'il n'est pas encore arrivé là où il en doit demourer, pource que ce sont les poincts desquels plus se vantent et se glorifient ces gens là, et qui leur donnent plus de contentement, plus de repos et de tranquillité d'esprit, et plus d'asseurance d'avoir osté tout cela (disent ils) de la vie des hommes: pourtant seroit il bien necessaire d'en toucher quelque chose. Aristodemus adonc prenant la parole: Quant à la volupté, dit il, qu'ils pretendent en cest endroit, il me semble qu'il a esté dit, que si leurs raisons vienent à bout de leur entente, et qu'ils facent ce qu'ils taschent à faire, elles leur ostent de l'esprit je ne sçay quelle crainte des dieux, et ne sçay quelle superstition, mais aussi qu'elles ne leur impriment joye, ny liesse quelconque de la part des dieux, ains qu'elles les rendent tels envers eulx, en ce qu'ils n'en sont ny troublez de crainte, ny consolez d'esperance [1], comme nous sommes envers les poissons de la mer d'Hyrcanie, n'attendans ny bien ny mal d'eulx: mais s'il fault adjouster aucune chose à ce qui a esté dit, il me semble que je puis prendre cela comme receu et approuvé par eulx.

XLVI. Premierement, qu'ils combattent fort et ferme à l'encontre de ceulx qui defendent, que lon ne monstre ne sentir aucune douleur, que lon ne pleure, et que lon ne souspire à la mort de ses amis, et maintienent que ceste indolence là ten-

[1] Lisez : « comme nous sommes à l'égard des Scythes et des « Hyrcaniens, n'attendans ni bien ni mal d'eux. » C.

dant à impassibilité, par maniere de dire, procede d'un autre mal plus grand et plus grief, et qui est une cruelle inhumanité, ou une rage et furieuse cupidité de vaine gloire : et [1] pourtant qu'il vault mieulx en souffrir un peu et s'en douloir moderement, mais non pas jusques à en fondre en larmes, ny à perdre les yeux à force de plorer, ny à monstrer toutes ces passions que quelques uns faisans et escrivans veulent qu'on les estime cordiaux envers leurs amis, et gens de doulce humeur et de bonne amitié. Car Epicurus le met en plusieurs endroits de ses escripts, et mesmement en ses missives, où il fait mention de la mort de Hegesianax, escrivant à Dositheus le pere, et à Pyrson le frere du trespassé : car il n'y a pas long temps que par fortune ses lettres me sont tombées entre les mains, et en imitant leur façon d'arguer, je dis, que l'impieté d'estre Atheiste, sans dieu, n'est pas moindre peché que la cruaulté ou la furieuse cupidité de vaine gloire, à laquelle impieté nous induisent les persuasions de ceulx qui ostent et la grace et le courroux aux dieux, et pourtant vault il beaucoup mieulx qu'à l'opinion et creance que lon a des dieux, il y ait meslée et adjoustée une affection composée de reverence et de crainte, qu'en fuyant cela ne se laisser à soy mesme ny plaisir, ny esperance, ny asseurance en prosperité, ny recours en adversité en la bonté des dieux.

XLVII. Bien est il vray qu'il fauldroit oster de l'opinion que lon doit avoir d'iceulx, la supersti-

[1] Voyez les Observations. C.

tion, ne plus ne moins que une maille de l'oeil : mais s'il est impossible, il ne fault pas pourtant coupper par le pied, ny aveugler la foy et la creance que les hommes, pour la plupart, ont des dieux, laquelle n'est point, comme ils feignent eulx, severe, triste ny austere, en calomniant ainsi la providence divine, pour la rendre odieuse : ne plus ne moins que lon fait peur aux petits enfans de l'Empuse, qui est un fantosme, ou comme si c'estoit une furie infernale ou tragique, qui fust ainsi nommée : mais il n'y a point d'hommes qui craignent dieu, à qui il ne soit beaucoup meilleur de le craindre que autrement : car en le craignant comme un seigneur doulx et propice aux bons, et ennemy des meschans, par ceste seule crainte, qui fait qu'ils n'ont point besoing de plusieurs autres, ils sont delivrez des emorces qui attirent les hommes bien souvent à mal faire, et tenant de court le vice comme languissant auprès d'eulx, sans le laisser eschapper, ils sont moins tourmentez que ceulx qui osent bien prendre la hardiesse de l'employer et le mettre en besongne, et puis incontinent après ils en entrent en des peurs, et s'en repentent.

XLVIII. Au demourant quant à la disposition envers les dieux des communs hommes, qui sont ordinairement grossiers et ignorans, mais non pas fort vicieux ny meschants, il est vray qu'il y a parmy la reverence et l'honneur qu'ils portent aux dieux quelque crainte et tremeur, laquelle s'appelle proprement *superstition* : mais aussi y a il infiniement

infiniement plus de bonne esperance, et de resjouïssance, qui fait qu'ils prient continuellement pour l'heureux succès de leurs affaires, et reçoivent toute prosperité comme leur estant envoyée des cieux: ce qui se peult monstrer et verifier par signes et arguments très grands, car il n'y a esbattements qui plus nous recreent que ceulx que nous prenons ès temples, ny temps plus joyeux que les festes, et ne faisons ny ne voyons chose quelconque qui plus nous esgaye que ce que nous faisons en ballant et chantant aux temples des dieux, ou en assistant aux sacrifices et ceremonies du service des dieux: car nostre ame n'est point alors, morne, ny melancholique, comme si elle avoit affaire à quelques tyrans, ou à quelques cruels bourreaux, ains là où plus elle estime et se persuade que dieu soit, c'est là où plus elle dechasse arriere de soy tous ennuis, toute crainte et tous soucys, et se donne à toute resjoïssance, jusques à boire d'autant, à jouër et à rire, comme dit le poëte en parlant de l'amour,

Et le vieillard et la vieille hydeuse,
Se souvenans de Venus amoureuse,
De joie encor' tressaillent en leur cœur.

Mais aux pompes des processions, et aux sacrifices non seulement le vieillard et la vieille, le pauvre et l'homme de bas estat, mais aussi

La garse esclave à la cuisse refaitte,
Qui à tourner une meule est subjecte,

les serfs domestiques, les maneuvres qui vivent de là sueur de leurs bras au jour la journée, tous entierement s'en relevent d'aise et de joye.

XLIX. Les princes et roys tienent bien maisons ouvertes et cour pleniere à tous venans, et font des festins publiques : mais ceulx qui se font ès sacrifices, festes et solennitez des dieux, parmy les parfums et encensements, là où il semble aux hommes qu'ils touchent et hantent de plus près avec eulx, en tout honneur et toute reverence : tels honneurs, tels festins, dis-je, donnent bien une joye plus rare, et une delectation plus singuliere, à laquelle n'a part aucune celuy qui n'a foy ne fiance quelconque en la providence divine : car ce n'est pas la quantité du vin qui s'y boit, ny la rostisserie des bonnes viandes que lon y mange, qui donnent la joye en telles festes, ains l'asseurance et la persuasion que dieu y est present, propice et favorable, et qu'il prent en gré l'honneur et le service qu'on luy fait : car il y a bien des festes et sacrifices, où le plaisir de la musique, des flustes et haultbois, et des chappeaux de fleurs, n'est point : mais un sacrifice, où il n'y ait point de dieu, non plus que une feste, ou un temple, où lon ne bancquette point, est Athée, je veulx dire desagreable à dieu, sans pieté, sans religion, sans ravissement de devotion : et pour mieulx dire, il desplaist à celuy mesme qui le fait, d'autant qu'il contrefait par hypocrysie des prieres et des adorations, dont il ne pense pas en son cœur avoir aucunement affaire, mais il le fait pour la crainte

du peuple, et prononce des paroles du tout contraires aux opinions qu'il tient en sa philosophie : et en sacrifiant il assiste au presbtre, ne plus ne moins qu'il feroit à un boucher ou à un cuysinier, qui coupperoit la gorge à un mouton, puis le sacrifice fait, il s'en retourne chez luy, disant en soy mesme [1], « J'ay sacrifié un mouton aux » dieux, qui ne s'empeschent ny ne se soucient « point de moy » : car c'est ainsi que Epicurus enseigne à ses sectateurs, de faire bonne mine, pour ne porter point d'envie, et ne se rendre point odieux à la commune, quand elle se resjouït, se monstrans autres exterieurement en faisant, et eulx mesmes interieurement en s'en faschant, par ce que tout ce que lon fait envis, et par force, comme dit Evenus, est desplaisant et fascheux.

L. C'est pourquoy eulx mesmes disent et tienent, que les superstitieux assistent aux sacrifices et cerimonies des dieux, non pour plaisir qu'ils y prenent, mais pour crainte qu'ils en ont. Et en cela il n'y a doncques point de difference du superstitieux à eulx, s'il est ainsi qu'ils facent les mesmes choses par crainte du monde, que les autres par crainte des dieux. Encore sont ils en pire condition, d'autant qu'ils n'ont pas autant de bonne esperance qu'eulx, ains sont tousjours en crainte et en transe, que lon ne descouvre qu'ils pipent et abusent le monde : pour la crainte de quoy ils ont escrit leurs livres et traittez, où ils parlent

[1] Disant en soi même le mot de Menandre : *j'ai sacrifié*, etc. c.

des dieux et de la divinité, enveloppez de toute ambiguité, où il n'y a rien de clair, ny de pur et net, ainsi se masquent et se couvrent de tout ce qu'ils peuvent, pour cacher les opinions qu'ils en ont, à cause qu'ils redoutent la fureur du peuple.

LI. Mais à tant avons nous assez discouru des deux premieres sortes des hommes, à sçavoir des meschants, et de la commune du simple et rude populaire : et pource considerons maintenant la troisieme espece, de ceulx qui sont gens de bien et d'honneur, devots et religieux envers les dieux, quelles et combien de voluptez synceres et nettes ils ont à cause de la bonne persuasion qu'ils ont des dieux, croyans fermement qu'ils sont autheurs de tous biens, et que d'eulx procedent toutes les choses qui sont belles et bonnes, et qu'il n'est pas loysible de dire ny de croire qu'ils facent rien de mal, ne moins qu'ils en seuffrent : car ils sont bons de nature, et ce qui est bon ne conçoit en luy envie de chose quelconque, ne crainte, ne courroux, ny haine : comme le chault ne peult refreschir, ains eschauffe tousjours, aussi ne peult le bon nuyre ny mal faire : et sont par nature bien esloignez l'un de l'autre, courroux et grace, rancune et debonnaireté, malignité et benignité, aspreté et clemence, d'autant que l'un sourt de vertu et de puissance, et l'autre d'imperfection et d'impuissance : ainsi ne fault il pas estimer que la divinité soit esprise de courroux ny de grace et faveur, ains fault croire que son propre et naturel est de secourir, aider et bien faire tousjours,

mais de se courroucer, nuyre et mal faire, non : ains le grand Jupiter est celuy, qui le premier descend du ciel en la terre, ordonnant et disposant toutes choses : et puis les autres dieux après, dont l'un est surnommé le *Donneur*, l'autre le *Bening*, l'autre le *Protecteur*, et comme dit Pindare,

Apollo qui son char volant
Parmy les astres va roulant,
Par les hommes en tout affaire
Est tenu le plus debonnaire,

LII. Or comme disoit Diogenes, « Tout est aux « dieux, et toutes choses sont communes entre « amis, et les bons sont amis des dieux » : ainsi est il impossible, que ceulx qui sont devots et amis des dieux, ne soient quant et quant bien heureux, ny que un homme qui est vertueux, comme temperant et juste, ne soit aussi devot et religieux. Estimez vous doncques que ceulx qui ostent le gouvernement de la providence des dieux, meritent autre supplice, et qu'ils ne soient pas suffisamment punis de leur impieté, de se retrencher eulx mesmes d'une si grande joye et si grande volupté, comme nous la sentons en nous mesmes, nous qui sommes ainsi disposez et affectionnez envers les dieux? Toute l'asseurance et toute la resjouïssance d'Epicurus estoient un Metrodorus, un Polyænus, et un Aristobulus : après lesquels il estoit tousjours occupé, ou à les penser malades, ou à les plorer trespassez : là où Lycurgus fut appellé par la prophetisse Pythie,

De Jupiter amy, et de tous dieux
Qui ont-là-sus leur demourance ès cieux.

Et Socrates avoit un esprit familier qui parloit familierement à luy, pour l'amitié qu'il luy portoit: et Pindare qui entendit Pan chanter un des cantiques qu'il avoit composez, pensons nous qu'ils en sentissent en leurs cœurs une petite ou mediocre joye? ou Phormion quand il logea en son hostel, Castor et Pollux, et Sophocles Æsculapius, ainsi que luy mesme le se persuadoit, et les autres le croyoient pour les grandes apparences qu'il y en avoit.

LIII. Il ne sera point hors de propos de reciter en cest endroit, quelle foy et creance des dieux avoit Hermogenes [1], ès mesmes et propres termes qu'il escrit luy mesme. « Les dieux, dit il, qui sçavent « tout, et qui peuvent tout, me sont tant amis « pour le soing qu'ils ont de ma personne et de « mes affaires, que jamais ils n'ignorent ny de jour « de nuict, que c'est que j'ay envie de faire, ny « là où je propose d'aller: et pourautant qu'ils pre« voyent ce qui me doit advenir de quelque chose « que j'entreprene, ils m'en advertissent tousjours « par quelque voix, par songes, ou par les presages « du vol des oyseaux ».

LIV. Or est il bien vraysemblable, que tout ce qui vient des dieux est bon: mais quand nous sommes persuadez, que les biens que nous recevons nous sont envoyez de speciale grace d'iceulx, cela

[1] Fils d'Hipponicus, ami de Socrate.

nous apporte une satisfaction, et nous donne une confiance grande, un courage merveilleux, et une joye interieure qui rit aux bons : là où ceulx qui sont autres et autrement encouragez empeschent ce qu'il y a de plus doux en la prosperité, et ne laissent aucun refuge ny recours en l'adversité : car quand il leur arrive quelque mesadventure, ils n'ont autre retraicte ny autre port que la dissolution, ou separation du corps et de l'ame, et privation de tout sentiment, comme si en une tourmente et tempeste de mer, quelqu'un venoit dire pour asseurer les passagers, que ny la navire n'auroit point de pilote, ny que les feus [1] de Castor et Pollux n'apparoistroient point pour appaiser les vagues ny les violens tourbillons des vents, et toutefois qu'il n'y auroit point de mal pour cela, par ce que bien tost la navire seroit abysmée et engloutie dedans la mer, ou qu'elle donneroit bien tost à travers la coste, ou de quelque rocher là où elle se briseroit : car ce sont les propres raisons dont Epicurus use ès griefves maladies et extremes perils : « Attens tu quelque chose de bien par ta « religion? tu t'abuses : car l'essence de dieu et de « sa nature est bien-heureuse et immortelle, ne « se saississant point ny de courroux ny de pitié. « Imagines tu quelque chose de meilleur après ta « mort que ce que tu as en ta vie ? tu te trompes : « car le suppost et composé qui vient à estre dis- « solu et despecé, perd tout sentiment, et ce qui « n'a point de sentiment ne nous touche en rien,

[1] Le feu de S. Hieme. *Amyot*,

« ny en bien ny en mal ». Comment doncques est ce, mon bel amy, que tu me enhortes de manger et de faire bonne chere ? pource que la tourmente est si grande que bien tost le naufrage s'en ensuyvra et le peril extreme te conduira à la mort. Et toutefois le pauvre passager, encore après que la navire est toute brisée et fracassée, et qu'il en est dehors, s'appuye sur quelque peu d'esperance, qu'il arrivera par quelque fortune à bord, et qu'il gaignera la terre à nage, mais l'issue de la philosophie de ceulx icy

Ne sort plus hors de la mer escumeuse,

quant à l'ame, pour ce que tout incontinent elle se dissoult et perit devant le corps mesme, tellement qu'elle sent une joye excessive, d'avoir appris et receu une si sage et si divine doctrine, que la fin de toutes ses adversitez et de tous ses maux, est de perir du tout, se corrompre et estre reduitte à neant.

LV. Mais ce pendant, dit il, ce seroit sottise à moy de parler davantage de ce propos là, veu que n'agueres nous t'ouysmes amplement discourir à l'encontre de ceulx qui tienent, que les raisons d'Epicurus nous rendent mieulx dispos et plus prests à mourir, que ne fait pas ce que Platon a escript en son traité de l'ame. Et bien, ce dit Zeuxippus, fauldra que pour ce discours là, cestuy cy demeure imparfaict? et craindrons nous d'alleguer les oracles des dieux, en disputant à l'encontre d'Epicurus? Rien moins, dis je alors:

Deux fois ouïr fault ce qui est honeste,
Qui que ce soit qui nous en admoneste,

ce dit Empedocles, et pourtant nous fault il derechef prier Theon : car je pense qu'il fut lors present à ouïr toute la dispute, et puis il est jeune, et ne craint point, comme nous faisons, que les jeunes gens l'accusent de faulte de memoire. Alors Theon comme estant constrainct, et bien (dit il), puis qu'il fault que je le face, je ne feray pas comme toy Aristodemus : car tu as eu crainte de redire ce que cestuy-cy avoit n'agueres dit, et moy j'useray de ta mesme deduction, car il me semble que tu as bien divisé les hommes en trois sortes : la premiere, celle des meschans : la seconde, celle de la commune et des ignorans : et la troisieme, celle des sages et des gens de bien et d'honneur. Ceulx doncques qui sont mauvais et meschans, en redoutant les peines generales, et punitions proposées à tous, auront peur de commettre aucun malefice : et à ceste occasion ne se bougeans, ils en vivront plus doulcement, avec moins de trouble et de perturbation : car Epicurus n'estime pas qu'il y ait autre moyen de destourner les hommes de mal faire, que par la crainte du supplice, de maniere qu'il leur fault encore imprimer les frayeurs de la superstition, et bracquer à l'encontre d'eulx les tremeurs du ciel et de la terre tout ensemble, des tremblemens et ouvertures de la terre, et generalement toutes sortes de peurs et de suspicions, prouveu qu'estans effrayez, par ce moyen, ils

soient pour vivre plus modestement, et se comporter plus doulcement : car il leur est plus expedient de ne commettre aucun malefice, par crainte des tourmens qu'ils seroient pour en souffrir après leur mort, que non pas en transgressant et violant les loix, vivre toute leur vie en peril, frayeur et defiance.

LVI. Quant au menu peuple et la commune ignorante, oultre la crainte de ce que lon croit estre aux enfers, l'esperance de l'eternité, que nous promettent les poëtes, et la cupidité de tousjours estre, qui est le plus ancien et le plus vehement de tous les desirs, surpasse en volupté et en doulx contentement, ceste puerile crainte des enfers, tellement qu'après avoir perdu leurs enfans, leurs femmes et leurs amis, encore aiment ils mieulx estre, demourer en vie avec toutes les calamitez, que d'estre de tout poinct ostez de ce monde, periz et reduits à neant, et escoutent plus volontiers ces manieres de parler, quand on dit d'un mort qu'il est passé de ce monde en l'autre, et qu'il est allé à dieu, et autres telles façons de parler, qui signifient que la mort soit seulement une mutation de l'ame, et non pas une entiere abolition, et parlent ainsi le plus souvent,

J'aurai encor' par delà souvenance
De mon amy et sa douce accointance.

Et,

Que conteray-je à Hector de ta part ;
Et que diray-je à ton mary vieillard ?

De là est procedé l'erreur, qu'il leur semble qu'ils allegent leur douleur, quand ils ont enterré les armes, les meubles et les vestemens, dont souloient ordinairement user les trespassez, avec eulx, comme feit Minos, qui ensepvelit quand et Glaucus ses flustes Candiotes,

Faites des os de biche tavelée.

Et s'ils ont opinion que les defuncts desirent ou demandent quelque chose, ils sont bien aises de le leur envoyer et bailler, comme Periander feit, qui brusla quand et le corps de sa femme ses habillemens et ses bagues, pource qu'il luy fut advis qu'elle les luy demandoit, et disoit qu'elle enduroit froid, et ne redoubtent pas fort un juge Æacus, un Ascalaphus, ny un fleuve d'Acheron, attendu qu'ils leur attribuent des danses, des jeux, et de toute sorte de musique, comme s'ils y prenoient plaisir.

LVII. Mais il n'y a celuy qui ne tremble de frayeur, quand il voit la face de la mort, comme chose effroyable, tenebreuse et melancholique, d'estre privé de tout sentiment, tomber en oubliance et ignorance de toutes choses. Ils fremissent d'horreur quand ils entendent ces façons icy de parler, Il est perdu, il est pery, Il n'est plus au monde: et perdent patience quand ils oyent dire,

Dedans la terre il pourrira,
Et plus aux festins il n'ira :
Plus il n'entendra le doux bruire
Ny des flustes, ny de la lyre.

Et,

> Depuis que l'ame une fois departie
> D'avec le corps hors des dents est sortie,
> Il n'y a plus moyen de la tenir
> De la reprendre, ou faire revenir.

Et leur semble qu'on les assomme, quand ces Epicuriens leur disent, Nous autres mortels avons esté nez une fois pour toutes, et ne pouvons pas estre deux fois, ains fault n'estre plus eternellement. Car pensans en eulx que c'est si peu de chose, ou plus tost rien du tout en durée, que le present, à comparaison de l'eternité, ils le jettent là sans en faire compte, ny tascher d'en jouïr, mettans à nonchaloir toute vertu et toute honorable entremise d'action, par une maniere de descouragement et de contemnement d'eulx mesmes, comme estant de si courte durée, si incertaine et si mal asseurée, et brief inhabiles à faire rien de grands.

LVIII. Car de dire que l'homme mort demeure privé de tout sentiment, par ce que c'est un suppost composé qui s'est dissoult et dissipé, et que ce qui est dissoult n'a point de sentiment, et que ce qui n'a point de sentiment ne nous touche doncques en rien : toutes ces belles raisons là ne nous ostent pas la crainte de la mort, ains au contraire elles adjoustent la preuve, demonstration et confirmation d'icelle crainte par ce que c'est cela proprement que la nature redoubte que dit le poëte,

> Puissiez vous tous devenir eau et terre,

c'est à sçavoir la resolution de l'ame en chose qui n'a ny sentiment, ny intelligence quelconque: laquelle resolution Epicurus dit, qu'elle se fait en vuydes et en atomes, par où il retrenche encore davantage toute esperance d'immortalité, pour laquelle il ne s'en fault gueres que je ne die, que tous, tant hommes que femmes, voudroient plus tost combattre à belles dents à l'encontre de Cerberus, et porter l'eau en vaisseaux percez comme les Danaïdes, que de perir du tout, à fin de pouvoir seulement demourer en estre, et qu'ils ne fussent point abolis entierement : combien qu'il n'y a gueres d'hommes qui craignent ces choses là, sachans très bien que ce sont fictions poëtiques, et contes faicts à plaisir, que les meres et les nourrices donnent à entendre aux petits enfans, et encore ceulx qui les craignent ont certaines cerimonies et purgations, par lesquelles ils ont opinion qu'estans purgez et sanctifiez en ce monde, ils s'en vont en l'autre en lieux plaisans, où ils ne font que jouër et danser, en un air pur, un vent doulx, et une lumiere gracieuse, là où la privation de vie fasche les jeunes et les vieux: car nous sommes tous impatiemment amoureux et desireux de veoir

Ce beau soleil qui esclaire la terre,

comme dit Euripides : et ne sommes pas contens, ains marris, quand on nous vient dire,

Le grand œil immortel du monde
Esclairant la machine ronde,

Avecques son char attelé
S'en est dessoubs la terre allé.

Et pourtant avec la persuasion de l'immortalité, ils ostent au commun peuple les plus grandes et plus doulces esperances qu'ils aient.

LIX. Or que pensons nous doncques qu'ils ostent aux gens de bien et d'honneur, qui ont justement et sainctement vescu en ce monde, et qui n'attendent au partir rien de mal en l'autre, ains esperent tous les plus grands et les plus divins biens qui sçauroient advenir à l'homme? car premierement les champions qui combattent ès jeux sacrez, ne sont jamais couronnez tant qu'ils combattent, ains seulement après qu'ils ont combattu et qu'ils ont vaincu : aussi eulx estimans, que le prix de la victoire de ceste vie est rendu aux gens de bien, après le cours de ceste vie, on ne sçauroit dire combien de contentement ils ont de la conscience de leur vertu pour ces esperances là, qui les asseurent de veoir un jour ceulx qui maintenant abusent oultrageusement et insolentement de leurs biens, et de leur puissance et authorité, et qui se mocquent folement de ceulx qui valent mieulx qu'eulx, payans les justes peines que meritent leur orgueil et insolence. Et puis il n'y eut jamais homme de ceulx qui sont enamourez de sçavoir, qui ait dans ce monde assouvy son desir de la cognoissance de verité, et de la contemplation de ce qui est, attendu qu'ils ne le voient qu'à travers une nuée, ou un brouillas, qui sont les or-

ganes de ce corps, se servans du discours de la raison humaine, foible, trouble et empeschée à merveilles, en regardant tousjours contremont, et taschant à s'envoler hors de ce corps, comme un oyseau qui prent son vol pour voler en un autre grand lieu reluisant, rendant leur ame legere, et deschargée de toutes passions et affections terrestres, basses et transitoires, par le moyen de l'estude de philosophie, laquelle ils prennent pour un exercice de mourir, tant ils estiment que la mort soit un bien grand et parfaict à l'ame, qui alors vivra par delà d'une vie vraye et certaine : là où maintenant elle ne veit pas à certes, ains ressemble sa vie presente aux vaines illusions de quelque songe : et s'il est ainsi que dit Epicurus, que la recordation d'un amy trespassé soit fort doulce en toutes manieres, on peult dès icy assez cognoistre, de quelle joye ils se privent eulx mesmes, ces Epicuriens icy, qui cuident quelquefois en songeant, recevoir les umbres et images de leurs amis trespassez, et aller après pour les embrasser : encore que ce soient choses vaines, qui n'ont ne sentiment, ny entendement, et ce pendant ils se frustrent eulx mesmes de l'attente de converser jamais au vray avec leur cher pere, leur chere mere, ny de revoir jamais plus leur honeste femme se bannissans de toute telle esperance de si aimable compagnie, et si doulce frequentation, comme ont ceulx qui tienent les mesmes opinions que tenoient Pythagoras, Platon et Homere, touchant la nature de l'ame. Si me semble qu'Homere a bien en

passant monstré taisiblement, quelle est en cela leur affection, quand il fait abbattre au milieu de la presse des combattans l'image d'AEneas, comme s'il fust veritablement mort, et puis incontinent après il le fait venir sur les rengs sain et sauf, entier de tous ses membres,

Dont ses amis de joye tressaillirent,
Quand approcher sain et sauf ils le veirent,
Entier de tous ses membres, vigoureux
Pour bien combattre, et le cœur genereux

et quittans là son idole et image, se rengerent tout autour de luy mesme. Nous doncques, puis que la raison nous preuve et nous monstre, que lon peult encore veritablement converser et frequenter avec ses amis trespassez, voyans et sentans, fuyons ceulx qui ne le peuvent croire, ny rejetter arriere tous idoles, images, et escorces dedans lesquelles ils ne font toute leur vie que regretter et lamenter en vain.

LX. Mais oultre cela, ceulx qui se persuadent que la fin de ceste vie soit le commancement d'une autre meilleure, s'ils sont en ce monde bien à leur aise, ils en sont tant plus contents de mourir, d'autant qu'ils s'attendent de jouïr encore de plus grands bien en l'autre : et si leurs affaires ne leur succedent pas selon leur desir icy, ils ne sont pas fort marris d'en partir, d'autant que l'esperance qu'ils ont des biens et plaisirs qui leur doivent advenir, leur donnent des voluptez et attentes incroyables, lesquelles effacent et abolissent toute defectuosité

defectuosité, et toute malencontre de l'ame, qui supporte doulcement et patiemment tout ce qui luy survient par le chemin, ou plus tost par un court destour de chemin : là où au contraire ceulx qui croient que la vie se termine en un aneantissement privé de tout sentiment, à ceulx là la mort ne leur apporte point de fin et de mutation à leurs maulx, ains est douloureuse en l'une et en l'autre fortune : mais plus à ceulx qui sont heureux en ce monde, que non pas à ceulx qui sont miserables, pour ce que à ceulx cy, elle leur retrenche court toute esperance de meilleure fortune, et à ceulx là elle leur oste un bien certain, qui est le vivre joyeusement.

LXI. Et tout ainsi comme les drogues medicinales ne sont bonnes ny plaisantes à l'estomac, mais necessaires : et comme elles allegent et guarissent les malades, aussi gastent et endommagent elles les corps sains : aussi la doctrine d'Epicurus à ceulx qui sont infortunez, et qui vivent miserablement en ce monde, elle leur promet issue non heureuse de leurs maulx, qui est l'aneantissement et totale dissolution de leur ame : et à ceulx qui ont le sens bon, et abondance de tous biens, elle leur oste et empesche la tranquillité de leur esprit, en les reduisant d'un vivre heureusement, à un non vivre, et non estre totalement. Car premiement il est certain, que l'apprehension de la perte de ses biens afflige et contriste autant l'homme, que l'attente certaine, ou la jouissance et fruition presente le resjouit : toutefois ils nous veulent faire à croire, que l'apprehension de devoir estre resolu

à neant leur laisse un bien très asseuré et très plaisant, c'est à sçavoir la refutation d'une crainte et doute de maulx infinis, qui jamais ne sont à bout, et disent que la doctrine d'Epicurus fait cela, en ostant la crainte de la mort, et enseignant que l'ame se dissoult. Si doncques c'est un très doulx contentement comme ils disent, que d'être delivré de la crainte et attente de maulx et miseres sans fin, comment ne sera il moleste et grief, se sentir privé de l'esperance des biens sempiternels, et de perdre la supreme et souveraine felicité? Ainsi n'est il bon ny aux uns, ny aux autres, ains est le non estre ennemy naturel et contraire à tout ce qui est: mais ceulx à qui le mal de la mort oste les miseres de la vie, ceulx là ont pour un froid reconfort l'insensibilité, comme s'ils s'en estoient fuys: et au contraire, ceulx qui vivent en toute prospérité, et puis vienent soudain à se changer en rien, il me semble que je voy manifestement, que ceulx là attendent une fin fort redoutable, attendu qu'elle fera cesser leur felicité, par ce que la nature ne redoute pas ceste insensibilité ou privation de sentiment, comme le commancement d'un autre estre, ains la craint, pour autant que c'est une privation des biens qu'elle a presens: car de dire que ce qui se fait avec la perdition de tout ce qui est nostre ne nous touche en rien, il semble que si fait à bon esciant, par ceste cogitation et apprehension là: et n'est pas l'insensibilité qui afflige et contriste ceulx qui ne sont pas, ains ceulx qui sont, quand ils viennent à reputer le dom-

mage qu'ils reçoivent de n'estre plus, et que par la mort ils seront reduits à neant.

LXII. Car ce n'est pas le chien à trois testes, Cerberus, ny la riviere de pleurs, Cocytus, qui rendent la crainte de la mort infinie et interminée, ains est la menasse de n'estre plus rien, et de ne pouvoir jamais plus retourner en estre depuis que lon est une fois pery, par ce que lon ne sçauroit deux fois estre, et qu'il soit infiny et immuable, il se treuve donçques un mal eternel et infini qui est la privation de biens par une insensibilité, laquelle ne prendra jamais fin. En quoy il semble qu'Herodote ait esté plus sage quand il dit, que dieu ayant gousté la douceur de l'éternité, s'est monstré en cela envieux, mesmement à ceulx qui semblent estre heureux en ce monde, ausquels la volupté n'est qu'un appast et amorse de douleur, quand ils vienent à gouster ce dont ils sont privez : car quelle joye, quelle aise et quelle fruition de plaisir ne chasseroit et ne romperoit ceste imagination et cogitation de l'ame, tombant continuellement comme dans une mer vaste de ceste infinie eternité, mesmement en ceulx qui constituent tout le bien et toute la beatitude en la volupté?

LXIII. Et s'il est vrai ce que pense Epicurus arriver à la plus part des hommes, de mourir en douleur, il n'y a certainement plus de moyen de reconforter la crainte de la mort, qui nous meine par de griefs maulx à la privation et perdition du souverain bien : et neantmoins ils ne cessent jamais de combattre à l'encontre de cela, voulans à toute

force contraindre les hommes de croire que c'est un bien d'eschapper et eviter le mal, et neantmoins estimer que ce ne soit point de mal que d'estre privé de biens. Ils confessent bien que la mort n'a plus ny joye ny esperance aucune, ains que toute doulceur et tout bien nous est par elle resequé, là où en ce temps là, au contraire, ceulx qui estiment les ames estre immortelles et incorruptibles s'attendent d'avoir et de jouir de plusieurs grands et divins biens, et que par grandes revolutions elles converseront tantost en la terre, tantost au ciel, jusques à ce qu'elles viendront avec la generale resolution du monde universel avec le soleil et le lune s'enflammer en un feu spirituel et intellectuel.

LXIV. Epicurus oste et retrenche aux hommes ceste grande place da tant et de si grandes voluptez, et en abolissant toute l'esperance que lon doit avoir en l'aide et faveur des dieux, il estainct en la vie contemplative le desir de sçavoir et apprendre : et en l'active, le desir de se faire valoir et d'acquerir gloire et honneur, en restraignant et abbatant la nature à une sorte de joye fort estroicte et impure, qui est la volupté de la chair, comme si elle n'estoit point capable de plus grand bien, que d'eviter le mal.

OBSERVATIONS
SUR LES APOPHTHEGMES
DES LACÉDÉMONIENS.

CHAPITRE II, pag. 27. Ce fut pour secourir Tachos contre Artaxerce Mnémon, qu'Agésilas passa en Égypte à l'âge de près de quatre-vingt ans, dans la cent-quatrième olympiade, selon Diodore de Sicile et Cornelius Nepos; et Plutarque le dit aussi lui-même dans la vie d'Agésilas. Diodore de Sicile ajoute que Tachos ayant voulu marcher à la tête de ses troupes, malgré les avis d'Agésilas qui lui conseilloit de demeurer dans ses états, pendant l'absence du roi, Nectanébus son cousin, à la sollicitation de son père, que Tachos avoit nommé son lieutenant en Égypte, se révolta, et entraîna les Égyptiens dans son parti. Tachos effrayé s'enfuit vers le roi de Perse, qui lui pardonna de s'être voulu affranchir de sa souveraineté, et le renvoya en Égypte, en lui confirmant l'autorité royale. Nectanébus marcha contre lui, continue Diodore, et l'enferma dans une ville, dont il forma le siége. Mais une sortie ménagée à propos, et conduite avec vigueur, mit les deux rois en liberté; Tachos remonta sur son trône, et combla Agésilas de présens. Le roi de Lacédémone s'en retourna vers sa patrie par le canton de Cyrène; mais il mourut en chemin. Tel est le récit de Diodore, que le père Pétau a adopté. Plutarque dit au contraire qu'Agésilas, par une trahison infame, abandonna Tachos pour passer dans le parti de Nectanébus, avec qui il fit la guerre

contre son premier allié, et le dépouilla de la couronne. Bientôt parut sur la scène un troisième prétendant de la ville de Mendès. Nectanébus n'ayant osé risquer la bataille qu'Agésilas vouloit, se trouva enfermé dans une ville dont Agésilas lui procura la sortie avec un grand avantage, et bientôt se rendit absolument supérieur à son rival. Enfin une victoire complette mit Nectanébus sur le trône, et le Mendésien dans l'oubli. Entre ces deux historiens, fort postérieurs au fait dont il s'agit, puisque Diodore vivoit au tems de Jules-César et d'Auguste, et Plutarque sous les empereurs Nerva, Trajan et Adrien, plus de 140 ans après J. C. Prenons pour juge un écrivain contemporain. Xenophon, dans l'éloge d'Agésilas, ne nomme point à la vérité les personnages, mais ils seront aisés à reconnoître. Agésilas va au secours d'un roi d'Egypte contre les Perses ; ce roi est Tachos, selon Diodore, Plutarque, et Cornélius Népos. Une révolte, d'abord partielle, devient bientôt générale, le roi s'enfuit, les Égyptiens se divisent, et nomment deux rois. Agésilas, d'abord incertain, se détermine enfin pour l'un des deux : celui-ci est Nectanébus, selon Cornélius Népos, et selon Polyen, L. II, ch. I. §. 22. Il l'établit sur le trône, chasse l'autre prétendant, ennemi des Grecs, continue Xénophon : celui-ci est le Mendésien. Enfin, il le quitte pour retourner à Lacédémone, comblé de présens proportionnés à l'importance de ses services. Les récits de Diodore et de Plutarque sont donc tous deux vrais, et tous deux faux dans une partie de leurs circonstances.

Chap. VI, pag. 32. J'ai donné dans le volume précédent, un tableau chronologique des rois de La-

cédémone, d'après le père Pétau. Sur une matière si difficile, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de présenter d'abord à mes lecteurs le résultat des recherches d'un si habile chronologiste. Ceux qui ont l'ouvrage de Meursius, *de Regno Laconico*, remarqueront sans doute des différences essentielles entre les suites établies par ces deux savans. Ils souhaiteront peut-être aussi que j'eusse entrepris de les concilier, ou du moins de les discuter. J'avoue que je m'étois proposé de le faire avec toute l'étendue nécessaire dans les observations sur ce Traité, où il me sembloit que j'étois fort tenté de donner la préférence à Meursius. Mais, quand je suis venu à l'examen, j'ai d'abord reconnu un si grand nombre de méprises, par rapport aux passages des écrivains anciens, dont Meursius emprunte ses autorités; et ensuite dans ces auteurs mêmes, tant de diversités, tant de contradictions, au moins apparentes, qu'il m'a semblé impossible de démêler un semblable tissu, sans un travail très-long, très-pénible, et mûri par la combinaison la plus tranquille et la plus réfléchie. Je me contenterai donc ici de ce que la circonstance rend le plus indispensablement nécessaire. Dans l'article précédent, l'auteur de ce traité, rapporte plusieurs apophthegmes d'Agis, fils d'Archidame. J'ai observé sur quelques-uns qu'ils ne pouvoient lui convenir. En effet il est évident que celui dont il s'agit là est Agis I, fils d'Archidame II; premièrement, parce que c'étoit lui qui commandoit à la fameuse affaire de Mantinée, que nous avons rapportée d'après Thucydide, aux observations sur le volume précédent, pag. 422; secondement, parce que si cette guerre des Argiens ne peut avoir rapport qu'à lui, celle qui s'éleva de nouveau entre-eux et les La-

cédémoniens, dans la cent-septième olympiade, ne peut se rapporter au second Agis, puisque l'armée des Lacédémoniens y fut commandée, suivant Diodore de Sicile, par le roi Archidame III, fils d'Agésilas, tom. II, pag. 111; 3°. parce qu'il y est parlé de l'extrême vieillesse que tous les écrivains attribuent au premier Agis, aucun au second; enfin, parce que plusieurs des apophthegmes rapportés ici sont attribués à ce premier Agis dans les apophthegmes des rois et capitaines, chap. 60. L'auteur de cette compilation, sous le nom de Plutarque, a-t-il sçu que le second Agis, dont il va maintenant être question, fut aussi fils d'un autre Archidame; j'en fais juges ceux qui liront au commencement du ch. V, Agis le fils d'Archidame; et du ch. VI, Agis le jeune. Réparons donc son erreur, et en même-tems celle du père Pétau, et rétablissons ici ce second Agis, oublié dans sa chronologie, en prenant ce qui est convenu seulement par tous les historiens. Archidame second eut deux fils, Agis I et Agésilas. Agis I avoit laissé un fils nommé Léotychide; mais sur des soupçons que son père avoit trop autorisés, et sur-tout par les intrigues de Lysandre, Léotychide fut exclus, comme illégitime, de la couronne, et Agésilas succéda à Agis. Il eut lui-même un fils nommé Archidame (III), qui fut tué en Italie, comme nous l'avons dit dans la note I, pag. 42 de ce Traité. Celui-ci eut deux fils, Agis II et Eudamidas. Agis fut tué dans une bataille contre Antipatre (Voyez la note sur ce Traité p. 44); et Eudamidas lui succéda. Diodore de Sicile et Pausanias sont d'accord avec Plutarque dans la Vie d'Agis, sur cet article. C'est cet Agis qu'on appelle, dans ce Traité, le jeune; et c'est à lui qu'il faut rapporter

les apophthegmes que j'ai dit ne pouvoir convenir à Agis I. Mais ce n'est pas cet Agis à qui succéda Eurydamidas, dans la suite du père Pétau ; c'est le troisième dont il va être question dans l'observation suivante. Agis II devoit donc être placé dans la suite du père Pétau entre Archidame et Eudamidas, et Agis III entre Eudamidas et Eurydamidas. Quant à Archidame IV et Eudamidas II, que Meursius place entre Agis II et Eudamidas II, c'est un article qui aura besoin d'une discussion ultérieure, et que je me réserve à traiter dans des Mémoires qui auront pour objet la chronologie des rois de Lacédémone. J'avertis seulement que Meursius a appliqué à ce troisième Agis un passage de Diodore de Sicile, où il est évidemment question d'Agis II, puisque c'est l'histoire de sa mort dans le combat contre Antipatre : qu'il a confondu Cléomène III, fils de Cléombrote II, avec Cléomène II, fils de Cléombrote I ; car il oppose Diodore de Sicile, qui donne soixante-quatre ans de règne à Cléomène, et pour successeur son fils Arétas, à Polybe qui lui donne, dit-il, Agésipolis, comme formant une contradiction inconciliable, et cependant il n'y en a aucune; puisque Diodore parle en cet endroit de Cléomène II, qui eut en effet pour fils, ou petit-fils, et pour successeur Aréus, celui dont le fils Acrotatus combattit avec tant de gloire contre Pyrrhus et contre Cléonyme que Pyrrhus prétendoit mettre sur le trône de Sparte, dont il avoit été exclus par un jugement du sénat ; d'où il suit que mal à propos Plutarque le nomme roi de Sparte dans la Vie de Pyrrhus, Ch. LX, puisqu'il ne porta jamais la couronne: Polybe au contraire parle de Cléomène III, trois ans après la mort duquel on nomma, dit Polybe, Agési-

polis, pag. 340. Enfin je ne doute pas que l'Archidame dont Meursius trouve le nom dans ce même endroit de Polybe, et dont il fait son quatrième Archidame, fils d'Eudamidas, et neveu du second Agis, ne soit le frère d'Agis III dont parle Plutarque dans la Vie de Cléomène, que celui-ci fit revenir de son exil pour le mettre à la place d'Agis, mais que les éphores assassinèrent aussitôt dans la crainte qu'il ne vengeât sur eux la mort de son frère.

Chap. II, pag. 33. Agis III ne fut pas le dernier roi de Sparte. Cléomène n'ayant pu sauver Archidame de la scélératesse des éphores, ou peut-être même le leur ayant abandonné, car Plutarque laisse la question indécise, mit sur le trône Eurydamidas, fils d'Agis. Mais il le fit bientôt empoisonner, et donna la couronne à Epiclidas son propre frère, que Polybe et Plutarque appellent *Euclidas*. Il commandoit une partie de l'armée des Lacédémoniens dans la fameuse journée de Sellasie, suivant Polybe, pag. 160, et selon Plutarque, dans la Vie de Philopœmen, p. 13, tome IV. Trois ans après la mort de Cléomène, on nomma à sa place Agésipolis, et à la place d'Epiclidas, Lycurgue.

Chap. XLVIII, p. 62. Voici la généalogie de cette famille tirée d'Hérodote, Livre VIII, ch. 131. Hercule, Hyllus, Cléodée, Aristomachus, Aristodème, Proclus, Euryphon, Prytane, Polydecte, Eunome, Charillus, Nicandre, Théopompe, Anaxandride, Archidame; Anaxilaüs, Leutychide ou Léotychide, Hippocratide, Agésilas, Ménare, Leutychide, qui dépouilla Demaratus. *Ib.* L. VI, ch. 65 et 67.

Chap. XLIX, pag. 63. Quant à celui-ci, je ne le connois pas, et je ne prendrai pas la peine de le rechercher. Si Ariston avoit eu un autre fils que Dématus, quand celui-ci fut exclus de la couronne, sous prétexte d'illégitimité, le sceptre auroit été mis infailliblement entre les mains de son frère, et on n'auroit pas nommé Léotychide, fils de Ménare, qui n'étoit que son parent; les loix de Sparte n'étoient pas encore assez affoiblies pour qu'on les eût violées dans un point si essentiel.

Chap. LIII, pag. 74. C'eût été une turpitude de moins, si ce qu'on dit ici étoit vrai, mais cela est absolument faux. D'abord les chœurs qui exécutoient ces danses étoient composés de garçons et de filles, et les étrangers mêmes n'étoient pas exclus de ce spectacle. (V. Meursius *Miscell. Lacon.* pag. 151). En second lieu, il faut expliquer ce qu'on doit entendre ici par mariage; car ce n'étoit pas ceux qui refusoient de se marier qu'on notoit de cette espèce d'ignominie, mais ceux qui refusoient de donner des enfans à la république. J'ai observé dans mon ouvrage sur les loix de Lycurgue, d'après les textes mêmes de ses loix, qu'on avoit droit à Sparte de n'être pas marié, pourvu qu'on fût un citoyen honnête; alors il étoit permis d'emprunter la femme d'un autre, et de la garder avec soi pendant le tems dont on convenoit; et par cette espèce de mariage *interim*, l'emprunteur satisfaisoit à la loi et obtenoit des enfans qui lui appartenoient légitimement. De la même manière un homme honnête, qui n'avoit point d'enfans, pouvoit s'en procurer en mettant pour quelque tems sa femme entre les bras d'un ami qui devenoit père pour le compte du mari.

Quant à ce qu'on lit à la page suivante sur la précaution prise par Lycurgue, pour déterminer à ne considérer que la vertu dans le choix d'une épouse, il faut se souvenir que l'usage étoit à Sparte, d'enfermer à certaine époque les jeunes hommes et les jeunes filles à marier, dans une grande salle parfaitement obscure, où chacun devenoit nécessairement le mari de la première fille dont il rencontroit la main. Voyez Meursius, page 168. Je fais compliment de bon cœur à ceux qui auront l'imagination assez vive pour se persuader que ce choix évidemment conduit par l'ignorance et le hazard, dût néanmoins toujours tomber sur la personne la plus propre à rendre son mari heureux par sa vertu et les rapports d'esprit, de sentiment, de caractère. Pour moi je crois que l'Histoire ne se devine pas, et que ce n'est pas d'après les mémoires de son imagination, mais d'après les monumens des anciens qu'il faut l'écrire.

Chap. LVIII, pag. 84. Le savant Corsini, dans sa table des Vainqueurs olympiques, a placé très mal à propos ce Pausanias, fils de Cléombrote, d'après l'autorité trop fragile de ce traité, qui n'est certainement pas de Plutarque : la date de sa victoire est incertaine, dit cet habile chronologiste, mais je la crois antérieure à la quatre-vingt-neuvième olympiade. Cette conjecture est détruite sans réplique dans la note que nous avons mise sur ce chapitre, pag. 83; et cette victoire ne peut regarder absolument que Pausanias, fils de Plistonax. Mais l'auteur de ce Traité sera-t-il regardé par quelqu'un comme un garant fort sûr ? Je n'en crois rien.

Chap. LXIX, pag. 118. Ces mots : *où se tenoit*

l'assemblée des états de la Grèce, ne sont pas dans le grec. Amyot les a ajoutés pour mieux désigner l'endroit dont il a cru qu'il étoit question ici; et peut-être il n'est pas absolument incroyable que ce soit Pyle même, dont il n'étoit pas permis à Sparte qu'un jeune homme sçût le chemin. On vient de voir Sciraphidas condamné à l'amende, parce qu'il étoit assez bon pour souffrir des injustices de ses concitoyens. Après cela, tout est probable. Cependant pour ne pas m'exposer au reproche de prêter volontiers un ridicule de plus aux Spartiates, parce que j'ai le malheur, selon l'expression d'un écrivain célèbre, et dont je fais d'ailleurs profession de respecter les talens, d'être du nombre de ces petites gens, qui n'ayant pas l'esprit de comprendre la sagesse des loix de Lycurgue, ont eu la témérité de la blâmer, et que je n'ai jamais eu une haute opinion des vertus des Lacédémoniens, le courage excepté, je vais hazarder une conjecture qui donneroit à ce passage un sens raisonnable. Πυλάια est en anatomie une partie des intestins, le milieu du foie, dit le Scholiaste de Démosthène sur le discours de la Couronne; c'est comme la porte et le récipient de la bile, pour emprunter les termes d'Euripide, Electr. v. 828. C'est de là peut-être que Plutarque appelle πυλαιαν παντοδαπὴν, *colluviem omnimodam*, mauvais ouvrage rempli d'inepties et d'absurdités de tout genre, l'Histoire de Ctésias, au commencement de la Vie d'Artaxerce. Il pourroit donc bien se faire qu'il y eut eu à Sparte, ou au dehors de la ville, un lieu à qui on eût donné ce nom, à cause de l'usage auquel il étoit destiné, ou de l'espèce de gens qui le fréquentoient. Or, cela supposé, il ne devoit pas être pardonnable à un jeune homme d'en savoir le

chemin, parce qu'un tel lieu ne devoit pas être un sujet de conversation dans une famille honnête ; mais pour l'assemblée des Amphictions, où les Lacédémoniens envoyoient des députés, il étoit trop simple qu'un jeune homme en eût entendu parler à son père ; il ne pouvoit même guère en savoir le chemin que de cette manière, et s'il étoit possible qu'il y eût eu quelque indiscrétion à l'en instruire, ce n'étoit pas lui qui devoit en être puni.

Sur les vertueux Faits des Femmes.

Chap. II, p. 133. Meursius donne à la tête de l'ouvrage de Nicomaque le Pythagoricien, la liste de plusieurs hommes célèbres de ce nom, entre lesquels il a oublié le père d'Aristote, ce qui est d'autant plus étonnant qu'il n'a pas oublié le fils du philosophe, appellé Nicomaque comme son aïeul. Quant à celui dont il s'agit ici, ce fut un peintre fameux, qui eut pour disciple Corybas, autre peintre célèbre ; Nicomaque et Parrhasius furent des premiers qui employèrent la céruse brûlée, dont Nicias avoit inventé l'usage, ainsi que nous l'avons dit d'après Pline, page 832.

Ibid. Entre les prophêtes, dit Pausanias, furent fameux, Euclus de Cypre, Musée Athénien, fils d'Antiophemus, Lycus, fils de Pandion, et Bacis Béotien. Celui-ci avoit, entr'autres oracles rapportés par Pausanias, annoncé les guerres des Perses. Pausanias, pag. 828, 832.

Chap. XII, p. 147. Il faut lire, *du bourg de*

Brauron, comme on le trouvera écrit dans les Questions grecques, ch. XXI. C'est un bourg de l'Attique, assez voisin de Marathon, dit Pausanias dans ses Attiques, où Iphigénie déposa jadis la statue de Diane qu'elle avoit apportée de la Tauride, et qui fut depuis surnommée *Brauronienne*. Des habitans de Lemnos enlevèrent un jour quelques femmes de ce canton, et ce fut sans doute en mémoire de cet enlevement, que dans les Bacchanales qui s'y célébroient l'usage s'étoit perpétué d'enlever des femmes publiques. Voyez Hesych. et Suidas *in voce*. Cette statue de Diane fut dans la suite prise et emportée par Xerxès. Voyez Pausanias *in Arcad*.

Ibid, pag. 149. Dans les Questions grecques, il n'est parlé que de deux personnes, Pollis et son frère, ce qui me fait penser, comme chose certaine, que le mot qu'Amyot a traduit ici comme un nom propre, *Adelphus*, n'est que le mot grec qui signifie frère, et qu'il faut lire par conséquent ici, Pollis et son frère Crataidas.

Chap. XIII, pag. 152. Nymphis, fils de Xénagore, de la ville d'Héraclée de Pont, vivoit sous le règne de Ptolémée Evergète; il écrivit l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs jusqu'à son époque; il avoit indépendamment composé un ouvrage sur Héraclée, et un Périple de l'Asie, cités par Athénée, L. XII et XIII.

Sur la consolation à Apollonius.

Chap. IX, pag. 214. Amyot a confondu deux frag-

mens qui sont à la suite l'un de l'autre ; il falloit traduire : « C'est pourquoi Euripide disant ; *la ri-*
« *chesse n'est jamais solide, mais elle est éphé-*
« *mère. Et combien il faut peu de chose pour nous*
« *renverser : un seul jour peut précipiter l'un dans*
« *l'abyme, et élever l'autre au plus haut degré.*
« Démétrius de Phalère observe que tout cela étoit
« bien, mais que ce seroit encore mieux s'il avoit
« dit : *un seul moment*, au lieu, *d'un seul jour* ». C.

Chap. XLII, pag. 247. Troïle, fils de Priam, fut tué dans sa première jeunesse en combattant contre Achille par une témérité impardonnable, puisqu'il étoit dans les décrets du destin que Troie ne pouvoit être prise tant qu'il vivroit. Le texte de Plutarque me paroît altéré dans ce passage. Amyot a traduit, selon la conjecture qu'il a cru la plus probable, et qui me semble aussi fort raisonnable. Il falloit en effet que Troïle supportât bien impatiemment le siége de sa patrie, pour s'exposer, afin de le faire finir, à perdre une vie dont dépendoit le salut de son père et de tout le royaume. *Vauvilliers.* Ce passage est très-certainement corrompu, et si je ne puis pas le rétablir quant aux mots, je crois pouvoir assurer que le sens doit être à-peu-près ainsi : « Troïle, dans la vérité, a
« beaucoup moins pleuré que Priam. Et celui-ci s'il
« étoit mort lorsque sa puissance étoit encore floris-
« sante, et qu'il étoit dans la plus grande prospérité,
« ne se seroit pas laissé aller à toutes ces lamenta-
« tions qu'il fit en voulant engager son fils Hector à
« se retirer du combat contre Achille ». Le commencement est sans doute un vers de Callimaque. Cicéron dit en effet : *Tusculanæ Disputationes*, Liv. I, chap.

chap. 39. *Quamquam non male ait Callimachus, multò sæpius lacrimasse Priamum, quam Troïlum.* Il paroît en effet par ce que dit Homère dans l'Iliade, Liv. XXIV, v. 257, que Troïlus avoit été tué dès les commencemens du siége. *C.*

Sur le Traité des Délais de la Justice divine.

CHAP. II, pag. 295. Il ne peut être question de Cypre dans une guerre des Messéniens et des Lacédémoniens, c'est-à-dire, de deux peuples habitant l'intérieur du Peloponnèse. Il est inconcevable que cela n'ait pas arrêté Amyot. La troisième année de la seconde guerre de Messénie, les Messéniens furent battus auprès de la Grande-Fosse par la trahison d'Aristocrate, que les Lacédémoniens avoient acheté à prix d'argent, selon Pausanias, page 321. Il faut donc lire dans le texte τάφρῳ au lieu de Κύπρῳ, et c'est la correction de Xylander. M. Reiske aime mieux lire κάπρῳ, auprès du sanglier; et en effet on lit dans Pausanias, qu'un an à-peu-près avant la bataille de la Grande-Fosse, il y en avoit eu une autre en ce canton, où les Messéniens avoient eu l'avantage; mais il n'y eut dans celle-ci aucune trahison d'Aristocrate; ainsi pour adopter cette correction, il faut supposer un laps de mémoire dans Plutarque, qui auroit confondu les deux objets, ou une méprise de quelque correcteur qui aura fait le savant mal à propos, ce qui n'est pas rare. Au reste cette seconde guerre de Messénie, commencée 38 ans après la fin de la première, la quatrième année de la vingt-troisième olympiade, selon Pausanias, fut terminée, selon lui, par la prise d'Ira; la première année de la vingt-huitième.

Le père Pétau a cru devoir corriger ici le texte de Pausanias ; mais le P. Corsini le justifie dans ses Fastes Attiques, T. III, pag. 31 et 32, 37 et 38.

Chap. III, pag. 297. *Car tout ainsi comme en chantant*, etc. Il faut lire dans le texte d'après la correction de Reiske, καθάπερ γὰρ ἵππον ἡ παραχρῆμα τὸ πταῖσμα καὶ τὴν ἁμαρτίαν διώκουσα πληγὴ κ. τ. λ. Et traduire: « de même qu'un coup d'éperon, ou de fouet donné « à un cheval, immédiatement après qu'il a bronché « ou fait quelque faute, le corrige et le redresse, là « où les tiraillements, les coups et les cris qui se font « après quelques temp, semblent faits plutôt pour « toute autre chose que pour l'instruire, et à cette « cause, ils le chagrinent et ne l'instruisent point ». Cette correction se trouve dans l'édition de Reiske, que Brotier et Vauvilliers citent souvent, ils auroient du, ce me semble, la remarquer. *C.*

Chap. XI, pag. 305. Gélon monta sur le trône de Syracuse 491 ans, et son frère Hiéron lui succéda 478 ans avant J. C. Il est vrai, comme l'a bien remarqué M. Reiske, que Diodore de Sicile ne fait aucune mention de cet article dans les conditions qu'il rapporte du traité de paix entre Gélon et les Carthaginois, et qu'on voit clairement par son récit, L. XX, pag. 415, qu'au tems d'Agathocle, 310 ans avant J. C. ils n'avoient pas cessé d'immoler des enfans à Saturne. Mais cela n'est pas inconciliable avec ce que dit ici Plutarque, puisque Diodore observe qu'au lieu de leurs enfans, c'étoient des enfans achetés qu'ils sacrifioient. C'étoit ainsi qu'ils avoient peut-être trouvé moyen d'éluder le traité, pour satisfaire à leur supers-

tition. Mais à l'époque que je viens d'indiquer, ayant été battus deux fois par Agathocle, ils crurent leurs dieux offensés par cette supercherie, et recommencèrent à égorger leurs enfans, en prenant de grandes précautions pour éviter toutes substitutions.

Chap. XIV, pag. 309. Il me semble, quoi qu'en dise M. Reiske, qu'il n'y a ici aucune difficulté. Il ne paroît pas probable que ce passage se rapporte à Périandre d'Ambracie. Le nom de Périandre seul désigne trop naturellement le fameux tyran de Corinthe, compté par quelques-uns au nombre des sept sages. L'idée de Plutarque est fort claire : si Périandre eût été puni de l'ambition qui l'engagea à régner, à moins que sa punition n'eût ét différée fort long-temps, il n'auroit pas fait le bien qu'il a fait pendant un long règne.

Chap. XV, page 310. Denys tyran de Sicile, étoit fils d'uu ânier, Agathocle d'un potier de terre. Herméas qui fut tyran d'Aterne, ville de Thrace, étoit eunuque, et avoit été esclave. Porus, roi de l'Inde, fils d'un barbier. Bradillys, qui devint général des Illyriens, avoit été charbonnier; Orthagoras, tyran de Sicyone, cuisinier. *Hellad. apud Meurs.* T. VI, page 295. Son époque n'est pas aussi inconnue que le croit M. Reiske. Le sceptre dont il s'étoit emparé à Sicyone resta dans sa famille pendant cent ans, et Clisthène étoit un de ses descendans, dit Aristote, *de Republ.* L. V, ch. 12. Myron étoit fils d'Andrée, dit Hérodote, L. VI, ch. 126. Il remporta, selon Pausanias, une victoire à la course des chars dans la trente-troisième olympiade. Clisthène étoit contemporain

de Solon, Orthagoras étoit donc vraisemblablement père d'Andrée, qui lui succéda, et il vivoit par conséquent vers la vingtième olympiade, et sa domination finit en la personne de Clisthène qui vivoit vers la quarante-cinquième olympiade, parce qu'il n'eut, sans doute, qu'une fille nommée par Hérodote Agarista, qui fut mariée à Mégaclès, riche Athénien, fils d'Alcméon. Voyez Hérodote, L. V, ch. 67, et L. VI, ch. 126.

Chap. XVI, pag. 311. Phlegyas, père de Coronis, mère d'AEsculape, avoit pillé le temple de Delphes. Voyez Pausanias, Liv, IX, ch. 36, et Liv. X, chap. 7. Quoique ce pillage eut été un très-grand malheur, il vaut cependant mieux, dit Plutarque, que cela soit arrivé, que si Phlegyas n'avoit pas existé, il n'auroit pas en effet donné le jour à Coronis, et AEsculape ne seroit pas né. Quant à Ulysse, on sait qu'Anticlée sa mère, étoit fille d'Autolycus, fils de Mercure, et célèbre dans l'art de dérober qu'il tenoit de son père. Or suivant une ancienne tradition rapportée par Eustathe dans ses commentaires sur l'Odyssée, pag. 1899, ligne 39, édition de Rome. C'étoit Autolycus qui avoit volé les boeufs et les chevaux d'Iphitus, et il les avoit vendus à Hercule; on sçait quels furent les malheurs qui s'ensuivirent de-là, savoir, le meurtre d'Iphitus par Hercule, et la destruction de la ville d'OEchalie. Plutarque dit de même, qu'il vaut mieux que ces malheurs soient arrivés, que si Autolycus n'avoit pas existé: en effet, Ulysse n'auroit pas existé non plus. M. Wyttembach ne s'est pas rappellé de la tradition à laquelle Plutarque faisoit allusion dans ce dernier passage. *C.*

CHAP. XIX, p. 314. Il me semble que le savant Vossius s'est un peu trompé sur ce nom d'Hérodicus. Dans son ouvrage sur les historiens Grecs, pag. 98 et 202, il paroît qu'il ne reconnoît que deux personnages de ce nom. Or je crois évidemment en appercevoir trois. 1°. Le médecin de Selybrée ou Selymbrée, ville de Thrace sur la côte de la Propontide, c'est celui dont il s'agit ici. Il étoit frère de Gorgias de Léontium, ville de Sicile, selon Suidas, à l'article Gorgias. Hippocrate fut son disciple, comme le dit le même Suidas, à l'article Hippocrate. Voilà son époque fixée ; car Hippocrate nâquit la première année de la quatre-vingtième olympiade. Aristote, au second livre de la Rhétorique, ch. 23, à la fin, rapporte quelques bons mots d'un Hérodicus à Thrasymaque et Pôlus. Or Thrasymaque de Chalcédoine fut disciple d'Isocrate, né dans la quatre-vingt-sixième, et de Platon, né dans la quatre-vingt-septième olympiade ; et cet Hérodicus, dit le Scholiaste, étoit un historien Athénien. Voilà donc un second Hérodicus, et une seconde époque. Enfin, Héraclide de Pont cite plusieurs ouvrages d'un Hérodicus, surnommé *Cratétéen*, parce qu'il étoit disciple du grammairien Cratès. Cratès étoit contemporain du fameux Aristarque avec qui il eut même des démêlés fort vifs, comme on le voit à l'article d'Aristarque dans Suidas. Aristarque florissoit vers la cent quarante-huitième olympiade, et fut instituteur de Ptolémée Physcon, fils de Philométor. Cette troisième époque est incontestable. Voilà donc trois Hérodicus qu'il n'est pas possible de confondre.

Ibid, pag. 315. Comme les commentateurs n'ont rien dit sur ce passage, dont l'explication tient à un

usage des Romains assez peu connu, je crois devoir entrer dans quelques détails. On sait qu'ils faisoient servir à leurs amusemens, les supplices même des criminels, et que de les voir déchirer par des bêtes féroces, étoit un des plaisirs ordinaires des jeux du cirque. Mais ceci fait allusion à un rafinement de barbarie dont on trouve quelques traces dans les anciens, et que je ne puis qu'indiquer ici. Ils faisoient remplir dans des pantomimes tragiques, par des criminels destinés à la mort, des rôles tels que celui d'Hercule sur le mont Æta, de Créüse lorsque Médée la fit périr, de Prométhée sur le mont Caucase, et ils se donnoient le plaisir de voir ces événemens représentés avec une horrible vérité. Nous voyons dans Martial. *Spectaculorum Liber*, épig. 7, un certain Lauréolus, jouer le rôle de Prométhée, excepté qu'il étoit déchiré par un ours, au lieu de l'être par un vautour. épigr. 11. Un autre représenter Orphée déchiré par les Bacchantes, le rôle de ces dernières étoit joué par des ours. Tertullien dit à ce sujet dans son apologétique, ch. 15, *et ipsos deos vestros, noxii sæpe induunt. Vidimus aliquando castratum Atyn illum deum ex Pessinunte : et qui vivus ardebat, Herculem induerat, risimus et inter ludicras meridianorum crudelitates, Mercurium mortuos cauterio examinantem.* « Vos dieux même, sont « souvent représentés par des criminels ; nous avons « vu en effet quelques fois, Athys, ce dieu de Pessinonte, chatré sur le théâtre. Un autre qui brûloit « tout vivant, représentoit Hercule. Enfin n'avons-« nous pas ri, au milieu du spectacle atroce des gla-« diateurs qui se battent à midi, en voyant Mercure « aller avec une baguette de fer rouge, examiner si

« ceux qui étoient tombés étoient réellement mort ». C'est sans doute de quelque représentation pareille que parle Plutarque, et je crois que ce sont ces robes, que Juvenal entend par les mots *tunica molesta*, Satyre VIII, v. 235. *C.*

CHAP. XXIII, pag. 322. Léotychide régna à Lacédémone après Démarate, qu'il chassa à l'instigation de Cléomène, roi de l'autre branche. Il fut chassé lui-même ensuite, et se retira à Tégée, où il mourut. L'un et l'autre vivoient à l'époque de l'expédition de Xerxès, c'est-à-dire, dans la soixante-quinzième olympiade. Glaucus vivoit trois générations avant, dit Léotychide dans un discours qu'Hérodote lui fait tenir aux Athéniens, L. VI, pag. 477. Trois générations font cent ans. Glaucus vivoit donc vers la cinquantième olympiade. Pausanias lui donne le titre de roi; mais Gronovius et Wesselingue ont pensé avec raison que cette épithète devoit être regardée comme une addition de copiste, parce qu'on ne trouve rien ailleurs de cette prétendue royauté; et en effet, s'il avoit été roi, Léotychide ne se seroit pas exprimé de cette manière : Il y a trois générations qu'il vivoit à Sparte un homme nommé Glaucus. Sur la réputation de sa probité, un habitant de Milet lui mit en dépôt la moitié de sa fortune; ses enfans étant venus la redemander, Glaucus déclara qu'il n'en avoit aucun souvenir, leur donna rendez-vous à quatre mois, et alla consulter l'oracle, pour savoir s'il pouvoit s'approprier cette somme par un faux serment. Sur sa réponse il rendit le dépôt. Mais il mourut bientôt lui-même, et sa race fut promptement éteinte, suivant la menace de l'oracle. *Herod. loco cit.*

Chap. XXVI, pag. 325. Branchus, descendant de Machærus, qui avoit tué à Delphes Pyrrhus, fils d'Achille, fut aimé d'Apollon, et présida à l'oracle et au temple que ce dieu avoit à Milet, dans le lieu appellé *Didyme*. Les Branchides livrèrent dans la suite tous les trésors de ce temple à Xerxès, et s'enfuirent avec lui en Asie, où il les établit dans une ville de la Sogdiane, qu'Alexandre, vainqueur de Darius, détruisit en haine de leur trahison et de leur sacrilége.

Ibid. Il y a plus de 1300 ans entre Hercule et Plutarque, qui vivoit sous les empereurs Trajan et Adrien. Phénée est une ville de l'Arcadie. Entre elle et Nonacris étoit la fontaine appellée *Styx*. Dans ce canton croissoit, dit Pline, L. XXV, ch. 4. une herbe souveraine contre tout poison; que les dieux appelloient *Môly*, selon Homère. Odys. L. XX, v. 305.

Chap. XXVII, pag. 327. Il y a dans le grec, *Quand on célébroit les Theoxenies:* ce qui ne signifie point, comme l'a rendu Amyot; *la feste de ceulx qui ont autrefois receu les dieux dans leur maison*. On célébroit à Athènes une fête de ce nom, en l'honneur des dieux étrangers, mais ce n'est pas de celle là qu'il s'agit ici; il paroît en effet qu'elle se célébroit à Delphes, et d'après ce que dit Athenée, Liv. IX, pag. 372, il paroîtroit qu'elle avoit rapport à l'arrivée d'Apollon et de Latone sa mère dans leur païs. *C.*

Ibid.; pag. 328. Ces Philtiades ont bien l'air d'être un nom corrompu, au lieu des Ophéltiades, c'est-à-dire, des descendans d'Opheltès, fils d'un roi de Thèbes au tems de la guerre de Troie. Plutarque, au

commencement de la Vie de Cimon, fait venir cet Opheltès de la Thessalie, où il régnoit, dit-il, conduisant avec lui son peuple sous les auspices d'un devin nommé *Peripoltès*. Mais Pausanias ne connoit point cette colonie de Peripoltès. Selon lui, après la mort d'OEdipe, ses deux fils s'étant tués dans un combat singulier, Laodamas succéda à son pére Étéocle sous la tutèle de Créon. Les Argiens revinrent attaquer Thèbes pour la seconde fois. C'est la guerre connue sous le nom des *Epigones*, c'est-à-dire, enfans de ceux qui avoient été vaincus dans la première guerre. Londamas vaincu s'enfuit en Illyrie, et le sceptre fut donné par les vainqueurs à Thersandre, fils de Polynice. Il commanda les troupes de Béotie, dans l'armée des Grecs, lorsque croyant aller à Troie, ils abordèrent dans la Mysie, faute de connoissance du pays; Thersandre y fut tué par Télèphe, et son fils Tisamène étant encore trop jeune, les Thébains choisirent pour chef Pénéléus, Béotien, fils d'Hippalcime, selon Diodore de Sicile; et ce Pénéléus est en effet nommé par Homère comme commandant les troupes des Thébains, dans le dénombrement de l'armée des Grecs: Pénéléus fut tué par Eurypyle, fils de Télèphe, et Tisamène fut mis sur le trône. Mais son fils Autesion ayant été contraint par un oracle de s'exiler de Thèbes, pour se retirer chez les Doriens; on nomma à sa place Damasichthon, fils d'Opheltès et petit fils de Pénéléus. Damasichthon eut pour fils et pour successeur Ptolémée, et celui-ci Xanthus, qui fut tué en trahison par Andropompe, et les Thébains substituèrent dès ce moment l'oligarchie à la monarchie. Tel est le récit de Pausanias, *in Bœot.* pag. 722 et 723. Opheltès étoit donc, selon lui, Béotien, fils

de Béotien, et non pas roi de Thessalie. Or Pausanias est en cela d'accord avec Homère, et avec Diodore de Sicile : combien d'autorités contre Plutarque?

Ibid, page 329. Cassandre, successeur d'Alexandre, aida ce Lacharès à s'emparer de la tyrannie d'Athènes, où il tenoit précédemment, dit Pausanias, un rang distingué. Il ne se soutint que pendant quatre ans, tout au plus, depuis la deuxième année de la cent-vingtième olympiade, époque de son usurpation, jusqu'à la première année de la cent-vingt-unième, où il fut chassé par Démétrius, fils d'Antigonus, et s'enfuit dans la Béotie avec l'or qu'il avoit pris dans la citadelle, et celui qu'il avoit détaché de la statue de Minerve; ce qui fut la cause de sa mort. Les habitans de Coronée le tuèrent pour s'emparer de ses richesses.

Chap. XXXVI, pag. 338. Il y a dans toutes les éditions Οὐδεὶς ἂν ἀγαπήσειεν αὖθις ἐπὶ ταῖς τοῦ Διὸς τιμαῖς, ἄδικον γενέσθαι καὶ ἀκόλαστον. Comme cela n'a pas beaucoup de liaison avec ce qui précède, tous les éditeurs ont mis des astériques avant cette phrase, pour marquer qu'il y avoit une lacune. M. Wyttembach les a supprimés dans sa dernière édition; il propose cependant d'ajouter quelques mots pour completter le sens. Mais il n'y a besoin de rien ajouter; il suffit de lire : Οὐδεὶς ἂν ἀναπείσειεν αὖθις κ. τ. λ. Je dois cette correction à mon cher et savant ami le D. Coray, Amyot a très bien deviné le sens que devoit avoir ce passage, et il n'y a rien à changer à sa traduction. *C.*

Chap. XLVI, pag. 352. Il faut traduire ainsi le

passage suivant, d'après la correction de Reiske, que M. Wyttembach a adoptée dans son édition. « Là où « il y a du bleu, c'est signe que de-là a esté escurée l'in- « temperance et dissolution ès voluptés, a bien long- « temps et avec grand peine, la malveillance et l'en- « vie jettent autour d'elles cette couleur violette et « livide, de même que la seiche rend son encre. En « effet, les vices de l'ame entraînée par les passions, « et entraînant elle-même le corps, lui donnent pen- « dant la vie toutes ces couleurs; et le but des châ- « timens et des purifications qu'elle subit ici, est de « les faire disparoître de manière à ce qu'elle devienne « resplandissante, et d'une seule couleur : mais tant « que quelqu'une de ces couleurs reste, etc. *C.*

Chap. LI, pag. 360. Il y a dans le texte : Αὐτὸ δ' ὥσπερ ὑπὸ σύελγγος ἐξαίφνης ἀπωσθέντα πνεύματι νεανικῷ σφόδρα καὶ βιαίῳ, τῷ σώματι προσαποτεῖν. M. *Schneider*, dans ses notes sur les *dits mémorables de Socrate, par Xénophon*. Leipsick, 1801, *in-8°*, p. 175, propose comme une conjecture certaine, de lire : ὑπ' Ἴυγγος au lieu de ὑπὸ σύελγγος. Mais alors je voudrois bien qu'il m'expliquât à quoi peuvent se rapporter les mots πνεύματι νεανικῷ σφόδρα καὶ βιαίῳ. En voici une qui me paroît bien préférable, elle est de M. Courier, capitaine d'artillerie, également versé dans les mathématiques et dans la connoissance de la langue grecque, et de qui nous espérons un travail sur les machines de guerre des anciens. Il croit qu'il faut lire : ὑπὸ σύελιγγος ἐξαίφνης χαλαθέντα. σύελιγξ est suivant lui une machine à vent dont on se servoit, comme on fait encore aujourd'hui, pour lancer un projectile au moyen de l'air comprimé. Quant à la signification du mot χαλαθέντα. H. Etienne cite dans son

Thrésor, tom. III, pag. 1193, ces mots d'un auteur inconnu, *χασθεὶς λίθος ἐκ τοῦ πετροβόλου*. Ce qui ne peut s'expliquer autrement que : *une pierre lancée par une machine*. Je ne crois donc pas qu'il puisse y avoir le moindre doute sûr la vérité de cette conjecture. Alors il faut traduire : « et il se sentit soudaine-« ment lancé, comme s'il eut été soufflé par un vent « fort et violent dans une sarbatane ». *C.*

Sur le Traité contre la Doctrine d'Epicure.

Chap. X, pag. 405. Comme ce passage n'offre aucun sens dans le grec, ni dans la traduction, je crois qu'il faut adopter la conjecture proposée par M. Wyttembach, et lire : *οὐδὲ, ἅπερ ἔσκωπτε αὐτὸν Καρνεάδης περιέποντα*. Et traduire : « Il n'est pas vraisemblable que « ceux qui sont modestes et continents, s'arrêtent à « de pareilles pensées, ni qu'ils se fassent répondre « comme d'après un registre, ce dont Carnéade le « railloit, à ces questions : combien de fois ai-je cou-« ché avec Hédia ou avec Léontium ? ou ai-je bu « du vin de Thasos? A combien de fêtes du vingtième « du mois, ai-je fait grande chère » ? *C.*

Chap. XXIV, pag. 421. Cette phrase est très obscure et ne présente pas d'idée vraie. Elle semble signifier qu'Archimède avoit reconnu que les arcs des cercles suivent la même proportion que les angles. Mais ce principe élémentaire étoit connu long-temps avant lui. Je crois donc que Plutarque a voulu dire, mais fort mal exprimé, qu'Archimède avoit imaginé le premier de regarder le diamètre du soleil comme la corde d'un cercle d'écrit par le rayon visuel, et que

cette remarque l'avoit conduit à prouver que l'angle sous lequel il voyoit le diamètre du soleil étoit d'un demi-degré.

Chap. XXIX, pag. 429. Il y a dans le grec : « Quand « ils enqueroient la cause, pourquoi c'est que de deux « tuyaux de flûtes égaux en longueur, celui qui est « le plus étroit rend le son le plus grave ». Comme tout ce passage est corrompu, je crois qu'il faut lire ici ὀξύτερον au lieu de βαρύτερον. et traduire : « Celui « qui est plus étroit rend le son plus aigu ». Personne n'ignore en effet que les instrumens à vent rendent un son plus aigu à mesure qu'ils diminuent en grandeur. Le reste du passage est aussi corrompu, mais on a trop peu de connoissance sur les instrumens de musique des anciens pour pouvoir le corriger. *C.*

Fin des Observations.

EXPLICATION des Médaillons et Monumens Antiques de ce Volume.

1. PINDARE, poëte grec, d'après l'ouvrage intitulé : *D. Petavii Rationarum Temporum*, édition de Leyde, 1710, 2 vol. *in*-8°. T. I, p. 85; *Plutarque*, T. XVI, p. 225.

2. ÉPICURE, tiré également de l'Histoire chronologique du P. Pétau, précédemment cité, page 101, n°. 113. *Plutarque*, T. XVI, p. 393.

3. THÉOPHRASTE, d'après un buste en marbre du cabinet du marquis de Faber, décrit dans le *Veterum illustrium Philosophorum Imagines*, de Bellori, n°. 38, ainsi que dans l'ouvrage du P. Pétau, déjà cité, p. 101, n°. 113. *Plutarque*, T. XVI, pag. 395.

Fin du Tome seizième.



